



# John Adams Library,



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

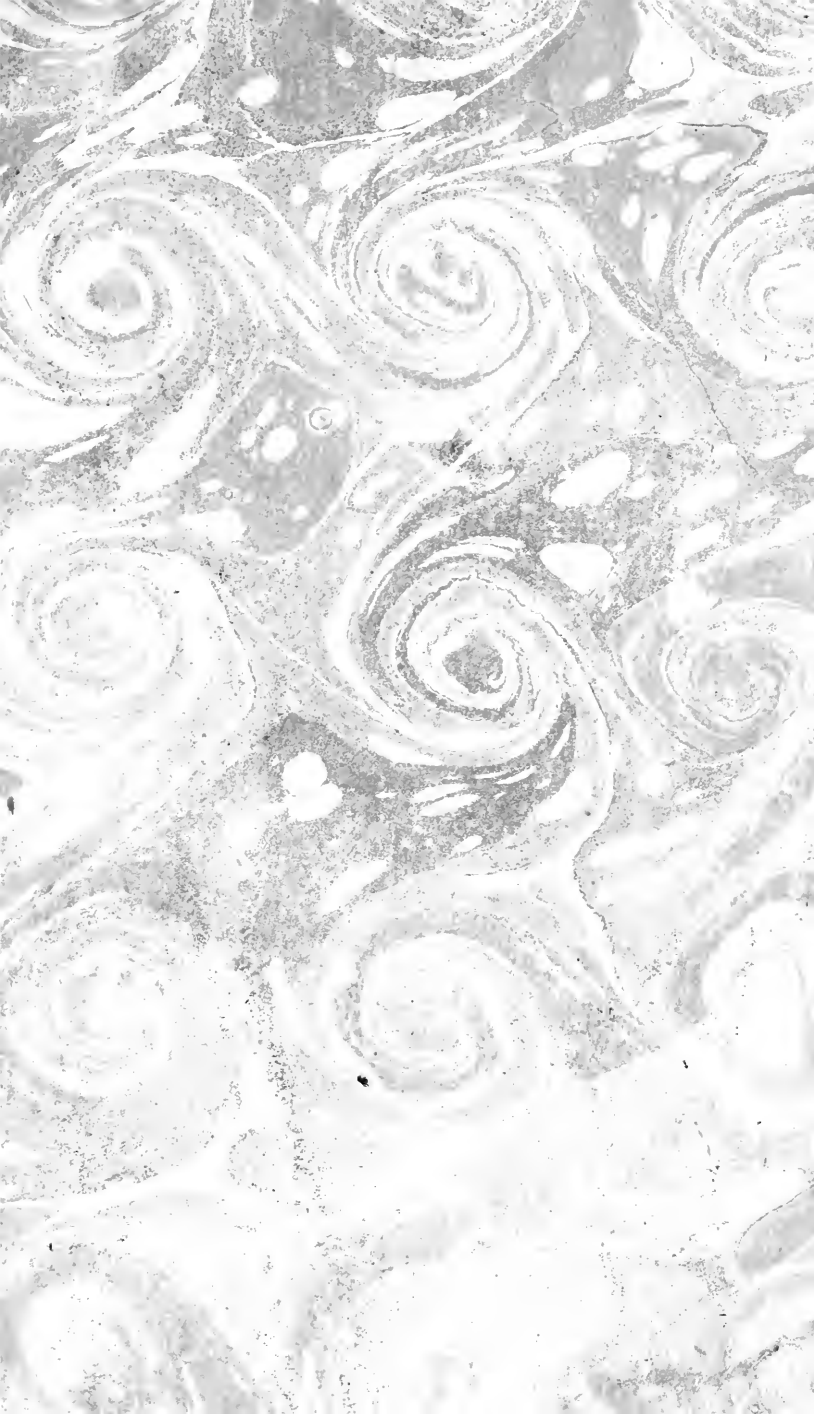


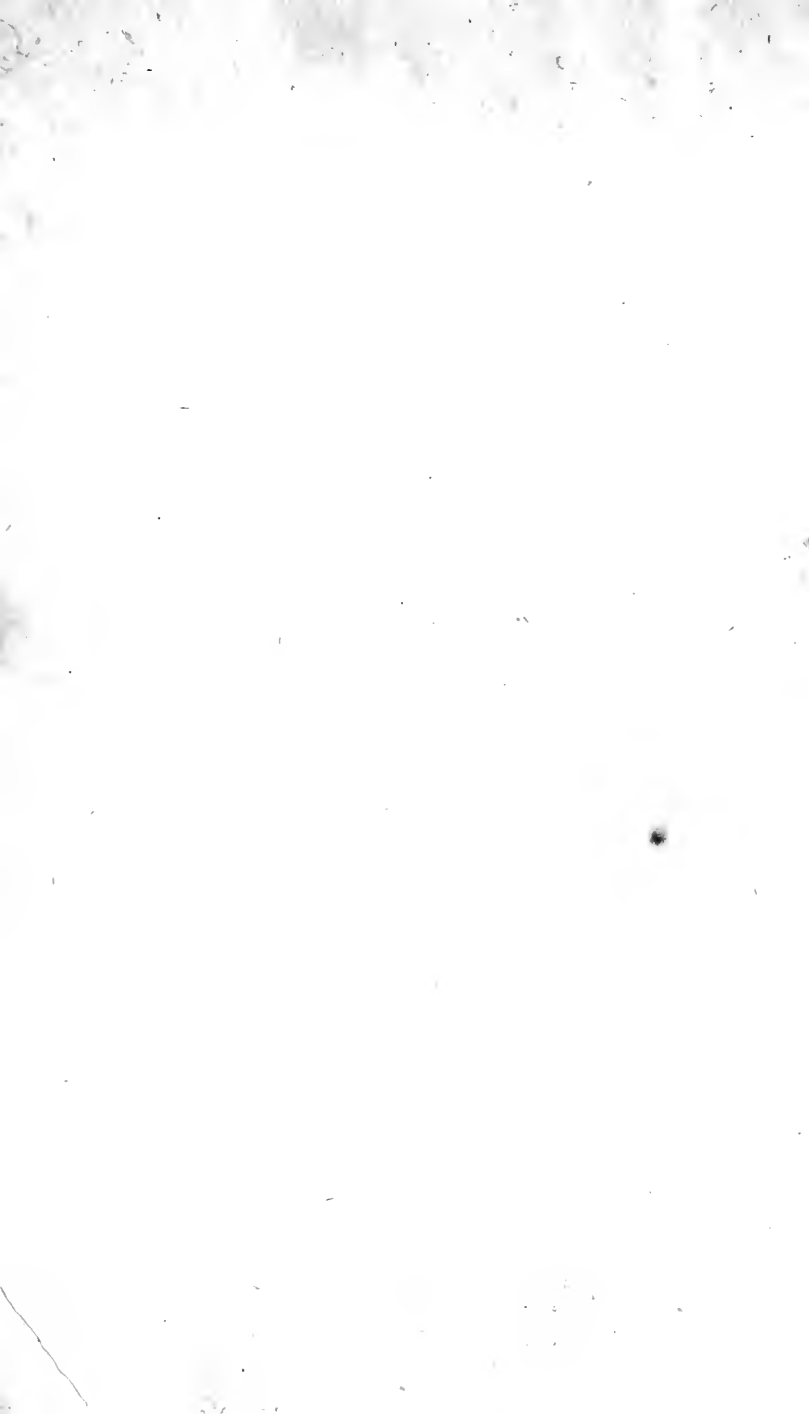
SHELF No

*Adams*

133.2

v.5







# BIBLIOTHEQUE

D E S

ANCIENS PHILOSOPHES,

C O N T E N A N T

Les Œuvres de PLATON , traduites  
en François , par M. DACIER ,  
*Garde des Livres du Cabinet du Roi.*

Le grand Hippias , ou du Beau ;  
l'Enthydimus , traduits par M. DE  
MAUCROIX.

Et le Banquet de PLATON , traduit  
par M. RACINE , de l'Académie  
Françoise.

TOME CINQUIEME.



A P A R I S ,

Chez { SAILLANT & NYON , rue Saint-Jean-de-  
Beauvais.  
PISSOT , Quai de Conty.  
DESAINT , rue du Foin.



M. D C C. L X X I.

A V E C P R I V I L E G E D U R O I.

x<sup>+</sup> Adams

133.2

v. 5



# A R G U M E N T

D U

## L A C H È S.

*L'ÉDUCATION des enfants est une chose si importante , que le bonheur des familles & celui des Etats en dépendent uniquement. Il ne faut donc pas s'étonner que Socrate , qui aimoit véritablement sa patrie , veillât avec tant de soin à empêcher que les Athéniens ne prissent sur cela de fausses mesures , & qu'il travaillât à guérir les faux préjugés. Un des plus grands , & peut-être le plus préjudiciable à la République , étoit celui qu'ils avoient sur la valeur. Les guerres dont leur Etat*

étoit travaillé , & celles qu'ils voyoient encore venir de loin , leur avoient inspiré une ardeur si martiale , qu'ils ne pensoient qu'à faire apprendre à leurs enfants l'exercice des armes , persuadés que c'étoit le seul moyen de les rendre utiles à leur pays. Le hasard les avoit même fortifiés dans cette pensée ; car il étoit arrivé depuis peu de temps à Athenes une espece de maître d'armes , qui disoit des merveilles de son art , & qui se van-  
toit d'enseigner la valeur , & de mettre ses disciples en état de résister seuls à un plus grand nombre. Le peuple couroit en foule à la salle de ce gladiateur , & les jeunes gens abandonnoient tout pour s'appliquer à cet exercice. Socrate qui prévoyoit les dan-

gereuses suites de cette application , travaille à les prévenir ; & voilà le sujet de cet entretien , où il est traité de la valeur. Si ce Dialogue est capable d'intéresser par ce grand titre , il doit aussi exciter une grande curiosité par la qualité des acteurs. Lysimachus , fils du grand Aristide , & Mélésius , fils du grand Thucydide , très-fâchés d'avoir eu une fort mauvaise éducation , & résolus de prendre plus de soin de leurs enfants que leurs peres n'en avoient pris d'eux , vont trouver Nicias & Lachès , qui jouoient déjà un rôle très-considérable dans la République , & les menent voir ce maître d'armes. Le spectacle fini , ils demandent conseil à ces deux amis , pour sçavoir d'eux s'ils approu-

vent cet exercice , & s'ils doivent le faire apprendre à leurs enfants. Il s'agit donc d'expliquer ce que c'est que la valeur , & il y avoit bien de l'apparence que personne n'en parleroit mieux que ces deux hommes , qui avoient donné des marques de leur valeur dans plusieurs combats. Cependant , ils ne se croient pas capables de décider seuls une question si difficile ; ils appellent à leur secours Socrate , comme un homme entièrement appliqué à ce qui pouvoit être utile aux jeunes gens , & qui d'ailleurs avoit fait paroître un courage héroïque au siege de Potidée & à la bataille de Délium. Nicias trouve que cet exercice est convenable aux jeunes gens , & très-capable de les rendre adroits & courageux ,

*& il le regarde comme un moyen qui conduit à une bonne fin , qui est le métier de la guerre. Lachès combat ce sentiment , & fait voir l'inutilité de cet exercice , par l'inutilité de ceux qui l'enseignoient , qui jamais n'avoient fait une bonne action en toute leur vie , & qui , du côté de la valeur , n'avoient jamais acquis aucune réputation. Socrate est appelé pour vuidier ce partage : il s'en excuse d'abord sur son incapacité ; mais enfin il insinue qu'il faut connoître les hommes avant que de connoître la valeur. Il montre la fausseté de ces idées que les plus grands personnages avoient de cette vertu , qui sont encôre les mêmes que l'on a aujourd'hui ; & quoiqu'il n'explique pas clairement sa pensée , en homme qui doute*

*toujours , on ne laisse pas de découvrir son sentiment , que la valeur est une vertu qui s'étend sur toutes les actions de la vie , & qui renferme toutes les autres vertus ; car l'homme vaillant est celui qui , toujours accompagné de la prudence , juge également du passé , du présent & de l'avenir , & qui , connoissant tous les biens & tous les maux qui ont été , qui sont & qui seront , est en état de se précautionner contre les uns , & de ne rien oublier pour s'attirer les autres. Ainsi , pour être vaillant , il faut être homme de bien ; ainsi pour élever la jeunesse , il faut lui enseigner à se précautionner sagement contre tous les maux , & à se procurer tous les biens qui peuvent lui arriver , non-*



seulement de la part des hommes ,  
 mais , ce qui est le plus impor-  
 tant , de la part de Dieu , & à  
 n'épargner pour cela ni leurs  
 soins ni leur vie. Voilà quelle  
 est la doctrine de Socrate ; &  
 Platon , en nous conservant cette  
 conversation , nous a fait un très-  
 beau présent ; car il ne faut pas  
 regarder ce Dialogue comme un  
 jeu d'esprit , il est d'une solidité  
 merveilleuse. Selon cette doctrine  
 de Socrate , nous voyons claire-  
 ment que les plus vaillants de tous  
 les hommes ont été les martyrs ;  
 car leur valeur , accompagnée de  
 la véritable prudence , en leur fai-  
 sant distinguer ce qui est vérita-  
 blement terrible d'avec ce qui ne  
 l'est pas , & connoître les biens  
 & les maux , passés , présents &  
 à venir , les a portés à se mettre

à couvert des uns , & à chercher les autres , aux dépens même de leur vie.

Il semble qu' Aristote n'avoit pas bien compris toute la force & toute la solidité de ces principes de Socrate , quand il l'a accusé d'avoir dit que la valeur étoit une science. C'est une science , sans doute , mais une science divine , que les hommes n'enseignent point.

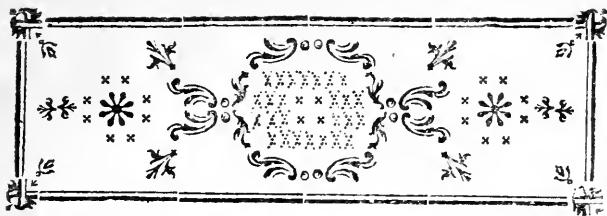
La solidité de ce Dialogue est accompagnée d'un agrément inexprimable ; car soit que l'on regarde la beauté des caractères , ou la vivacité de la narration , le naturel du Dialogue , ou les traits de satire dont il est plein , on ne trouvera rien de plus achevé. La satire que Socrate fait contre ces grands politiques qui , don-

nant tous leurs soins à l'Etat , n'ont aucun soin de leurs enfants , & les laissent devenir très-vicieux , est très-naturelle. Socrate veut faire voir par-là que ces grands personnages font plus de mal à la République par cette malheureuse négligence , qu'ils ne lui ont jamais fait de bien par tous les services qu'ils lui ont rendus. La satire contre les maîtres d'armes est encore très-ingénieuse , & nos bretteurs d'aujourd'hui y sont admirablement bien peints. Ceux qui ont vu dans Thucidide , Nicias haranguer dans le Conseil des Athéniens , pour empêcher l'expédition de Sicile , retrouveront ici son véritable caractère ; & ce qui mérite sur-tout d'être bien remarqué , c'est l'adresse de Platon à louer

*Socrate , & à mettre son mérite dans un grand jour.*

*Ce Dialogue est supposé avoir été fait peu de temps après la défaite des Athéniens à Délium , qui arriva la première année de l'Olympiade LXXXIX , Platon n'ayant encore que cinq ou six ans ; & pour en marquer précisément le temps , on peut établir qu'il fut fait l'année suivante , pendant la trêve que les Athéniens firent avec les Lacédémoniens. Il est purement moral , & & du même caractère que les Dialogues du premier volume.*





L A C H È S ,

O U

DE LA VALEUR.

---

LYSIMACHUS, *filz d'Aristide le  
juste.*

MÉLÉSIAS, *pere de Thucidide.*

ARISTIDE, *filz de Lysimachus, &*

THUCIDIDE, *filz de Mélésias,  
tous deux fort jeunes.*

NICIAS, *Général des Athéniens.*

LACHÈS, *aussi Général des Athé-  
niens.*

SOCRATE.

L Y S I M A C H U S .

**E**H bien, Nicias & Lachès, vous  
avez vu cet homme qui vient de

faire assaut tout armé (a). Quand Méléfias & moi nous vous avons priés de venir à ce spectacle, nous ne vous avons pas dit les raisons qui nous y ont obligés; mais nous allons vous les dire, persuadés que nous pouvons vous parler avec une entière confiance. La plupart des gens se moquent de ces fortes d'exercices, & quand on leur demande conseil, bien loin de dire leur pensée, ils ne cherchent qu'à deviner le goût de ceux qui les consultent, & parlent toujours contre leur propre sentiment. Pour vous, nous sçavons que vous joignez une extrême sincérité à une capacité fort grande, & nous espérons que vous nous direz ingénument tout ce que vous penserez sur ce que nous allons vous communiquer. Voici à quoi aboutit tout ce préambule: nous avons chacun un fils, les voilà; celui-ci, fils de Méléfias, porte le nom

(a) J'ai employé les termes de nos salles d'armes, parce que l'exercice que cet homme se mêloit d'enseigner, étoit à peu près la même chose que ce qu'on fait dans nos salles. Il enseignoit à se battre tout armé, avec l'épée & le bouclier, & à résister seul à plusieurs ennemis ensemble, en donnant & en parant. C'est une chose assez remarquable que ces sortes de maîtres d'armes n'aient été connus à Athènes qu'après la défaite de Délium.

de son aïeul, & s'appelle Thucidide ; & celui-là , qui est le mien , il a le nom de mon pere , & s'appelle Ariftide comme lui. Nous avons réfolu de prendre un foïn extrême de leur éducation , & de ne pas faire comme la plupart des peres , qui , dès que leurs enfans font parvenus à l'âge de l'adolefcence , leur mettent la bride fur le cou , & les laiffent vivre à leur fantaifie. Notre deffein eft de les tenir toujours de court , & de les élever le mieux qu'il nous fera poffible ; & comme vous avez auffi des enfans , nous avons cru que vous auriez déjà penfé autant que perfonne aux moyens de les rendre très-vertueux ; que fi vous n'y avez pas encore penfé bien férieufement , à caufe de leur grande jeunefle , nous avons cru que vous feriez bien aife que nous vous fiflions fouvenir que c'eft une affaire qu'il ne faut pas remettre , & que nous vous obligeaffions à délibérer ici avec nous fur l'éducation que nous devons tous leur donner ; & voici l'occafion qui nous a portés à vous venir prendre.

Négligence  
des Athé-  
niens pour  
l'éducation  
de leurs en-  
fants.

Quoique ce difcours ne vous doive paroître déjà que trop long , il faut ,

s'il vous plaît , que vous ayez la bonté de m'entendre. Vous sçavez que Méléfias & moi n'avons qu'une même table , & ces enfants mangent avec nous : nous ne vous cachons rien , & , comme je vous l'ai dit au commencement , nous vous parlerons avec une entière confiance. Nous avons lui & moi à entretenir nos enfants de mille & mille belles actions que nos peres ont faites , & dans la paix & dans la guerre pendant qu'ils ont été à la tête des Athéniens , & de leurs alliés : mais malheureusement nous ne pouvons leur dire rien de semblable de nous ; cela nous couvre de honte , nous en rougissons devant nos enfants , & nous sommes forcés d'en rejeter la faute sur nos peres , qui , dès que nous avons été un peu grands , nous ont laissé vivre dans une mollesse , dans un luxe & dans une licence qui nous ont perdus , pendant qu'ils ont donné tous leurs soins aux affaires des autres. C'est ce que nous ne cessons de remontrer à ces enfants , en leur disant que s'ils se négligent eux-mêmes , & s'ils ne nous obéissent , ils se deshonoreront ; au-lieu que s'ils s'évertuent , ils se montreront bientôt di-

Injustice  
des peres ,  
qui donnent  
tous leurs  
soins à l'E-  
tat , & né-  
gligent l'édu-  
cation de  
leurs enfants.



gnes du nom qu'ils portent. Ils répondent qu'ils nous obéiront, & sur cela nous cherchons ce que nous devons leur faire apprendre, & l'éducation que nous devons leur donner, afin qu'ils deviennent aussi honnêtes gens qu'il est possible. Quelqu'un nous a dit qu'il n'y avoit rien de plus beau pour un jeune homme, que d'apprendre à faire des armes : il s'est mis à élever jusqu'au Ciel cet homme qui vient de faire montre de son adresse, & nous a fort exhortés à le venir voir. Nous avons donc jugé à propos d'y venir, & de vous prendre en passant, non-seulement afin que vous eussiez votre part du plaisir, mais aussi afin que que vous nous fissiez part de vos lumières, & que nous délibérassions ensemble sur le soin que nous devons prendre de nos enfants : voilà ce que nous voulions vous communiquer. C'est à vous présentement à nous aider de vos conseils, en nous disant si vous approuvez, ou si vous condamnez l'exercice des armes dont je vous ai parlé, en nous déterminant sur les occupations, sur les instructions qu'il faut donner à cette jeunesse, ou enfin, en nous déclarant la conduite que

18            L A C H È S ,  
vous aurez résolu de tenir pour vos  
propres enfants.

N I C I A S .

Pour moi, Lyfimachus, je loue tout à fait votre pensée, je suis tout prêt à me joindre à vous pour cette délibération, & je vous réponds que Lachès fera aussi ravi que moi d'entrer dans cette conférence.

L A C H È S .

Vous avez raison d'en répondre, Nicias; tout ce que Lyfimachus vient de dire contre son pere & contre le pere de Méléfias, me paroît parfaitement bien dit, & non-seulement contre eux, mais aussi contre nous & contre tous ceux qui se mêlent du gouvernement des États: car à tous tant que nous sommes, il nous arrive tout ce qu'il vient de dire, & sur l'éducation des enfants, & sur toutes nos affaires domestiques; nous les laissons-là, & nous n'en avons non plus de soin que si nous n'avions ni maison ni famille. Lyfimachus, vous avez admirablement bien parlé; mais ce qui me surprend c'est que vous nous appelliez pour consulter avec nous sur ce

fujet, & que vous n'y appelliez pas Socrate, qui premièrement est du même bourg que vous, & qui de plus est tout entier dans ces matieres qui regardent proprement l'éducation des enfans, pour chercher les sciences qui leur font les plus nécessaires, & les occupations qui leur conviennent le plus.

LYSIMACHUS.

Comment dites-vous, Lachès? Socrate s'appliqueroit-il à ce qui regarde l'institution de la jeunesse?

Ce bon homme prenoit Socrate pour un philosophe entièrement adonné à l'étude de la nature.

LACHÈS.

Je vous en assure, Lyfimachus.

NICIAS.

Je puis vous en assurer aussi; car il n'y a pas quatre jours qu'il m'a donné un maître de musique pour mon fils, c'est Damon élève d'Agathocle, & qui, avec ce qu'il est très-excellent dans son art, a toutes les autres qualités que vous pouvez souhaiter dans un homme qu'on met auprès des enfans de cette naissance.

LYSIMACHUS.

En vérité, Socrate, & vous Nicias

& Lachès, il nous faut pardonner cette ignorance, à moi & à ceux qui sont aussi vieux que moi; nous ne connoissons guere les gens qui sont plus jeunes, car nous ne fortions presque pas à cause de notre grand âge: mais, Socrate, si vous avez quelque bon conseil à me donner, à moi qui suis votre voisin, ne me le refusez pas; je puis dire que vous me le devez, car vous êtes ami de notre maison de pere en fils. Votre pere Sophroniscus & moi, avons toujours été bons amis & camarades dès notre enfance, & notre amitié a duré jusqu'à sa mort sans aucune interruption. Présentement je viens de me ressouvenir de ce que j'ai oui dire mille fois à ces enfants, qui en parlant ensemble dans la maison, répètent à tout moment le nom d'un certain Socrate dont ils disent mille biens, & je ne me suis jamais avisé de leur demander s'ils parloient de Socrate fils de Sophroniscus; mais aujourd'hui dites-moi, mes enfants, est-ce là ce Socrate dont je vous entends si souvent parler?

Avec quelle adresse Platon loue Socrate.

ARISTIDE & THUCIDIDE *ensemble.*

Oui, mon pere, c'est lui-même.

## L Y S I M A C H U S.

J'en suis ravi. Courage, mon cher Socrate, vous soutenez fort bien la réputation de feu votre pere, qui étoit non-seulement très-habile dans son art, mais encore un très-honnête homme. Il faut renouer notre ancienne amitié, & je veux que désormais vos intérêts soient les miens, & les miens les vôtres.

Il étoit  
sculpteur.

## L A C H È S.

Vous faites fort bien, Lyfimachus, ne le laissez pas aller. Car je l'ai vu dans des occasions où il a soutenu non-seulement la réputation de son pere, mais aussi celle de sa patrie. A la défaite de Délium (a), il se retira avec moi : & je puis vous assurer que si tous les autres avoient fait leur devoir comme lui, notre ville se feroit admirablement bien soutenue & n'auroit pas reçu ce grand échec.

## L Y S I M A C H U S.

Socrate, voilà une belle louange que

(a) A cette bataille, Socrate sauva la vie à Xénophon, qui étoit tombé, son cheval ayant été tué sous lui. Socrate, qui combattoit à pied, l'enleva sur ses épaules, & le porta plusieurs milliers de pas.

22 L A C H È S ,  
vous recevez-là , & de qui ? de gens  
très-dignes d'être crus en toutes cho-  
ses & particulièrement sur le chapi-  
tre sur lequel ils vous louent. Je vous  
assure que personne n'entend cet élo-  
ge avec plus de plaisir que moi ; je  
suis ravi de cette grande réputation  
que vous avez acquise , & je me mets  
du nombre de ceux qui vous veulent le  
plus de bien ; c'est pourquoi venez  
nous voir sans façon , je vous en prie ,  
& vivez avec nous comme si vous étiez  
de la maison ; vous le devez. Com-  
mencez donc dès aujourd'hui , puis-  
que nous avons renouvelé notre an-  
cienne connoissance ; accoutumez-vous  
avec nous & avec ces enfants , afin  
que vous & eux vous conserviez no-  
tre amitié comme un dépôt paternel.  
Nous espérons que vous en userez de  
cette manière , & de notre côté nous  
ne vous permettrons pas de l'oublier.  
Mais pour revenir à notre sujet , que  
dites-vous ? que vous en semble ? cet  
exercice de faire des armes , mérite-t-il  
d'être appris par les jeunes gens ?

S O C R A T E .

Sur cela , Lyfimachus , je tâcherai  
de vous donner le meilleur conseil

C'est-à-dire  
sur la valeur.

dont je ferai capable, & je ne manquerai pas d'exécuter tout ce que vous m'ordonnez : mais comme je suis le plus jeune, & que j'ai moins d'expérience que vous tous, il est plus juste que j'écoute auparavant ce que vous direz ; afin qu'après vous avoir entendus, je dise aussi mon avis, si j'ai d'autres vues, & que je l'appuie de raisons capables de vous le faire goûter. Que ne parlez-vous donc, Nicias ? c'est à vous à parler le premier ?

N I C I A S.

Je ne refuse pas de dire ce que je pense, Socrate. Il me semble pour moi que cet exercice est très-utile aux jeunes gens, & qu'il mérite qu'ils s'y appliquent : car outre qu'il les éloigne des amusements qu'ils cherchent d'ordinaire quand ils ont du loisir, il les endurecit au travail, & les rend nécessairement plus vigoureux & plus robustes. Il n'y en a pas un meilleur, ni qui demande plus d'adresse & plus de force : & on n'en trouvera point qui convienne davantage à un jeune homme de qualité que celui-là, & celui de monter à cheval, sur-tout pour les gens de notre métier : & vu les guer-

Eloge de l'exercice des armes.

res que nous avons ou que nous allons avoir sur les bras , il faut compter qu'il n'y a de bons & de véritables exercices que ceux qui se font avec les armes qui servent à la guerre ; car ils font d'un très-grand secours dans les combats , soit qu'il faille combattre en bataille rangée , ou , après que les rangs sont rompus , se battre seul à seul ; soit qu'on poursuive l'ennemi qui fait ferme de temps en temps , ou que dans une retraite on ait à se débar-rasser d'un opiniâtre qui vous poursuit l'épée dans les reins. Celui qui est accoutumé à ces exercices , ne craindra jamais un homme seul , ni même plusieurs ensemble , & il s'en démêlera toujours fort bien. D'ailleurs , ces exercices ont cela de louable , qu'ils inspirent une véritable passion pour un autre exercice plus sérieux ; car je mets en fait que tout homme qui s'exerce aux armes , ne respire que la fin qu'on s'y propose d'ordinaire , c'est-à-dire , la guerre , les batailles & les combats ; & quand il y est , alors plein d'ambition & amoureux de la gloire , il s'instruit de tout ce qui regarde son métier , & travaille à s'élever par degrés aux premières charges de l'armée.

Or ,



Or, il est certain & très-évident qu'il n'y a rien de plus beau, ni qui mérite plus les soins d'un honnête homme, que ces différents emplois de l'épée, & toutes ces fonctions guerrières auxquelles cet exercice des armes conduit comme un moyen à sa fin. A tous ces avantages, nous en ajouterons encore un qui n'est pas petit; c'est que cette science de faire des armes rend les hommes plus vaillants, plus fermes, & plus hardis dans les combats; & nous ne mépriserons pas non plus si fort un autre effet qu'elle produit, que nous ne le mettions en ligne de compte, quelque peu considérable qu'il paroisse; c'est qu'elle donne aux hommes une bonne grace & un bon air qui, dans les occasions où il faut paroître, les rendent agréables à leurs troupes, & formidables à leurs ennemis. Je suis donc d'avis, Lyfimachus, qu'il faut faire apprendre aux enfants ces exercices, & j'en ai dit les raisons. Si Lachès est d'un autre sentiment, je serai ravi de l'entendre.

## L A C H È S.

Mais, Nicias, il faut être bien hardi pour dire de quelque science que ce

Réfutation  
de l'éloge fait  
par Nicias.

soit , qu'il ne faut pas l'apprendre ; car il paroît que c'est une très-bonne chose de tout sçavoir ; & si cet exercice des armes est une science , comme le prétendent les maîtres , & comme Nicias le dit , je tombe d'accord qu'il faut l'apprendre : mais si ce n'est pas une science , & que les maîtres d'armes nous trompent en nous le vantant si fort , ou que ce ne soit qu'une science peu considérable , à quoi bon s'y amuser ? Ce qui me fait parler ainsi , c'est que je suis persuadé que si c'étoit une science bien considérable , elle n'auroit pas échappé aux Lacédémoniens , qui ne font autre chose toute leur vie que chercher & apprendre les choses qui peuvent les rendre à la guerre supérieurs à leurs ennemis (a). Et quand même elle auroit échappé aux Lacédémoniens , voici très-sûrement ce qui n'auroit pas échappé aux maîtres de ces exercices : ils n'auroient pas ignoré long-temps que de tous les Grecs , les Lacédémoniens sont ceux qui sont les plus curieux de tout ce qui

(a) Le seul exemple des Lacédémoniens détruit tout ce que Nicias a dit. De tous les peuples , c'étoit le plus belliqueux , il n'avoit pourtant pas de maîtres d'armes.

regarde les armes, & que les maîtres qui auroient beaucoup de réputation dans ce pays là, y feroient parfaitement bien leurs affaires, & y gagneroient plus de bien qu'ailleurs, comme parmi nous les Poëtes tragiques, qui sont estimés dans leur art. Car tout homme qui se sent du talent pour faire de belles tragédies, ne court point la Grece, & ne va pas de ville en ville faire jouer ses pieces, mais il vient droit ici nous les apporter, & il a raison; au-lieu que je vois que ces vaillants champions qui enseignent à faire des armes, regardent Lacédémone comme un temple inaccessible où ils n'osent seulement pas mettre le pied (a), & qu'ils rodent tout autour d'elle, enseignant leur art à beaucoup d'autres, & particulièrement à des peuples qui avouent eux-mêmes que dans tout ce qui regarde la guerre, ils sont inférieurs à tous leurs voisins. En un mot, Lyfimachus, j'ai vu grand nombre de ces maîtres en fonction dans des oc-

Trait de satire contre Athenes, qui avoit autant de passion pour la tragédie, que Lacédémone pour les armes.

Grande louange pour Lacédémone. V. la rem.

Voilà de bons maîtres; les peuples qu'ils instruisent sont inférieurs à ceux qui méprisent leurs leçons.

(a) Il compare Lacédémone au temple de Furies, dont on n'osoit approcher; car ces Déeses imprimoient une si grande terreur, qu'on n'osoit ni les nommer, ni les regarder, ni leur adresser la parole. Ces maîtres d'armes regardoient Lacédémone avec la même frayeur. Quel éloge!

casions assez chaudes , & je sçais ce qu'ils tiennent , je les connois parfaitement ; & sur cela il est aisé de fonder le jugement qu'on en doit faire. Il semble que la Providence ait permis à dessein , qu'aucun de ces gens-là n'ait jamais acquis la moindre réputation à la guerre. Dans tous les autres arts on voit réussir plusieurs de ceux qui les professent & se faire un nom dans cet art : mais ceux-ci jouent de malheur par une espece de fatalité qui leur est particuliere. Car ce Stésiléus même que nous venons de voir , qui s'est donné en spectacle à cette foule de spectateurs , & qui a parlé si magnifiquement de lui-même , j'ai vu ce même personnage dans une meilleure occasion , donner un bien meilleur spectacle malgré lui. Le vaisseau sur lequel il étoit , ayant attaqué un vaisseau de charge , il combattoit avec une pique armée d'une faux , afin que ses armes fussent aussi remarquables , qu'il étoit lui-même remarquable entre les combattants. Les prouesses qu'il fit ne méritent pas trop de vous être racontées ; mais le succès qu'eut ce stratagème guerrier , de mettre une faux au bout d'une pique , mérite d'être sçu.

Maitres d'armes méprisés pour la guerre.

Comme notre homme s'escriroit de cette bonne arme , il arriva malheureusement qu'elle s'empêtra dans les cordages du vaisseau ennemi & s'y arrêta ; il tiroit à lui de toute sa force pour la dégager , & il ne pouvoit. Pendant que son vaisseau suivoit l'autre de près , il suivoit aussi sans jamais lâcher prise ; mais quand le vaisseau ennemi commença à s'éloigner , & qu'il alloit l'entraîner , il laissa couler peu à peu sa pique dans ses mains , jusqu'à ce qu'il ne la tint plus que par le petit bout. C'étoient des huées du côté des ennemis sur cette plaisante attitude. Enfin quelqu'un ayant jetté une pierre qui tomba à ses pieds , il abandonna sa chere arme ; & les ennemis de redoubler leurs brocards & leurs huées , voyant cette faucille armée pendue aux cordages de leur vaisseau en guise de trophée. Il peut bien se faire que c'est , comme Nicias le dit , une science fort considérable & fort utile , mais je vous dis ce que j'ai vu ; de sorte que , comme je le disois au commencement , si c'est une science , elle est très-peu utile : & si ce n'en est pas une , & qu'on nous trompe en lui donnant ce beau nom ,

elle ne mérite pas que nous nous y arrêtions. En un mot , ou ce font des lâches qui s'y appliquent , ou des braves ; si ce font des lâches , ils en deviennent plus insolents , & leur lâcheté n'en est enfin que plus en vue : & si ce font des braves , tout le monde a les yeux sur eux ; & s'il leur arrive de faire la moindre faute , la moindre fausse démarche , ils essuient mille plaisanteries & mille railleries (a) ; car cette profession n'est pas indifférente , elle expose à l'envie furieusement : & si un homme , qui s'y applique , ne se distingue infiniment par son courage , il tombe dans le ridicule sans pouvoir jamais l'éviter. Voilà ce qui me paroît de l'empressement qu'on a pour cet exercice. Vous n'avez qu'à obliger Socrate à nous dire son avis.

## L Y S I M A C H U S .

Je vous en prie , Socrate , car nous avons besoin d'un juge qui termine ce différent. Si Nicias & Lachès avoient été de même sentiment , nous aurions pu vous épargner cette peine ; mais

(a) Comme on dit aujourd'hui de ces braves , que ce font des breteurs & des prévôts de salle. Ce jugement de Lachès mérite d'être remarqué.

Leur adresse leur inspire quelque audace ; mais faute de courage , ils ne peuvent rien soutenir avec vigueur.

vous voyez bien qu'ils sont entièrement opposés. Il est donc question d'entendre votre jugement, & de voir auquel des deux vous donnerez votre suffrage.

S O C R A T E.

Comment donc, Lyfimachus, suivez-vous l'avis du plus grand nombre ?

L Y S I M A C H U S.

Que peut-on faire de mieux ?

S O C R A T E.

Et vous aussi, Méléfias ? quoi ! quand il s'agira de choisir les exercices que vous devez faire apprendre à votre fils, vous en rapporterez-vous plutôt au grand nombre, qu'à un homme seul qui aura été lui-même bien élevé, & qui aura eu d'excellents maîtres ?

M É L É S I A S.

Pour moi, Socrate, je m'en rapporterai à ce dernier sans y manquer.

S O C R A T E.

Vous déférerez plutôt à son sentiment qu'à celui de nous quatre ?

Peut-être.

S O C R A T E .

C'est la science, & non pas le nombre qui doit nous déterminer.

Car pour bien juger, il faut juger par la science, & non par le nombre.

M É L É S I A S .

Sans contredit.

S O C R A T E .

Ainsi donc, la première chose qu'il faut examiner, c'est de voir si quelqu'un de nous est expert dans la chose sur laquelle on consulte, ou s'il ne l'est pas; s'il y en a un qui le soit, il faut s'en rapporter à lui, & laisser là les autres; & s'il n'y en a point, il faut en chercher ailleurs; car, Méléfias, & vous, Lyfimachus, vous imaginez-vous qu'il s'agisse ici d'une chose de petite conséquence, & que vous couriez un médiocre danger? Ne vous y trompez pas, il s'agit d'un bien qui est le plus grand de tous vos biens. C'est de l'éducation des enfants que dépend tout le bonheur des familles; selon que les

De quelle conséquence est l'éducation des enfants.



OU DE LA VALEUR. 33  
enfants sont vicieux ou vertueux, les  
maisons tombent ou se relevent.

M É L É S I A S.

Vous dites vrai.

S O C R A T E.

On ne sçauroit donc apporter ici  
trop de précaution & trop de pru-  
dence ?

M É L É S I A S.

Affurément.

S O C R A T E.

Comment ferions-nous donc si nous  
voulions examiner lequel de nous qua-  
tre est très-expert & très-habile dans ce  
qui regarde les exercices ? N'irions-nous  
pas d'abord à celui qui les auroit le  
mieux appris, qui se feroit le mieux  
exercé, & qui auroit eu les meilleurs  
maîtres ?

M É L É S I A S.

Il me le semble.

S O C R A T E.

Et avant cela, ne chercherions-nous

34                    L A C H È S ,  
pas à connoître la chose même que  
nous voudrions faire apprendre à nos  
enfants ?

M É L É S I A S .

Comment dites-vous ?

S O C R A T E .

Je me ferai peut-être mieux enten-  
dre de cette maniere : il me semble  
qu'au commencement nous ne sommes  
pas convenus de ce que c'est que la  
chose dont nous délibérons, pour sça-  
voir qui de nous y est fort habile &  
a été formé de meilleure main.

N I C I A S .

Quoi, Socrate, ne délibérons-nous  
pas sur l'exercice des armes, pour sça-  
voir s'il faut ou s'il ne faut pas le  
faire apprendre à nos enfants ?

S O C R A T E .

Je ne dis pas le contraire : mais  
quand quelqu'un consulte un remede  
pour les yeux, & qu'il veut sçavoir s'il  
faut l'appliquer, ou ne pas l'appliquer,  
croyez-vous que cette consultation  
tombe plutôt sur le remede que sur les

OU DE LA VALEUR. 35  
yeux auxquels on destine le remède ?

N I C I A S.

C'est sur les yeux sans difficulté.

S O C R A T E.

Et quand quelqu'un consulte quel mors il donnera à son cheval, n'est-il pas là plutôt question du cheval que du mors ?

N I C I A S.

Sans doute.

S O C R A T E.

En un mot, toutes les fois qu'on délibère sur une chose par rapport à une autre, la délibération tombe sur la chose à laquelle on fait le rapport (a), & non pas sur celle qu'on cherche pour l'amour de l'autre.

N I C I A S.

C'est une nécessité.

(a) Par, exemple on veut purger un malade, il est question du malade avant qu'il soit question de la médecine. Le malade étant bien connu, on juge ensuite de la médecine qui lui convient.

Il faut donc bien examiner si celui qui nous conseille est expert & habile dans la connoissance de la chose pour laquelle nous le consulons.

N I C I A S .

Cela est certain.

S O C R A T E .

Nous consulons présentement ce qu'il faut faire apprendre à ces enfants : il est donc question ici de ces enfants , il s'agit de connoître leur ame.

N I C I A S .

C'est cela même.

S O C R A T E .

Et par conséquent , il est question de sçavoir si parmi nous il y a quelqu'un qui soit sçavant & expérimenté dans la conduite d'une ame , qui sçache la bien traiter , & qui ait eu pour cela d'excellents maîtres.

L A C H È S .

Comment , Socrate , n'avez-vous

jamais vu des gens qui , fans aucun maître , font devenus plus habiles dans certaines sciences & certains arts , que d'autres avec tous les maîtres ?

S O C R A T E .

Oui , Lachès , j'en ai vu quelques-uns ; mais tous ces gens-là auroient beau vous dire qu'ils font très-habiles , jamais vous ne leur confieriez la moindre chose , qu'ils ne vous eussent fait voir auparavant , je ne dis pas un , mais plusieurs ouvrages fort bien faits & fort bien travaillés.

N I C I A S .

Vous avez raison , Socrate.

S O C R A T E .

Puisque Lyfimachus & Méléfias nous ont appellés pour leur donner nos conseils sur l'éducation de leurs enfans , dans l'envie qu'ils ont de les former & de les rendre très-vertueux , nous sommes donc obligés , Nicias & Lachès , si nous prétendons avoir sur cela la capacité nécessaire , nous sommes obligés de leur nommer les maîtres que nous avons eus , qui

ayent été eux-mêmes très-gens de bien , & qui , après avoir formé plusieurs bons disciples , nous ayent rendus aussi fort honnêtes gens ; & si quelqu'un de nous prétend n'avoir point eu de maître , il faut qu'il montre de ses ouvrages , & que parmi les Athéniens , ou parmi les étrangers , soit libres , soit esclaves , il en fasse voir quelques uns que ses préceptes ayent rendus meilleurs de l'aveu de tout le monde. Si nous ne pouvons ni nommer nos maîtres , ni faire voir de nos ouvrages , il faut envoyer nos amis chercher du conseil ailleurs , & ne pas nous exposer , en corrompant leurs enfants , aux justes reproches qu'ils pouroient nous faire , dans la chose du monde de la plus grande considération. Pour ce qui est de moi , Lyfimachus & Méléstias , j'avoue tout le premier que je n'ai jamais eu de maître dans cette science , quoique dès ma jeunesse je l'aye aimée passionnément ; mais je n'ai pas été assez riche pour payer chèrement des Sophistes , qui se vantoient d'être seuls capables de me rendre homme de bien ; & de moi-même , je n'ai encore pu trouver cet art : que si Ni-

cias & Lachès l'ont trouvé d'eux-mêmes, je n'en ferai pas surpris ; car comme plus riches que moi, ils ont pu se le faire enseigner, & comme plus vieux, ils ont pu le trouver d'eux-mêmes ; c'est pourquoi ils me paroissent très-capables d'instruire un jeune homme ; aussi n'auroient-ils jamais décidé si hardiment des exercices qui sont utiles ou inutiles à la jeunesse, s'ils n'étoient bien sûrs de leur capacité. Je m'en rapporte donc à eux en toutes choses. Ce qui m'étonne, c'est qu'ils soient tous deux de différents avis ; mais je vous prie de trouver bon que comme Lachès vous a exhorté à ne me pas laisser aller & à me faire parler, je vous exhorte aussi à mon tour, de ne pas laisser partir Lachès & Nicias, & de les presser de vous répondre, en leur disant : Socrate assure qu'il n'entend rien dans ces matières, & qu'il est incapable de décider qui de vous deux a raison ; car il n'a point eu de maître, & il n'a pas non plus trouvé cette science de lui-même. C'est pourquoi, Nicias & Lachès, dites-nous si vous avez jamais vu quelque excellent homme pour l'éducation des jeunes gens. Avez-vous

appris cet art de quelqu'un , ou l'avez-vous trouvé de vous-mêmes ? Si vous l'avez appris , dites-nous qui a été votre maître , & qui sont ceux qui se mêlent de la même profession , afin que si les affaires publiques ne vous laissent pas assez de loisir , nous allions à eux , & qu'à force de présents & de carresses , nous les obligions à prendre soin de nos enfants & des vôtres , & à empêcher que par leurs vices , ils ne deshonorent leurs aïeux : que si vous avez trouvé cet art de vous-mêmes , citez-nous les gens que vous avez formés , & qui , de vicieux qu'ils étoient avant que de vous avoir pour maîtres , sont devenus vertueux entre vos mains : que si vous commencez aujourd'hui à vous mêler d'enseigner , prenez-y bien garde , ce n'est pas sur des ames viles que vous faites votre coup d'essai , mais sur vos enfants , & sur les enfants de vos meilleurs amis , & qu'il vous arrive précisément ce que dit le proverbe : *Faire son apprentissage sur un vase de grand prix.* Dites-nous donc ce que vous pouvez ou ne pouvez pas faire. Voilà , Lyfimachus , ce que je vous conseille de leur demander : ne les



laissez pas aller qu'ils ne vous ayent répondu.

## L Y S I M A C H U S.

Il me paroît que Socrate parle à merveilles. Voyez donc, mes amis, si vous ferez bien aises de répondre à toutes ces questions ; car vous ne pouvez pas douter qu'en le faisant, vous ne nous fassiez à Méléfias & à moi un plaisir très-sensible. Je vous ai déjà dit que nous ne vous avons appelés à ce conseil, que parce que nous avons cru qu'ayant, comme nous, des enfants qui vont entrer bientôt dans l'âge qui demande qu'on pense à leur éducation, vous étiez déjà préparés sur cette matiere : c'est pourquoi, s'il n'y a rien qui vous en empêche, examinez bien la chose avec Socrate, en disant chacun vos raisons ; car, comme Socrate l'a fort bien dit, c'est ici la plus importante affaire de notre vie : voyez donc ce que vous voulez faire.

## N I C I A S.

Il paroît bien, Lyfimachus, que vous ne connoissez Socrate que par son pere, & que vous ne l'avez jamais fréquenté ; vous ne l'avez vu

42 L A C H È S ,  
sans doute que pendant son enfance  
dans les temples ou dans les assem-  
blées publiques , ou lorsque son pere  
le menoit chez vous : mais depuis  
qu'il est homme fait , on peut assurer  
que vous n'avez eu avec lui aucun  
commerce.

L Y S I M A C H U S .

Sur quoi dites-vous cela , Nicias ?

N I C I A S .

Portrait de  
Socrate ; l'a-  
mour qu'il  
avoit pour  
tous les hom-  
mes.

C'est que je vois que vous ignorez  
parfaitement que Socrate regarde tout  
le monde comme son prochain , & que  
tout homme qui lie conversation avec  
lui , c'est comme s'il étoit lié de paren-  
té : quoiqu'on ne parle d'abord que  
de choses indifférentes , il est enfin  
forcé par le fil de son discours , de lui  
rendre raison de sa conduite , & de  
dire de quelle maniere il vit , & de  
quelle maniere il a vécu : & quand il  
en est une fois là , Socrate ne le quitte  
point qu'il ne l'ait examiné à fond ,  
& qu'il ne sçache tout ce qu'il a bien  
ou mal fait. Je l'ai assez pratiqué : je  
sçais fort bien que c'est une nécessité  
d'en passer par-là , & que moi-même  
je n'en serai pas quitte à meilleur

marché : j'en suis fort aise, & j'ai un plaisir singulier toutes les fois que je puis m'entretenir avec lui ; car ce n'est pas un grand mal pour les hommes que quelqu'un les avertisse de leurs défauts, & il ne se peut qu'à l'avenir on ne soit plus prudent & plus sage quand on ne fuit pas ces avertissements, quand on les aime, & quand, selon la maxime de Solon, on cherche à s'instruire à tout âge, & qu'on ne se persuade pas follement que la vieillesse vient à nous avec la prudence. Ainsi ce ne sera pour moi, ni une chose nouvelle, ni une chose désagréable que Socrate me tienne sur la sellette : & j'ai bien vu d'abord, que puisqu'il étoit ici, il ne seroit nullement question de nos enfants, mais de nous-mêmes. Pour ce qui est de moi, je me livre à lui très-volontiers ; vous n'avez qu'à sçavoir les sentiments de Lachès.

La vieillesse ne vient pas à nous avec la prudence.

L A C H È S.

Mes sentiments, c'est selon. Je suis tantôt d'une manière & tantôt d'une autre. Quelquefois je n'aime rien tant que les discours, & d'autres fois, je ne sçaurois les souffrir. Quand je vois un homme qui parle bien de la vertu

Les seuls  
discours qui  
soient aimables.

L'homme  
de bien, seul  
excellent  
musicien.

ou de quelque science, & que c'est un véritable homme & digne des propos qu'il tient, j'en suis charmé, & c'est pour moi une volupté inexplicable de voir que ses actions & ses paroles sont parfaitement d'accord : il me semble que c'est là le seul excellent musicien qui rend une harmonie parfaite, non pas avec une lyre ou avec d'autres instruments, mais avec le total de sa vie ; car toutes ses actions s'accordent avec toutes ses paroles, non pas selon les tons lydien, phrygien, ou ionien (a), mais selon le ton dorien, qui seul mérite le nom d'harmonie grecque. Quand un homme comme cela parle, il me remplit de joie, j'en suis enchanté, & il n'y a personne qui ne voie que je suis, pour ainsi dire, fou des discours, tant

(a) Les Grecs avoient quatre sortes de modes ou de tons, qu'ils appelloient aussi harmonies, & qu'ils multiplioient en les mêlant en différentes façons : le lydien lugubre, propre aux lamentations ; le phrygien véhément, & propre à exciter les passions ; l'ionien efféminé & dissolu, & le dorien mâle ; c'est pourquoi Socrate le préfère ici aux autres. Aussi Aristote, dans le dernier chapitre de ses Politiques, dit que tout le monde convenoit que le ton dorien étoit plus tranquille & plus viril, & qu'il tenoit une espèce de milieu entre les autres ; c'est pourquoi il étoit plus propre & plus convenable aux enfants. Dans le troisième livre de la République, Platon condamne absolument le lydien & l'ionien.

je fais avidement toutes ses paroles : mais celui qui fait tout le contraire, m'afflige cruellement, & plus il paroît bien dire, plus il me donne d'aversion pour son babil. Je ne connois pas encore Socrate par ses paroles, mais je le connois déjà par ses actions, & je l'ai trouvé très-digne de tenir les plus beaux propos, & de parler avec une franchise entiere; & s'il est tel que vous dites, je suis prêt à m'entretenir avec lui. Je serai ravi qu'il prenne la peine de m'examiner, & je ne serai jamais fâché d'apprendre; car je suis de l'avis de Solon, qu'il faut toujours apprendre en vieillissant. J'ajoute seulement à sa maxime un petit mot que je voudrois qu'il y eût mis : c'est qu'il faut apprendre des gens de bien. En effet, il faut qu'on m'accorde que celui qui enseigne doit être homme de bien, afin que je n'apprenne pas de lui avec réputation, & que ce qui ne sera de mon côté que dégoût, ne passe pas pour bêtise & pour indocilité; car d'ailleurs, que le maître soit beaucoup plus jeune que moi, qu'il n'ait pas encore de réputation, & autres choses semblables, je ne m'en soucie point

Les plus beaux discours, quand les actions n'y répondent pas, ne méritent que le mépris ou la haine.

L'on n'apprend avec plaisir que des gens de bien.

Il dit cela à cause de Socrate, qui étoit beaucoup plus jeune.

du tout. Ainsi donc, Socrate, vous n'avez qu'à m'examiner, & qu'à m'instruire, vous me trouverez très-docile & très-soumis. Voilà les sentiments que j'ai pour vous, depuis le jour que vous courûtes avec moi un assez grand danger, & que vous donnâtes des preuves de votre vertu, telles que le plus grand homme de bien les peut donner. Dites-moi donc tout ce que vous voudrez, sans que mon âge vous retienne en aucune maniere.

S O C R A T E .

Nous ne pourrons pas au-moins nous plaindre, que vous ne foyez pas très-disposé à chercher le bon conseil, & à le suivre.

L Y S I M A C H U S .

C'est présentement notre affaire, Socrate. Je dis notre affaire; car je vous compte pour être à nous. Voyez donc à ma place, je vous en conjure pour l'amour de ces enfants, ce que nous devons demander à Nicias & à Lachès, & consultez avec eux en leur expliquant ce que vous pensez; car pour moi je n'ai presque plus de mémoire à cause de mon grand âge;

j'oublie la plupart des questions que je voulois faire, & une grande partie de ce qu'on me dit, & je ne m'en souviens plus, sur-tout quand la question principale est traversée & coupée par de nouveaux incidents. Discutez-donc ici entre vous l'affaire dont il s'agit : je vous écouterai avec Méléfias, & après vous avoir entendus, je ferai ce que vous jugerez à propos.

S O C R A T E.

Nicias & Lachès, il faut obéir à Lyfimachus & à Méléfias ; il ne seroit peut être pas hors de propos d'examiner à fond la question que nous avons proposée, sçavoir, si nous avons eu des maîtres dans cet art d'enseigner la vertu, ou si nous avons formé quelques disciples, & si nous les avons rendus plus gens de bien qu'ils n'étoient ; mais il me semble que voici un moyen plus court, qui nous mènera plus droit à ce que nous cherchons, & qui va mieux à la source (a) ;

(a) Ce principe est d'une très-grande importance, & d'une merveilleuse utilité. Le but de Socrate est de faire sentir que les hommes peuvent bien connoître les défauts & les vices les uns des autres, & les vertus dont ils ont tous besoin pour être parfaits ; mais ils ont beau connoître la vertu, ils

Pour guérir un malade , il faut connoître le remède qui peut opérer sa guérison , & pouvoir le lui donner.  
*V. la rem.*

car si nous connoissons certainement quelque chose que ce soit , qui étant communiquée à quelqu'un , le rende meilleur , & qu'avec cela nous ayons le secret de la lui communiquer ; il est évident non-seulement que nous connoissons cette chose-là , mais aussi que nous sçavons les moyens qu'il faut employer pour l'acquérir. Peut-être n'entendez-vous pas ce que je dis ; mais un exemple le rendra sensible. Si nous sçavons certainement que la vue étant communiquée aux yeux , les rend meilleurs , & que nous puissions la leur communiquer , il est certain que nous connoissons parfaitement ce que c'est que la vue , & que nous sçavons tout ce qu'il faut faire pour la procurer : au lieu que si nous ne sçavons ce que c'est ni que la vue , ni que l'ouïe , ce sera inutilement qu'on nous consultera ; nous ne sçaurions être bons médecins des oreilles ni des yeux , ni donner les moyens de voir ni d'entendre.

n'ont pas le pouvoir de la communiquer. Il n'y a que Dieu seul qui le puisse faire ; Dieu seul connoît notre foiblesse & notre misère , & il peut seul la guérir.

LYSIMACHUS.



L Y S I M A C H U S.

Vous dites vrai, Socrate.

S O C R A T E.

Vos deux amis ne nous ont-ils pas appelés ici, Lachès, pour délibérer avec nous, & pour sçavoir de quelle maniere on peut faire naître la vertu dans l'ame de leurs enfants, afin de les rendre plus gens de bien ?

L A C H È S.

C'est cela même.

S O C R A T E.

Ne faut-il donc pas, avant toutes choses, que nous sçachions ce que c'est que la vertu ; car si nous l'ignorons, sommes-nous capables de donner les moyens de l'acquérir ?

L A C H È S.

Nullement, Socrate.

S O C R A T E.

Nous supposons donc que nous sçavons ce que c'est.

*Tome III.*

C

L A C H È S ;

L A C H È S.

Nous le supposons , sans doute.

S O C R A T E.

Mais quand nous connoissons une chose , ne pouvons - nous pas dire ce qu'elle est ?

L A C H È S.

Comment ne le pourrions - nous pas ?

S O C R A T E.

Lachès , n'examinons pas présentement ce que c'est que la vertu en général , cela feroit d'une discussion trop longue & trop difficile , contentons-nous d'approfondir une de ses parties , si nous avons tout ce qu'il faut pour la bien connoître ; l'examen en sera plus facile & plus court.

L A C H È S.

Je le veux bien , puisque c'est votre sentiment.

S O C R A T E.

Mais quelle partie de la vertu choisirons-nous ? sans doute ce sera celle

OU DE LA VALEUR. SI  
qui paroît être l'unique fin qu'on se  
propose dans cet exercice des armes ;  
car le peuple prétend que cet exer-  
cice mene tout droit à la valeur.

L A C H È S.

Oui, il le prétend.

S O C R A T E.

Tâchons d'abord, Lachès, de dé-  
finir précisément ce que c'est que la  
valeur ; après cela nous examinerons  
les moyens de la communiquer à ces  
enfants autant que cela se peut, & par  
l'habitude & par l'étude. Parlez,  
qu'est-ce donc que la valeur ?

L A C H È S.

En vérité, Socrate, vous me de-  
mandez là une chose qui n'est pas bien  
difficile. Qu'un homme garde bien  
son rang dans une bataille ; qu'il ne  
prenne jamais la fuite, & qu'il re-  
pousse l'ennemi : voilà ce que c'est  
qu'un vaillant homme.

Première  
définition de  
la valeur.

S O C R A T E.

Voilà qui est fort bien, Lachès ;  
mais peut-être que c'est moi qui, en

52 L A C H È S ,  
m'expliquant mal, suis cause que vous  
m'avez répondu autre chose que ce  
que je vous ai demandé ?

L A C H È S .

Comment cela, Socrate ?

S O C R A T E .

La défini-  
tion que La-  
chès vient de  
donner est  
vicieuse, &  
comment.

Je m'en vais vous le dire si je puis.  
Un vaillant homme est celui qui garde  
bien son poste à l'armée, & qui com-  
bat généreusement l'ennemi.

L A C H È S .

C'est ce que je dis.

S O C R A T E .

Je le dis aussi ; mais celui qui com-  
bat l'ennemi en fuyant & en ne gar-  
dant nullement son poste ?

L A C H È S .

Comment en fuyant ?

S O C R A T E .

Oui, en fuyant comme les Scythes,  
par exemple, qui ne combattent pas  
moins en fuyant, qu'en poursuivant ;  
& comme Homère dit en quelque

endroit pour louer les chevaux d'Enée :

Dans le huitième liv. de l'Illiade

Plus vite que les vents dans le champ de bataille,  
Ils savent éviter & suivre l'ennemi.

Eh ! ne loue-t-il pas Enée lui-même de cette science de l'art de prendre la fuite, puisqu'il l'appelle *ſçavant à fuir*.

L A C H È S.

Et cela est fort bien, Socrate ; car Homere parle de chars en cet endroit-là : & lorsque vous nous parlez de Scythes, il faut que vous ſçachiez que vous parlez de troupes de cavalerie ; car c'est ainsi que leur cavalerie combat, au-lieu que notre infanterie grecque combat, comme je le dis, en faisant ferme.

Lachès veut défendre sa définition par une distinction.

S O C R A T E.

Vous en excepterez peut-être les Lacédémoniens ; car j'ai oui dire qu'à la bataille de Platée, quand les Lacédémoniens eurent affaire aux *Gerrophores*, qui, s'étant fait un rempart avec leurs boucliers, tuoient beaucoup de leurs gens à coups de fleches, ils

Socrate réfute cette distinction de Lachès.

C'étoient des troupes des Perses, armées d'un bouclier d'acier.

ne jugerent pas à propos de garder leur poste ; mais ils prirent la fuite , & quand les rangs de ces Perfes se furent rompus pour les suivre , ils tournerent tête & combattirent comme la cavalerie dont vous parlez , & par là , ils remporterent cette célèbre victoire.

Fuite des Lacédémoniens à la bataille de Platée fut la cause de leur victoire.

L A C H È S .

Vous dites vrai.

S O C R A T E .

Voilà pourquoi je vous disois tout-à-l'heure que j'étois cause que vous n'aviez pas bien répondu , parce que je vous avois mal interrogé ; car voulant sçavoir de vous ce que c'est qu'un vaillant homme , non-seulement dans l'infanterie , mais aussi dans la cavalerie , & dans toutes les différentes especes de guerre ; & non-seulement un vaillant homme dans tout ce qui regarde la guerre , mais encore un vaillant homme dans les dangers de la mer , dans les maladies , dans la pauvreté , dans le maniement des affaires publiques ; & non-seulement un vaillant homme dans les chagrins , dans les tristesses , dans les craintes ,

Entendue de la valeur.

mais aussi un vaillant homme dans les desirs , dans les voluptés ; un vaillant homme qui sçache bien combattre ses passions , soit en leur résistant de pied ferme , soit en fuyant ; car la valeur s'étend sur toutes ces choses.

L A C H È S.

Cela est très-certain.

S O C R A T E.

Tous ces hommes - là sont donc vaillants. Les uns témoignent leur force & leur courage contre les voluptés , les autres contre les tristesses ; ceux-là contre les desirs , ceux-ci contre les craintes ; & dans tous ces accidents-là , on peut témoigner aussi de la lâcheté & de la foiblesse.

L A C H È S.

Sans contredit.

S O C R A T E.

Je vous demandois donc que vous m'expliquassiez ce que c'est que chacun de ces deux contraires , la valeur & la lâcheté. Commençons par la valeur ; tâchez de me dire ce que c'est que cette qualité qui est toujours la

Il faut une  
définition qui  
embrasse tou-  
tes ces oc-  
casions diffé-  
rentes.

même dans toutes ces occasions si dif-  
férentes. N'entendez-vous pas encore  
ce que je dis?

L A C H È S .

Non pas encore tout-à-fait bien.

S O C R A T E .

Voici ce que je veux dire. Par  
exemple, c'est comme si je vous de-  
mandois ce que c'est que la vitesse,  
qui s'étend, & à courir, & à jouer  
des instruments, & à parler, & à ap-  
prendre, & à mille autres choses;  
car nous plaçons cette vitesse, & dans  
les actions des mains, & dans celles  
de la langue, & dans celles de l'es-  
prit; ce sont là les principales: n'en  
convenez-vous pas?

L A C H È S .

Oui.

S O C R A T E .

Si quelqu'un me demandoit donc  
ce que c'est que la vitesse, qui s'é-  
tend sur toutes ces différentes cho-  
ses? je lui répondrois, *que la vitesse*  
*est une faculté qui fait beaucoup en peu*

Définition  
de la vitesse.



*de temps* ; car cette définition convient & à la course , & à toutes les autres choses où ce mot peut être appliqué.

L A C H È S.

Vous avez raison , Socrate , c'est fort bien définir.

S O C R A T E.

Définissez-moi donc de même la valeur , dites-moi quelle faculté c'est , qui est toujours la même dans la volupté , dans la tristesse , & dans toutes les autres choses dont nous avons parlé , & qui ne change jamais ni de nature ni de nom.

L A C H È S.

Il me semble que c'est une disposition de l'ame toujours prête à tout souffrir , puisqu'il faut donner une définition qui comprenne toutes les différentes especes de cette vertu.

*Seconde définition de la valeur.*

S O C R A T E.

Il le faut , sans doute , pour répondre exactement à la question que l'on vous fait ; mais votre définition

Défaut de  
cette défini-  
tion.

pourroit bien être défectueuse ; car il me semble que toute patience de l'ame ne vous paroît pas vaillance , & voici d'où je l'infere sûrement : c'est que je sçais certainement que vous mettez la valeur au nombre des belles choses.

L A C H È S .

Oui , sans doute , & des plus belles.

S O C R A T E .

Ainsi cette patience de l'ame , quand elle est avec la prudence , est bonne & belle.

L A C H È S .

Affurément.

S O C R A T E

Et quand elle se trouve avec l'imprudence , n'est-ce pas tout le contraire ? n'est-elle pas fort mauvaise & fort pernicieuse ?

L A C H È S .

Sans contredit.

S O C R A T E.

Appellez-vous beau ce qui est mauvais & si dommageable ?

L A C H È S.

A Dieu ne plaise, Socrate.

S O C R A T E.

Vous ne donnerez donc jamais à cette sorte de patience le nom de valeur & de force, puisqu'elle n'est pas belle, & que la vaillance est quelque chose de beau ?

L A C H È S.

Vous dites vrai.

S O C R A T E.

La patience prudente & sage est donc, selon vous, la véritable valeur ?

Car la patience imprudente est une folie & un oubli de soi-même.

L A C H È S.

Je le trouve ainsi.

S O C R A T E.

Voyons, est-ce celle qui est prudente en quelque chose, ou celle qui

Il faut  
qu'elle soit  
prudente en  
tout, autrement  
elle  
n'est point  
vaillante.

est prudente en tout, dans les petites choses comme dans les grandes ? Par exemple, un homme dépense fort patiemment & fort prudemment son bien, dans une certitude entière que ses dépenses lui produiront un jour de grandes richesses ; appelleriez-vous cet homme-là vaillant & fort ?

L A C H È S.

Je m'en garderois bien, Socrate.

S O C R A T E.

Mais un médecin a son fils unique ou quelqu'autre personne malade d'une gross. inflammation de poitrine ; ce fils le persécute & lui demande à manger ; le médecin bien loin de se laisser Héchir, souffre patiemment ses emportements & ses plaintes ; lui donneriez-vous le nom de vaillant & de fort ?

L A C H È S.

Tout aussi peu.

S O C R A T E.

Mais à la guerre, voilà un homme qui est dans cette disposition d'ame dont nous parlons ; il veut combattre,

& sa prudence soutenant son courage ,  
 lui fait voir qu'il fera bientôt secouru ,  
 que ses ennemis sont beaucoup plus  
 foibles & qu'il a l'avantage du terrain :  
 ce brave-là , qui est si prudent , vous  
 paroît-il plus vaillant & plus courageux  
 que son ennemi qui l'attend de pied  
 ferme , malgré tous ses désavantages  
 & sans faire ces réflexions ?

Socrate fait  
 tomber La-  
 chès dans le  
 préjugé ordi-  
 naire , qui  
 fait qu'on  
 prend pour  
 valeur une  
 témérité im-  
 prudente &  
 insensée.

L A C H È S.

Non sans doute , c'est ce dernier  
 qui est le plus brave.

S O C R A T E.

Cependant le courage de ce der-  
 nier est bien moins prudent que celui  
 de l'autre.

L A C H È S.

Cela est vrai.

S O C R A T E.

Il s'ensuit donc de votre principe ,  
 qu'un bon cavalier , qui , dans un com-  
 bat de cavalerie , témoignera du cou-  
 rage , parce qu'il se fie à son adresse  
 à monter à cheval , vous paroîtra moins

brave que celui qui fera privé de cet avantage ?

L A C H È S.

Oui , assurément.

S O C R A T E.

Vous direz de même d'un archer , d'un frondeur , & de tous les autres ordres de milice ?

L A C H È S.

Sans difficulté.

S O C R A T E.

Et des gens qui , sans avoir jamais fait le métier de plongeurs , auroient le courage de plonger & de se jeter a tête la première dans des abymes d'eaux , ils vous paroîtroient donc plus hardis & plus courageux que les plongeurs les plus habiles ?

L A C H È S.

Il le faudroit bien.

S O C R A T E.

Il le faudroit assurément , selon vos principes.

L A C H È S.

Ce font-là mes principes.

S O C R A T E.

Pourtant ces gens-là qui n'ont ni art ni expérience, se jettent dans le péril bien plus imprudemment que ceux qui s'exposent avec ce secours ?

L A C H È S.

Oui, sans doute.

S O C R A T E.

Mais l'audace infensée & la patience sans prudence, nous ont paru tantôt fort honteuses & fort préjudiciables.

L A C H È S.

Cela est vrai.

S O C R A T E.

Et la valeur nous a paru une fort belle & bonne chose.

L A C H È S.

J'en conviens.

Présentement c'est tout le contraire ; nous donnons le nom de vaillance à cette audace insensée que nous méprisions tantôt.

L A C H È S .

Je l'avoue.

S O C R A T E .

Et trouvez-vous que nous fassions bien ?

L A C H È S .

Je n'ai garde , Socrate.

S O C R A T E .

Ainsi , Lachès , de votre propre aveu , nous ne sommes pas d'accord vous & moi sur le ton dorien (a) ; car nos actions ne répondent pas à nos paroles. A voir nos actions , on dirait , je pense , que nous avons du courage : mais à entendre nos paroles , on changeroit bientôt de sentiment.

(a) C'est-à-dire sur le ton le plus parfait & le plus digne des hommes , lorsque leurs actions & leurs paroles sont bien d'accord.



L A C H È S.

Vous avez raison.

S O C R A T E.

Mais quoi, trouvez-vous qu'il soit bien que nous demeurions dans cet état ?

L A C H È S.

Non, je vous assure.

S O C R A T E.

Voulez-vous que nous nous conformions pour un moment à la définition que nous venons de donner ?

L A C H È S.

Quelle est cette définition ?

S O C R A T E.

Que la véritable force, la véritable valeur, c'est la patience ; si vous le voulez donc bien, témoignons notre patience, en continuant notre recherche, afin que la valeur ne vienne pas se moquer de nous de ce que nous ne la cherchons pas avec courage, puis-

que , selon nos principes , être patient  
c'est être courageux.

L A C H È S .

Je suis tout prêt , Socrate , & je ne  
me rebuiterai point , quoique je sois  
fort novice dans ces sortes de dispu-  
tes : mais je vous avoue que je suis  
piqué , & que j'ai un véritable chagrin  
de ne pouvoir expliquer ce que je  
pense ; car il me semble que je con-  
çois parfaitement ce que c'est que la  
valeur , & je ne comprends pas com-  
ment cette idée m'échappe de manière  
que je ne sçaurois l'expliquer.

S O C R A T E .

Mais , Lachès , le devoir d'un bon  
chasseur , est de courir toujours après  
la bête qu'il poursuit , de ne pas se  
lasser , & de ne prendre jamais le  
change.

L A C H È S .

J'en demeure d'accord.

S O C R A T E .

Voulez-vous que nous mettions de

OU DE LA VALEUR. 67  
notre chasse Nicias, pour voir s'il fera  
plus heureux ?

L A C H È S.

Je le veux, pourquoi non ?

S O C R A T E.

Venez-donc, Nicias, venez, si vous  
le pouvez, secourir vos amis qui sont  
bien embarrassés & qui ne sçavent plus  
de quel côté se tourner ; car vous  
voyez l'état où nous sommes, & com-  
bien il est impossible que nous nous  
en tirions. Tirez-nous en donc vous,  
en nous disant & en nous prouvant ce  
que c'est que la vaillance.

N I C I A S.

Il y a long-temps aussi qu'il me pa-  
roît que vous définissez très-mal cette  
vertu. Eh d'où vient donc que vous  
ne vous servez pas ici de ce que je  
vous ai oui dire si souvent, & si bien,  
Socrate ?

S O C R A T E.

Et quoi, Nicias ?

N I C I A S.

Je vous ai souvent oui dire qu'on

68 L A C H È S ;  
est fort bon dans les choses qu'on sçait ;  
& fort mauvais dans les choses qu'on  
ignore.

S O C R A T E .

Cela est très-vrai.

N I C I A S .

Et par conséquent si un vaillant  
homme est bon en quelque chose , il  
est bon en ce qu'il sçait.

S O C R A T E .

L'entendez-vous , Lachès ?

L A C H È S .

Oui , je l'entends ; je ne comprends  
pourtant pas trop bien ce qu'il veut  
dire.

S O C R A T E .

Mais il me semble que je le com-  
prends ; je crois qu'il veut dire que la  
valeur est une science.

L A C H È S .

Quelle science , Socrate ?

S O C R A T E .

Que ne lui demandez-vous ?

L A C H È S.

Je lui demande aussi.

S O C R A T E.

Nicias, répondez un peu à Lachès, & lui dites quelle science c'est que la valeur selon vous; car ce n'est ni la science de jouer de la flûte, ni celle de jouer de la lyre.

N I C I A S.

Non assurément.

S O C R A T E.

Quelle est-elle donc; & sur quoi roule-t-elle?

L A C H È S.

Vous l'interrogez fort bien, Socrate; qu'il dise donc quelle science c'est.

N I C I A S.

Je dis, Lachès, que c'est la science des choses qui sont terribles (a), & de

Troisième définition de la valeur, qui seule en peut donner la véritable idée. V. la rem.

(a) Nicias lui-même ne connoissoit pas toute la force de cette définition; il entendoit seulement que la valeur étoit l'effet de l'expérience & de l'habitude. Par exemple, des hommes qui ont essuyé plusieurs périls, sont d'ordinaire plus vaillants que ceux

70 L A C H È S ,  
celles qui ne passent pas nos forces ,  
& dans lesquelles on peut témoigner  
de la fermeté , soit à la guerre ou  
dans toutes les autres occasions de la  
vie.

L A C H È S .

L'étrange définition , Socrate !

S O C R A T E .

Pourquoi la trouvez-vous si étrange ?

L A C H È S .

Pourquoi ? parce que la science & la  
valeur sont deux choses fort différentes.

S O C R A T E .

Nicias prétend que non.

L A C H È S .

Oui , il le prétend , & c'est en cela  
qu'il radote.

S O C R A T E .

Mon Dieu , tâchons de l'instruire ;  
les injures ne sont pas des raisons.

qui n'ont encore rien vu ; car comme ils se sont  
tirés de ces dangers , ils croient voir jour à se tirer  
encore de tous les autres : c'est le sens de Nicias ,  
mais ce n'est pas celui de Socrate qui tire de sa dé-  
finition un principe bien plus excellent , comme on  
le verra dans la suite.

N I C I A S.

Il n'a pas dessein de m'offenser ; mais il souhaite fort que je n'aye rien dit qui vaille , parce que lui-même s'est trompé tout du long.

L A C H È S.

C'est la pure vérité , & j'en mourrai à la peine , ou je ferai voir que vous n'avez pas mieux dit que moi. Sans aller plus loin , les médecins ne connoissent-ils pas ce qu'il y a de terrible dans les maladies ? les plus vaillants hommes le connoissent-ils mieux ? or , appelez-vous les médecins de vaillants hommes ?

N I C I A S.

Non assurément.

L A C H È S.

Vous ne donnez pas non plus ce nom aux laboureurs ; cependant les laboureurs connoissent parfaitement ce qu'il y a de plus terrible pour leur travail. Il en est de même de tous les autres artisans ; ils connoissent tous fort bien ce qu'il y a de plus terrible

L A C H È S ,  
dans leur profession , & ce qui peut  
leur donner de l'assurance & de la con-  
fiance ; & ils n'en font pas pour cela  
plus vaillants.

S O C R A T E .

Que dites vous , Nicias , de cette cri-  
tique de Lachès ? Il me semble pour  
moi qu'elle dit quelque chose.

N I C I A S ,

Elle dit assurément quelque chose ,  
mais elle ne dit rien de vrai.

S O C R A T E .

Comment cela ?

N I C I A S .

Comment ? c'est qu'il croit que les  
médecins sçavent autre chose sur les  
maladies , que dire qu'une chose est  
faine ou mal-faine : ils n'en sçavent pas  
davantage bien sûrement ; car en bon-  
ne foi , Lachès , vous imaginez-vous  
que les médecins sçachent si la santé est  
plus à craindre pour un tel malade ,  
que la maladie ? & ne pensez-vous pas  
qu'il y a bien des malades à qui il seroit  
plus avantageux de ne pas guérir que  
de

La valeur  
n'est pas seu-  
lement la  
science de ce  
qui est terri-  
ble ou non  
terrible, mais  
de ce qui le  
fera. Grand  
principe !



de guérir ? Oseriez-vous bien dire qu'il est toujours bon de vivre , & qu'il n'y a pas beaucoup de gens auxquels il feroit plus avantageux de mourir ?

L A C H È S.

Je suis persuadé qu'il y a des gens qui feroient plus heureux de mourir.

N I C I A S.

Et croyez-vous que les choses qui paroissent terribles à ceux à qui il est bon de vivre , paroissent de même à ceux à qui il est plus avantageux de mourir ?

L A C H È S.

Non fans doute.

N I C I A S.

Et qui prendrez-vous pour juge dans ces occasions ? les médecins ? ils n'y voient goutte. Les gens des autres professions ? ils n'y connoissent rien. Cela n'appartient donc qu'à ceux qui sont sçavants dans cette science de choses terribles : & ce sont ceux-là que j'appelle vaillants.

Lachès , entendez - vous ce que dit Nicias ?

L A C H È S .

Oui , j'entends qu'à son compte il n'y a de vaillants que les Prophetes ; car quel autre qu'un Prophete peut scavoir s'il est plus avantageux de mourir que de vivre ? & je vous demanderois volontiers , Nicias , êtes-vous Prophete (a) ? Si vous ne l'êtes pas , adieu votre vaillance.

Oui , il faut être Prophète , il faut prévoir les maux à venir.

N I C I A S .

Comment donc ? pensez-vous que ce soit l'affaire d'un Prophete de se connoître en choses terribles , & en choses où l'on peut témoigner de la fermeté ?

L A C H È S .

Sans doute , & de qui donc ?

(a) Lachès raille ici Nicias en paroles couvertes , du penchant qu'il avoit pour les devins ; car , comme il étoit homme fort religieux , il regardoit tous ces devins avec un grand respect , il en avoit même un chez lui.

N I C I A S.

De qui ? de celui dont je parle , du vaillant homme ; car l'affaire d'un Prophete , c'est de connoître seulement les signes des choses qui doivent arriver , comme des morts , des maladies , des pertes de biens , des défaites , des victoires , soit à la guerre , soit dans d'autres combats : & croyez-vous qu'il lui convienne plus qu'à un autre homme , de juger lesquels de tous ces accidens sont le plus ou le moins avantageux à celui-ci , ou à celui-là ? Jamais Prophete n'y a seulement pensé.

L A C H È S.

En vérité , Socrate , je ne comprends pas ce qu'il veut dire ; car , à son compte , il n'y a ni Prophete , ni médecin , ni aucune autre espece d'homme à qui le nom de vaillant puisse convenir. Il faut que ce soit un Dieu que ce vaillant dont il a l'idée. Mais pour vous dire ce que je pense , Nicias n'a pas le courage d'avouer qu'il ne sçait ce qu'il dit : il ne fait que se démenter & se débattre pour cacher son embarras. Nous en aurions bien pu faire autant vous & moi , si nous

Ce vaillant n'est pas un Dieu ; mais il est animé & soutenu par un Dieu.

Dij

n'avions eu en vue que de cacher les contradictions où nous sommes tombés. Si nous parlions devant des Juges, cette conduite auroit peut-être ses raisons; c'est un art que d'embrouiller une méchante cause; mais dans une conversation comme la nôtre, à quoi bon chercher à triompher par de vains discours?

S O C R A T E .

Cela ne vaut rien sans doute; mais prenons bien garde si Nicias ne prétend pas dire quelque chose; & si ce n'est pas une injustice que vous lui faites de l'accuser qu'il ne parle que pour parler. Prions-le de nous expliquer plus clairement sa pensée, & si nous trouvons qu'il ait raison, nous suivrons ses principes; sinon, nous tâcherons de dire mieux.

L A C H È S .

Interrogez-le vous même, Socrate, si vous voulez; je l'ai assez questionné.

S O C R A T E .

Je le veux, aussi-bien je l'interrogerai pour vous & pour moi.

L A C H È S.

Comme il vous plaira.

S O C R A T E.

Dites-moi je vous prie, Nicias, ou plutôt dites-nous, car je parle aussi pour Lachès, vous soutenez que la valeur est la science des choses terribles, & des choses dans lesquelles on peut témoigner de l'assurance & de la confiance ?

N I C I A S.

Oui, je le soutiens.

S O C R A T E.

Vous soutenez aussi que cette science n'est pas donnée à toutes sortes de gens, puisqu'elle n'est même connue ni des médecins ni des prophètes, & que cependant on ne peut être vaillant sans cette science. N'est-ce pas-là ce que vous avez dit ?

Elle n'est connue ni des Médecins en tant que Médecins, ni des Prophètes en tant que Prophètes.

N I C I A S.

Oui, sans doute.

On peut donc appliquer ici le proverbe : *Ce n'est pas-là du gibier de toute laie , toute laie n'est pas vaillante & courageuse.*

N I C I A S .

Non , assurément.

S O C R A T E .

Il est évident par-là , Nicias , que vous êtes très-persuadé que la laie de Crommyon n'a pas été courageuse , quoi qu'en aient dit nos anciens (a). Je ne vous dis pas cela en raillant , mais tout de bon : il faut nécessairement que celui qui parle comme vous , n'admette aucun courage dans les bêtes , ou qu'il accorde que les lions , les léopards , les sangliers , sçavent beaucoup de choses , que la plupart des hommes ignorent à cause de leur trop grande

(a) Le but de Socrate est de tenter & d'ébranler Nicias , en lui faisant craindre que son principe n'intéresse & ne blesse leur religion ; car si la laie de Crommyon n'a pas été vaillante & courageuse , Thésée n'est pas un si grand Héros pour l'avoir vaincue , ni Hercule pour avoir défait le lion de Némée.

difficulté. Il faut encore que celui qui soutient que la vaillance est ce que vous dites, soutienne aussi que les lions, les taureaux, les cerfs, les renards, sont nés à la vaillance les uns comme les autres.

## L A C H È S.

Par tous les Dieux, Socrate, vous parlez à merveilles. Dites-nous donc en vérité, Nicias, croyez-vous que les bêtes, qui d'un commun consentement passent pour courageuses, soient plus habiles que nous, ou osez-vous aller contre ce commun consentement, & soutenir qu'elles ne sont pas courageuses ?

## N I C I A S.

Je vous dis en un mot, Lachès, que je n'appelle vaillant & courageux, ni bête, ni homme, ni quoi que ce soit, qui par imprudence & par ignorance ne craint pas les choses terribles, mais je l'appelle téméraire & stupide. Eh pensez-vous que j'appelle vaillants & courageux tous les enfants qui par imprudence ne craignent aucun péril ? à mon sens être sans peur, & être vaillant, sont deux choses bien

80 L A C H È S ,  
différentes : il n'y a rien de plus rare  
que la valeur accompagnée de pruden-  
ce , & rien de plus commun que la  
hardiesse , que l'audace & que l'intre-  
pidité accompagnées d'imprudence ; car  
c'est le partage de la plupart des hom-  
mes & des femmes , & de toutes les  
bêtes & de tous les enfants ; en un mot  
ceux que vous appelez vaillants avec  
presque tout le monde , je les appelle  
téméraires , féroces , & je ne donne le  
nom de vaillants qu'à ceux qui sont  
prudents & sages , les seuls dont je  
veux parler.

L A C H È S .

Voyez - vous , Socrate , comme il  
s'encense lui-même , comme s'il étoit  
le seul vaillant (a) ; car tous ceux qui  
passent pour tels , il ne cherche qu'à les  
priver de cette gloire.

Car Nicias  
étoit très-  
prudent &  
très-sage. V.  
la rem.

N I C I A S .

Ce n'est pas-là mon dessein , Lachès ,

(a) La sagesse & la prudence étoient le véritable caractère de Nicias , qui n'entreprendoit rien où il ne vit une sûreté au-moins apparente , & qui à force d'attendre les occasions d'agir sûrement , les laissoit souvent échapper ; ce qui lui attira la réputation d'homme timide : cependant il entreprenoit bien & exécutoit encore mieux , payant toujours de sa personne.



rassurez-vous, je reconnois que vous & Lamachus (a) vous êtes prudents & sages si vous êtes vaillants. Je dis la même chose de beaucoup de nos Athéniens.

L A C H È S.

Quoique j'aye bien de quoi vous répondre (b), je ne le veux pas, de peur que vous ne m'accusiez d'être un malin & un médifant (c).

S O C R A T E.

Ah ne dites pas cela, je vous prie, Lachès; il paroît bien que vous ne vous êtes pas apperçu que Nicias a appris ces belles choses de notre ami Damon, & que Damon est l'intime de Prodicus le plus habile de tous les Sophistes pour ces sortes de distinctions.

(a) C'est ce Lamachus qui fut général des Athéniens avec Nicias, & Alcibiade pour l'expédition de Sicile où il fut tué.

(b) Lachès parle en homme un peu piqué; car il veut dire qu'il pourroit répondre à Nicias qu'il n'est pas vaillant, parce qu'il est trop prudent & trop sage; comme en effet les Poètes mêmes avoient taxé sa prudence de lâcheté.

(c) Le Grec dit: *De peur que vous ne me preniez pour un homme de la tribu Aixionide*; car les gens de cette tribu étoient fort décriés pour leur médifance & leur malignité.

Oh , Socrate , il sied bien à un Sophiste de faire parade de ces vaines subtilités ; mais à un homme comme Nicias , que les Athéniens ont choisi pour le mettre à la tête de la République.....

S O C R A T E .

Mon cher Lachès , il sied bien à un homme qui a de si grandes affaires sur les bras , de travailler à se rendre plus habile & plus prudent que les autres ; c'est pourquoi il me semble que Nicias mérite quelque attention , & qu'il faut au moins examiner les raisons qu'il a de définir ainsi la vaillance.

L A C H È S .

Examinez-les donc tant qu'il vous plaira , Socrate.

S O C R A T E .

C'est ce que je m'en vais faire , mais ne pensez pas que je vous en quitte , & que vous n'entriez pas pour quelque chose dans mon discours : appliquez-vous donc un peu , & prenez bien garde à ce que je vais dire.

L A C H È S.

Je le ferai puisque cela vous plaît.

S O C R A T E.

Voilà qui est bien : or ça , Nicias , dites-nous je vous prie , en reprenant la chose dès le commencement ; n'est-il pas vrai que d'abord nous avons examiné la valeur comme une partie de la vertu (a) ?

N I C I A S.

Cela est vrai.

S O C R A T E.

N'avez-vous pas répondu comme la valeur n'étant certainement qu'une partie , & comme y ayant d'autres parties qui toutes ensemble sont appellées du nom de vertu ?

N I C I A S.

Comment aurois-je pu répondre d'une autre maniere ?

S O C R A T E.

Vous dites donc comme moi ; car

(a) Socrate veut prouver que la vertu étant une , celui qui n'a pas toutes les parties qui la composent , ne peut se vanter d'avoir la vertu.

moi , outre la vaillance , je reconnois aussi d'autres parties de la vertu , comme la tempérance , la justice , & beaucoup d'autres parties ; ne les reconnoissez-vous pas aussi ?

N I C I A S .

Sans doute.

S O C R A T E .

Bon , nous voilà déjà d'accord sur cet article. Passons donc à ces choses que vous appelez terribles , & à celles où vous dites qu'on peut témoigner de l'assurance & de la confiance ; examinons-les bien , de peur qu'il n'arrive que vous les entendiez d'une manière , & nous d'une autre ; nous allons vous dire ce que nous en pensons. Si vous n'en convenez pas , vous nous redresserez. Nous croyons que les choses que vous appelez *terribles* , ce sont les choses qui inspirent de la terreur , de la frayeur , & que celles , où vous dites qu'on peut témoigner de l'assurance , ce sont celles qui n'inspirent pas cette peur : or celles qui font peur , ce ne sont ni les choses déjà arrivées , ni les choses qui arrivent actuellement , mais les choses que l'on attend , car

OU DE LA VALEUR. 85  
la peur n'est que l'attente d'un mal à  
venir. N'êtes-vous pas de ce sentiment,  
Lachès ?

L A C H È S.

Tout-à-fait.

S O C R A T E.

Voilà donc notre avis, Nicias. Par  
ces choses terribles nous entendons les  
maux à venir, & par les choses où  
l'on peut témoigner de l'assurance,  
nous entendons les choses qui sont aussi  
à venir & qui paroissent bonnes, ou  
du moins qui ne paroissent pas mau-  
vaises. Admettez-vous notre défini-  
tion, ou ne l'admettez-vous pas ?

N I C I A S.

Je l'admets assurément.

S O C R A T E.

Et la science de ces choses est donc  
ce que vous appelez vaillance ?

N I C I A S.

C'est cela même.

Passons à un troisième article pour voir si nous en conviendrons.

N I C I A S .

Quel est cet article ?

S O C R A T E .

Vous l'allez voir : nous disons Lachès & moi , qu'en toutes choses , la science ne diffère jamais d'elle-même (a) ; elle n'est point autre sur les choses passées , pour sçavoir comment elles se sont passées ; elle n'est point autre sur les choses présentes , pour sçavoir comment elles sont , & comment elles arrivent ; elle n'est point autre sur les choses à venir , pour sçavoir comment elles se feront , & comment elles arriveront ; mais elle est

(a) Socrate veut faire comprendre à Nicias qu'en définissant la valeur , *la science des choses terribles* , c'est-à-dire , des maux à venir , il n'a pas donné assez d'étendue à sa définition ; car la science s'étendant sur le passé , sur le présent , & sur l'avenir , il faut que la valeur ait toute cette étendue , si elle est véritablement une science. Il faut donc dire que c'est la science de tous les maux & de tous les biens qui ont été , qui sont , & qui seront ; car la valeur ne doit pas moins juger de ce qui a été , & de ce qui est , que de ce qui sera. Mais à quoi sert elle ? c'est ce que Socrate fera bientôt sentir.

toujours la même; par exemple sur ce qui regarde la santé, pour quelque temps que ce soit, la médecine ne se partage point, c'est toujours le même art de la médecine qui en juge & qui voit ce qui a été, ce qui est, & ce qui fera sain ou mal-sain. L'agriculture tout de même, juge de ce qui est venu, de ce qui vient, & de ce qui viendra; & sur ce qui regarde la guerre, vous pouvez fort bien témoigner, & vous en ferez crus, que l'art du général s'étend sur-tout, sur le passé, sur le présent & sur l'avenir; qu'il n'a nullement besoin de l'art de la divination, & qu'au contraire, il lui commande, comme sçachant beaucoup mieux que lui ce qui arrive & ce qui doit arriver. La loi même n'y est-elle pas formelle? car elle ordonne, non

Car si le Devin commandoit au Général, il seroit donc Général lui-même.

L A C H È S.

Très-assurément, Socrate.

S O C R A T E.

Et vous, Nicias, dites-vous aussi

comme nous , & demeurez-vous d'accord que la science étant toujours la même , juge également du passé , du présent , & de l'avenir ?

N I C I A S .

Oui , je le dis comme vous , car il me semble que cela ne peut être autrement.

S O C R A T E .

Vous dites donc , très-excellent Nicias , que la vaillance est la science des choses terribles & de celles qui ne le sont point ? N'est-ce pas-là ce que vous dites ?

N I C I A S .

Oui.

S O C R A T E .

Ne sommes-nous pas demeurés d'accord que ces choses terribles ce sont des maux à venir ; & ces choses non terribles & dans lesquelles on peut témoigner de l'assurance , ce sont des biens qu'on attend ?

N I C I A S .

Nous en sommes demeurés d'accord.



S O C R A T E.

Et que cette science ne s'étend pas seulement sur l'avenir, mais aussi sur le présent & sur le passé ?

N I C I A S.

J'en conviens.

S O C R A T E.

Il n'est donc pas vrai que la valeur soit seulement la science des choses terribles & non terribles; car elle ne connoît pas seulement des biens & des maux qui sont à venir, mais son ressort s'étend aussi loin que celui des autres sciences, & elle juge aussi de ce qui est passé & de ce qui est présent, en un mot, de toutes choses, soit prochaines, soit éloignées.

N I C I A S.

Cela paroît vrai.

S O C R A T E.

Vous ne nous avez donc défini que la troisième partie de la vaillance, & nous voulions que vous nous expliquassiez la nature de la vaillance toute entière. Présentement, il me semble selon vos principes, que c'est la scien-

90 L A C H È S ,  
ce , non - seulement des choses terri-  
bles & non terribles , mais aussi de  
presque tous les biens & de tous les  
maux , à quelque distance de nous  
qu'ils puissent être , devant ou après (a).  
Auriez - vous donc changé de senti-  
ment , Nicias ? Que dites - vous ?

N I C I A S .

Il me paroît que la valeur a toute  
l'étendue que vous dites.

S O C R A T E .

Cela étant , pensez - vous qu'un vail-  
lant homme soit privé de quelque par-  
tie de la vertu , s'il est vrai qu'il sça-  
che tous les biens & tous les maux  
qui ont été , qui sont , & qui pourront  
être ? & croyez - vous qu'un tel hom-  
me puisse manquer de tempérance ,  
de justice & de sainteté ? lui à qui  
seul il appartient de se précautionner  
prudemment contre tous les maux qui  
lui peuvent arriver de la part des hom-  
mes & de la part des Dieux , & de se

S'il man-  
quoit de  
quelqu'une  
de ces quali-  
tés , il ne se-  
roit pas vail-  
lant.

(a) Socrate veut faire entendre que la valeur nous met en état d'attirer les biens & d'éviter les maux qui nous peuvent arriver de la part des hommes & de la part de Dieu ; car elle peut servir à corriger le passé , à bien disposer du présent , & à se précautionner sagement contre l'avenir. C'est un principe si solide , que rien ne sçauroit l'ébranler.

mettre en état d'en tirer tous les biens qu'on en peut attendre (a), puisqu'il sçait comment il faut se conduire & avec les hommes & avec les Dieux ?

N I C I A S.

Ce que vous dites-là, Socrate, me paroît quelque chose ?

S O C R A T E.

Ce n'est donc pas une partie de la vertu que la vaillance, c'est toute la vertu ?

N I C I A S.

Il me le semble.

S O C R A T E.

Cependant nous avons dit que ce n'en étoit qu'une partie.

N I C I A S.

Nous l'avons dit.

S O C R A T E.

Et ce que nous avons dit alors ne nous paroît plus vrai présentement.

N I C I A S.

Je l'avoue.

(a) La vaillance consiste donc à éviter les maux, & à se procurer les biens qui peuvent nous arriver, non-seulement de la part des hommes, mais de la part de Dieu. Quelle vérité !

Et par conséquent, Nicias, nous n'avons pas encore trouvé ce que c'est que la vaillance ?

N I C I A S .

J'en tombe d'accord (a).

L A C H È S .

Je croyois pourtant bien, mon cher Nicias, que vous le trouveriez mieux qu'un autre, à voir le mépris que vous aviez pour moi quand je répondois à Socrate, & j'avois de grandes espérances qu'avec le secours de la haute sagesse de Damon, vous en viendriez bien à bout.

N I C I A S .

Courage, Lachès, voilà qui est à merveilles. Vous comptez pour rien d'avoir paru très-ignorant sur ce qui

(a) Nicias ne comprend pas ce que Socrate fait pres- que toucher au doigt, que la vertu ne peut être divisée, & que chacune de ses parties est la vertu entière. La valeur n'est point sans la tempérance, sans la sainteté, sans la justice ; & aucune de celles-ci n'est sans la valeur. Mais d'où vient que Nicias & Lachès n'entendent pas ce langage ? c'est qu'ils étoient accoutumés aux malheureuses distinctions des Sophistes qui leur avoient rempli l'esprit de leurs fausses idées, & qui avoient ruiné la vertu en la divisant & en la mettant en piéces. Cela sera expliqué plus au long dans le dialogue suivant.

regarde la vaillance, pourvu que je paroisse aussi ignorant que vous; vous n'avez que cela en vue, & vous croyez être hors d'intrigue quand vous m'aurez pour compagnon dans cette ignorance si honteuse à d'honnêtes gens. Voilà comme sont faits les hommes, ils ne se regardent jamais, ils regardent toujours les autres. Pour moi je pense avoir passablement bien répondu. Si je me suis trompé en quelque chose, je ne prétends pas être infailible, je m'en corrigerai en m'instruisant, soit avec Damon, dont vous avez si bien voulu vous moquer, quoique vous ne l'avez jamais ni vu ni connu; soit avec d'autres; & quand je serai bien instruit, je vous ferai part de ma science; car je ne suis pas envieux; & vous me paroissez avoir grand besoin d'instruction.

En effet, il a mieux répondu que Lachès, & a plus approché du but.

L A C H È S.

Et vous, Nicias, si l'on vous en croit, vous voilà bientôt le huitième sage: cependant avec toute cette belle opinion de vous-même je conseille à Lyfimachus & à Méléstas, de nous envoyer promener nous & nos bons conseils sur ce qui regarde l'éducation de leurs enfants; & s'ils m'en croient,

L A C H È S ,  
 comme je l'ai dit tantôt , ils s'atta-  
 cheront uniquement à Socrate ; car  
 pour moi , si mes enfants étoient en  
 âge , voilà le parti que je prendrois.

N I C I A S .

Oh ! pour cela , je suis d'accord  
 avec vous. Si Socrate veut bien avoir  
 soin de nos enfants , il n'en faut point  
 chercher d'autre , & je suis tout prêt  
 à lui donner mon fils Nicératus , s'il a  
 la bonté de s'en vouloir charger. Mais  
 tous les jours quand je lui parle de  
 cela , il m'enseigne d'autres maîtres &  
 me refuse ses soins. Voyez-donc , Ly-  
 simachus , si vous aurez plus de pou-  
 voir sur lui , & s'il voudra avoir pour  
 vous cette complaisance.

L Y S I M A C H U S .

Il feroit une action de justice ; car  
 pour moi je ferois pour lui ce que je  
 ne ferois pas pour beaucoup d'autres (a).  
 Que dites-vous donc , Socrate ? vous  
 laisserez-vous fléchir , & voudrez-vous  
 bien donner vos soins à ces enfants ,  
 pour les rendre très-vertueux ?

(a) Il ne faut pas traduire ce passage comme a fait  
 de Serres , *je lui donnerois plus*. Lyfimachus n'avoit  
 garde de parler de salaire. Cela auroit trop offensé So-  
 crate qui n'enseignoit pas pour de l'argent. L'expression  
 Grecque ne signifie que ce que j'ai dit.

## S O C R A T E.

Il faudroit être bien étrange & bien cruel pour ne vouloir pas contribuer à rendre des enfans auffi honnêtes gens qu'ils puiffent être. Pour moi, fi dans la converfation que nous venons d'avoir enfemble, j'avois paru fort habile & les autres fort ignorants, je dirois que vous auriez raifon de me choisir préférablement à tout autre; mais vous voyez bien que nous fommes tous dans les mêmes incertitudes & dans le même embarras. Ainfi pourquoi me préférer? Il me femble que nous ne méritons de préférence ni les uns ni les autres. Cela étant, voyez fi je ne vais pas vous donner un fort bon confeil: je fuis d'avis, nous fommes feuls, & nous ne nous décélérons pas, je fuis d'avis que nous cherchions tous le meilleur maître, premièrement pour nous, & enfuite pour ces enfans, & de n'épargner pour cela ni dépenfe, ni quoi que ce foit au monde; car de refter dans l'état où nous fommes, c'est ce que je ne confeillerai jamais. Que fi quelqu'un fe moque de nous, de ce qu'à notre âge nous allons encore à l'école, nous nous défendrons par l'autorité d'Homere, qui dit en quel-

Dans le liv.  
17 de l'Odys.

que endroit, *que la honte est très-mauvaise au pauvre* (a); & ainsi nous moquant de tout ce qu'on pourra dire, nous aurons soin de nous & de ces enfants.

## L Y S I M A C H U S.

Ce conseil-là me plaît infiniment, Socrate, & pour moi plus je suis vieux, plus je veux avoir d'empressement pour m'instruire en même-temps que nos enfants. Faites donc comme vous avez dit, venez demain au logis dès le matin, n'y manquez pas, je vous en prie, afin que nous avisions aux moyens d'exécuter ce que nous avons résolu. Il est temps que cette conversation finisse.

## S O C R A T E.

Je n'y manquerai pas, Lyfimachus, j'irai demain chez vous de très-bonne heure, s'il plaît à Dieu.

(a) Socrate veut faire entendre par-là, qu'il n'y a pas de plus grande pauvreté que l'ignorance.







# A R G U M E N T

D U

## P R O T A G O R A S.

*A* P R È S que Platon a fait voir dans le Dialogue précédent, comme un échantillon des fausses idées qui régnoient de son temps, & qui avoient infecté les premiers personnages de la République, il en découvre ici les auteurs, & les attaque avec beaucoup de force. Il introduit donc Socrate, qui dispute avec Protagoras, qui étoit le plus considérable de tous les Sophistes, & celui qui, dans le métier d'empoisonner les ames, avoit acquis le plus de réputation & le plus de bien.

*D'*abord, avec une simplicité fort naturelle, il fait sentir la

vénération qu'on avoit dans toute la Grece pour ces imposteurs. On les suivoit de tous les endroits où ils passaient, & ils n'étoient pas plutôt arrivés dans les villes, que la nouvelle en étoit répandue par-tout; on couroit à eux avec tout l'empressement possible, & leur maison étoit pleine dès le matin. Des gens si courus ne pouvoient pas être sans quelque sorte de mérite, sur-tout dans un siècle éclairé comme celui-là. Aussi voit-on que Protagoras étoit un homme de beaucoup d'esprit, & qui s'exprimoit avec une facilité surprenante. Que ne peuvent point ces deux qualités, particulièrement quand elles sont soutenues par beaucoup de présomption, qui manque rarement de se trouver à leur suite? on en voit tous les jours des exemples qu'il seroit inutile de citer. Qui est-ce qui va examiner si ces Docteurs débitent de fausses maxi-

mes ? qui est-ce qui est capable de démêler les faux jours de l'opinion d'avec la véritable lumière de la science ? Ils parlent agréablement , ils flattent nos passions & nos préjugés , ils nous promettent la science & la vertu , & ils nous remplissent de nous-mêmes. En faut-il davantage pour être suivi ?

Voilà quelle étoit la profession des Sophistes. Comme il n'y a rien de plus opposé à cet esprit d'erreur que la véritable Philosophie , Socrate étoit le mortel ennemi de ces faux Docteurs , & Platon , qui suivoit ses traces , ne pouvoit leur faire une plus cruelle guerre , qu'en conservant la mémoire de tous les combats que cet homme sage leur avoit livrés en plusieurs rencontres , & de tous les ridicules dont il les avoit couverts. C'est ce qu'il fait dans plusieurs Dialogues , comme dans le Sophiste ,

*dans l'Euthydeme , dans le Gorgias , dans l'Hippias , & dans le Protagoras.*

*J'ai mis ce dernier après le Lachès , parce qu'il en est comme une suite naturelle ; car l'on y examine cette fameuse question , si la vertu peut être enseignée , & ce que c'est proprement que la valeur.*

*Il n'y a rien de plus naturel que le plan de ce Dialogue , & rien de plus solide que la maniere dont il est exécuté.*

*Un jeune homme entêté des Sophistes , va trouver Socrate , avant le point du jour , pour le prier de le mener chez Protagoras , qui venoit d'arriver à Athenes. Socrate y consent. Ils vont chez Callias , où il logeoit ; & Callias étoit un des principaux de la République.*

*Ils trouvent Protagoras , qui se promenoit , environné d'une foule d'Athéniens & d'étrangers ,*

qui l'écoutoient comme un oracle. Prodicus de Céos & Hippias d'Elée, deux des plus grands Sophistes de ce temps-là, y étoient aussi; & de cette manière, l'avantage que Socrate remporte dans cette célèbre dispute, doit être regardé comme la défaite de tout le parti des Sophistes, qui y assistoient par leurs chefs.

Protagoras paroît d'abord un homme admirable: pour prouver que la vertu peut être enseignée, il débite une fable très-ingénieuse, & il faut avouer qu'il donne à son sentiment toutes les couleurs les plus spécieuses qu'on puisse imaginer. Il n'oublie rien de tout ce qu'on peut dire; & ce qu'il dit, c'est ce que l'on entend répéter encore tous les jours par des gens qui ne se croient nullement Sophistes.

Socrate le réfute avec une adresse qu'on ne peut assez louer; & par

la maniere dont il le traite , il nous apprend que toutes les fois qu'on a affaire à ces sortes de gens , le veritable secret d'en venir à bout , est de ne pas les laisser parler tant qu'ils veulent , & faire leurs systêmes chimériques ; car ils éludent toutes vos poursuites , & vous échappent enfin par leurs longs discours. Il faut donc les assujettir à répondre précisément & sans s'écarter , à tout ce qu'on leur demande ; avec cette précaution , le combat est bientôt fini. Ce même homme , qui , lorsqu'on l'a laissé haranguer , a éblouï tout le monde , paroît la foiblesse même quand on le serre de près , & qu'on le renferme dans les bornes d'une dispute réglée. On voit enfin que Protagoras n'a que des idées confuses , qui lui sont restées d'une lecture mal digérée , & qu'au lieu de la science , il n'a qu'un amas monstrueux d'opinions , qui se

combattent & se détruisent quand on les approfondit & qu'on les compare les unes avec les autres.

Le but de Socrate dans ce Dialogue , n'est pas de triompher des Sophistes , & de les couvrir de confusion ; il a des vues plus nobles ; il veut guérir l'entêtement que les Athéniens avoient pour eux , & insinuer des vérités importantes , qui , étant ignorées , sont l'unique source de tous les maux qui arrivent aux hommes , non - seulement dans cette vie , mais aussi dans l'autre.

La première vérité est qu'il n'y a rien de plus dangereux que de se livrer à toutes sortes de Docteurs , & qu'il n'en est pas des sciences qui nourrissent l'ame , comme des aliments qui nourrissent le corps : on peut acheter ces derniers de tout le monde ; car après les avoir achetés , on les emporte chez soi dans des vaisseaux qui ne sont pas de

grand prix , & avant que de s'en servir , on a encore le temps de consulter ceux qui connoissent s'ils sont bons ou mauvais , & qui peuvent enseigner la maniere dont il faut s'en servir : au-lieu que si l'on achete du premier venu les sciences , on s'expose à un très-grand danger ; car en les achetant , on n'a d'autre vaisseau à les mettre que l'ame même , qui se sent toujours de ce qu'on y a mis , & qui , dès le moment qu'elle a reçu la doctrine qu'on y a versée , est guérie pour toujours , ou empoisonnée pour jamais , à moins que l'on ne trouve quelque bon médecin qui puisse la rétablir , ce qui est très-difficile : car ces venins de sagesse , comme parle saint Ambroise , venena sapientiæ , sont bien prompts & bien subtils.

La seconde vérité est que ces faux Docteurs en enseignant que



la vertu est composée de parties dissemblables , qui ne tiennent rien les unes des autres , la ruinoient entièrement , & corrompoient l'esprit & le cœur de leurs disciples ; car ils les plongeient dans la vaine confiance qu'ils pouvoient avoir certaines parties de la vertu sans avoir les autres , & être , par exemple , tempérants sans être justes ; être justes sans être tempérants ni pieux , & être vaillants , quoiqu'impies ; & par là , ils les mettoient hors d'état de devenir jamais vertueux. Diviser ainsi la vertu , & la mettre , si on l'ose dire , par morceaux , c'est absolument l'anéantir & la détruire.

La vertu est une par son principe & par son objet ; elle est indivisible & éternelle comme eux , & tous ses actes tiennent d'elle : quoiqu'ils ayent chacun certain caractère qui les distingue & qui leur donne le nom , ils sont pour-

*tant inséparables & indivisibles ; ils se tiennent toujours par quelque endroit ; ils ne peuvent être limités ni momentanés , & ils sont tous éternels comme la vertu qui les produit , & comme l'ame dont ils sont la vie ; en un mot , la vertu est entiere dans chaque acte , & aucun acte de la vertu ne périt ; car tout ce qui périt n'est point vertu. On en pouroit faire une démonstration : où l'esprit de Dieu n'est point , il n'y a point de vertu , & où l'esprit de Dieu est , là se trouve nécessairement la vertu avec toutes ses parties ; & par conséquent , un homme juste est tempérant & pieux ; un homme tempérant est vaillant & juste , & celui qui est vaillant , n'est ni impie , ni débauché , ni injuste. Ce sont des vérités naturelles & incontestables , quelque illusion que nous fassent nos préjugés.*

*La troisieme vérité que Socrate*

veut enseigner , est qu'il n'appartient pas à tout le monde d'expliquer les Poètes , & que les Sophistes , qui se piquoient sur cela d'une grande érudition , n'étoient capables que de gâter , par leurs vaines critiques , les plus beaux passages des Poètes , & ceux qui renferment la plus saine Théologie & les plus grandes maximes pour les mœurs. On trouve ici une petite dissertation sur un passage de Simonide , qui , dans un de ses Poëmes , que le temps nous a ravi , attaquoit cette célèbre sentence de Pittacus : Il est difficile d'être vertueux. Simonide trouve cela mauvais ; il veut qu'on dise qu'il est difficile de devenir vertueux , & que cela n'est pourtant pas impossible , mais qu'il est absolument impossible de l'être toujours ; car il n'y a point sur la terre , d'homme innocent & juste toute sa vie , & il ne faut pas espérer d'en trouver.

*Dieu seul est immuable & permanent dans la perfection de la vertu , & ceux qu'il soutient & favorise. Cette Théologie , qui se trouve si conforme à la Doctrine chrétienne , plaît à Socrate , & c'est lui-même qui tire cette pure lumière du milieu des ténèbres dont ces Sophistes l'enveloppoient par leurs mauvaises critiques , & par leurs fausses explications. On voit par là de quelles profondes recherches il faut être capable , pour expliquer les Poëtes avec succès , c'est-à-dire utilement pour le public.*

*Ce passage de Simonide conduit Socrate à toucher une cinquième vérité , qui est que comme pour devenir bon il faut avoir été méchant , de même pour devenir méchant , il faut avoir été bon ; car on ne peut appeler pervers que celui qui est devenu méchant de bon qu'il étoit. Cette maxime ne paroît pas d'abord*

*Perversus non dicitur nisi qui depravatus à recto est. S. Hieron. Eecl. cap. 1.*

ce qu'elle est ; elle est très - profonde , & mene à reconnoître cette premiere vérité , qui est un des solides fondemens de la Philosophie platonicienne , que les hommes ont été créés parfaits , & qu'ils sont déchus de cette perfection par le malheureux usage qu'ils ont fait de leur liberté. Il ne faut donc pas attendre d'homme parfait en ce monde ; & , comme faisoit Simonide , il faut aimer & louer de tout son cœur ceux qui ont le moins de foiblesse , & qui ne commettent rien de honteux.

De ce sentiment de Simonide , Socrate tire encore l'explication de cette sixieme vérité , que l'injustice des hommes ne doit pas effacer en nous certains sentiments que la nature a gravés dans notre cœur , & que ce Poëte appelle du nom de Nécessité , parce qu'il faut absolument leur céder & leur obéir , ou cesser d'être

homme. Par exemple , tous les sujets de plainte qu'un pere & une mere de mauvaise humeur , une patrie injuste ou un maître cruel peuvent nous donner , ne justifieront jamais l'aversiion & l'éloignement que nous aurons pour eux , & n'autoriseront point un esprit de désobéissance , de vengeance ou de révolte. Quelque mauvais traitement que nous en recevions , il faut les aimer , les louer , les servir , &c. & sur cela , avec une éloquence que l'on peut appeller chrétienne , Socrate fait voir la différence qu'il y a dans ces occasions entre la conduite d'un homme de bien & celle d'un méchant homme.

Ces grandes verités que Socrate tire du Poëme de Simonide , ne l'empêchent pas de reconnoître que des Philosophes , qui traitent des questions difficiles & importantes , ne doivent pas avoir recours aux Poëtes ,

& faire dégénérer la dispute en dissertation sur le sens qu'il faut donner à un vers ; car on ne peut s'adresser à eux pour leur demander raison de ce qu'ils disent. Le plus ignorant disputera avec le plus habile homme du monde jusqu'à la fin des siècles ; car que ferez-vous pour le convaincre ? son opiniâtreté & son ignorance sont encore plus fortes que vos raisons : & si c'est avec un sçavant que vous disputez , ce sçavant n'aura pas toujours le courage d'avouer qu'il a tort ; des intérêts particuliers , ou la jalousie & la vanité , compagnes trop ordinaires de cette sorte de science , l'empêcheront de se rendre aux vérités les plus claires , & dont il sera même secrètement convaincu : à quoi aboutira donc la dispute ? Le plus sûr est de laisser là les Poètes , & de presser votre homme sur ses princi-

pes , dont il est obligé de rendre raison.

Après cet avertissement , Socrate , pour vuider la question qui fait le sujet de la dispute , veut qu'on établisse ce que c'est proprement que la science , & qu'on décide si elle est l'esclave des passions , comme le peuple se l'imagine , ou si elle est assez forte pour gouverner sûrement les hommes ; & c'est ici que Socrate paroît encore un homme divin ; car il fait voir que la science est ce qu'il y a de plus fort au monde ; qu'elle peut seule mettre l'homme en état de n'être jamais vaincu par ses passions , & qu'elle seule le délivrera toujours des plus grands dangers , & le fera triompher de toutes les puissances de la terre , qui s'armeront pour le forcer à commettre quelque action contre les lumières de cette science. Cela s'accorde par-



faitement avec ces paroles admirables que Notre-Seigneur dit aux Juifs : Vous connoîtrez la vérité, & la vérité vous délivrera. Socrate pouvoit avoir tiré cette grande idée des paroles de Salomon, qui dit que la science de la sagesse vivifiera celui qui la possède ; car par la science, Socrate entend la science de Dieu, la connoissance de la vérité ; science qui est la source de toutes les vertus, & qui fait la tempérance, la justice, la valeur, la sainteté, la force, &c. La proposition de Socrate, appliquée aux autres sciences, seroit d'un ridicule parfait.

*Et cognoscetis veritatem, & veritas liberabit vos. S. Jean, 8, 7.*

*Scientia sapientiæ vivificabit habentem se. Eccl. 7.*

La cause des vertus étant connue, celle des vices l'est aussi par la raison des contraires. C'est donc l'ignorance qui produit les vices ; d'où il s'ensuit par une conséquence nécessaire, que ceux qui commettent le mal le commettent malgré eux.

*La plupart des hommes ne veulent pas convenir de ce principe ; ils soutiennent au-contraire que nous commettons le mal , quoique nous le connoissions , & qu'il dépend de nous de l'éviter , & que nous refusons de faire le bien , avec une entière connoissance & avec un plein pouvoir de le suivre ; & quand on leur demande raison de cette étrange conduite , ils disent que c'est que l'on est entraîné par la volupté. Il est donc question d'examiner cette raison populaire & mal entendue ; car dès qu'elle sera bien éclaircie , on connoîtra évidemment ce que c'est que la vertu , on verra le rapport que la valeur a avec toutes les autres parties de cette vertu , & l'on conviendra que ce principe de Socrate est d'une vérité si constante , que ceux mêmes qui croient le plus s'en éloigner & le contredire , y tombent sans*

s'en appercevoir , & l'avouent contre leur dessein ; en des termes dont ils ne connoissent pas le sens & la force.

Voici les maximes incontestables que Socrate établit , & qui sont nécessaires pour la décision.

La volupté est un bien , & la douleur est un mal. La volupté qui mene à la douleur est un mal , & la douleur qui mene à la volupté est un bien.

Il n'y a personne qui ne cherche le bien & qui ne fuie le mal.

Ces principes posés , quand on dit qu'un homme connoissant le mal , ne laisse pas de le commettre , & que connoissant le bien , il ne laisse pas de le fuir , parce qu'il est entraîné par la volupté , on ne parle pas là de la volupté qui mene à la douleur , car c'est un mal ; on ne parle pas non plus de la dou-

leur qui mene à la volupté , car personne ne fait le mal en embrassant le parti de la douleur ; on parle de la volupté synonyme du bien. C'est donc dire que cet homme fuit le bien , & qu'il se porte au mal , parce qu'il est entraîné par le bien. Il n'y a personne qui ne sente que cela est ridicule.

Mais pourquoi les biens qui nous entraînent ne sont-ils pas capables & n'ont-ils pas la force de surmonter les maux , & pourquoi les maux sont-ils les plus forts , lors même que les biens nous entraînent ? Il y a là une manifeste contradiction. On dira que c'est parce que les maux sont plus grands ou en plus grand nombre que les biens. Mais voilà un ridicule encore plus sensible ; car il s'ensuit de là qu'être vaincu par le bien , c'est choisir les plus grands maux à la place des moindres biens.

*D'où vient un si étrange choix ? Il ne peut venir que de ce que nous ne sçavons pas mesurer la grandeur des biens & des maux, & faire la différence des uns aux autres. Nous ne nous trompons donc que par le défaut de science, c'est-à-dire par l'ignorance ; & voilà ce que Socrate veut prouver. C'est donc la science qui produit la tempérance, la justice, la sainteté, la valeur, la force ; ou, pour mieux dire, toutes ces vertus ne sont que la science même ; & par conséquent, la science, bien loin d'être vaincue par les passions, est au-contre seule capable de triompher d'elle. Toujours maîtresse partout où elle se trouve, elle seule sçait nous délivrer, & l'ignorance peut seule nous perdre. Cette doctrine est entièrement conforme à ce qu'enseigne la Religion chrétienne, que les hommes n'ayant pas voulu recon-*

Rom. I., 28. nôtre Dieu, Dieu les a livrés  
 à un sens dépravé. *Et que Dieu*  
 II. Theff.  
 2, II. leur enverra un esprit d'erreur.

*Mais d'où vient que Socrate, en assurant que la vertu est une science, soutient pourtant qu'elle ne peut être enseignée? car toute science peut l'être, cela est certain. Comment Socrate s'accorde-t-il donc avec lui-même? Cette contradiction n'est pas si mal-aisée à concilier que celle de Protagoras, qui veut que la vertu soit toute autre chose que la science, & qui cependant prétend qu'on peut l'enseigner. Il y a des sciences que les hommes enseignent, mais il y en a une qu'ils n'enseignent point, & qu'on ne peut apprendre que de Dieu. C'est ce que Socrate veut faire entendre, & que ces faux Docteurs, accoutumés à faire un mauvais usage des sciences humaines, ne pouvoient sentir.*

*Puisque la science est la vertu,*

la valeur ne peut être que la science, & par conséquent, toute audace qui n'est pas accompagnée de prudence ne peut être appelée valeur, car, au-contraire, c'est une ignorance. La valeur est la science des choses terribles, c'est-à-dire qu'entre deux choses terribles, elle nous porte à choisir celle qui l'est le moins, & à la choisir même aux dépens de notre vie, comme on l'a vu dans le Lachès.

Je n'entrerai point dans le détail des autres beautés de ce Dialogue, qui consistent dans la variété & dans le naturel des caractères, dans le jeu & le badinage de Socrate, dans la simplicité & dans la noblesse des narrations, & dans la connoissance qu'on y trouve de l'antiquité; ces beautés sont assez sensibles.

Mais je ne sçaurois m'empêcher de rapporter ici un endroit

qui me paroît très-remarquable ,  
& que Socrate ne fait que tou-  
cher en passant sans s'y arrêter ,  
comme le trouvant trop sublime  
pour ceux à qui il avoit affaire.  
C'est lorsqu'il dit que quand mê-  
me les plaisirs du monde ne se-  
roient suivis d'aucune sorte de  
maux dans cette vie , ils ne lais-  
seroient pas d'être mauvais ,  
parce qu'ils font qu'on se ré-  
jouit , & que de se réjouir dans  
le vice , c'est de tous les états  
le plus déplorable , & la peine  
du péché.

*Il ne faut pas finir cet Ar-  
gument sans parler de la date de  
ce Dialogue , sur laquelle Athé-  
née accuse Platon d'avoir fait  
des fautes très-considérables con-  
tre les temps. Voici en quoi con-  
siste toute la force de sa critique.  
Platon fait entendre que cette  
dispute de Socrate contre Prota-  
goras se passa l'année après que  
le Poëte Phérécrates eut fait jouer  
sa*



sa Pièce , intitulée : les Sauvages. Cette Pièce fut jouée sous l'Archonte Aristion , la quatrième année de l'Olympiade LXXXIX. Le véritable temps de cette dispute est donc , selon Platon , l'année d'après , c'est-à-dire la première année de l'Olympiade XC , sous l'Archonte Astyphilus. Cependant , voici deux choses qui contredisent cette date.

La première , c'est que par un passage d'une Pièce d'Eupolis , qui fut jouée un an avant celle de Phérécrates , il paroît que Protagoras étoit à Athènes ; or , Platon dit manifestement que dans le temps de cette dispute , c'est-à-dire la première année de l'Olympiade XC , Protagoras n'étoit arrivé à Athènes que depuis trois jours.

La seconde , c'est qu'Hippias d'Elée assistoit à cette dispute , ce qui ne pouvoit être ; car la

treve que les Athéniens avoient faite avec les Lacédémoniens étant finie , un homme du Péloponese ne pouvoit pas être à Athenes en ce temps-là.

Je n'aurois pas relevé cette censure , si Casaubon , ce critique si sçavant & si judicieux , n'en avoit été frappé jusqu'à écrire qu'il ne voyoit pas ce qu'on pouvoit répondre pour justifier Platon. Ce qu'on peut répondre n'est pas difficile à trouver. On va voir que les objections d'Athénée ne servent qu'à fixer davantage le temps de cette dispute comme Platon l'a marqué.

Nous sçavons certainement que les Athéniens firent la paix avec les Lacédémoniens pour cinquante ans , sous l'Archonte Alcæus , la troisieme année de l'Olympiade LXXXIX. Il est vrai que le traité ne fut pas fidèlement exécuté de part ni d'autre ; mais il est vrai aussi que cette

*paix mal cimentée dura six ans & dix mois, sans qu'on en vînt à une rupture ouverte. Hippias d'Elée pouvoit donc être à Athènes deux ans après ce traité, qui dura encore cinq ans après ces deux ans finis. Voilà pour la dernière objection.*

*La première n'est pas mieux fondée. Voyons ce que dit Eupolis. Protagoras de Téos est là dedans. Il ne dit que cela, & l'on remarquera d'abord qu'il se trompe sur la patrie de Protagoras; il assure qu'il étoit de Téos, & il étoit d'Abdere: cette remarque nous servira.*

*Je dis donc qu'Athénée, au lieu d'employer ce vers d'Eupolis pour combattre Platon, devoit se servir plutôt du passage de Platon, pour entendre le vers d'Eupolis. Le Poète & le Philosophe ont raison, & Athénée est le seul qui se trompe. Protagoras avoit fait deux voyages*

à Athenes. Platon parle du second, & le vers d'Eupolis doit être entendu du premier ; car quoique Protagoras ne fût pas à Athenes quand la Piece fut jouée sous l'Archonte Alcæus, il suffit qu'il y ait été ; les Poëtes ont le privilege de rapprocher les temps, & de marquer comme présentes des choses passées ; il pouvoit même y être quand le Poëte la composoit ; ainsi, d'un côté, le vers d'Eupolis sert de commentaire à ce qu'Hippocrate dit dans ce Dialogue : Socrate, je viens vous prier de parler pour moi à Protagoras ; car outre que je suis trop jeune, je ne l'ai jamais ni vu ni connu ; je n'étois qu'un enfant à son premier voyage

Et de l'autre côté, ce passage de Platon sert d'excuse à l'ignorance d'Eupolis sur la patrie de Protagoras ; car Eupolis pouvoit fort bien l'ignorer à ce pre-

mier voyage , ce Sophiste n'étant pas encore fort connu , au lieu qu'il n'auroit pas été pardonnable de l'ignorer au second.

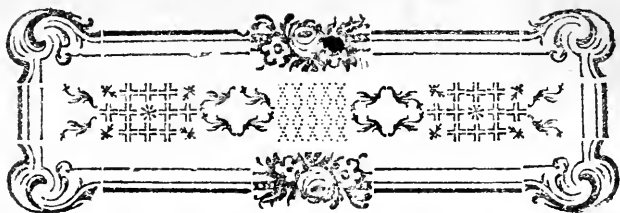
Cette faute d'Athénée est moins surprenante que celle de Casaubon qui l'a suivi , & qui , en expliquant ses raisons , en fait une autre plus considérable , lorsqu'il assure que Thucydide ne parle point de la treve d'un an qui fut faite entre les Athéniens & les Lacédémoniens sous l'Archonte Isarchus , la premiere année de l'Olympiade LXXXIX , à la fin de la huitieme année de la guerre , & deux ans avant le traité de paix dont on a parlé ; car elle est marquée formellement dans le quatrieme livre , & le traité y est rapporté tout du long , avec la date de l'année , du mois , du jour & de la saison (a).

(a) Il marque la fin de la huitieme année de la guerre , le quatorze du mois Elaphébolion ( Février ) & le commencement du Printemps.

*Les chicanes d'Athénée ne servent donc qu'à justifier l'exactitude de Platon, & qu'à faire voir que ce Dialogue est hors des atteintes de la critique ; car si ce censeur y avoit trouvé quelque autre chose à reprendre, l'envie dont il étoit animé contre ce Philosophe, ne lui auroit pas permis de l'oublier.*

*Selon Diogene Laërce, ce Dialogue est ἐνδεικτικός, Dialogue d'accusation, Dialogue satirique : on peut dire qu'il est aussi destructif, ἀνατρεπτικός. Mais ces noms ne marquent que le tour & la manière du Dialogue. Son véritable caractère est logique & moral.*





# PROTAGORAS,

O U

## LES SOPHISTES.

---

UN AMI de Socrate , SOCRATE.

L'AMI de Socrate (a).

**D'**ou venez-vous donc , Socrate ?  
Mais faut-il le demander ? c'est de  
votre chasse ordinaire. Vous venez  
de courir après le bel Alcibiade. Aussi  
je vous avoue que l'autre jour que je

On a vu  
que Socrate  
suivoit par-  
tout Alcibia-  
de , pour  
l'empêcher  
de se cor-  
rompre.

(a) On cherche pourquoi Platon ne nomme pas cet  
ami de Socrate , & c'est ce qu'on ne trouvera jamais.  
On ne peut former sur cela que des conjectures. Peut-  
être que Platon a craint d'exposer l'ami de Socrate au  
ressentiment des Sophistes qui avoient beaucoup de cré-  
dit à Athenes , & qui étoient vindicatifs ; ou que le  
rôle , que cet ami joue ici , n'étant pas considérable ,  
ce n'étoit pas la peine de le nommer.

128      P R O T A G O R A S ,  
m'amufai à le regarder , il me pa-  
rut bien beau , quoiqu'il foit déjà  
homme fait ; car nous pouvons le dire  
ici entre nous , il n'est plus dans fa  
premiere jeunefſe , & la barbe om-  
brage déjà fon menton.

S O C R A T E .

Qu'est-ce que cela fait ? Trouvez-  
vous qu'Homere ait grand tort d'a-  
voir dit que l'âge d'un jeune homme  
qui commence à avoir de la barbe ,  
eſt très-agréable (a) ? C'eſt juſtement  
l'âge d'Alcibiade.

L' A M I *de Socrate.*

Vous venez donc de le quitter ;  
comment êtes-vous avec lui ?

S O C R A T E .

J'y ſuis fort bien ; je me ſuis mê-  
me apperçu aujourd'hui que j'y étois  
mieux que de coutume , car il a dit  
mille choſes en ma faveur , & a pris  
toujours mon parti ; je ne viens que

(a) Ce paſſage d'Homere eſt dans le liv. 10 de l'Odyſ-  
ſée , où ce Poète parle de Mercure , qui prend la figure  
d'un jeune homme qui commence à avoir de la bar-  
be. Ainſi Socrate compare Alcibiade à ce Dieu.



de le quitter : & je vous dirai une chose qui vous paroîtra bien étrange ; c'est qu'en sa présence je ne le voyois pas , & je ne pensois pas même à lui.

L' A M I *de Socrate.*

Que vous est-il donc arrivé à l'un & à l'autre ? auriez-vous trouvé dans la ville quelque jeune homme plus beau qu'Alcibiade ? je n'en crois rien.

S O C R A T E .

Cela est pourtant.

L' A M I *de Socrate.*

Tout de bon ? est-ce un Athénien ou un étranger ?

S O C R A T E .

C'est un étranger.

L' A M I *de Socrate.*

D'où est-il donc ?

S O C R A T E .

Il est d'Abdere.

L' A M I *de Socrate.*

Et il vous a paru si beau , qu'il a effacé même la beauté d'Alcibiade ?

S O C R A T E .

La sagesse  
plus aimable  
que la beauté.

La plus grande beauté ne tient pas contre la grande sagesse.

L' A M I *de Socrate.*

Vous venez donc de quitter un sage ?

S O C R A T E .

Oui , un sage , très-sage ; au-moins si vous trouvez que Protagoras soit le plus sage des hommes qui vivent aujourd'hui.

L' A M I *de Socrate.*

Que me dites-vous là ? Quoi , Protagoras est en cette ville !

S O C R A T E .

Oui , il y est depuis trois jours.

L' A M I *de Socrate.*

Et vous venez tout présentement de le quitter.

S O C R A T E.

Oui , je viens de le quitter après une conversation fort longue.

L' A M I *de Socrate.*

Eh ! ne voudriez-vous point nous raconter cette conversation , si vous n'êtes point pressé. Asseyez-vous , je vous prie , à la place de ce jeune homme , qui vous la cédera volontiers.

S O C R A T E.

Je le veux de tout mon cœur ; je vous ferai même bien obligé si vous voulez l'entendre.

L' A M I *de Socrate.*

Nous vous ferons bien plus obligés si vous voulez nous la raconter.

S O C R A T E.

L'obligation fera donc réciproque. Vous n'avez qu'à m'écouter. Ce matin qu'il faisoit encore bien nuit , Hippocrate , fils d'Apollodore & frere de Phason , est venu heurter bien fort à

ma porte avec son bâton : on ne lui a pas eu plutôt ouvert , qu'il est venu tout droit dans ma chambre , en criant à haute voix , Socrate , dormez-vous ? Ayant reconnu sa voix , j'ai dit , Voilà Hippocrate Quelle nouvelle m'apportez - vous ? une fort bonne nouvelle , m'a-t-il dit. Dieu le veuille , lui ai-je répondu. Mais quelle nouvelle est ce donc , pour que vous veniez si matin ? Protagoras est ici m'a-t-il dit. Il y est d'avant hier , lui ai-je réparti , ne venez-vous que de l'apprendre ? Je ne l'ai appris que cette nuit. En disant cela il s'est approché de mon lit en tâtonnant avec son bâton , s'est assis à mes pieds & a continué de cette manière. Je revins hier au soir fort tard du bourg d'Oinoé où j'étois allé pour rattrapper mon esclave Satyrus qui s'étoit enfui ; j'avois résolu de venir vous dire que j'allois courir après lui , mais quelqu'autre chose me fit sortir cela de l'esprit. Quand je fus de retour , que nous eûmes soupé & que nous allions nous coucher , mon frere vint me dire que Protagoras étoit arrivé. D'abord ma première pensée fut de venir vous donner cette bonne nouvelle ; mais ayant pensé que la nuit



134      P R O T A G O R A S ,  
loge chez Callias (a) , fils d'Hippocraticus ; allons-y , je vous en conjure. Il est trop matin , lui ai-je dit ; mais allons nous promener dans notre cour , nous causerons là jusqu'à ce que le jour vienne , après quoi nous irons ; je vous assure que nous ne le manquerons pas , car Protagoras ne fort guere. Nous sommes donc descendus dans la cour , & en nous promenant j'ai voulu approfondir quel étoit le dessein d'Hippocrate. Dans cette vue je lui ai demandé , pour le sonder : O ça , Hippocrate , vous allez chez Protagoras lui offrir de l'argent , afin qu'il vous enseigne quelque chose : quel homme pensez-vous que ce soit , & quel homme voulez-vous qu'il vous rende ? Si vous alliez chez ce grand médecin de Cos , qui porte même nom que vous , & qui descend d'Esculape , & que vous lui offrissiez de l'argent , si quelqu'un vous demandoit , Hippocrate , à quel homme prétendez-vous donner cet argent , & que prétendez-vous devenir par le moyen

(a) Callias étoit un des premiers citoyens d'Athènes. Son pere Hipponicus avoit été général des Athéniens avec Nicias , à la journée de Tanagre.

de cet argent ? que répondriez-vous ? Je répondrais que je prétends le donner à un médecin & que je veux devenir médecin.

Et si vous alliez chez Polyclète d'Argos, ou chez Phidias, leur donner de l'argent pour apprendre d'eux quelque chose, & qu'on vous demandât tout de même, à qui vous donnez cet argent-là, & ce que vous voulez être ? Que répondriez-vous ?

Je répondrais, m'a-t-il dit ; que je le donne à un sculpteur, & que je veux devenir sculpteur.

Voilà qui est bien. Présentement donc, nous allons vous & moi chez Protagoras, disposés à lui donner tout ce qu'il demandera pour votre instruction, si notre bien peut y suffire, & qu'il y en ait assez pour le tenter ; s'il ne suffit pas, nous sommes tout prêts à employer encore celui de nos amis. Si quelqu'un donc voyant ce grand empressement nous demandoit, Socrate & Hippocrate, dites-moi, en donnant tout cet argent à Protagoras, à quel homme pensez-vous le donner ? Que lui répondrions-nous ? Quel autre nom connoissons-nous à Protagoras comme nous con-

136      P R O T A G O R A S ,  
noissons à Phidias celui de Statuaire , & à Homere celui de poëte ,  
comment appellerions-nous donc Protagoras pour le désigner de sa profession ?

On appelle Protagoras un Sophiste ,  
Socrate.

Bon , lui ai-je dit , nous allons donner notre argent à un Sophiste.

Affurément.

Et si le même homme , continuant , vous demandoit ce que vous voulez devenir avec ce Protagoras . . . .

A ces mots mon homme rougissant , car le jour étoit déjà assez grand pour me faire voir ce changement de visage , si nous voulions suivre notre principe , il est évident , m'a-t-il dit , que je veux devenir un Sophiste.

Comment , par tous les Dieux , lui dis-je , n'auriez-vous point de honte de vous donner pour Sophiste aux Grecs ?

Je vous jure , Socrate , que j'en aurois honte , puisqu'il faut vous dire la vérité.

Ah ! je vous entends , mon cher Hippocrate ; votre dessein n'est donc d'aller à l'école de Protagoras , que comme vous avez été à celle d'un grammairien , à celle d'un joueur



de lyre , & à celle d'un maître d'exercices ; car vous n'avez pas été chez tous ces maîtres pour étudier à fond leur art , & pour en faire profession , mais vous y avez été seulement pour vous exercer , & pour apprendre ce qu'un honnête homme , & un homme du monde doit nécessairement ſçavoir.

Vous y êtes , m'a-t-il dit , voilà juſtement l'usage que je veux faire de Protagoras.

Mais ſçavez-vous ce que vous allez faire , lui ai-je dit ?

Sur quoi ?

Vous allez mettre votre eſprit entre les mains d'un Sophiſte , & je gagerois que vous ne ſçavez ce que c'eſt qu'un Sophiſte. Ne ſçachant ce que c'eſt , vous ne ſçavez donc à qui vous allez confier ce que vous avez de plus précieux , & vous ignorez ſi vous le mettez en bonnes ou en méchantes mains ?

Pourquoi ? Je crois fort bien ſçavoir ce que c'eſt qu'un Sophiſte.

Dites-moi donc ce que c'eſt ?

Un Sophiſte , comme ſon nom même le témoigne , eſt un homme habile , qui ſçait mille bonnes choſes.

On peut dire la même choſe d'un

138      P R O T A G O R A S ,  
peintre & d'un architecte. Ce sont  
aussi des gens habiles, qui savent  
beaucoup de bonnes choses. Mais si  
quelqu'un nous demandoit en quoi  
ils sont habiles? nous ne manque-  
rions pas de leur répondre que c'est  
en tout ce qui regarde l'art de faire  
des tableaux & celui de bâtir des mai-  
sons. Si on nous demandoit donc de  
même, en quoi un Sophiste est habile,  
que lui répondrions-nous? Quel est  
précisément l'art dont il fait profes-  
sion; & que dirions nous qu'il est?

+ Nous dirions, Socrate, qu'il fait  
profession de rendre les hommes élo-  
quents.†

† Nous dirions peut-être la vérité, †  
c'est déjà quelque chose; mais ce  
n'est pas tout, & votre réponse attire  
encore une demande, pour sçavoir  
sur quelles matieres c'est qu'un So-  
phiste rend éloquent; car un joueur  
de lyre ne rend-t-il pas aussi son dis-  
ciple éloquent dans ce qui regarde le  
jeu de la lyre?

Un maître  
de luth parle  
mieux du  
luth que le  
plus éloquent  
homme du  
monde.

Cela est certain.

En quoi est-ce donc qu'un Sophiste  
rend éloquent, n'est-ce pas dans ce  
qu'il sçait?

Sans doute.



140     P R O T A G O R A S ,  
avant la petite pointe du jour, la remettre entre ses mains sans balancer, & vous êtes tout prêt à employer pour cela, non seulement tout votre bien, mais encore celui de vos amis. C'est une affaire conclue, il faut se livrer à Protogoras que vous ne connoissez point, comme vous l'avouez vous même, & à qui vous n'avez jamais parlé : vous le nommez seulement un Sophiste, vous vous abandonnez entre ses mains.

Tout ce que vous dites est très-vrai, Socrate, vous avez raison.

Le Sophiste n'est qu'un marchand.  
Ne trouvez-vous pas, Hippocrate, que le Sophiste est un marchand en gros & en détail de toutes les choses dont l'ame se nourrit ?

Il me le semble, Socrate, m'a-t-il dit. Mais quelles sont les choses dont se nourrit l'ame ?

Ce sont les sciences, lui ai-je répondu. Mais, mon cher ami, il faut bien prendre garde que le Sophiste en nous vantant trop sa marchandise, ne nous trompe comme les gens qui nous vendent tout ce qui est nécessaire pour la nourriture du corps ; car ces derniers, sans sçavoir si les denrées qu'ils débitent sont bonnes ou mauvaises

pour la fanté, les vantent excessivement pour les mieux vendre, & ceux qui les achètent ne s'y connoissent pas mieux qu'eux, à moins que ce ne soit quelque médecin ou quelque maître de la Palestre (a). Il en est de même de ces marchands qui vont vendre les sciences dans les villes à ceux qui en ont envie; ils louent indifféremment tout ce qu'ils vendent. Il peut bien se faire que la plupart d'entr'eux ignorent si ce qu'ils débitent est bon ou mauvais pour l'ame: & tous ceux qui achètent quelque chose d'eux, sont certainement dans cette ignorance, à moins qu'il ne s'en rencontre quelqu'un qui soit bon médecin des ames. Si vous vous y connoissez donc, & que vous sçachiez ce qui est bon ou mauvais, vous pouvez acheter sûrement les sciences chez Protagoras &

Celui qui a la saine doctrine, & qui est bon médecin des ames, peut entendre toutes sortes de Docteurs.

(a) Du temps d'Hippocrate, & un peu auparavant, les médecins ayant négligé la science de la diete, qui demande une connoissance exacte des choses singulieres de la nature, les maîtres de Palestre s'en emparerent comme d'un bien abandonné, & se mêlerent d'ordonner à leurs disciples le régime qui leur étoit convenable par rapport à leur tempérament & à leurs exercices. Hippocrate commença à s'en remettre en possession, & peu à peu les médecins regagnerent les lieux d'exercice. Il n'y avoit que quelques maîtres de Palestre qui se maintenoient encore du temps de Platon. La plupart avoient des médecins gagés, &c.

142      P R O T A G O R A S ,  
chez tous les autres Sophistes ; mais  
si vous ne vous y connoissez pas , pre-  
nez bien garde , mon cher Hippocra-  
te , que vous n'alliez faire là un très-  
mauvais marché , & que vous ne ha-  
sardiez ce que vous avez de plus cher  
au monde ; car le risque qu'on  
court dans l'emplette des sciences est  
bien plus grand que celui que l'on  
court dans l'achat des provisions pour  
se nourrir (a) : après qu'on a acheté  
ces dernières , on peut les emporter  
chez soi dans des vaisseaux qu'elles ne  
sçauroient gâter ; & avant que d'en  
prendre , on a le temps de consulter  
& d'appeler à son secours ceux qui  
sçavent ce qu'il faut ou ce qu'il ne faut  
pas boire & manger , la quantité qu'on  
en peut prendre , & le temps où on  
peut la prendre ; de sorte que le dan-

Emplette  
des provi-  
sions de l'a-  
me plus dan-  
gereuse que  
celle des pro-  
visions de  
bouche.

(a) Saint-Ambroise a étendu ce principe de Socrate  
& l'a mis dans un beau jour dans son liv. du Paradis  
chap. 12. Il y a , dit il , beaucoup de choses qui nuisent  
si on les prend avant que de les bien connoître :  
cela arrive souvent sur les viandes & sur la boisson.  
Encore ces provisions ne peuvent-elles nuire que jus-  
qu'à un certain point ; mais voici ce qui est bien plus  
dangereux , ce sont les faux docteurs qui versent les  
sciences dans une ame encore tendre , &c. Il seroit  
plus avantageux , ajoute-t-il , de n'avoir pas cherché  
à s'instruire , que d'avoir trouvé de tels docteurs ,  
qui au lieu de la science , donnent les venins de la  
sagesse.

ger n'est pas bien grand ; mais il n'en est pas de même des sciences , on ne peut les mettre dans aucun autre vaisseau que dans son ame ; & dès que l'emplette est faite , il faut nécessairement l'emporter dans son ame même , & se retirer enrichi ou ruiné pour le reste de ses jours. Consultons donc sur ce sujet des gens plus âgés & plus expérimentés que nous ; car nous sommes trop jeunes pour décider sur une affaire si importante : mais allons toujours , puisque nous voilà en chemin ; nous entendrons ce que dira Protagoras , & après l'avoir entendu , nous le communiquerons à d'autres ; aussi-bien Protagoras n'est pas là tout seul , & nous trouverons avec lui Hippias d'Elée , & je pense même Prodicus de Céos , & plusieurs autres encore , tous gens sages & éclairés.

Cette résolution prise , nous continuons notre chemin. Quand nous avons été à la porte , nous nous sommes arrêtés pour finir une petite dispute que nous avons eue en marchant : cela a duré un peu de temps. Je pense que le portier , qui est un vieux Eunuque , nous a entendus , &

apparemment que la quantité des Sophistes qui arrivoient là à tous momens, l'avoit mis de mauvaise humeur contre tous ceux qui approchoient de la maison. Nous n'avons pas plutôt heurté qu'ouvrant sa porte, & nous voyant, *Ah, ah*, dit-il, *voici encore de nos Sophistes; il n'a pas le temps; & prenant sa porte avec ses deux mains, il nous la ferme au nez de toute sa force. Nous heurtons encore, & il nous répond à travers la porte, Est-ce que vous ne m'avez pas entendu: ne vous ai-je pas dit que mon maître ne voit personne?*

Mon ami, lui ai-je dit, nous ne venons point ici pour interrompre Callias, & nous ne sommes pas des Sophistes; ouvrez donc sans crainte: nous venons pour voir Protagoras, & vous n'avez qu'à nous annoncer. Avec tout cela il a eu encore bien de la peine à nous ouvrir. Quand nous avons été entrés, nous avons trouvé Protagoras qui se promenoit devant le portique, & avec lui étoient d'un côté Callias, fils d'Hipponicus & son frere utérin; Paralus, fils de Périclès, & Charmidès, fils de Glaucon; & de l'autre côté étoient Xanthippus, l'autre



tre fils de Periclès, Philippide, fils de Philomélus, & Antimoérus de Sicile, le plus fameux disciple de Protagoras, & qui aspire à être Sophiste.

Derrière eux marchoit une troupe de gens, dont la plupart paroïssent des étrangers, que Protagoras mène toujours avec lui de toutes les villes où il passe, & qu'il traîne par la douceur de sa voix comme un autre Orphée. Il y avoit quelques Athéniens parmi eux. Quand j'ai aperçu cette belle troupe, j'ai pris un singulier plaisir à voir avec quelle discrétion & avec quel respect elle marchoit toujours derrière, prenant bien garde de ne pas se trouver devant Protagoras : dès que Protagoras retournoit sur ses pas avec sa compagnie, on voyoit cette troupe s'ouvrir avec un silence religieux jusqu'à ce qu'il fût passé, & se remettre à le suivre.

En comparant Protagoras à Orphée, il compare ses sectateurs à des bêtes.

Après lui, pour me servir de l'expression d'Homère, j'ai *avisé* (a) Hip-

(a) Ce mot est pris du livre 11 de l'Odyssée, lorsqu'Ulysse descendu dans les enfers reconnoît les ombres des morts. Par ce seul mot, Socrate fait entendre finement que ces Sophistes n'étoient pas des hommes, mais des ombres, de vains fantômes, εἰδωλα. C'est ce qui m'a obligé à me servir de ce mot, j'ai *avisé*, qui est un peu vieux; mais qui est meilleur ici qu'un plus usité.

pias d'Elée qui étoit assis de l'autre côté du portique sur un siege élevé, & près de lui sur les marches, j'ai remarqué Eryximachus, fils d'Acuménus, Phedre de Myrrhinuse, Andron, fils d'Androtion, & quelques étrangers d'Elée mêlés avec d'autres. Ils paroissoient faire quelques questions de physique & d'astronomie à Hippias, & Hippias répondoit à toutes leurs difficultés. J'ai vu aussi Tantale. Prodicus de Céos étoit aussi arrivé, mais il étoit dans une petite chambre qui sert ordinairement d'office à Hipponicus, & que Callias, à cause de la quantité de monde qui étoit arrivé chez lui, avoit donnée à ces étrangers, après l'avoir débarrassée. Prodicus étoit donc encore couché tout enveloppé de peaux & de couvertures, & auprès de son lit étoient assis Pausanias du bourg de Cérame, & un jeune homme qui m'a paru très-bien né, & le plus beau du monde. Il me semble que je l'ai ouï nommer Agathon; & je me trompe fort si Pausanias n'en est amoureux. Il y avoit encore les deux Adimantes, l'un fils de Céphis, & l'autre fils de Leucolophidès, & quelques autres jeunes gens. Comme j'étois de-

Myrrhinuse, bourg de l'Attique.

Céramis ou Cérame, bourg de l'Attique.

hors , je n'ai pu entendre le sujet de leur entretien , quoique je souhaitasse avec une extrême passion d'entendre Prodicus ; car il me paroît un homme très-sage , ou plutôt un homme divin : mais il a la voix si grosse , qu'elle caufoit dans la chambre un certain retentissement qui empêchoit d'entendre distinctement ce qu'il disoit. + Nous sommes entrés un moment , & après nous sont arrivés Alcibiade le beau , comme vous avez accoutumé de l'appeler , & Critias , fils de Callaischrus.

Après que nous avons été là un peu de temps , & que nous avons considéré ce qui se passoit , nous sommes sortis pour aller joindre Protagoras. En l'abordant , Protagoras , lui ai-je dit , Hippocrate & moi , sommes venus ici pour vous voir.

Voulez-vous me parler en particulier , nous a-t-il dit , ou devant tout ce monde ?

Quand je vous aurai dit ce qui nous amene , lui ai-je répondu , vous verrez vous-même ce qui convient le mieux.

Qu'est-ce donc qui vous amene , nous a-t-il dit ?

Hippocrate que voilà , lui ai-je

148      P R O T A G O R A S ,  
répondu , est fils d'Apollodore , d'une  
des plus grandes & des plus riches  
maisons d'Arhenes , & aussi-bien né  
que jeune homme de son âge ; il veut  
se rendre illustre dans sa patrie , &  
acquérir de la réputation , & il est  
persuadé que pour y réussir il a be-  
soin de vous pendant quelque temps.  
Voyez-donc si sur cela vous voulez  
nous entretenir en particulier , ou de-  
vant tout ce monde ?

Vanité du  
Sophiste. *v*

*vanité excessive*

Cela est fort bien , Socrate , d'user  
de cette précaution pour moi ; car un  
étranger qui va dans les plus grandes  
villes , & qui y persuade les jeunes  
gens de la première qualité de quitter  
là leurs citoyens , parents ou autres ,  
jeunes & vieux , & de ne s'attacher  
qu'à lui pour devenir plus habiles  
gens par son commerce , ne sçauroit  
prendre trop de précautions ; car c'est  
un métier fort délicat , très exposé  
aux traits de l'envie , & qui attire  
beaucoup de haines & d'embûches.

Folie ordi-  
naire de tous  
les Sophistes,  
ils veulent  
que leur art,  
leur profes-  
sion , &c.  
soient très-  
anciennes.

Pour moi je soutiens que l'art des So-  
phistes est très-ancien ; mais ceux qui  
l'ont professé dans les premiers temps ,  
pour cacher ce qu'il y a d'odieux & de  
suspect , ont cherché à le couvrir, les  
uns du voile de la poésie, comme Ho-

mere, Hésiode, & Simonide; les autres sous le voile des purifications & des prophéties, comme Orphée & Musée; ceux-là l'ont déguisé sous les apparences de la gymnastique, comme Iccus de Tarente, & comme fait encore aujourd'hui un des plus grands Sophistes qui aient jamais été, je veux dire Hérodicus de Sélymbre en Thrace & originaire de Mégare; & ceux-ci l'ont caché sous le spécieux prétexte de la musique, comme votre Agathoclès, grand Sophiste s'il en fut jamais, & comme Pythoclidès de Céos, & un infinité d'autres.

Tous ces gens là, comme je vous le dis, pour se mettre à couvert de l'envie, ont cherché de fausses portes pour se tirer d'embaras en cas de besoin; & en cela je ne suis nullement de leur avis, persuadé qu'ils n'ont point fait ce qu'ils vouloient faire; car il est impossible qu'on se dérobe long-temps aux yeux de ceux qui ont la principale autorité dans les villes, ils decouvrent enfin vos finesses. Il est bien vrai que le peuple ne s'en apperçoit pas pour l'ordinaire, mais cela ne vous sauve pas; car il est toujours du sentiment de ses supérieurs

& ne parle que par leur bouche. D'ailleurs il n'y a rien de plus ridicule que d'être surpris comme un sot quand on veut se cacher ; cela ne fait que vous attirer encore un plus grand nombre d'ennemis & vous rendre plus suspect ; car on vous soupçonne d'être dissimulé & rusé en toutes choses. Pour moi je prends le chemin opposé ; je vais rondement ; je fais profession ouverte d'enseigner les hommes , & je me déclare Sophiste. La meilleure de toutes les finesses , c'est de n'en avoir point : j'aime mieux me montrer que d'être découvert : avec cette franchise , je ne laisse pas de prendre toutes les autres précautions nécessaires , de maniere que , Dieu-merci , il ne m'est encore arrivé aucun mal , quoique j'affiche que je suis Sophiste , & qu'il y ait un grand nombre d'années que j'exerce cet art ; car par mon âge je serois le pere de tous tant que vous êtes ; ainsi rien ne me peut être plus agréable , si vous le voulez bien , que de vous parler en présence de tous ceux qui sont dans la maison.

+ D'abord j'ai connu son but , & j'ai vu qu'il ne cherchoit qu'à se faire valloir devant Prodicus & devant Hip-

pias ; & qu'à tirer vanité de ce que nous nous adressions à lui , comme amoureux de sa sagesse. Je lui ai donc dit , pour lui faire plaisir , mais ne faudroit-il point appeller Prodicus & Hippias afin qu'ils nous entendissent ? Assurément , dit Protagoras , qui ne demandoit pas mieux ; & Callias prenant la balle au bond , voulez-vous , nous a-t-il dit , que nous préparions des sieges , afin que vous parliez plus à votre aise ? Cela nous a paru fort bien pensé , & en même-temps , dans l'impatience d'entendre parler des hommes si habiles , nous nous sommes tous mis à démeubler la maison d'Hippias , & à en tirer tous les sieges. Cela n'a pas été plutôt fait , que Callias & Alcibiade sont revenus , amenant avec eux Prodicus qu'ils avoient fait lever , & tous ceux qui étoient avec lui. Quand nous avons été tous assis , Protagoras , m'adressant la parole , m'a dit , Socrate , vous pouvez me dire présentement devant toute cette bonne compagnie , ce que vous aviez déjà commencé à me dire pour ce jeune homme.

Protagoras , lui ai-je dit , je ne vous ferai point d'autre compliment que

152      P R O T A G O R A S ,  
celui que je vous ai déjà fait , & je  
vous dirai tout simplement pourquoi  
nous sommes venus. Hippocrate que  
voilà , meurt d'envie de jouir de votre  
commerce , & il voudroit bien sça-  
voir les avantages qu'il en retirera :  
voilà tout ce que nous avons à vous  
dire.

Alors Protagoras se tournant vers  
Hippocrate , Mon cher enfant , lui a-  
t-il dit , les avantages que vous tirerez  
d'être avec moi , c'est que dès le pre-  
mier jour de ce commerce , vous vous  
en retournerez le soir plus habile que  
vous ne ferez venu le matin : le lende-  
main de même , & tous les jours  
vous sentirez visiblement que vous au-  
rez fait de nouveaux progrès.

Mais , Protagoras , dis-je , il n'y a  
rien là de bien surprenant & qui ne  
soit fort ordinaire ; car vous-même ,  
quelque avancé en âge , & quelque  
habile que vous soyez , si quelqu'un  
vous enseignoit ce que vous ne sçavez  
pas , vous deviendriez aussi plus sça-  
vant que vous n'êtes. Eh ! ce n'est pas  
là ce que nous demandons. Mais sup-  
posons qu'Hippocrate change tout d'un  
coup de fantaisie , & qu'il lui prenne  
envie de s'attacher à ce jeune peintre

*Il ne faut pas chercher simplement à apprendre , mais à apprendre quelque chose de bon.*



qui vient d'arriver en cette ville, à Zeuxippe d'Héraclée ; il s'adresse à lui comme il s'adresse présentement à vous ; ce peintre lui fait les mêmes promesses que vous lui faites , que chaque jour il se rendra plus habile & fera de nouveaux progrès. Si Hippocrate lui demande , en quoi ferai-je de si grands progrès ? n'est-il pas vrai que Zeuxippe lui répondra qu'il les fera dans la peinture ?

Qu'il lui vienne dans la tête de s'attacher tout de même à Orthagoras le Thébain , & qu'après avoir entendu de sa bouche les mêmes choses qu'il a entendues de la vôtre , s'il lui fait encore la même demande , en quoi il deviendra tous les jours plus habile ? n'est-il pas vrai qu'Orthagoras lui répondra que c'est dans l'art de jouer de la flûte ? Cela étant , je vous prie Protagoras , de nous répondre aussi dans la même précision. Vous nous dites que si Hippocrate s'attache à vous , dès le premier jour il s'en retournera plus habile , le lendemain encore plus , le jour suivant nouveaux progrès , & ainsi tous les jours de sa vie. Mais expliquez - nous en quoi il

154      P R O T A G O R A S ,  
fera si habile, & les avantages qu'il  
tirera de cette habileté.

Vous avez raison, Socrate, dit Protagoras, voilà une question très-pertinente, & j'aime bien à répondre à ceux qui me font de ces sortes de questions. Je vous dis donc qu'Hippocrate n'a à craindre avec moi aucun des inconvénients qui lui arriveroient immanquablement avec tous nos Sophistes; car tous les autres Sophistes causent un notable préjudice aux jeunes gens, en ce que par leurs beaux discours, ils les forcent malgré qu'ils en aient d'apprendre les arts dont ils ne se soucient point, & qu'ils ne voudroient nullement apprendre, comme l'arithmétique, l'astronomie, la géométrie, la musique, & en disant cela, il regardoit Hippias, comme pour le désigner: au-lieu qu'avec moi un jeune homme n'apprendra jamais que la science pour laquelle il m'est adressé; & cette science n'est autre que la prudence qui fait que l'on gouverne bien sa maison, & qui, sur les choses qui regardent la république, nous rend très-capables de dire & de faire tout ce qui lui est le plus avantageux.

Le Sophiste  
méprise toujours  
tous ceux de sa  
profession.

Voyez, lui ai-je dit, si je prends bien votre pensée, il me semble que vous voulez parler de la politique, & que vous vous faites fort de rendre les hommes bons citoyens.

C'est cela même, dit-il, voilà de quoi je me vante.

En vérité, lui ai-je dit, Protagoras, voilà une merveilleuse science que vous possédez, s'il est vrai que vous la possédiez; car je ne ferai pas difficulté de vous dire librement ce que je pense. Jusqu'ici j'avois cru que c'étoit une chose qui ne pouvoit être enseignée; mais puisque vous dites que vous l'enseigniez, le moyen de ne pas vous croire? Cependant il est juste que je vous dise les raisons que j'ai de croire qu'elle ne peut être enseignée, & qu'il ne dépend pas des hommes de communiquer cette science aux hommes. Je suis persuadé, comme tous les Grecs, que les Athéniens sont fort sages. Je vois donc dans toutes nos assemblées, que lorsque la ville est obligée d'entreprendre quelques bâtimens, on appelle les architectes pour demander leur avis (a); que

Première raison de Socrate, fondée sur la pratique de tous les hommes. Sur les choses qui peuvent

quand elle veut bâtir des navires , elle fait venir des charpentiers qui travaillent dans ses arsenaux : & qu'elle en use de même sur toutes les autres choses qui sont d'une nature à être enseignées & apprises , & si quelqu'autre , qui ne sera pas de la profession se mêle de lui donner ses conseils , quelque beau , quelque riche & quelque noble qu'il puisse être , on ne l'écoute seulement pas , mais on se moque de lui , on le siffle , & on fait un bruit épouvantable jusqu'à ce qu'il se retire ou que les huissiers l'enlèvent ou le traînent dehors par l'ordre des Sénateurs. Voilà de quelle maniere la ville se conduit dans toutes les choses qui dépendent des arts.

Mais toutes les fois qu'elle délibere sur ce qui regarde le gouvernement de la république , alors elle écoute tout le monde indifféremment. Vous voyez le maçon , le ferrurier , le cordonnier , le marchand , le patron de vaisseau , le pauvre , le riche , le noble , le rôturier , se lever pour lui donner ses

être enseignées , ils ne demandent conseil qu'à ceux qui les ont apprises ; mais sur la vertu ils consultent tout le monde ; marque certaine qu'ils sont persuadés que la vertu n'est point acquise.

avis, & personne ne s'avise de le trouver mauvais; on ne fait aucun bruit comme dans les autres occasions, & l'on ne reproche à aucun d'eux qu'il s'ingere de donner des conseils des choses qu'il n'a jamais apprises, & sur lesquelles il n'a point eu de maître, preuve évidente que les Athéniens croient tous que cela ne peut être enseigné; & c'est ce qui se voit non-seulement dans les affaires générales qui regardent la république, mais encore dans les affaires particulières & dans toutes les maisons; car les plus sages & les plus habiles de nos citoyens, ne peuvent communiquer leur sagesse & leur habileté aux autres.

Sans aller plus loin, Péricles a fort bien fait apprendre à ses deux fils que voilà, tout ce qui dépend des maîtres, & pour ce qui regarde la sagesse, il ne la leur apprend point, & ne les envoie pas chez d'autres maîtres (a),

(a) Ce passage, qui est très beau, n'auroit pas été intelligible si je l'avois traduit à la lettre; car le Grec dit tout ceci en un seul mot, ὡςπερ ζῷοι. Il a donc fallu expliquer la figure qui est admirable. Socrate compare les hommes à ces animaux que les anciens consacroient quelquefois aux Dieux. Comme ces animaux n'avoient pour bergers que ces Dieux mêmes, il en est ainsi des hommes, particulièrement pour tout ce qui regarde la vertu. Il n'y a que Dieu seul,

mais ils paissent vagabonds dans tous les pâturages, comme des animaux consacrés à Dieu, & qui errent sans berger, pour voir si d'eux-mêmes ils ne tomberont point par bonheur sur ces herbes salutaires, qui sont la sagesse & la vertu. Il est vrai que le même Périclès, tuteur d'Alcibiade & de Clinias, de peur que ce dernier, comme beaucoup plus jeune, ne fût corrompu par son frere Alcibiade, prit le parti de les séparer, & il mit Clinias chez Ariphron afin que cet homme sage prît soin de l'élever & de l'instruire. Mais qu'arriva-t-il? Clinias ne fut pas là six mois qu'Ariphron ne sçachant qu'en faire, le rendit à Périclés.

\* Je pourrois vous en citer une infinité d'autres, qui étant très-vertueux & très-habiles, n'ont jamais pu rendre ni leurs enfants, ni les enfants des autres plus gens de bien: & quand je pense à tous ces exemples, je vous avoue, Protagoras, que je suis toujours de ce sentiment, que la vertu

auquel ils sont consacrés par leur naissance, qui puisse les conduire aux sources pures, aux eaux salutaires, & aux gras pâturages. C'est la même idée que David avoit eue avant lui dans le ps. 22. *In loco pascuæ ibi me collocavit.*

ne peut être enseignée <sup>†</sup>(a) ; mais aussi quand je vous entends parler comme vous faites , je suis ébranlé , & je commence à croire que vous dites vrai , persuadé que je suis , que vous avez beaucoup d'expérience ; que vous avez appris beaucoup de choses des autres , & que vous en avez pu trouver de vous-même plusieurs que nous ne sçavons pas. Si vous pouvez donc nous démontrer clairement que la vertu est d'une nature à être enseignée , ne nous cachez pas un si grand trésor , & faites nous en part , je vous en conjure.

Je ne vous le cacherai pas non plus , nous a-t-il dit , mais choisissez : voulez-vous que , comme un vieillard qui parle à des jeunes gens je vous fasse cette démonstration par le moyen d'une fable ( a ) , ou que je vous fasse un discours tout simple & tout uni ?

† (a) C'est une vérité incontestable ; car qui est ce qui pourra corriger celui que Dieu a abandonné , à cause de ses vices : *Quis poterit adornare quem Deus perverterit.* Ecclesiast. chap. 7. †

(a) La fable étoit le fort des Sophistes. Ce fut elle qui supplanta , si on ose ainsi parler , la Religion naturelle ; & qui introduisit à sa place le Paganisme qui en est la corruption ; c'est pourquoi Saint-Paul exhorte les fideles avec tant de soin à fuir les fables. On ouvre nécessairement l'oreille aux fables dès qu'on la ferme à la vérité.

A ces mots, la plupart de ceux qui étoient là assis lui ont crié, qu'il étoit le maître, & qu'on lui en laissoit le choix.

Puisque cela est, dit-il, je crois que la fable sera plus agréable.

Il y a eu une fois un temps où les Dieux étoient seuls (a), & où il n'y avoit encore ni animaux ni hommes. Lorsque le temps destiné à la création de ces derniers fut venu, les Dieux les formerent au-dedans de la terre, en mêlant ensemble la terre & le feu & les deux autres éléments qui entrent dans la composition de ces deux premiers. Mais avant que de les mener à la lumière, ils ordonnerent à Prométhée (a) & à Epiméthée de les orner & de leur distribuer toutes les

(a) Dans cette fable, qui est fort ingénieuse, on reconnoît de grands vestiges de la vérité. On y voit que Dieu a été des siècles infinis avant que de créer les hommes; qu'il y avoit un temps destiné par la providence à cette création; & que l'homme fut créé de la terre, dans laquelle étoient cachées les semences de tous les animaux.

(a) Prométhée désigne ici les anges supérieurs à qui Dieu a donné le soin des hommes, mais qui ne peuvent rien que par sa permission, & qui n'agissent que par son esprit; car ils n'exécutent que ses ordres; & Epiméthée désigne les vertus élémentaires qui ne peuvent donner que ce qu'elles ont reçu, & qui vont de travers quand elles ne sont pas conduites & guidées par l'esprit qui les a créées.



qualités convenables. Epiméthée pria Prométhée de permettre que ce fût lui qui fît cette distribution , & de le regarder faire. Prométhée y consentit.

Voilà donc Epiméthée en fonction. Il distribue aux uns la force sans la vitesse , & aux autres la vitesse sans la force. Il donne des armes naturelles à ceux-ci , & à ceux-là il leur refuse des armes ; mais il leur donne d'autres moyens de se conserver & de se garantir ; à ceux à qui il donne la petitesse de corps , il leur assigne les antres & les trous des rochers pour leurs retraites , ou en leur donnant des aîles , il leur montre leur asyle dans les cieux ; à ceux à qui il donne la grandeur en partage , il leur fait entendre que cette grandeur suffit pour leur conservation. Il acheva ainsi sa distribution avec le plus d'égalité qu'il lui fut possible , prenant bien garde qu'aucune de ces especes ne pût être exterminée par les autres.

Après leur avoir donné tous les moyens de se garantir de la violence les uns des autres , il eut soin de les munir contre les injures de l'air & contre les rigueurs des saisons. Pour cet

162      P R O T A G O R A S ;  
effet , il les revêtit de poils fort épais  
& de peaux fort ferrées ; très-capables de les défendre contre les gelées de l'hiver & contre les ardeurs de l'été , & qui , lorsqu'ils ont besoin de dormir , leur servent de matelas & de couvertures. Il garnit leurs pieds d'une sole très-ferme ou d'une espece de calus fort épais & d'une peau fort dure.

Animaux  
carnaciers ,  
moins fé-  
conds que les  
autres , &  
pourquoi.

Cela fait , il leur assigna à chacun leur nourriture : à ceux-là les herbes ; à ceux-ci les fruits des arbres ; à d'autres les racines ; & il y eut telle espece à qui il permit de se nourrir de la chair des autres animaux ; mais pour éviter que cette espece ne vînt enfin à détruire les autres , il la rendit peu féconde , & accorda une grande fécondité à celles qui devoient la nourrir ; mais comme Epiméthée n'étoit pas fort sage & fort prudent (a) , il ne prit pas garde qu'enfin il avoit employé toutes les qualités pour les animaux sans raison , & qu'il lui restoit encore à pourvoir l'homme ; il ne sçavoit donc de quel côté se tourner , lorsque Prométhée arriva pour voir le partage qu'il avoit fait. Il vit tous les

(a) Epiméthée abandonné à lui-même , & n'étant pas guidé par Prométhée , ne sçait ce qu'il fait.

animaux parfaitement bien partagés , mais il trouva l'homme tout nu , & qui n'avoit ni armes , ni fouliers , ni couvertures (a).

Déjà paroiffoit le jour destiné pour tirer l'homme du fein de la terre & pour le produire à la lumiere du Soleil. Prométhée donc ne ſçavoit que faire pour donner à l'homme les moyens de ſe conſerver. Enfin voici l'expédient dont il ſ'avifa : il déroba à Vulcain & à Minerve (b) leur ſageſſe , pour ce qui regarde les arts , & il déroba auffi le feu ; car ſans le feu cette ſageſſe ne pouvoit être poſſédée : elle auroit même été inutile ; & il en fit préſent à l'homme. Voilà de quelle maniere l'homme reçut la ſageſſe ſuffiſante pour conſerver ſa vie (c) ; mais il ne reçut

(a) Epiméthée lui avoit donné tout ce qu'il pouvoit donner ; car l'homme ne doit tirer que de la raiſon tous les ſecours qui lui ſont néceſſaires.

(a) Vulcain & Minerve ſont les cauſes des arts. Vulcain (le feu) fournit les inſtruments & l'opération , & Minerve (l'eſprit) donne le deſſein & la connoiſſance par l'imagination qui eſt comme un rayon qu'elle envoie d'enhaut ; car les arts ne ſont que des imitations de l'eſprit ou de l'intelligence , & ils ne ſont que donner la forme & orner la matiere ſur laquelle ils agiſſent. *Procl.*

(b) Selon cette fable , la connoiſſance des arts a précédé les vertus politiques & morales dans l'ame de l'homme , & il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe la fauſſeté de cette tradition.

164      P R O T A G O R A S ,  
pas la sagesse qui concerne la politique :  
car elle étoit avec Jupiter (a), & Pro-  
méthée n'avoit pas encore la liberté  
d'entrer dans le sacré domicile de ce  
maître des Dieux (b), l'entrée en étoit  
défendue par des gardes terribles (c);

(a) Oui ; mais Jupiter , le souverain des Dieux , en avoit orné l'ame de l'homme dès le moment de la création. Il est vrai que ce premier homme la perdit bientôt par sa chute , & que ses descendants eurent besoin qu'un Mercure , c'est-à-dire , un Ministre de Dieu la leur ramenât. La sagesse politique est avec Jupiter , comme dit Proclus , parce que Dieu par les loix très-sages qu'il a établies pour le gouvernement du monde , a donné le modele le plus parfait de la plus excellente politique.

(b) Ce domicile de Jupiter est appelé ici d'un mot qui signifie *forteresse* , & par lequel les anciens Théologiens , dit Proclus , ont entendu le haut du Ciel & le premier mobile , d'où ils ont conçu que Dieu donnoit le mouvement à toutes choses , & faisoit part de sa lumière & de ses secondes irradiations aux Dieux inférieurs pour la création des êtres , sans être assujetti à aucune cause ; & c'est de cette forteresse qu'Homere à voulu parler , quand Jupiter se tenoit à l'écart sur le plus haut sommet de l'Olympe.

(c) Ces gardes terribles qui défendent l'entrée de cette forteresse de Jupiter , servent , selon Proclus , à marquer l'immutabilité de ses décrets & sa vigilance infatigable pour le maintien de l'ordre qu'il a établi. On pourroit dire aussi que ces gardes sont pour faire entendre que tous les esprits célestes ne peuvent entrer dans les secrets de la Providence , qu'entant que Dieu veut les y appeller par sa bonté. C'est pourquoi Jupiter dit dans Homere , que les autres Dieux ne sçauroient entrer dans ses conseils , & qu'ils ne peuvent connoître que ce qu'il lui plaît de leur communiquer. Ces gardes peuvent aussi avoir été imaginés sur le Chérubin que Dieu mit à l'entrée du Paradis terrestre , & qui en défendoit l'entrée avec une épée de feu.

Dans le pre-  
mier livre de  
l'Iliade.

mais comme je viens de le dire, il se glissa furtivement dans la chambre commune où Vulcain & Minerve travailloient, & ayant volé à ce Dieu son art qui s'exerce par le feu, & à cette Déesse le sien qui regarde le dessein & la conduite des ouvrages, il les donna à l'homme, qui par ce moyen se trouva en état de se fournir de toutes les choses nécessaires à la vie. On dit que Prométhée fut ensuite puni de ce vol, qu'il n'avoit fait que pour réparer la faute d'Epiméthée.

Quand l'homme eut été ainsi partagé de tous ces avantages divins, il fut le seul de tous les animaux, qui, à cause de la parenté qui le lioit avec l'être divin, pensât qu'il y avoit des Dieux (a), qui leur élevât des autels & qui leur dressât des statues; il établit aussi une langue; & imposa des noms à tout: il se bâtit des maisons, se fit des habits, des souliers, des lits, & tira ses aliments du sein de la terre.

Comme dit Moïse, & le nom qu'Adam donna à chacun des animaux, étoit son véritable nom.

Avec tous ces secours, que les hom-

(a) L'homme, le seul de tous les animaux qui connoît Dieu, qui l'honore & qui le sert; & cette connoissance lui est venue de son origine.

mes eurent dès leur naissance, il vi-voient pourtant dispersés ; car il n'y avoit pas encore de ville. Ils étoient donc misérablement dévorés par les bêtes, comme étant par-tout beaucoup plus foibles qu'elles : les arts, qu'ils possédoient, leur étoient un secours très-suffisant pour se nourrir, mais très-insuffisant pour se défendre contre des ennemis & pour leur faire la guerre ; car ils n'avoient encore aucune con-noissance de la politique, dont l'art de la guerre est une partie. Ils ne penserent donc qu'à se rassembler pour leur con-servation, en bâtissant des villes (a) ; mais ils ne furent pas plutô ensemble, qu'ils se firent les uns aux autres plus de maux par leurs injustices, que les bêtes ne leur en avoient fait par leur cruauté. Et ces injustices ne venoient que de ce qu'ils n'avoient encore au-cune idée de la politique. Ils furent donc bientôt obligés de se séparer ; &

† (a) C'est un principe dont les impies ont voulu profiter, en soutenant que la société des hommes n'avoit d'autre motif que leur conservation. Cela est très-faux. Les hommes étoient unis long-temps avant qu'ils pensassent à bâtir des villes. Dieu avoit mis dans leur cœur un germe d'amour & de charité les uns pour les autres, & ce germe étoit nourri & entretenu par la Religion ; le motif de leur conserva-tion ne fut qu'un motif plus éloigné qui supposè même nécessairement une bienveillance précédente. †

les voilà encore exposés à la fureur des bêtes.

Jupiter touché de compassion , & craignant aussi que la race humaine ne fût bientôt exterminée , envoya Mercure (a) avec ordre de mener aux hommes la pudeur & la justice , afin qu'elles ornassent leurs villes , & qu'elles serrassent les nœuds de leur amitié.

Mercure , ayant reçu cet ordre , demanda à Jupiter comment il feroit pour donner aux hommes la pudeur & la justice , & s'il les distribueroit comme Epiméthée avoit distribué les arts ; car ajouta-t-il , voici comme les arts ont été distribués. Par exemple , celui à qui on a distribué l'art de la médecine , suffit seul pour plusieurs particuliers. Il en est même de tous les autres artisans. Suffira-t-il donc que je fasse de même , & que je distribue la pudeur & la justice à un petit nombre de gens ? ou les donnerai-je à tous indifféremment ? A tous , sans doute , répartit Jupiter , il faut que tous les aient ; car si on n'en

(a) Les anciens ont donc reconnu cette vérité , que Dieu pouvoit se servir du ministère d'un Dieu ou d'un Ange , pour faire connoître aux hommes ses volontés , pour guérir leur foiblesse , & pour leur communiquer les vertus.

168      P R O T A G O R A S ,  
fait part qu'à un petit nombre , comme  
on a fait des autres arts , il n'y aura ja-  
mais ni sociétés ni villes. De plus , tu  
publieras de ma part cette loi , que tout  
homme qui n'aura pas la pudeur & la  
justice , sera exterminé comme la peste  
des villes.

Voilà pourquoi , Socrate , lorsque  
les Athéniens & les autres peuples  
délibèrent sur des affaires qui concer-  
nent les arts , ils n'écoutent que les  
conseils du petit nombre , c'est-à-dire ,  
des artisans ; & si d'autres , qui ne sont  
pas de la profession , se mêlent de dire  
leur avis , ils ne le souffrent pas , com-  
me vous l'avez fort bien dit , & com-  
me cela est très-raisonnable ; mais lors-  
qu'on traite des affaires qui regardent  
purement la politique , comme cette  
politique doit toujours rouler sur la  
justice & sur la tempérance , alors ils  
écoutent tout le monde , & avec rai-  
son ; car tout le monde est obligé d'a-  
voir ces vertus , ou autrement il n'y a  
point de villes. C'est là l'unique rai-  
son de cette différence que vous avez  
fort bien relevée.

Oui , il est  
obligé de les  
avoir , mais  
après qu'il les  
a perdues, les  
hommes ne  
les redonnent  
point.

Et afin que vous ne pensiez pas que  
je vous trompe lorsque je vous dis que  
tous les hommes sont véritablement  
persuadés



persuadés que chaque particulier a une connoissance suffisante de la Justice & de toutes les autres vertus politiques, en voici une preuve qui ne vous permettra pas d'en douter; c'est que dans tous les autres arts, comme vous dites fort bien, si quelqu'un se vante d'y exceller, & qu'un homme par exemple, se donne pour un excellent joueur de flûte sans en sçavoir jouer (a), tout le monde le siffle ou s'empporte contre lui; & ses parents viennent & le font retirer comme un homme qui a perdu l'esprit. Au contraire quand on voit un homme, qui sur la justice & sur les autres vertus politiques, dit devant tout le monde, & témoigne contre lui-même qu'il n'est ni juste ni vertueux, quoique dans toutes les autres occasions on ne trouve rien de plus louable que de dire la vérité, & que ce soit une marque de pudeur, on le prend pourtant là pour une marque de folie, & on dit pour raison, que tous les hommes sont obligés de dire qu'ils sont justes, quand même ils ne le se-

Il l'a eue,  
mais il l'a  
perdue, &  
c'est ce que  
ce Sophiste  
ne connoif-  
soit point.

(a) C'est un faux raisonnement du Sophiste. On voit clairement quand un homme ne sçait pas jouer de la flûte; mais on ne voit pas de même s'il est juste, ou s'il le contrefait.

roit pas, & que celui qui ne sçait pas au moins contrefaire le juste, est entièrement fou, comme n'y ayant absolument personne qui ne soit obligé de participer à cette vertu (a), ou bien il faut qu'il cesse d'être homme. Voilà pourquoi c'est avec beaucoup de raison qu'on écoute indifféremment tout le monde quand il s'agit de la politique, parce qu'on est persuadé qu'il n'y a personne qui n'en ait sa petite provision.

Or, que tout le monde soit persuadé que ces vertus ne sont ni un présent de la nature ni un effet du hasard, mais le fruit des réflexions & des préceptes; c'est ce que je vais tâcher présentement de vous démontrer.

Autre faux  
principe. V.  
la rem.

N'est-il pas vrai que pour tous les défauts & tous les vices que nous sommes persuadés qui nous sont naturels (b), ou qui nous viennent de la

(a) Ce principe de Protagoras est faux. Il n'y a point d'injustice plus atroce qu'une fautive justice; mais tous les hommes sont obligés d'obéir à la raison.

(b) Ce raisonnement est faux, quelque spécieux qu'il paroisse. On ne change pas certains défauts du corps, cela est impossible; mais on change certains défauts de l'ame par le secours de la lumière naturelle qui n'est pas entièrement éteinte en nous. On ne change pas l'homme *radicalement*, s'il est permis de parler ainsi; mais on le porte à obéir à la raison jusqu'à cer-

fortune, personne ne se fâche contre nous, que personne ne nous avertisse, que personne ne nous redresse; en un mot, qu'on ne nous châtie point pour nous rendre autres que nous ne sommes? au contraire on a pitié de nous; car qui seroit assez insensé pour entreprendre de corriger un boiteux, un borgne, un laid, un nain, &c. Tout le monde n'est-il pas persuadé que les défauts du corps, comme les beautés, sont l'ouvrage de la nature ou un effet de la fortune, qui change souvent ce que la nature a fait? Il n'en est pas de même de toutes les autres choses qui passent certainement pour le fruit de l'application & de l'étude; quand il se trouve quelqu'un qui ne les a point, ou qui a les vices opposés à ces vertus qu'il devoit avoir, alors on se fâche tout de bon contre lui; on l'avertit, on le corrige, on le châtie. Du nombre de ces vices, sont l'injustice, l'impiété; en un mot, tout ce qui est opposé aux vertus politiques & civiles. Comme toutes ces vertus peuvent être acquises par l'étude & par le tra-

rain point, ou à se contraindre en obéissant à la loi, ce qui suffit pour la société civile. Il y a bien loin de là à être vertueux.

Si Dieu ne s'en mêle, & ne bénit le travail des hommes, elles ne peuvent être acquises.

vail, c'est ce qui fait que tout le monde s'éleve contre ceux qui ont négligé de les apprendre.

Cela est si vrai, Socrate, que si vous voulez prendre la peine d'examiner ce que c'est que ce seul mot, *purifier les mé-*

Mais elles peuvent être contrefaites.

*chants*, quelle force il a, & quelle fin on se propose dans cette punition, il est seul capable de vous prouver que les hommes sont tous persuadés de cette vérité, que la vertu peut être acquise; car personne ne punit un méchant seulement parce qu'il a été mé-

Autre faux principe. V. la rem.

chant (a), à moins que ce ne soit quelque bête féroce qui châtie pour assouvir sa cruauté; mais celui qui châtie avec raison, il châtie, non pour les fautes passées, car il n'est pas possible d'empêcher que ce qui a été fait, n'ait été fait; mais pour les fautes à venir,

(a) Tout ce que Protagoras dit ici est faux. Il y a deux choses à considérer dans la punition des méchants; la peine du péché, qui est une satisfaction à la justice divine, dont la justice des hommes n'est, si on l'ose dire, que l'écho, & l'instruction publique. Les juges comme dispensateurs de la puissance, ôtent la vie ou infligent d'autres peines aux méchants, afin que le péché soit puni; & comme chefs de la police qui rapporte tout au bien de l'Etat, ils ordonnent que cette punition se fasse en public, afin que tout le monde profite de cet exemple; car le fou même devient plus sage, quand le méchant est puni. *Pestilente flagellato stultus sapientior erit.* Proverb. 19. 25.

afin que le coupable n'y retombe pas lui-même, & que les autres profitent de sa punition ; & tout homme qui a ce but, il faut nécessairement qu'il soit persuadé que la vertu peut être enseignée ; car il ne châtie que pour l'avenir. Or, il est constant que tous les hommes, qui font punir les méchants, soit en particulier, soit en public, ne les font punir que dans cette vue ; & vos Athéniens tout comme les autres. D'où il s'ensuit par une conséquence très-juste & très-nécessaire, que vos Athéniens font aussi persuadés que les autres peuples, que la vertu peut être acquise & enseignée. Ainsi c'est avec beaucoup de raison qu'ils écoutent dans leurs conseils un maçon, un forgeron, un cordonnier, & qu'ils sont persuadés qu'on peut enseigner la vertu : il me semble que cela est suffisamment prouvé.

Le seul doute qui reste, c'est celui que vous formez sur les grands hommes ; car vous demandez d'où vient que ces grands personnages font bien apprendre à leurs enfants tout ce qui peut être enseigné par des maîtres, & les rendent très-habiles dans tous ces arts, & qu'ils négligent de leur ap-

Point de tout, il est fortement persuadé que les hommes peuvent se contraindre & obéir à la loi.

174      P R O T A G O R A S ,  
prendre leurs propres vertus qui font  
pourtant toute leur grandeur & leur  
véritable caractère. Pour vous répon-  
dre à cela , Socrate , je n'aurai plus  
recours à la fable comme auparavant ,  
mais je vous dirai des raisons très-  
simples : suivez-moi seulement.

Autre faux  
principe. V.  
la rem.

Ne croyez-vous pas qu'il y a une cho-  
se sur-tout , à laquelle tous les hommes  
font également obligés , ou autrement  
il n'y a ni société ni ville (a) ? La solu-  
tion de votre difficulté dépend de ce  
seul point ; car si cette chose unique  
existe , & que ce ne soit ni l'art du  
charpentier , ni celui du forgeron , ni  
celui du potier ; mais la justice , la  
tempérance , la sainteté , en un mot ,  
tout ce qui est compris sous le nom de  
vertu , si cette chose-là existe , & que

(a) C'est encore un faux raisonnement de ce Sophiste.  
Il est certain que la vertu existe , que tous les hom-  
mes sont obligés d'y participer , & que Dieu leur a  
donné la vertu ; mais il est certain aussi , qu'ils l'ont  
perdue par le malheureux usage qu'ils ont fait de  
leur libre arbitre , & qu'ils ne peuvent la recouvrer  
que par le secours de Dieu. L'éducation , qui est un  
moyen pour aider la nature , n'est d'aucune efficace , si  
Dieu ne la bénit : elle peut bien retenir quelque temps  
les méchants en rallumant quelques étincelles de  
leur raison presque morte , & en les intimidant par  
les peines , & c'est à quoi elle se termine ordinai-  
rement ; mais seule elle ne donnera jamais la vertu.  
L'homme plante , l'homme atrose , & c'est Dieu qui  
donne l'accroissement.

tous les hommes soient obligés d'y participer, de maniere que chaque particulier qui voudra s'instruire, ou faire quelque autre chose, soit obligé de se conduire par ces regles, ou de renoncer à tout ce qu'il vouloit; que tous ceux qui n'y participeront point, hommes, femmes & enfans, soient redressés, repris & châtiés, jusqu'à ce que les instructions ou les punitions les corrigent; & que ceux qui ne s'amèneront point, soient ou punis de mort ou chassés des villes; si cela est ainsi, comme vous n'en sçauriez douter, & que malgré cela ces grands hommes, dont vous parlez, fassent apprendre à leurs enfans toutes les autres choses, & qu'ils négligent de leur apprendre cette chose unique, je veux dire la vertu, il faut donc que ce soit par miracle (a), que des enfans si négligés deviennent gens de bien & bons citoyens. Je vous ai déjà prouvé que tout le monde est persuadé que la vertu peut être enseignée en public & en particulier. Puisqu'elle peut être

(a) Oui, sans doute, c'est un miracle; car nous sommes naturellement si corrompus, qu'il faut que Dieu intervienne pour redonner à l'ame l'état qu'elle a perdu. Ce Sophiste croit dire une chose absurde ou impossible, & il dit une très-grande vérité.

enseignée, vous imaginez-vous que des peres enseignent à leurs enfans toutes les choses qu'on peut ignorer en toute sûreté, sans encourir ni peine de mort, ni la moindre amende, & qu'ils négligent de leur enseigner les choses dont l'ignorance est ordinairement suivie de la mort, de la prison, de l'exil, de la confiscation des biens, & pour tout dire en un mot, de la ruine entiere des familles; car voilà ce qui arrive à ceux qui n'ont pas été élevés à la vertu. N'y a-t-il pas plus d'apparence qu'ils emploient tous leurs soins & toute leur application à leur apprendre ce qui est si important & si nécessaire? Oui sans doute, Socrate, & nous devons penser que ces peres prenant leurs enfans dès leur bas-âge, c'est-à-dire, dès que ces enfans sont en état d'entendre ce qu'on leur dit, ne cessent toute leur vie de les enseigner & de les reprendre; & non-seulement les peres, mais encore les meres, les nourrices, les précepteurs: ils travaillent tous uniquement à rendre les enfans très-honnêtes gens & très-vertueux (a), en leur fai-

C'est plutôt à ceux qui n'ont pas été élevés à la contrefaire.

(a) Toute cette éducation ne tendoit & ne tend encore pour l'ordinaire qu'à accoutumer les enfans



fant voir sur chaque action qu'ils font, sur chaque parole qu'ils disent, que telle chose est juste, que telle autre est injuste; que cela est beau, que cela est honteux; que ceci est saint, que cela est impie; qu'il faut faire ceci, & éviter cela. Si les enfants obéissent volontairement à ces préceptes, on les récompense, on les loue; & s'ils n'obéissent pas, on en vient aux menaces & aux châtimens; on les étaye, on les redresse comme des arbres qui se courbent & qui deviennent tortus.

Quand on les envoie à l'école, on recommande très-fort aux maîtres de n'avoir pas tant d'application à leur apprendre à bien lire & à bien jouer des instrumens, qu'à leur enseigner l'honnêteté & la modestie. Ces maîtres en ont donc fort grand soin. Quand ils sçavent lire & qu'ils peuvent entendre ce qu'ils lisent, au-lieu des préceptes de vive voix, on leur fait lire sur les bancs les meilleurs Poëtes, & on les oblige à les apprendre par cœur. Là ils trouvent des préceptes excellents pour

Protagoras nous apprend ni quelle étoit l'éducation que les Grecs donnoient à la jeunesse.

à obéir aux loix de l'honneur, de la bienséance, & de la justice selon le monde, & à se conduire en tout, non par principes de Religion, mais par maximes de politique. Est-ce là enseigner la vertu?

la vertu, & des récits qui contiennent les éloges des plus grands hommes de l'antiquité, afin que ces enfants enflammés d'une noble émulation, les imitent & tâchent de leur ressembler.

Les maîtres de musique & ceux qui enseignent à jouer des instruments ont le même soin, ils forment ces jeunes gens à la modestie, & prennent bien garde qu'ils ne fassent rien de honteux.

Quand ils sçavent bien la musique & bien jouer des instruments, on leur met entre les mains les poésies des Poètes lyriques qu'on leur fait chanter & jouer sur la lyre, afin que ces nombres & cette harmonie s'influent dans leur ame encore tendre, & qu'étant rendus par là plus doux, plus traitables, plus polis, plus délicats, & pour ainsi-dire, plus harmonieux & mieux d'accord, ils soient plus en état de bien dire & de bien faire : car toute la vie de l'homme a besoin de nombre & d'harmonie (a).

Non content de ces moyens, on les envoie encore chez les maîtres d'exer-

(a) Oui, mais c'est d'un nombre & d'une harmonie que les hommes n'enseignent point; l'harmonie qu'ils enseignent, ne fait souvent que rendre plus mal propre à l'autre.

cice, afin qu'ayant le corps sain & robuste, ils puissent mieux exécuter les ordres d'un esprit mâle & sain, & que la foiblesse de leur tempérament ne les force pas à refuser de servir leur patrie soit à la guerre, soit dans les autres fonctions; & ceux qui envoient le plus leurs enfants chez les maîtres, ce sont ceux qui en ont mieux le moyen, c'est-à-dire les plus riches, de sorte que ce sont les enfants des plus riches qui commencent de meilleure heure leurs exercices & qui les continuent le plus long-temps, car ils y vont dès leur plus tendre jeunesse, & ils ne cessent d'y aller qu'après qu'ils sont hommes faits.

Par cette raison, les enfants des plus riches devroient être les plus vertueux.

Ils ne sont pas plutôt fortis des mains de ces maîtres, que leur patrie les oblige à apprendre les loix, & à vivre selon les regles qu'elles prescrivent, afin qu'ils fassent tout par raison, & rien par caprice & par fantaisie; & comme les maîtres à écrire donnent à leurs écoliers, qui n'ont pas encore la main faite, une regle sous leur papier, afin qu'en copiant leurs exemples, ils suivent toujours les lignes tracées; de même la patrie donne aux hommes les loix qui ont été

Mais les loix ne changent ni l'esprit ni les mœurs.

inventées & établies par les anciens législateurs. Elle les force à gouverner & à se laisser gouverner selon leurs regles ; & si quelqu'un s'en écarte , elle le punit ; & cette punition s'appelle chez vous , comme en plusieurs autres endroits , d'un mot qui signifie proprement *redresser* , comme la justice redressant ceux qui s'éloignent de la regle qui les doit guider.

Après donc tant de soins que l'on prend & en public & en particulier pour inspirer la vertu , vous étonnerez-vous , Socrate , & douterez-vous un moment que la vertu puisse être enseignée ? bien loin que cela doive vous surprendre , vous devriez être très-surpris que le contraire fût vrai.

Mais , direz-vous , d'où vient donc que beaucoup d'enfants des plus grands hommes deviennent de très-malhonnêtes gens ? En voici une raison bien claire : cela n'est pas fort étonnant , si ce que j'ai déjà posé est fixe & inébranlable , c'est - à - dire , s'il est vrai que tout homme soit indispensablement obligé d'avoir de la vertu (a) ,

(a) Il est obligé d'avoir de la vertu , & Dieu lui a donné une lumière capable de le conduire à la véritable source ; mais les sociétés & les villes n'examinent

afin que les sociétés & les villes subsistent. Si cela est , comme cela est sans doute , choisissez parmi toutes les autres sciences ou les autres professions qui occupent les hommes celle qu'il vous plaira , vous allez voir où j'en veux venir.

Supposons , par exemple , que cette ville ne puisse subsister si nous ne sommes tous joueurs de flûte (a). N'est-il pas vrai que nous nous adonnerons tous à la flûte , qu'en public & en particulier nous nous enseignerons les uns aux autres à en jouer , que nous reprendrons & châtierons ceux qui négligeront d'apprendre , & que nous ne leur ferons non plus mystere de cette science , que nous leur en faisons de celle de la justice & des loix ? car personne refuse-t-il d'enseigner aux autres ce qui est juste ? & tient-on cette science secrete , comme cela se pratique dans les autres arts ? non sans

Autre faux raisonnement. V. la rem.

pas s'il l'a véritablement ; il suffit pour elles qu'il la contrefasse , & qu'il vive comme s'il l'avoit. Le Sophiste raisonne toujours sur un faux principe.

(a) Ce Sophiste se trompe toujours. Il n'en est pas de la vertu comme des arts ; on est habile dans les arts , quoiqu'on n'y ait pas acquis la dernière perfection ; mais on n'est point vertueux si on n'a toute la vertu ; qu'une partie manque , tout manque. Protagoras va tomber tout-à-l'heure dans une manifeste contradiction.

doute ; & la raison de cela est , que la vertu & la justice de chaque particulier , sont utiles à tout le corps. Voilà pourquoi chacun est toujours porté à enseigner à son prochain tout ce qui regarde les loix & la justice. S'il en étoit de même dans l'art de la flûte , & que nous fussions tous également portés à enseigner aux autres sans aucune réserve , ce que nous en sçaurions , pensez-vous , Socrate , que les enfants des plus excellents joueurs de flûte deviendroient toujours plus excellents dans cet art , que les enfants des plus malhabiles ? Je suis persuadé que vous n'en croyez rien (a). Les enfants qui se trouveroient le plus heureusement nés pour cet art , seroient ceux qui y

(a) Protagoras se contredit par ce raisonnement ; car s'il n'y a que ceux qui sont heureusement nés qui acquièrent la perfection des arts , & que les hommes ne puissent changer une naissance peu heureuse , il s'ensuit de ce principe , que les hommes ne peuvent pas même donner la perfection des arts ; c'est une vérité constante. Comment donneroient-ils donc la vertu ? car il faut être aussi heureusement né pour la vertu. Qu'est-ce donc qu'être heureusement né ? c'est avoir sa raison moins altérée & moins corrompue : en cet état l'éducation cultive les semences naturelles que Dieu a semées dans notre ame , & Dieu par sa bénédiction les fait croître & les mene à leur parfaite maturité. Ce n'est donc ni la nature seule qui donne la vertu , ni le travail seul , ni les deux ensemble ; c'est Dieu ; car c'est lui qui corrige notre nature dépravée , & qui bénit notre travail.

feroient de plus grands progrès & qui s'y rendroient les plus illustres ; & les autres s'y fatigueroient inutilement, & n'y acquerroient jamais aucun nom , comme nous voyons tous les jours le fils d'un excellent joueur de flûte n'être qu'un médiocre écolier, & au contraire , le fils d'un ignorant , devenir un fort habile homme (a) ; mais en gros , ils sont assez bons , si vous les comparez avec les ignorants & avec ceux qui n'ont jamais manié une flûte. Tenez pour certain qu'il en est de même dans le cas présent ; tel qui vous paroîtra aujourd'hui le plus injuste de tous ceux qui sont nourris dans la connoissance des loix & dans la société civile , seroit un homme juste , & un homme même capable d'enseigner la justice , si vous le compariez avec des gens qui n'ont ni éducation , ni loix , ni tribunaux , ni juges ; qui ne seroient forcés par aucune nécessité à s'attacher à la vertu ; & qui , en un mot , ressembleroient à ces sauvages que Phé-

(a) On peut être habile dans les arts par comparaison ; mais on n'est pas vertueux de même. Nous pouvons être moins méchants que d'autres ; mais cela ne fait pas que nous soyons vertueux.

récratès (a) fit jouer l'année passée aux fêtes champêtres de Bacchus (b). Croyez-moi, si vous vous trouviez avec des hommes qui fussent comme les Misanthropes que ce Poëte introduit dans sa piece, vous vous trouveriez très-heureux de tomber entre les mains d'un Eurybatès & d'un Phrynondas (c), & vous soupireriez bien après la méchanceté de nos gens, contre laquelle vous déclamez tant aujourd'hui; mais votre mal ne vient que de trop d'aïse : parce que tout le monde enseigne la vertu comme il peut, il vous plaît

(a) Le Poëte Phérécratès avoit fait jouer une piece qui avoit pour titre *ἄγριοι, les sauvages* : & il y a de l'apparence qu'il y représentoit la vie malheureuse que menoient les premiers hommes avant qu'ils fussent unis par la société, & son but étoit de faire voir aux Grecs qu'il n'y avoit de bonheur pour eux, que d'être bien unis, & d'exécuter de bonne foi le traité de paix qui venoit de terminer une longue & funeste guerre.

(b) *Aux fêtes champêtres de Bacchus.* Il marque les fêtes champêtres, parce qu'il y avoit d'autres fêtes de Bacchus qu'on célébroit dans la ville au commencement du printemps, & les champêtres se célébroient aux champs à la fin de l'automne.

(c) Eurybatès & Phrynondas étoient deux scélérats insignes, qui avoient donné lieu aux proverbes, *action d'Euribatès, faire des actions d'Euribatès, & c'est un autre Phrynondas.* Le Sophiste se met ici à la raison Il est hors de doute que les hommes peuvent donner aux hommes la vertu qu'avoient ces deux scélérats.



de crier & de dire qu'il n'y a pas un seul maître qui l'enseigne. C'est comme si vous cherchiez en Grece un maître qui enseignât la langue Grecque, vous n'en trouveriez point : pourquoi ? parce que tout le monde l'enseigne. Véritablement, si vous cherchiez quelqu'un qui pût enseigner aux fils des artisans le métier de leurs peres avec la même capacité & avec la même suffisance que leurs peres mêmes, ou les maîtres jurés pourroient faire, j'avoue, Socrate, que ce maître ne seroit pas aisé à trouver ; mais d'en trouver qui puissent enseigner les ignorants, il n'y a rien de plus facile. Il en est de même de la vertu & de toutes les autres choses ; & quelque petit avantage qu'un autre homme ait sur nous pour nous pousser & nous avancer dans le chemin de la vertu, c'est toujours une chose très-considérable, & dont nous devons nous estimer très-heureux. Or, je suis certainement du nombre de ceux qui ont toutes les qualités nécessaires pour cela ; car je sçais mieux que qui que ce soit au monde, tout ce qu'il faut faire pour devenir parfaitement honnête hom-

Mais la vertu n'est pas le fait des ignorants.

Voilà l'orgueil du Sophiste.

me : & je puis dire , que je ne vole pas l'argent que je prends ; j'en mérite encore davantage , de l'aveu même de mes écoliers. C'est pourquoi voici le marché que je fais d'ordinaire : quand quelqu'un a appris de moi , s'il veut , il me paye ce qu'on a coutume de me donner ; sinon , il peut aller dans un temple , & après avoir juré que ce que je lui ai enseigné vaut tant , déposer la somme qu'il m'a destinée. Voilà , Socrate , quelle est la fable , & quelles sont les raisons simples , dont j'ai voulu me servir pour vous prouver que la vertu peut être enseignée , & que les Athéniens en sont tous persuadés ; & pour vous faire voir qu'il ne faut pas s'étonner si les enfants des plus grands hommes sont le plus souvent fort peu de chose , & si ceux des ignorants & des plus petits réussissent mieux , puisque même nous voyons que les fils de Polyclète qui sont de même âge que Xantippus & que Paralus , ne sont rien si on les compare avec leur pere , & ainsi de plusieurs autres enfants de nos plus grands maîtres. Mais pour ceux que je viens de nommer , il n'est

pas temps de les juger, il y a encore quelque espérance, & leur jeunesse est une ressource pour eux.

Après ce long & beau discours prononcé avec beaucoup d'ostentation & de faste, Protagoras s'est tu : & moi après avoir été long-temps interdit en homme charmé & ravi, je me suis mis à le regarder, comme s'il eût dû parler encore, & me dire des choses que j'attendois avec beaucoup d'impatience : mais voyant qu'il avoit fini effectivement, & ayant enfin repris mes esprits avec beaucoup de peine, je me suis tourné du côté d'Hippocrate. En vérité, Hippocrate, lui ai-je dit, je ne sçaurois vous exprimer toute l'obligation que je vous ai de m'avoir obligé à venir ici ; car pour rien du monde je ne voudrois n'avoir pas entendu Protagoras. Jusqu'ici j'avois toujours cru que ce n'étoit nullement par le secours & par les soins des hommes que nous devenions gens de bien : mais présentement je suis persuadé que c'est une chose purement humaine. Il n'y a qu'une petite difficulté qui me reste, & que Protagoras résoudra facilement, lui qui vient de nous démontrer de si belles choses. Si nous

Il reproche  
à tous ces  
grands ora-  
teurs qu'ils  
étoient un  
peu gâtés par  
le commier-  
ce qu'ils  
avoient avec  
les Sophistes.

consultions sur ces matieres quelqu'un de nos grands orateurs , peut-être nous tiendroient-ils des discours tout semblables & que nous croirions entendre un Périclès ou quelqu'un de ceux qui ont été les plus éloquents (a) ; & après cela , si nous leur faisons quelque objection , ils ne sçauroient que dire ni que répondre , & seroient muets comme un livre ; mais pour peu qu'on les interrogeât sur ce qu'ils auroient déjà dit , ils ne finiroient point , & seroient comme les vases d'airain qui étant une fois frappés , conservent long - temps leur son si on n'y met la main & qu'on ne les arrête ; car voilà justement ce que font nos orateurs , dès qu'on les touche , ils raisonnent à l'infini. Il n'en est pas de même de Protagoras ; car il est très-capable non-seulement de tenir de longs & de beaux discours , comme il vient de le faire voir , mais aussi de répondre précisément & en peu de mots aux questions qu'on lui fait , & d'en faire lui-même dont il

(a) Ce passage est glissant quand on n'a pas les temps devant les yeux , c'est-à-dire , quand on ne fait point d'attention à la date de ce Dialogue. C'est ce qui a trompé Henri Etienne qui l'a traduit comme si Périclès étoit encore en vie , au-lieu qu'il étoit mort depuis huit ou neuf ans.

ſçait attendre & recevoit comme il faut les réponſes, ce que peu de gens ſont en état de faire. Préſentement donc, Protagoras, lui ai-je dit, il ne ſ'en faut qu'une petite choſe que je ne ſois content ſur tout, & je ferai pleinement ſatisfait, quand vous aurez eu la bonté d'y répondre. Vous dites que la vertu peut être enſignée, & ſ'il y a quelque homme au monde que je puiſſe croire ſur cela, c'eſt vous (a). Mais je vous prie de me lever le ſcrupule que vous m'avez laiffé dans l'eſprit. Vous avez dit que Jupiter avoit envoyé aux hommes la pudeur & la juſtice : & dans tout votre diſcours vous avez parlé de la juſtice, de la tempérance, & de la ſaineté, comme ſi la vertu étoit une ſeule choſe qui embrâſât toutes ces qualités. Expliquez-moi donc très-exactement ſi la vertu eſt une, & ſi la juſtice, la tempérance, la ſaineté ne ſont que ſes parties, ou ſi toutes les qualités, que je viens de nommer, ne ſont que différents noms

(a) Socrate ne ſ'amuſe point à répondre à tous les ſophiſmes de Protagoras qui ſont trop ſenſibles. Il va tout d'un coup au nœud de la queſtion, qui conſiſte à connoître la nature de la vertu ; car la vertu étant bien connue, on verra clairement qu'il n'eſt pas poſſible aux hommes de l'enſeigner.

190      P R O T A G O R A S ,  
d'une seule & même chose. Voilà ce  
que je desire encore de vous.

Le Sophiste reconnoît que la vertu est une, mais qu'elle est composée de parties différentes. Semblables.

Il n'est rien de plus aisé, Socrate, que de vous satisfaire en ce point ; car la vertu est une, & ce sont là ses parties.

Mais, lui ai-je dit, sont-ce là ses parties, comme la bouche, le nez, les oreilles & les yeux sont les parties du visage ? ou bien sont-ce des parties, comme les parties de l'or, qui sont toutes de même nature que la masse, & qui ne different entre elles que par la quantité ?

Elles en sont parties, sans doute, comme la bouche & le nez sont parties du visage.

Mais, lui ai-je dit, les hommes acquierent-ils, les uns une partie de cette vertu, & les autres une autre ? ou faut-il nécessairement que celui qui en acquiert une, les ait toutes ?

Nullement, m'a-t-il répondu ; car vous voyez tous les jours des gens qui sont vaillants & justes, & d'autres qui sont justes sans être sages (a).

(a) Voilà le poison de cette doctrine qui n'est encore que trop répandue. On s'imagine que la vertu peut être partagée de manière qu'on a quelques-unes

Car la valeur & la sagesse ne sont que des parties de la vertu.

Affurément, m'a-t-il dit, & la plus grande de ses parties c'est la sagesse.

Et chacune de ses parties est différente de l'autre ?

Sans difficulté.

Et chacune a ses propriétés ? comme dans les parties du visage les yeux ne sont pas comme les oreilles & ont des propriétés, des facultés différentes, & ainsi de toutes ses autres parties, elles sont toutes différentes, & ne ressemblent ni par leur forme, ni par leurs qualités. En est-il de même des parties de la vertu, l'une ne ressemble-t-elle nullement à l'autre ? & en différent-elles absolument, par elles-mêmes & par leurs facultés ? il est évident qu'elles ne se ressemblent point du tout, s'il en est d'elles comme de l'e-

de ses parties, quoiqu'on n'ait pas les autres ; ce qui est contraire à toutes les lumières de la raison, comme cela a été expliqué dans l'argument. C'est pour combattre cette même erreur que Salomon avoit écrit dans l'Ecclésiaste, chap. 9. *Celui qui péchera en une chose perdra beaucoup de biens ; car c'est un des sens que S. Jérôme donne à ce passage. Il faut penser, dit-il, qu'un seul péché fait périr beaucoup de bonnes-œuvres précédentes ; & que toutes les vertus se suivent de manière, que celui qui en a une, les a toutes ; & que celui qui pèche en une chose est assujetti à tous les vices, sans exception.*

192      P R O T A G O R A S ,  
xemple dont nous nous sommes fer-  
vis.

Socrate , cela est très - certain , &  
l'exemple est juste.

La vertu , lui ai-je dit , n'a donc  
aucune autre de ses parties qui res-  
semble à la science , ni à la justice ,  
ni à la valeur , ni à la tempérance ,  
ni à la sainteté ?

Non sans doute.

Venez-donc , voyons vous & moi ,  
& examinons à fond la nature de cha-  
cune de ses parties. Commençons par  
la justice : est-ce quelque chose , ou  
n'est-ce rien ? pour moi je trouve que  
c'est quelque chose , & vous ?

Et moi aussi.

Socrate va  
prouver que  
la justice &  
la sainteté ne  
sont qu'une  
même chose.

Si quelqu'un s'adressoit donc à vous  
& à moi , & qu'il nous dit , Protagoras  
& Socrate , expliquez-moi , je vous  
prie , ce que c'est que vous venez de  
nommer , *la justice* , est-ce quelque  
chose de juste ou d'injuste ?

Je lui répondrais sans balancer ,  
que c'est quelque chose de juste : ne  
répondriez-vous pas comme moi ?

Assurément.

La justice consiste donc selon vous ,  
nous dirait-il , à être juste ?

Nous dirions qu'oui , n'est-ce pas ?

Sans



Sans doute, Socrate.

Et s'il nous demandoit après cela : Ne dites-vous pas aussi qu'il y a une Sainteté ? Nous lui dirions tout de même qu'oui ?

Assurément.

Vous soutenez que c'est quelque chose, continueroit-il : Qu'est-ce donc ? Est-ce d'être saint ou d'être profane ? Pour moi je vous avoue, Protagoras, qu'à cette question je me mettrois tout de bon en colere, & que je dirois à cet homme : Parlez mieux, je vous prie ; qu'est-ce qu'il y auroit de saint si la sainteté même n'étoit pas sainte ? Ne répondriez-vous pas comme moi ?

Je vous en assure, Socrate.

Si après cela, continuant de nous questionner, il nous disoit : Mais qu'avez-vous dit il n'y a qu'un moment ? ai-je mal entendu ? il me semble que vous avez dit que les parties de la vertu étoient toutes différentes, & que l'une n'étoit jamais comme l'autre. Pour moi, je lui répondrois : Vous avez raison de soutenir que cela a été dit ; mais si vous pensez que c'est moi qui l'ai dit, vous avez mal entendu ; car c'est Protagoras qui l'a avancé, je n'ai fait que l'interroger : il ne manque-

194     P R O T A G O R A S ,  
roit pas sans doute de s'adresser à  
vous. Protagoras, vous diroit-il, con-  
venez-vous de ce que Socrate me dit ?  
est-ce vous seul qui assurez qu'aucune  
des parties de la vertu n'est l'une com-  
me l'autre ? est-ce là votre principe ?  
Que lui répondriez-vous, Protagoras ?

Force me feroit de l'avouer, Socrate.

Et après cet aveu, que pourrions-  
nous lui répondre, s'il continuoit ses  
questions, & qu'il nous dît : Selon  
vous donc, ni la sainteté n'est une  
chose juste, ni la justice une chose  
sainte ; mais la justice est profane, &  
la sainteté est injuste ; le juste est donc  
profane & impie ? Que lui répon-  
drions-nous, Protagoras ? Je vous  
avoue que pour ma part je lui répon-  
drois que je tiens la justice sainte, &  
la sainteté juste ; & si vous ne m'en  
empêchiez même, j'assurerois pour  
vous que vous êtes persuadé que la  
justice est la même chose que la sain-  
teté, ou du-moins une chose très-  
semblable, & que la sainteté est la  
même chose que la justice, ou comme  
la justice. Voyez donc si vous m'em-  
pêcheriez de répondre cela pour vous,  
ou si vous m'en avoueriez.

Je ne vous en avouerois point, So-

Car cela de-  
vroit être né-  
cessairement,  
si les parties  
de la vertu  
étoient dif-  
semblables.

*De la justice  
est la même chose que la sainteté  
ou du-moins une chose très-semblable*

crate, car cela ne me paroît pas vrai au fond, & nous ne devons pas accorder si légèrement que la justice soit sainte, & que la sainteté soit juste : il y a quelque différence entr'elles ; mais qu'est-ce que cela fait ? si vous voulez, je consens que la justice soit sainte & que la sainteté soit juste.

Comment *si je veux*, lui ai-je dit, je n'ai que faire de cela ; ce n'est point un *si je veux* qu'il est question de réfuter ici, c'est vous ou moi, c'est notre persuasion ou notre principe ; & pour nous réfuter, il faut ôter ce *si*, qui ne fait qu'obscurcir la vérité & rendre inutiles les preuves.

Car c'est combattre une chimere que de combattre des suppositions.

On peut dire pourtant, a-t-il répondu, que la justice ressemble en quelque chose à la sainteté (a) ; car une chose ressemble toujours à une autre en quelque façon. Le blanc ressemble en quelque sorte au noir, le dur au mou, & ainsi de toutes les autres choses qui paroissent le plus contraires entre elles ; ces parties mêmes dont nous sommes convenus qu'elles

(a) Méchante défaite du Sophiste qui veut établir entre les parties de la vertu, une ressemblance éloignée & presque insensible pour s'empêcher de reconnoître celle qui est très-prochaine, très-naturelle & très-sensible.

ont chacune des propriétés, des facultés différentes, & que l'une n'est pas comme l'autre, je veux dire les parties du visage; si vous y prenez bien garde, vous trouverez qu'elles se ressemblent tant soit peu, & qu'elles sont en quelque façon l'une comme l'autre; & de cette manière vous pourrez fort bien prouver, si vous voulez, que toutes choses sont semblables entr'elles; mais il n'est pourtant pas juste d'appeller semblables des choses qui n'ont entr'elles qu'une petite ressemblance, comme il n'est pas juste non plus d'appeller dissemblables celles qui ne diffèrent que fort peu. Comme une légère ressemblance ne rend pas les choses semblables, à proprement parler, une petite différence ne les rend pas non plus dissemblables.

Etonné du discours de ce Sophiste, je lui demande: Le juste & le saint vous paroissent-ils donc n'avoir entr'eux qu'une légère ressemblance?

Cette ressemblance, Socrate, n'est pas si légère que je l'ai dit, mais aussi n'est-elle pas si grande que vous le dites.

Eh bien, lui ai-je dit, puisque vous me paroissez de si mauvaise humeur

contre cette fainteté & contre cette justice, laissons-les là, & prenons-en d'autres. Que pensez-vous de la folie (a) ? n'est-ce pas une chose entièrement contraire à la sagesse ?

*Socrate va prouver que la tempérance & la modération sont la même chose que la sagesse, puisqu'elles sont contraires à la folie ; car un contraire ne peut avoir qu'un contraire ; & ainsi la tempérance, la modération & la sagesse sont des parties similaires de la vertu ; & par conséquent, &c.*

Il me le semble.

Quand les hommes se conduisent bien & utilement, ne vous paroissent-ils pas plus tempérants & plus modérés que quand ils font tout le contraire ?

Sans contredit.

Ils sont donc modérés par la modération ?

Cela ne se peut autrement.

Et ceux qui ne se conduisent pas bien, agissent follement, & ne sont nullement modérés dans leur conduite ?

J'en tombe d'accord.

Agir follement est donc opposé à agir modérément ?

Il en est convenu.

Ce qui est fait follement vient de la

(a) Socrate va prouver que la tempérance & la modération sont la même chose que la sagesse, puisqu'elles sont contraires à la folie ; car un contraire ne peut avoir qu'un contraire ; & ainsi la tempérance, la modération & la sagesse sont des parties similaires de la vertu ; & par conséquent, &c.

198      P R O T A G O R A S ,  
folie , & ce qui est fait modérément  
vient de la modération ?

Cela est vrai.

Ce qui part de la force est fort , &  
ce qui part de la foiblesse est foible ?

Affurément.

C'est par la vîtesse qu'une chose est  
vîte , & elle est lente par la lenteur ?

Sans doute.

Et tout ce qui se fait de même , se  
fait par le même , comme le contraire  
se fait par le contraire ?

Sans difficulté.

Oh ! voyons donc , ai-je dit ; n'y  
a-t-il pas quelque chose qu'on appelle  
beau ?

Oui.

Ce beau a-t-il un autre contraire que  
le laid ?

Non.

N'y a-t-il pas quelque chose qu'on  
appelle bon ?

Oui.

Ce bon a-t-il un autre contraire que  
le mauvais ?

Non , il n'en a point d'autre.

Dans la voix , n'y a-t-il pas un ton  
qu'on appelle aigu ?

Oui.

Et cet aigu a-t-il d'autre contraire que la grave?

Non.

Chaque contraire n'a donc qu'un seul contraire, & il n'en a pas plusieurs?

Je l'avoue.

Voyons donc, faisons une récapitulation des choses dont nous sommes convenus. Nous sommes convenus,

1°. Que chaque contraire n'a qu'un seul contraire.

2°. Que les contraires se font par les contraires.

3°. Que ce qui est fait follement se fait d'une manière toute contraire à ce qui est fait modérément.

4°. Que ce qui est fait modérément vient de la modération, & ce qui est fait follement vient de la folie.

Il en est tombé d'accord.

Ce qui se fait donc d'une manière contraire, doit être fait par le contraire. Ce qui se fait modérément se fait par la modération, & ce qui se fait follement se fait par la folie, d'une manière contraire, & toujours par les contraires.

*Donc si  
un contraire  
est produit  
par un  
autre*

Car les contraires produisent toujours les contraires, comme les mêmes produisent les mêmes.

Assurément.

La modération est donc contraire à la folie ?

Il me le semble.

Vous vous souvenez pourtant que vous êtes convenu tantôt que la sagesse étoit contraire à la folie.

Et qu'un contraire n'avoit qu'un contraire.

Cela est vrai.

Duquel donc de ces deux principes nous départirons-nous, mon cher Protagoras ? sera-ce de celui-ci, qu'un contraire n'a qu'un contraire ? ou de celui que nous assurons tantôt, que la sagesse est autre chose que la tempérance ou la modestie, qu'elles sont chacune des parties de la vertu, & qu'avec ce qu'elles sont différentes, elles sont aussi dissemblables, & par leur nature & par leurs effets, comme les parties du visage ? Auquel de ces deux principes renoncerons-nous ? car ils ne sont pas bien d'accord, & ils font une horrible dissonance. Eh ! comment pourroient-ils s'accorder, s'il faut nécessairement qu'un contraire n'ait qu'un contraire, & n'en puisse avoir plusieurs, & qu'il se trouve cependant que la folie ait deux con-

*traires, & que la sagesse ait deux contraires.*



traïres, qui font la sagesse & la tempérance? cela ne vous paroît-il pas ainsi, Protagoras? Il en est tombé d'accord malgré lui.

Il faut donc de toute nécessité que la sagesse & la tempérance ne soient qu'une seule & même chose; comme nous avons trouvé tantôt que la justice & la sainteté l'étoient à-peu-près. Mais ne nous lassons point, mon cher Protagoras, & examinons le reste. Je vous demande: Un homme qui fait une injustice, est-il prudent en ce qu'il est injuste?

Pour moi, Socrate, m'a-t-il dit, j'aurois honte de l'avouer; cependant, c'est l'opinion du peuple.

Eh bien, voulez-vous que je m'adresse au peuple, ou que je parle à vous?

Je vous en prie, m'a-t-il dit, ne vous adressez qu'au peuple.

Cela m'est égal, ai-je dit, pourvu que ce soit vous qui répondiez; car il ne m'importe que vous pensiez cela ou cela; je n'examine que l'opinion: mais il peut bien se faire qu'en examinant l'opinion, c'est moi-même que j'examine, & quelquefois aussi celui qui me répond.

Car le peuple croit qu'il y a bien des injustices prudentes, lorsqu'elles sont utiles.

*Protagoras  
is hard  
to answer  
question  
is not very far*

Sur cela, Protagoras a fait un peu le difficile, dédaignant d'être ainsi questionné, & disant que la matiere étoit épineuse; mais enfin il a pris son parti, & s'est résolu à me répondre. Je lui ai donc dit : Protagoras, répondez, je vous prie, à ma première question. Parmi ceux qui font des injustices, y en a-t-il qui vous paroissent prudents ?

Je veux qu'il y en ait, m'a-t-il dit.

Etre prudent, n'est-ce pas être sage ?

Oui.

Etre sage, est-ce avoir des vues saines, & prendre le meilleur parti dans l'injustice même ?

Je vous l'accorde.

Mais les injustes prennent-ils le bon parti, lorsqu'ils réussissent bien ou lorsqu'ils réussissent mal ?

Lorsqu'ils réussissent bien.

Vous tenez donc qu'il y a de certains biens ?

Affurément.

Vous appelez donc biens, ceux qui sont utiles aux hommes ?

Oui, de par Jupiter, & souvent aussi ceux qui ne sont pas utiles aux hommes, je ne laisse pas de les appeler des biens ?

Ce Sophiste est très fâché que Socrate lui ait arraché cet aveu, qu'il appelle bien ce qui est utile.

Le ton dont il m'a parlé m'a fait connoître qu'il étoit aigri, dans un grand désordre, & tout prêt à s'emporter; le voyant en cet état, j'ai voulu le ménager: je l'ai donc interrogé avec un peu plus de précaution & de retenue. Protagoras, lui ai-je dit, appelez-vous biens ceux qui ne sont utiles à aucun homme, ou ceux qui ne sont utiles en aucune façon?

Nullement, Socrate (a); car j'en reconnois plusieurs qui sont absolument inutiles aux hommes, comme certains breuvages, certains aliments, certaines médecines, & mille autres de même nature; & j'en reconnois d'autres qui leur sont utiles. Il y en a qui sont indifférents aux hommes, & qui sont fort bons aux chevaux. Il y en a qui ne sont utiles qu'aux bœufs, & d'autres qui ne sçauroient servir qu'aux chiens. Telle chose est inutile aux animaux, qui est bonne pour les arbres. Bien plus, ce qui est bon pour la racine, est souvent mauvais pour les surgeons, que vous feriez mourir si vous

(a) Protagoras sent bien où Socrate en veut venir, & pour échapper à ses prises, il se jette dans toutes ces distinctions, où en étalant une science impertinente il éloigne la principale question.

*Plus est*  
*raisonnable, plus*  
*il est utile à la vie.*

les en couvriez. Sans aller plus loin, l'huile est la plus grande ennemie de toutes les plantes & de la peau de tous les animaux, & elle est fort bonne pour la peau de l'homme; tant il est vrai que ce qu'on appelle bon est divers; car l'huile même, dont je parle, est bonne aux parties extérieures de l'homme, & très-mauvaise aux intérieures. Voilà pourquoi les médecins défendent absolument aux malades d'en manger, ou ne leur en donnent que très-peu, & seulement pour corriger la mauvaise odeur de certaines choses qu'ils leur font prendre.

*Amable est*  
*le cœur de l'homme.*

Protagoras ayant ainsi parlé, tous les assistants ont battu des mains, comme s'il avoit dit des merveilles; & moi, prenant la parole: Protagoras, lui ai-je dit, je suis un homme fort oublieux de mon naturel, & lorsque quelqu'un me fait de longs discours, tout aussi-tôt je ne me souviens plus du sujet de la dispute. Comme donc si j'avois l'oreille un peu dure, & que vous voulussiez vous entretenir avec moi, vous vous résoudriez à me parler un peu plus haut que vous ne parlez aux autres, accommodez-vous de même au défaut

que j'ai : & puisque vous avez affaire à un homme qui a la mémoire fort courte , abrégez vos réponses , si vous voulez que je vous suive.

Comment voulez vous que j'abrege mes réponses ? voulez vous que je les fasse plus courtes qu'il ne faut ?

Non , lui ai je dit.

C'est donc aussi courtes qu'il faut ?

C'est cela même.

Mais qui en fera le juge , & à quelle mesure les taillerons-nous ? fera-ce à la mienne , ou à la vôtre ?

J'ai toujours oui dire , Protagoras , que vous étiez très-capable , & que vous pouviez rendre de même les autres très capables de faire des discours aussi longs & aussi courts qu'on voudroit , & que comme personne n'est si abondant , si étendu que vous quand il vous plaît , personne n'est non plus si resserré & ne peut s'expliquer en moins de paroles. Si vous voulez donc que je jouisse de votre entretien , servez-vous avec moi de la dernière manière ; peu de paroles , je vous en conjure.

Socrate , m'a-t-il dit , j'ai eu affaire à beaucoup de gens en ma vie , & aux plus haut hupés ; il n'est pas que vous n'avez oui parler de mes dispu-

tes , mais si j'avois fait ce que vous voulez que je fasse aujourd'hui , & que je me fusse laissé tailler mes discours par mes antagonistes , jamais je n'aurois remporté sur eux de si grands avantages , & le nom de Protagoras n'auroit jamais été si célèbre parmi les Grecs.

A cette , réponse j'ai bien connu que cette maniere de répondre précisément à des questions ne lui plaisoit pas , & qu'il ne se résoudroit jamais à subir l'interrogatoire. Voyant donc que je ne pouvois plus être de cette conversation : Protagoras , lui ai-je dit , je ne vous presse point de vous entretenir avec moi malgré vous , & de prendre une méthode qui vous est désagréable ; mais si vous voulez me parler , c'est à vous de vous proportionner à moi , & de parler de maniere que je puisse vous suivre : car , à ce que tout le monde dit , & comme vous le dites vous même , il vous est tout égal de faire des discours longs ou courts ; vous êtes très-habile , il n'y a rien à dire. Pour moi il m'est impossible de suivre ces discours si diffus. Je voudrois bien en être capable , mais on ne se fait pas soi-même ; & puisque cela vous est indifférent , c'étoit à vous d'avoir

Il a raison , car on auroit bientôt découvert son ignorance.

Socrate n'aimeoit pas les longs discours , car ils ne font qu'embrouiller la matière.

pour moi cette complaisance , afin que notre conversation pût continuer. Présentement , puisque vous ne voulez pas l'avoir , & que je n'ai pas le temps de vous entendre si longuement , car il faut que je m'en aille : adieu , je m'en vais , quelque plaisir que m'eussent fait sans doute vos dissertations curieuses. En même temps je me suis levé comme pour me retirer ; mais Callias me prenant d'une main par le bras , & de l'autre me retenant par le manteau , nous ne vous laisserons point aller , Socrate , m'a-t-il dit ; car si vous partez , voilà qui est fini , il n'y a plus de conversation. Je vous conjure donc au nom de Dieu de demeurer ; car il n'y a rien que je sois si aise d'entendre que votre dispute : je vous le demande , faites-nous ce plaisir.

Je lui ai répondu tout levé comme j'étois pour sortir , Fils d'Hipponicus , j'ai toujours admiré l'amour que vous avez pour les sciences , je l'admire encore aujourd'hui , & je vous en loue. Assurément je vous ferois de tout mon cœur le plaisir que vous me demandez , si vous me demandiez une chose possible. Mais comme si vous me commandiez de suivre à la course

Il faut des questions courtes & des réponses précises, pour bien expliquer des vérités.

Ce Crifon d'Himere avoit remporté trois fois de fuite le prix de la courfe du ftade.

un Crifon d'Himere ou quelqu'un de ceux qui franchiffent des fix fois de fuite le ftade, ou quelque courier, je vous dirois, Callias, je ne demanderois pas mieux que d'avoir toute la légéreté néceffaire, je le fouhaiterois plus que vous; mais cela eft impoffible: fi vous voulez nous voir courir Crifon & moi, obtenez de lui qu'il fe proportionne à ma foibleffe, car je ne fçaurois aller fort vîte, & il dépend de lui, d'aller lentement. Je vous dis de même en cette occafion; fi vous voulez nous entendre, Protagoras & moi, priez-le de me répondre en peu de mots, comme il avoit déjà commencé; car autrement quelle forte de converfation fera-ce donc? Jusqu'ici j'ai toujours oui dire & toujours cru que s'entretenir avec fes amis, & haranguer, étoient deux chofes très-différentes.

Callias fe fent un peu du commerce qu'il avoit eu avec les Sophiftes qu'il logeoit chez lui. il aime les longs difcours.

Cependant, Socrate, m'a dit Callias, il me femble que Protagoras demande une chofe fort jufté, lorsqu'il demande qu'il lui foit permis de parler tant qu'il lui plaira; comme à vous de dire tout ce que vous voudrez; la condition eft égale.

Vous vous trompez, Callias, a dit



Alcibiade, cela n'est point du tout égal; car Socrate confesse qu'il n'a point cette abondance, cette affluence de paroles, & il cede cet avantage à Protagoras; mais pour ce qui est de l'art de la dispute, & de sçavoir bien interroger & bien répondre, oh pour cela, je serai bien surpris s'il le cede ni à Protagoras ni à qui que ce soit. Que Protagoras confesse donc à son tour avec la même ingénuité, qu'il est en ce point plus foible que Socrate, voilà qui suffit (a); mais s'il se vante de lui tenir tête, qu'il entre donc en lice à armes égales, c'est-à-dire, interrogeant & étant interrogé, sans s'étendre à l'infini & sans divaguer sur chaque demande, pour embrouiller le discours, pour éviter de répondre & pour faire perdre à l'auditeur l'état de la question; car pour ce qui est de Socrate, je suis sa caution qu'il n'oubliera rien; il se moque quand il dit qu'il est oublieux. Ainsi il me semble que sa demande est la plus raisonnable, car dans la dispute, il faut que

(a) Voilà justement le caractère d'Alcibiade, il s'imagine que Socrate ne dispute que par vanité, & que pourvu que Protagoras se reconnoisse inférieur, Socrate n'a plus rien à prétendre.

210 PROTAGORAS,  
chacun parle & dise son sentiment.

A ces mots d'Alcibiade, Critias prenant la parole & s'adressant à Prodicus & à Hippias : Il me semble, mes amis, leur a-t-il dit, que Callias s'est déclaré ouvertement pour Protagoras, & qu'Alcibiade est un opiniâtre qui ne cherche qu'à disputer & qu'à aigrir les esprits. Pour nous, ne nous brouillons point en prenant parti, les uns pour Protagoras, & les autres pour Socrate : joignons plutôt nos prieres pour obtenir d'eux, qu'ils ne quittent pas en si beau chemin, & qu'ils continuent une conversation si agréable.

Devoir de  
ceux qui as-  
sistent à une  
dispute.

Vous parlez parfaitement bien, Critias, a dit Prodicus : tous ceux qui assistent à une dispute doivent être neutres, mais non pas indifférents ; car ces deux choses ne doivent pas être confondues ; c'est être neutre que de donner à chacun toute l'attention qu'il demande ; & c'est n'être pas indifférent quand on réserve son suffrage pour celui qui a raison. Pour moi si vous vouliez suivre mes conseils, Protagoras, & vous Socrate, voici une chose dont je voudrois que vous convinssiez entre vous, c'est de disputer

& non pas de quereller ; car les amis disputent entre eux pour s'instruire , & les ennemis querellent pour se déchirer : par ce moyen cette conversation nous feroit à tous très-agréable & très-utile. Premièrement le fruit que vous en tireriez de votre côté, ce feroit , je ne dis pas nos louanges, mais notre estime : or l'estime est un hommage sincere que rend une ame véritablement touchée & persuadée, au-lieu que la louange n'est le plus souvent qu'un son vain & trompeur que la bouche prononce contre les propres sentimens du cœur ; & nous autres auditeurs, nous en retirerions, non ce qu'on appelle un certain plaisir (a), mais une satisfaction réelle & sensible ; car la satisfaction est le contentement de l'esprit qui s'instruit & qui acquiert la sagesse & la prudence ; au-lieu que le plaisir n'est, à proprement parler, que le chatouillement des sens.

Différence  
entre l'estime  
& la louan-  
ge.

*Handwritten notes:*  
je ne dis pas nos louanges  
mais notre estime

(a) Il paroît par ce passage que les Grecs mettoient quelque sorte de différence entre *εὐφραίνεσθαι*, & *ἡδεσθαι*, que par le premier ils marquoient les voluptés de l'esprit, & par l'autre les voluptés du corps. Cela n'étoit pas toujours exactement observé : mais au fond ces mots sont déterminés à ce sens par leur racine.

La plupart des auditeurs ont extrêmement applaudi à ce discours de Prodicus; & le sage Hippias prenant ensuite la parole, a dit? Mes amis, je vous regarde tous tant que vous êtes ici, comme parents, amis & citoyens d'une même ville, non par la loi, mais par la nature; car par la nature (b), le semblable est lié avec son semblable. Mais la loi, qui est le tyran des hommes, force & violente la nature en une infinité d'occasions. Ce seroit une chose bien honteuse que nous, qui connoissons parfaitement la nature des choses, & qui passons pour les plus habiles des Grecs, nous fussions venus dans Athenes, qui pour les sciences doit être regardée comme l'auguste Prytanée de la Grece, & que nous nous fussions assemblés dans la plus grande & la plus riche maison de la ville, pour n'y rien faire qui soit digne de notre réputation, & pour nous amuser à chicaner & à contester comme les plus ignorants des hommes. Je vous

(b) Car la loi établit diverses communautés qui sont opposées les unes aux autres, au lieu que la nature unit tout ce qui est de même espece. Il y a donc dans la nature humaine un principe d'union.

conjure donc , Protagoras , & vous , Socrate , & je vous conseille , comme si nous étions ici vos arbitres pour vous régler , de prendre un tempérament & un milieu. Socrate , ne vous attachez pas trop rigoureusement à la méthode sèche & concise du dialogue , si ce n'est que Protagoras y donne les mains. Laissez-lui quelque liberté , & lâchez les rênes à ses discours , afin qu'ils nous paroissent plus magnifiques & plus sublimes ; & vous Protagoras , n'enfilez pas tellement les voiles de votre éloquence , que vous vous laissez emporter dans la haute mer , & que vous perdiez la terre de vue. Il y a un milieu entre ces deux extrêmes. C'est pourquoi si vous m'en croyez , vous choisirez un modérateur , un président qui vous obligera tous deux à vous tenir dans les bornes.

Cet expédient a plu à toute la compagnie. Callias m'a répété qu'il ne me laisseroit pas sortir , & l'on m'a pressé de nommer moi même le président : je m'en suis défendu , en disant qu'il y auroit de la honte pour nous à prendre un modérateur de nos discours ; car , ai-je dit , celui que nous choisirons sera , ou notre inférieur ou no-

tre égal. S'il est notre inférieur , il n'est pas juste que le plus malhabile fasse la loi au plus sçavant : & s'il est notre égal , il pensera comme nous , & ce choix deviendra tout à fait inutile. Mais , dira - t - on , vous nommerez un plus habile homme que vous ; cela est aisé à dire , mais dans la vérité je ne pense pas qu'il soit possible de trouver un plus habile homme que Protagoras , & si vous en choisissiez un qui ne vaille pas mieux que lui , & que vous prétendiez pourtant meilleur , vous voyez vous - même quel dégoût vous donnez à un homme de ce mérite , en le soumettant à un tel modérateur ; car pour moi , cela ne m'importe en aucune manière , ce n'est pas mon intérêt qui me fait parler , je suis tout prêt à renouer notre conversation pour vous satisfaire. Que si Protagoras ne veut pas répondre , qu'il interroge , je répondrai , & en même temps je tâcherai de lui montrer la manière dont je crois que doit répondre tout homme qui est interrogé. Quand j'aurai répondu autant de temps qu'il lui aura plu de me questionner , il me permettra de l'interroger à mon tour , & il me répondra de la

même maniere. Que s'il fait quelque difficulté de me répondre, alors nous nous joindrons vous & moi pour lui demander la grace que vous me demandez présentement, qui est de ne pas rompre la conversation, & il n'est pas nécessaire de nommer pour cela un modérateur; au-lieu d'un, nous en aurons plusieurs, car vous le ferez tous.

Tout le monde a trouvé que c'étoit ce qu'il falloit faire. Protagoras n'en étoit pas trop d'humeur: mais enfin il a été obligé de se rendre, & de promettre qu'il interrogeroit le premier, & que quand il feroit las d'interroger, il me renverroit la bale, & répondroit à son tour d'une maniere précise & sans s'écarter. †

Il a donc commencé de cette maniere.

Il me semble, Socrate, que la meilleure partie de l'érudition consiste à être extrêmement versé dans la lecture des Poëtes (a); c'est-à-dire, à entendre si bien tout ce qu'ils disent, qu'on soit en état de discerner ce qui est bien

(a) Les Sophistes se piquoient d'entendre parfaitement les Poëtes, & on va voir la différence qu'il y a sur cela entre un Sophiste & un homme véritablement sçavant.

dit d'avec ce qui est mal dit, d'en rendre raison & de le faire sentir à tout le monde. Ne craignez pas que je m'éloigne du sujet de notre dispute ; ma question roulera toujours sur la vertu. Toute la différence qu'il y aura, c'est que je vous transporterai dans le pays de la poésie. Simonide dit en quelque endroit en s'adressant à Scopas fils de Créton le Theffalien : *Il est bien difficile de devenir vertueux véritablement, & d'être dans la vertu comme un cube, c'est-à-dire, que ni nos démarches, ni nos actions, ni nos pensées ne nous ébranlent, ne nous tirent jamais de cette assiette, & qu'elles ne méritent ni le moindre reproche, ni le moindre blâme.* Vous souvenez-vous de cette piece, ou voulez-vous que je vous la dise ?

Cela n'est pas nécessaire, lui ai-je dit, je m'en souviens & je l'ai étudiée avec grand soin.

Vous avez raison ; mais cette piece vous paroît-elle bien ou mal faite ?

Elle me paroît parfaitement bien faite & d'un très-grand sens.

Mais appellerez-vous cette piece bien faite, si le Poëte s'y contredit ?

Non sans doute.

Oh ! une autre fois, examinez mieux  
les



les choses , m'a-t-il dit , & prenez y garde de plus près ?

Pour celle-là , mon cher Protagoras , lui ai-je répondu , je crois l'avoir suffisamment examinée.

Puisque vous l'avez si bien examinée , vous sçavez donc qu'il dit dans la suite : *Le mot de Pittacus ne me plaît point du tout , quoique Pittacus soit un des sages ; car il dit qu'il est difficile d'être vertueux.* Comprenez-vous que le même homme dise cela , après ce qu'il a dit plus haut ?

Oui je le comprends.

Et vous trouvez que ces deux passages s'accordent ?

Oui , Protagoras , lui ai-je dit ; & en même-temps , de peur qu'il ne passât à d'autres choses , je lui ai demandé : Et vous , est-ce que vous ne trouvez pas qu'ils s'accordent ?

Comment pourrois-je trouver qu'un homme s'accorde avec lui-même , quand il souffle le froid & le chaud ? D'abord il a établi ce principe , *qu'il est difficile de devenir vertueux ;* & un moment après , il oublie ce beau principe , & en rapportant le même mot , dit dans son sens par Pittacus , *qu'il est bien difficile d'être vertueux* , il le blâ-

me , & il dit en propres termes , que ce sentiment ne lui plaît en aucune maniere , & c'est pourtant le sien. Ainsi lorsqu'il condamne un Auteur qui ne dit que ce qu'il a dit lui-même , il se coupe manifestement la gorge , & il faut nécessairement qu'il dise mal , ou là ou ici.

Il n'a pas eu plutôt parlé qu'il s'est élevé un grand bruit , & que tous les auditeurs se sont mis à le louer ; & moi , je l'avoue , comme un athlete qui auroit reçu un grand coup , j'ai été si étourdi , que je n'ai ni vu ni entendu , & que la tête m'a tourné , tant du bruit qu'on a fait , que de ce que je lui ai entendu dire. Enfin , car il faut vous dire la vérité , pour avoir le temps d'approfondir le sens du poëte , je me suis tourné du côté de Prodicus , & lui adressant la parole : Prodicus , lui ai-je dit , Simonide est votre compatriote , il est donc juste que vous veniez à son secours ; & je vous y appelle , comme Homere feint que le Scamandre vivement pressé par Achile , appelle à son secours le Simois , en lui disant :

Car Prodicus étoit de Céos comme Simonide.

Repoussons vous & moi ce terrible ennemi.

Je vous dis de même, prenons bien garde que Protagoras ne renverse Simonide. La défense de ce Poëte dépend de votre habileté qui vous fait si subtilement distinguer *la volonté & le desir*, comme deux choses très-différentes (a). C'est cette même habileté qui vous a fourni quantité de belles choses que vous venez de nous enseigner. Voyez donc si vous serez de mon sentiment, car il ne me paroît point du tout que Simonide se contredise. Mais dites-moi le premier, je vous prie, ce que vous pensez. Trouvez-vous qu'*être & devenir*, soient la même chose, ou deux choses différentes?

Belle demande! deux choses très-différentes, assurément, a répondu Prodicus.

Dans les premiers vers donc, Simonide déclare sa pensée, en disant, qu'*il est très-difficile de devenir véritablement vertueux*.

Vous dites vrai, Socrate.

Et il blâme Pittacus, non comme le pense Protagoras, d'avoir dit la

(a) Le fort des Sophistes étoient les distinctions. Socrate va mettre Prodicus en train d'en faire; & pendant qu'il le mene bien, Prodicus parle à merveilles: mais dès qu'il lui tend un piège, le Sophiste ne manque pas d'y tomber.

même chose que lui , mais d'en avoir dit une très-différente. En effet , Pitracus n'a pas dit comme Simonide , qu'il est difficile de devenir vertueux , mais d'être vertueux. Or , mon cher Protagoras , être & devenir , ne font pas la même chose (a) , de l'aveu même de Prodicus ; & s'ils ne sont pas la même chose , Simonide ne se contredit nullement. Peut-être que Prodicus lui-même & plusieurs autres entrant dans la pensée de Simonide , diroient avec Hésiode , qu'il est très-difficile de devenir vertueux ; *car les Dieux ont mis la sueur au devant de la vertu : mais quand on est parvenu au sommet de la montagne où elle habite , alors quoiqu'elle soit bien difficile , il est aisé de la posséder.*

C'est un passage d'Hésiode , dans son Poëme des Œuvres & des jours , v. 217.

Prodicus , m'ayant entendu parler ainsi , m'a extrêmement loué. Mais Protagoras , prenant la parole : Votre explication , Socrate , m'a-t-il dit , est encore plus vicieuse que le texte , & le remède pire que le mal.

J'ai donc bien mal fait à votre compte , Protagoras , lui ai-je répondu :

(a) Car être , marque un état fixe , & devenir , marque un changement , un passage d'un état à un autre.

& je suis un plaifant médecin, puis-  
qu'en voulant guérir un mal, je fais  
qu'il empire.

Cela est comme je vous le dis,  
Socrate.

Comment cela ?

C'est, dit il, que le Poëte seroit un  
impertinent & un ignorant, s'il avoit  
dit de la vertu comme d'une chose  
vile, méprifable ou mauvaife (a), qu'il  
est aisé de la posséder, car tout le  
monde convient que cela est très-  
difficile.

Etonné de cette chicane : En vérité,  
dis-je, Protagoras, nous sommes bien  
heureux que Prodicus soit présent à  
notre dispute; car je m'imagine que  
vous êtes bien persuadé que la science  
de Prodicus est une de ces sciences di-  
vines, que vous appelez de l'ancien  
temps, & qui n'est pas seulement du  
sicle de Simonide, mais beaucoup plus  
ancienne encore. Vous êtes assurément

Cela est  
fondé sur ce  
que Protago-  
ras a dit au  
commence-  
ment, en  
parlant de  
l'ancienneté  
de l'art des  
Sophistes.

(a) Protagoras prend ici le change selon la bonne  
coutume des Sophistes, & au-lieu de démontrer la pré-  
tendue contradiction de Simonide, il se jette sur  
Hésiode qui dit qu'il est aisé de posséder la vertu,  
& il lui fait faire sur cela une chicane très-ridicule.  
Voilà le caractère des Sophistes. Ils étoient au fond  
très-ignorants; mais avec quelque lecture qui leur  
avoit gâté l'esprit, & qu'ils soutenoient par beaucoup  
d'impudence, ils se faisoient admirer des fots.

222      P R O T A G O R A S ,  
très-habile dans beaucoup d'autres  
sciences , mais pour celle-là , vous  
m'en paroissez peu instruit. Pour moi ,  
je puis dire que j'en ai quelque tein-  
ture , parce que je suis disciple de Pro-  
dicus. Il me semble que vous ne com-  
prenez pas que Simonide n'a pas don-  
né au mot *difficile* (a) , le sens que  
vous lui donnez. Il en est peut-être  
de ce mot , comme celui de *redouta-  
ble* , de *terrible* (b). Toutes les fois que

(a) Toutes les fois qu'un mot semble signifier quel-  
que chose de contraire au dessein d'un Poète , il faut  
examiner toutes les différentes significations que ce  
mot peut avoir dans le passage en question. Cette  
maxime est très bonne & d'un très grand usage dans  
la critique , comme Aristote l'a fort bien remar-  
qué. Socrate s'en sert ici en apparence pour défen-  
dre Simonide , & en effet pour faire tomber ces  
Sophistes dans un ridicule parfait.

(a) Socrate fait sentir finement ici l'impertinence  
de ces Sophistes dans la critique qu'ils faisoient des  
mots : par exemple , sur le mot *δεινός* , ils ne vou-  
loient pas qu'on s'en servît en bonne part , parce  
qu'on ne l'employoit jamais qu'en parlant de choses  
qui sont mauvaises , comme la pauvreté , la prison ,  
la maladie. Mais ces Sophistes devoient faire cette  
différence , que ce mot est véritablement toujours  
pris en mauvaise part , quand on l'applique aux cho-  
ses animées , mais qu'il peut être pris en bonne part  
quand on l'applique aux personnes. Homère , qui  
sçavoit & qui écrivoit mieux sa langue que tous ces  
Sophistes , a joint plus d'une fois *δεινός* avec *αιεθλός* ,  
*vénérable*. Comme au commencement du liv. 8 de  
l'Odyssée , en parlant d'Ulisse : car *δεινός* , comme no-  
tre mot *terrible* , signifie souvent étonnant , extraordi-  
naire , qui s'attire la considération , le respect.

je l'emploie en bonne part, & que je dis, par exemple, pour vous louer, *Protagoras est un terrible homme*, Prodicus m'en gronde toujours, & il me demande si je n'ai pas de honte d'appeler terrible ce qui est louable; car, dit-il, ce mot se prend toujours en mauvaise part. Cela est si vrai, que vous ne trouvez personne qui dise *les richesses terribles: la paix terrible: la santé terrible*. Mais tout le monde dit, *une maladie terrible: une terrible guerre: un terrible pauvreté*, ce mot marquant toujours un mal, & non pas un bien. Que sçavez-vous (a), peut être que par cette épithete *difficile*, Simonide & tous les habitants de l'isle de Céos, veulent exprimer quelque chose de

(a) Le piège que Socrate tend ici à ces Sophistes seroit trop grossier, si ce mot *δύσκολος* *difficile*, ne signifioit jamais *mauvais, fâcheux*; mais, il est pris dans ce dernier sens par tous les Poètes. Homere même l'y a employé, & on sçait le commencement de cette belle Ode d'Anacréon *δύσκολος το μὴ φιλήσαι* *il est fâcheux de n'aimer point*; & c'est ce qui trompe Prodicus, dont Socrate fait paroître l'ignorance, en lui voulant persuader que c'étoient peut être les habitants de l'isle de Céos qui employoient ce mot dans ce sens-là. Prodicus trompé veut enchérir sur cette remarque, & faisant le grand critique, il dit que Simonide reproche à Pittacus de s'être servi grossièrement de ce mot de Lesbos dont le langage étoit grossier & barbare. Protagoras est un peu plus fin.

224      P R O T A G O R A S ,  
mauvais , de fâcheux , ou autre chose  
que nous n'entendons point. Deman-  
dons-le à Prodicus ; car il est juste de  
lui demander l'explication des termes  
dont s'est servi Simonide. Dites-nous  
donc , Prodicus , qu'a voulu dire Si-  
monide par ce mot *difficile* ?

Prodicus ne  
manque pas  
de donner  
dans le pan-  
neau.

Il a voulu dire *mauvais*.

Voilà donc pourquoi , dis-je , mon-  
cher Prodicus , Simonide blâme si fort  
Pittacus d'avoir dit qu'il est *difficile*  
*d'être vertueux* , s'imaginant sans doute  
qu'il vouloit dire par-là que c'est une  
mauvaise chose d'avoir de la vertu.

Pensez-vous , Socrate , m'a répondu  
Prodicus , que Simonide ait voulu dire  
autre chose , & que son but n'ait pas  
été de reprocher à Pittacus qu'il ne  
connoissoit ni la force ni la différence  
des termes , & qu'il parloit grossière-  
ment , comme un homme né à Les-  
bos , & accoutumé à un langage bar-  
bare (a).

Protagoras , entendez-vous ce que  
dit Prodicus , & avez-vous quelque  
chose à répondre ?

Je suis bien éloigné de votre senti-

(a) Langage des Lesbiens barbare. La grossièreté  
du langage accompagne d'ordinaire la grossièreté des  
mœurs.



ment , Prodicus , a dit Protagoras , & je tiens pour constant que Simonide n'a entendu par ce mot *difficile* , que ce que nous entendons tous ; & qu'il n'a pas voulu dire que cela est mauvais , mais que cela n'est pas facile , & qu'il faut l'acquérir par beaucoup de peines & de travaux.

Pour vous dire la vérité , Protagoras , lui ai-je dit , je ne doute nullement que Prodicus ne sçache fort bien que c'est le sentiment de Simonide ; mais il se joue un peu de vous , & il vous tend des pieges pour voir si vous donnerez dedans , ou si vous aurez l'adresse de les éviter & de soutenir votre pensée ; car que Simonide n'appelle pas *difficile* ce qui est mauvais , en voici une preuve incontestable , c'est qu'il ajoute immédiatement après :

Et Dieu possède seul ce précieux trésor.

Car s'il avoit voulu dire que c'est une mauvaise chose d'être vertueux , jamais il n'auroit ajouté que Dieu possède seul la vertu , & il se seroit bien donné de garde de faire un si mauvais présent à la Divinité seule. S'il

l'avoit fait , Prodicus ne manqueroit pas d'appeller Simonide un blasphémateur & un impie , bien loin de l'appeller un homme *divin* (a). Mais pour peu que vous foyez curieux de sçavoir si je suis bien verfé dans ce que vous appelez la lecture des Poëtes , je m'en vais dire le sens de ce petit Poëme de Simonide ; & si vous aimez mieux me l'expliquer , je vous écouterai volontiers.

Protagoras m'entendant parler ainsi n'a pas manqué de me prendre au mot , & Prodicus & Hippias , avec

(a) Il y a ici une faute très-légere , mais qui ne laisse pas de corrompre extrêmement le texte , & d'en altérer tout le sens. A suivre la lettre il auroit fallu , *bien loin de l'appeller un homme de Céos* ; car le Grec dit *ἄβλαπτος κείων* , & nullement un homme de Céos. Mais il n'y a personne qui ne convienne qu'il faut lire *ἄβλαπτος θεῶν* . & nullement un homme *Divin* , car c'est ainsi qu'on appelloit Simonide. Que voudroit dire *homme de Céos* , par opposition à blasphémateur & à impie ? Cela est inoui. Mais dirait-on , la piété des hommes de Céos pouvoit être si recommandable & si célèbre , qu'on disoit peut être un *homme de Céos* , pour un homme pieux. C'étoit tout le contraire. Les habitans de l'Isle de Céos étoient un peuple d'impies , témoin la loi qu'ils avoient établie de faire mourir tous les vieillards au-dessus de soixante ans , & ce qu'ils firent lorsqu'ils furent assiégés par les Athéniens ; ils mirent à mort tous ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes , ce qui fit tant d'horreur aux Athéniens , qu'ils leverent le siege pour arrêter le cours d'une si horrible impiété.

tous les autres, m'ont conjuré de ne pas différer de leur faire ce plaisir.

Je m'en vais tâcher, leur ai-je dit, de vous expliquer ce que je pense de cette pièce de Simonide. Vous sçavez donc que la Philosophie est très-ancienne parmi les Grecs, surtout en Crete & à Lacédémone (a). Il y a là plus de Sophistes que partout ailleurs, mais ils se cachent & font semblant d'être des gens simples & ignorants, justement comme les Sophistes dont vous avez parlé, afin qu'on ne découvre pas qu'ils surpassent tous les Grecs en habileté & en science, & qu'on ne les regarde que comme des braves, qui sont au-dessus des autres par leur courage & par le mépris qu'ils ont pour la mort : car ils sont persuadés que s'ils étoient connus pour ce qu'ils sont, tout le monde s'appliqueroit à cette étude, & que le métier n'en vaudroit rien (a).

(a) Il met Crete avec Lacédémone, parce que Lycurgue avoit rapporté de Crete à Lacédémone beaucoup de loix de Minos, & qu'il avoit tiré de là l'idée du gouvernement qu'il établit. On peut voir ce qui a été remarqué dans Plutarque sur la vie de Lycurgue, tom. 1, p. 199.

(b) Ce passage favorite & appuie ce que Thucydide écrit, que Lycurgue chassa les étrangers de peur

Ainsi en cachant leur habileté , ils trompent dans toutes les villes de Grece ceux qui se piquent de suivre la maniere des Lacédémoniens : la plupart , en les imitant , se coupent les oreilles , n'ont que des cordes pour ceinture , font les exercices les plus durs , & portent des vestes si courtes , qu'elles ne leur couvrent pas la moitié du corps ; car ils se persuadent que c'est par toutes ces austérités que les Lacédémoniens se sont rendus maîtres de la Grece ; & les Lacédémoniens sont si jaloux de la science de leurs Sophistes , que lorsqu'ils veulent s'entretenir avec eux en toute liberté , & qu'ils sont las de ne les voir qu'en secret & à la dérobee , ils chassent tous ces singes qui les contrefont , c'est-à-dire tous les étrangers qui se trouvent dans leurs villes , & s'entretiennent avec ces Sophistes , sans admettre à ces conversations aucun étranger (a). Ils ne souffrent pas non plus

Ridicule de la plupart des villes grecques , qui se piquoient d'imiter la vie austere des Lacédémoniens.

qu'ils n'imitassent sa police , & qu'ils n'apprirent à aimer la vertu ; & c'est de quoi Plutarque a cru devoir le justifier. *Voyez la Vie de Licur. p. 243.*

(a) Lycurgue avoit défendu l'entrée de Sparte à tous les étrangers qui n'y alloient pour rien d'utile ni de profitable , & que la curiosité seule y attire ; il avoit aussi défendu les voyages. Plutarque en rapporte de belles raisons , p. 248.

que les jeunes gens voyagent dans les autres villes, de peur qu'ils ne désapprennent ce qu'ils ont appris ; & la même chose se pratique en Crete. Parmi ces grands docteurs, il y a non-seulement des hommes, mais aussi des femmes : & une marque sûre que je vous dis vrai, & que les Lacédémoniens sont parfaitement instruits de la Philosophie & des Belles-Lettres, c'est que si quelqu'un veut s'entretenir avec le plus chétif des Lacédémoniens, d'abord il le prendra pour un idiot ; mais dans la suite de la conversation, cet idiot trouvera moyen de placer à propos un mot court, vif, & plein de sens & de force, qu'il décochera comme un trait ; de sorte que celui qui en avoit si mauvaise opinion, ne se trouvera lui-même qu'un enfant auprès : aussi beaucoup de gens de notre temps, & plusieurs des siècles passés, ont compris que *laconiser*, c'est beaucoup plus philosopher que s'exercer ; très-persuadés, & avec justice, qu'il n'appartient qu'à un homme bien instruit & bien élevé de dire de ces bons mots. De ce nombre ont été Thalès de Milet, Pittacus de Mitylene, Bias de Priene, notre Solon,

Car les femmes étoient élevées comme les hommes.

On accoutumoit les enfants à avoir la répartie vive & aiguë, & à renfermer en peu de paroles beaucoup de sens.

Cléobule de Lynde, Myson de Chen, ville de Laconie, & Chilon de Lacédémone. Tous ces sages-là ont été les sectateurs & les zélateurs de l'érudition Lacédémonienne, comme cela paroît encore par les bons mots que l'on a conservés d'eux. S'étant trouvés un jour tous ensemble, ils consacrerent à Apollon, comme pour prémices de leur sagesse, ces deux sentences, qui sont dans la bouche de tout le monde, & les firent écrire sur la porte du temple de Delphes : *Connois-toi toi-même, & Rien de trop.*

Pourquoi est-ce que je vous rapporte ces antiquailles ? c'est pour vous faire voir que la maniere & le caractère de la Philosophie des anciens, étoit une certaine briéveté laconique. Or, un des meilleurs mots qu'on ait attribués à Pittacus, & que les sages ont le plus vantés, c'est justement celui-ci : *Il est difficile d'être vertueux.* Simonide donc, comme Emule de Pittacus dans cette carrière de la sagesse, comprit que s'il pouvoit terrasser ce bon mot, & en triompher comme d'un athlete de réputation qui avoit remporté les acclamations de tout le monde, il acquerroit par là un re-

nom immortel. C'est donc à cet unique mot qu'il en veut, & c'est dans le dessein de le détruire qu'il a composé tout ce poëme; au-moins je le crois ainsi: examinons le ensemble, pour voir si j'ai raison.

Premièrement le début de ce poëme seroit insensé si pour dire seulement *qu'il est difficile de devenir vertueux*, le poëte disoit, *il est difficile, je l'avoue, de devenir vertueux*; car ce mot *je l'avoue*, est mis sans aucune sorte de raison, si on ne suppose que Simonide a eu égard au mot de Pittacus pour le combattre. Pittacus ayant dit *qu'il est difficile d'être vertueux*, Simonide s'y oppose & corrige ce principe, en disant *qu'il est difficile de devenir vertueux, & que cela est véritablement difficile*; car remarquez bien qu'il ne dit pas, qu'il est difficile de devenir *vertueux véritablement*, comme si parmi les vertueux il pouvoit y en avoir qui fussent vertueux véritablement, & d'autres qui le fussent sans l'être véritablement; ce seroit-là le discours d'un extravagant, non pas celui d'un homme sage comme Simonide. Il faut donc qu'il y ait dans ce vers une hyperbate

ou transposition, & que le mot *véritablement* soit transposé & mis hors de sa place pour répondre à Pittacus; car c'est comme s'il y avoit là une espece de dialogue entre Simonide & Pittacus: celui-ci dit d'abord: *Mes amis, il est difficile d'être vertueux*; & Simonide répond: *Pittacus, vous établissez-là un faux principe; car il n'est pas difficile d'être vertueux, c'est pis encore. Mais il est difficile, je l'avoue, de devenir vertueux, de maniere qu'on ne puisse être ébranlé, que l'on soit ferme dans la vertu comme un cube sur sa base, & que ni nos démarches, ni nos pensées, ni nos actions ne puissent nous attirer le moindre reproche, le moindre blâme; voilà ce qui est difficile véritablement.* De cette maniere on voit que ce mot, *je l'avoue*, est mis là avec raison; & que le mot *véritablement*, est bien mis à la fin. Toute la suite même de ce poëme prouve que c'est là le véritable sens; & il seroit aisé de faire voir que toutes ces parties s'accordent, qu'elles sont parfaitement bien composées, & qu'on y trouve toute la grace & toute l'élégance possible avec beaucoup de force & de sens: mais cela nous meneroit trop loin de les parcourir toutes; con-



tentons-nous d'examiner l'idée du poëme en général, & le but du poëte, pour faire voir qu'il ne se propose dans tout son poëme que de réfuter cette sentence de Pittacus.

Cela est si vrai, qu'un peu après, comme pour rendre raison de ce qu'il a dit, que de devenir vertueux c'est un chose véritablement difficile, il ajoute, *Cela est pourtant possible pour quelque temps; mais après qu'on l'est devenu, de persister dans cet état & d'être vertueux, comme vous dites, Pittacus, cela est impossible & au-dessus des forces de l'homme; cet heureux privilege n'est que pour Dieu seul (a): & il n'est pas humainement possible qu'un homme ne devienne méchant quand une calamité insurmontable fond sur sa tête.*

Il est impossible à l'homme de persister dans la vertu.

Mais quelle sorte de gens est-ce, que des calamités insurmontables abattent de maniere qu'ils ne sont plus eux-mêmes? Par exemple, parmi ceux qui manient le timon d'un vaisseau, il est évident que ce ne sont pas les ignorants, les idiots; car les ignorants

Il va prouver qu'en toutes choses le vice suppose un état de vertu qui a précédé. Vérité très-remarquable.

(a) C'est ce que Saint Jérôme appelle *perpetuitatem impeccantiæ*, qui est réservée pour Dieu seul. *Perpetuitas autem impeccantiæ reservatur Deo.* Ces païens doivent bien faire honte à certains docteurs qui se disent Chrétiens.

234      P R O T A G O R A S ,  
font abattus même dans la bonace.  
Comme on ne jette point par terre  
un homme couché, mais un homme  
debout, tout de même les calamités  
n'abattent & ne changent qu'un ha-  
bile homme, & ne changent jamais un  
ignorant. Une horrible tempête, qui  
bouleverse tout d'un coup la mer, éton-  
ne & surmonte un pilote; des saisons  
déréglées & pleines d'orages, éton-  
nent & surmontent l'expérimenté la-  
boureur; un sage médecin est confon-  
du par des accidents qu'il n'a pu prévoir  
avec tout l'art de la médecine; en un  
mot, c'est aux bons qu'il arrive de de-  
venir méchants, comme le témoigne  
même un autre poëte dans ce vers,

Le bon est parfois bon, & parfois est méchant.

Mais au méchant il ne lui arrive jamais  
de devenir méchant, il l'est toujours.  
Ce n'est qu'à l'habile, au bon, au sage  
qu'il arrive de devenir méchant, lors-  
qu'une affreuse & soudaine calamité  
le terrasse; & il est humainement im-  
possible que cela soit autrement; &  
vous, Pittacus, vous dites *qu'il est dif-  
ficile d'être bon*: dites plutôt *qu'il est  
difficile de le devenir*, & que cela est  
pourtant possible; mais que de per-

nister dans cet état, voilà ce qui est impossible; car il faut que vous conveniez que tout homme qui fait bien, est bon, & que tout homme qui fait mal, est méchant. Qu'est-ce donc que bien faire, par exemple, dans les belles-lettres, & quel est l'homme que vous appelez bon en cela? n'est-ce pas celui qui a la science, & qui est sçavant? Qu'est-ce qui fait le bon médecin? n'est-ce pas la science de guérir ou de soulager les malades; comme ce qui fait le mauvais médecin, c'est de ne les pas guérir? Qui appellerons-nous donc méchant médecin? n'est-il pas évident que pour pouvoir donner ce nom à un homme, il faut premièrement qu'il soit médecin, & en second lieu, qu'il soit bon médecin; car c'est le seul qui soit capable de devenir méchant médecin? En effet, nous autres, qui sommes ignorants dans la médecine, nous aurions beau faire des fautes dans cet art, jamais nous ne deviendrions méchants médecins, puisque nous ne serions pas même médecins. Un homme, qui ne sçait ce que c'est qu'architecture, ne fera jamais proprement ce qu'on appelle un méchant architecte, car il

n'est pas même architecte : & ainsi dans tous les autres arts. Tout homme donc , qui n'est pas médecin , quelque faute qu'il fasse en fait de médecine , n'est pourtant pas à la rigueur méchant médecin. Il en est de même de l'homme vertueux ; il peut devenir vicieux sans contredit , soit par l'âge , soit par le travail , soit par les maladies , ou par quelque autre accident ; mais il ne peut devenir vicieux , qu'il n'ait été vertueux auparavant. L'unique but du poëte dans cet ouvrage , est donc de faire voir qu'il n'est pas possible d'être vertueux & de persévérer toujours dans cet état (a) ; mais qu'il est possible de devenir vertueux , comme il est possible de devenir vicieux. Les vertueux absolument sont ceux que les Dieux aiment & favorisent. Or que tout cela soit dit contre Pittacus , c'est ce que la suite du poëme fait voir encore plus clairement ; car il ajoute : *C'est pourquoi je ne me fatiguerai point à chercher ce qu'il est impossible de trouver , & je ne consumerai point ma vie en me flattant de l'inutile espérance de voir un*

(a) Ce principe de Socrate mène naturellement à cette vérité , que tous les hommes naissant corrompus , ont été vertueux dans leur origine.

homme sans reproche & entièrement innocent parmi nous autres mortels, qui vivons des présents de la terre. Si j'étois assez heureux pour le trouver, je vous le dirois bien vite; & dans tout son poëme il en veut si fort à cette sentence de Pittacus, qu'il dit ensuite: *Pour moi, tout homme qui ne commet point d'action honteuse, volontairement je le loue, je l'aime. Je ne parle point de la nécessité, elle est plus forte que les Dieux mêmes; tout cela est encore dit contre Pittacus. En effet, Simonide n'étoit pas assez mal instruit pour rapporter ce volontairement à celui qui fait des actions honteuses, comme s'il y avoit des gens qui fissent le mal volontairement; car je suis persuadé que de tous les Philosophes, on n'en trouvera pas un qui dise qu'il y a des hommes qui pêchent volontairement: ils sçavent tous que ceux qui font des crimes, les font malgré eux. Simonide donc ne dit point qu'il louera celui qui ne commet point le mal volontairement; mais il rapporte ce volontairement à lui-même. Il dit qu'il le louera volontairement & de tout son cœur; car il étoit persuadé qu'il arrive souvent qu'un honnête homme, un homme de bien est*

Il ne faut pas espérer de trouver sur la terre un homme innocent & sans péché: *Non est homo justus in terra.* Eccl. 7. 21.

Il n'y a jamais eu de Philosophe qui ait osé avancer que les hommes pêchent volontairement.

forcé d'aimer & de louer certaines gens (a). Par exemple, un homme a un pere & une mere fort déraisonnables, une patrie injuste & cruelle, ou quelque autre chose semblable. Si c'est un méchant homme à qui cela arrive, que fait-il ? premièrement il est très-aisé que cela soit, & ensuite son premier soin, c'est de se plaindre publiquement & de faire connoître par-tout la mauvaise humeur de son pere & de sa mere, ou l'injustice de sa patrie, afin de se mettre à couvert par là du juste reproche qu'on pourroit lui faire du peu de soin qu'il a d'eux & de l'abandon où il les laisse. Dans cette vue même il grossit ses sujets de plainte, & ajoute une haine volontaire à cette inimitié forcée. La conduite d'un honnête homme est bien différente dans ces occasions : il ne travaille qu'à cacher, qu'à couvrir les défauts de son pere & de sa patrie ; bien loin de se plaindre d'eux, il a assez de pouvoir sur lui-même pour en dire toujours du bien. Que si quelque injustice criante l'a forcé de se fâcher contre eux,

(a) Il y a certaines gens qu'on doit toujours aimer & louer, quelques maux qu'ils nous fassent. Tout ce que Socrate dit ici est merveilleux.

il est lui-même leur médiateur auprès de lui-même : il se dit toutes leurs raisons qui peuvent l'appaiser & le ramener ; & il ne se donne ni paix ni trêve , jusqu'à ce que maître de son ressentiment , il leur ait redonné toute sa tendresse , & les ait loués comme auparavant. Je suis persuadé que Simonide lui-même s'est souvent trouvé dans la nécessité de louer un tyran ou quelqu'autre personnage considérable (a). Il l'a fait , mais il l'a fait malgré lui (b). Voici donc le langage qu'il tient à Pittacus : *Quand je vous blâme , Pittacus , ce n'est pas que je sois naturellement porté à blâmer , au contraire , il me suffit qu'un homme ne soit pas méchant & inutile à tout bien , & jamais on ne me verra attaquer qui que ce soit qui pourra être de quelque utilité à sa patrie. Je n'aime point à blâmer , car la race des fous est si nombreuse , que si on vouloit s'amuser à les reprendre , on n'aurait jamais fini. Il faut prendre pour bon & pour beau tout ce où l'on ne trouve*

(a) Il parle ainsi , parce que Simonide avoit été fort bien avec Pausanias Roi de Lacédémone , qui gagna la bataille de Platée , & avec Hiéron le plus sage de tous les anciens tyrans.

(b) C'est-à-dire , qu'il l'a fait pour obéir à la loi naturelle , confirmée par la loi écrite , & qu'il a appelé du nom de nécessité.

*aucun mélange honteux , aucune tache honteuse. Quand il dit qu'il faut prendre pour bon , &c. ce n'est pas comme s'il disoit , il faut prendre pour blanc tout ce où l'on ne trouve aucun mélange de noir , car cela seroit entièrement ridicule ; mais il veut faire entendre qu'il se contente lui-même de la médiocrité , & qu'il ne reprend & ne blâme rien où cette médiocrité se trouve ; car il ne faut pas espérer de rencontrer la perfection dans ce monde. C'est pourquoi , dit-il , je ne cherche pas un homme qui soit entièrement innocent parmi tous ceux qui se nourrissent des dons de la terre. Si j'étois assez heureux pour le trouver , je ne vous le célerois point , & je vous le montrerois bien vite. Jusque-là , je ne louerai personne d'être parfait , il me suffit qu'un homme soit dans cette médiocrité louable , & qu'il ne fasse point de mal. Voilà les gens que j'aime & que je loue ; & comme il parle à Pittacus , qui est de Mitylene , il parle le langage des Mityléniens , Volontairement je les loue & je les aime. Ce mot volontairement , ne se rapporte pas à ce qui précède , mais à ce qui suit. Il veut dire qu'il loue ces gens-là de son propre mouvement , au-lieu qu'il y en a d'autres*



d'autres qu'il loue par nécessité. *Ainsi donc, Pittacus, continue-t-il, si vous vous étiez tenu dans cette médiocrité, & que vous nous eussiez dit des choses vraisemblables, jamais je ne vous aurois repris; mais au-lieu de cela, vous nous débitez comme vrais, des principes manifestement faux, & qui pis est, sur des choses très-essentielles; c'est pourquoi je vous contredis.* Voilà, mon cher Prodicus & mon cher Protagoras, quel est, à mon avis, le sens & le but de ce poëme de Simonide.

Hippias prenant alors la parole : En vérité, Socrate, m'a-t-il dit, vous nous avez parfaitement expliqué la finesse de ce poëme : mais j'aurois aussi quelque petit discours à vous faire pour confirmer votre explication. Si vous voulez, je m'en vais vous faire part de mes découvertes.

Cela est fort bien, dit Alcibiade en l'interrompant, mais ce fera pour une autre fois. Présentement il est juste que Protagoras & Socrate achevent leur dispute, & qu'ils tiennent le traité qu'ils ont fait. Si Protagoras veut encore interroger, il faut que Socrate réponde; & s'il veut répondre à son tour, il faut que Socrate interroge.

J'en donne le choix à Protagoras , ai-je dit , il n'a qu'à voir ce qui lui est le plus agréable. Mais s'il m'en croyoit nous laisserions-là les poëtes & la poësie. Je vous avoue , Protagoras , que je prendrois un merveilleux plaisir à approfondir avec vous la premiere question que je vous ai faite ; car en nous entretenant ainsi de poësie , nous faisons comme les ignorants & les gens du commun ; lorsqu'ils se donnent à manger les uns aux autres , comme ils ne sont pas capables de parler entr'eux de belles choses , & de fournir à la conversation , ils gardent le silence ; & empruntant des voix pour s'entretenir (a) , ils louent à grands frais des chanteuses & des joueuses de flûte , qui suppléent à leur ignorance & à leur grossièreté : au-lieu que quand les honnêtes gens , qui ont été bien élevés & bien instruits , mangent ensemble , on ne voit point qu'ils fassent venir ni chanteuses ni danseuses , ni joueuses de flûte ; ils ne font

(a) Les musiciens & les joueurs d'instruments furent introduits aux festins par des gens grossiers qui étoient incapables de s'entretenir eux mêmes : la passion outrée qu'on a aujourd'hui pour la musique , ne viendrait-elle point du même défaut ? Nous ne chantons peut-être que parce que nous ne sçaurions parler.

pas embarrassés à s'entretenir eux-mêmes sans toutes ces niaiseries & ces vains amusements, qui ne sont pardonnables qu'aux enfants; mais ils se parlent & s'écoutent réciproquement avec décence & politesse, lors même qu'ils s'excitent le plus à boire, & ils préfèrent à toutes les voix & à toutes les flûtes, l'harmonie de leurs discours. Il en doit être de même de ces sortes de conversations, sur-tout quand elles se passent entre gens tels que la plupart de ceux qui sont ici se piquent d'être; ils n'ont point besoin de voix étrangères, ni de Poëtes, à qui on ne sçauroit demander raison de ce qu'ils disent, & à qui la plupart de ceux qui les citent attribuent, les uns un sens, les autres un autre, sans qu'ils puissent jamais ni se convaincre, ni convenir. Voilà pourquoi les habiles gens ont raison de laisser-là ces dissertations sur les Poëtes, & de s'entretenir ensemble, en se fondant & s'examinant les uns les autres par leurs discours, pour faire preuve du progrès qu'ils ont fait dans l'étude de la sagesse. Voilà l'exemple qu'il me semble que nous devons plutôt suivre vous & moi. Laisant donc là les Poëtes,

Bonne conversation, préférable à la plus excellente musique.

244      P R O T A G O R A S ,  
parlons ici entre nous , & pour ainſi  
dire , eſcrimons-nous enſemble , pour  
voir où nous en ſommes de la vérité.  
Si vous voulez encore m'interroger ,  
je me livre à vous , & je ſuis tout  
prêt à vous répondre ; ſinon , permet-  
tez que j'interroge , & tâchons de me-  
ner à une heureuſe fin la recherche  
que nous avons interrompue.

Quand j'ai eu ainſi parlé , Prota-  
goras ne ſçavoit quel parti il devoit  
prendre , & ne ſe déclaroit point.  
Alcibiade ſe tournant du côté de Cal-  
lias , Trouvez-vous , Callias , lui a-t-il  
dit , que Protagoras faſſe bien de ne  
pas nous déclarer ce qu'il veut faire ,  
ſ'il veut répondre ou interroger ?

Non , ſans doute , a dit Callias ;  
qu'il entre donc en lice , ou bien qu'il  
diſe pourquoi , afin que nous ſçachions  
ſes raiſons , & que ſur cela Socrate  
combatte avec quelqu'autre , ou que  
quelqu'un de la compagnie diſpute  
avec le premier qui voudra s'offrir.

Alors , Protagoras tout honteux ,  
comme il me l'a ſemblé , d'entendre  
dire cela à Alcibiade , & de ſe voir  
prier par Callias & preſque par tous  
ceux qui étoient preſents , ſ'eſt enfin  
réſolu , avec bien de la peine , à en-

trer en dispute , & m'a prié de l'interroger. †

D'abord , j'ai commencé à lui dire : Protagoras , ne vous imaginez pas que je veuille m'entretenir avec vous à autre dessein que d'approfondir des matieres sur lesquelles je doute encore tous les jours ; car je suis persuadé qu'Homere a parfaitement bien dit : *Deux hommes qui vont ensemble voient mieux les choses ; l'un voit ce que l'autre ne voit pas.* En effet , nous autres pauvres mortels , tous tant que nous sommes , quand nous sommes ensemble , nous avons plus de facilité pour tout ce que nous voulons faire , dire ou penser ; au-lieu qu'un homme seul , quelqu'habileté , quelqu'esprit qu'il ait , cherche toujours quelque un pour lui communiquer ses pensées , & pour se fortifier jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherchoit. Voilà pourquoi aussi je m'entretiens plus volontiers avec vous qu'avec un autre , très-persuadé que vous avez mieux examiné qu'un autre toutes les matieres qu'il est du devoir d'un honnête homme d'approfondir , & particulièrement tout ce qui regarde la vertu.

Dans le liv.  
10 de l'Il.

Eh ! à qui s'adresseroit-on plutôt qu'à vous ? Premièrement, vous vous piquez d'être un fort honnête homme, & avec cela, vous avez un avantage que la plupart des honnêtes gens n'ont pas ; c'est qu'étant vertueux, vous pouvez rendre vertueux aussi ceux qui vous fréquentent : vous êtes même si sûr de votre fait, & vous avez tant de confiance en votre sagesse, qu'au lieu que tous les autres Sophistes cachent & déguisent leur art, vous en faites profession publique, en affichant, pour ainsi dire, dans toutes les villes de Grece, que vous êtes Sophiste ; vous vous débitez publiquement comme un maître dans les sciences & dans la vertu, & vous êtes le premier qui vous soyez taxé, & qui ayez mis un prix à vos préceptes. Comment ne vous appelleroit-on point à l'examen des choses que l'on cherche, & que vous sçavez si bien ? comment n'auroit-on pas de l'impatience de vous faire des questions & de vous communiquer ses doutes ? Pour moi, je ne sçaurois m'en empêcher, & je meurs d'envie que vous me fassiez ressouvenir des choses que je vous ai

déjà demandées , & que vous m'expliquiez celles que j'ai encore à vous demander.

La premiere question que je vous ai faite , si je m'en souviens bien , c'est si la science , la tempérance , la valeur , la justice & la sainteté , si ces cinq noms , dis-je , s'appliquent à un seul & même sujet , ou si chacun de ces noms désigne une essence particulière , une chose qui ait ses propriétés distinctes , & qui soit différente des quatre autres. Vous m'avez répondu que ces noms ne s'appliquoient point à un seul & même sujet , mais que chacun seroit à marquer une chose séparée & distincte , & qu'ils étoient tous des parties de la vertu , non parties semblables , comme les parties de l'or , qui ressemblent toutes au tout dont elles sont parties , mais parties dissemblables , comme les parties du visage , qui toutes en sont des parties , sans qu'elles se ressemblent entr'elles , & sans qu'elles ressemblent au tout dont elles sont parties , & qui ont chacune leurs propriétés & leurs emplois différents. Dites-moi donc si vous êtes encore dans cette opinion ; & si vous en

248    P R O T A G O R A S ,  
avez changé , expliquez - moi votre  
pensée ; car si vous avez changé d'a-  
vis , je ne veux pas vous prendre à  
la rigueur , & je vous laisse une en-  
tiere liberté de vous dédire ; je ne  
ferai pas même surpris que vous m'avez  
lâché d'abord ces principes , comme  
pour me tenter.

Mais je vous dis très-sérieusement,  
Socrate , me répond Protagoras , que  
ces cinq qualités que vous avez nom-  
mées , sont des parties de la vertu ;  
il y en a véritablement quatre qui  
ont quelque rapport entre elles : mais  
la valeur est fort différente de toutes  
les autres ; & voici par où vous con-  
noîtrez aisément que je vous dis vrai ;  
c'est que vous trouverez une infinité  
de gens qui sont très-injustes , très-  
impies , très-débauchés & très-igno-  
rants , & qui cependant ont une va-  
leur étonnante.

Faux pré-  
jugé qui dure  
encore.

Je vous arrête-là , lui ai-je dit , car  
il faut examiner ce que vous avan-  
cez (a). Appelez-vous vaillants ceux  
qui ont de l'audace ? Est ce cela ?

(a) Socrate va prouver que la valeur ne peut être  
sans la science , & que par conséquent , par-tout où il  
y a de l'imprudence , de l'ignorance , il n'y a point  
de valeur.



Oui , & ceux qui vont tête baissée où les autres craignent d'aller.

Voyons donc , mon cher Protagoras , n'appellez-vous pas la vertu une belle chose , & ne vous piquez-vous pas de l'enseigner comme quelque chose de beau ?

Oui , & comme quelque chose de très-beau , ou bien il faudroit que j'eusse perdu l'esprit.

Mais cette vertu est-elle belle en partie , & laide en partie , ou bien toute belle ?

Elle est toute belle & très-belle.

Ne trouvez-vous pas des gens qui se jettent la tête la première dans des puits & dans des gouffres ?

Oui , nos plongeurs.

Font-ils cela parce que c'est un métier qu'ils sçavent , ou par quelqu'autre raison ?

Parce que c'est un métier qu'ils sçavent.

Qui sont ceux qui combattent bien à cheval ? Sont-ce ceux qui sçavent se servir d'un cheval , ou ceux qui ne sçavent pas s'en servir ?

Ceux qui sçavent s'en servir , sans doute.

N'en est-il pas de même de ceux qui combattent avec le bouclier ?

Oui, assurément, & dans toutes les autres choses de même, ceux qui les sçavent sont plus fermes & plus courageux que ceux qui ne les sçavent pas; & les mêmes troupes, après qu'elles ont été bien disciplinées & bien aguerries, sont fort différentes de ce qu'elles étoient avant que d'avoir rien appris.

Mais, lui ai-je dit, vous avez vu des gens qui, sans avoir rien appris de tout ce que vous dites, sont pourtant très-fermes & très-courageux dans toutes les occasions.

Oui, assurément, j'en ai vu, & de très-fermes.

N'appellez-vous pas ces gens si fermes & si audacieux, de vaillants hommes ?

Vous n'y pensez pas, Socrate, la valeur seroit donc une chose laide & honteuse, car ce sont des fous.

Mais, dis-je, n'avez-vous pas appelé les vaillants hommes, des hommes audacieux ?

Oui, jusque-là.

Et cependant ici ces hommes audacieux vous paroissent fous & non pas vaillants; & tantôt, tout-au-contraire,

les plus instruits & les plus sages, vous ont paru les plus audacieux. S'ils sont les plus audacieux, ils sont donc les plus vaillants, selon vos principes; & par conséquent, la science est la même chose que la valeur.

Vous ne vous ressouvenez pas bien, Socrate, de ce que je vous ai répondu: sur ce que vous m'avez demandé, si les vaillants hommes étoient audacieux, je vous ai dit qu'oui; mais vous ne m'avez nullement demandé si les audacieux étoient vaillants; car si vous me l'eussiez demandé, j'aurois apporté quelque distinction, & je vous aurois dit qu'ils ne le sont pas tous (a). Jusqu'ici mon principe que les vaillants sont audacieux, subsiste dans toute sa force, & vous n'avez pu le convaincre de faux. Vous faites bien voir que les mêmes gens sont plus audacieux quand ils sont instruits & bien dressés, qu'avant qu'ils aient rien appris, & que des troupes disciplinées ont plus d'audace que celles qui ne le sont pas; & de-là, il vous plaît de

(a) C'est une défaite du Sophiste tirée de la règle des propositions universelles affirmatives qui ne peuvent se convertir qu'en ajoutant quelque restriction à l'attribut devenu sujet.

conclure que la valeur & la science ne font qu'une seule & même chose. A suivre ce raisonnement, vous trouveriez aussi que la force & la science ne font qu'un : car premièrement vous me demanderiez, selon votre gradation ordinaire : Les forts sont-ils puissants (a) ? Je vous répondrais qu'oui. Vous ajouteriez ensuite : Ceux qui ont appris à lutter sont-ils plus puissants que ceux qui n'ont pas appris ? & le même lutteur n'est-il pas plus puissant après avoir appris, qu'il ne l'étoit avant que de connoître cet exercice ? Je répondrais encore qu'oui : & de ces deux choses que je vous aurois accordées, vous croiriez qu'en vous servant des mêmes preuves, il vous seroit permis de tirer cette conséquence, que de mon propre aveu la science est la force. Tout beau, je vous prie ;

Cela est vrai aussi, & Socrate le fera bien voir dans la suite.

(a) Pour entrer dans le raisonnement de Protagoras, il faut sçavoir que par la *force* il entend la disposition naturelle d'un corps robuste ; & que par la *puissance* il entend la vigueur surnaturelle, comme celle d'un phrénétique, qui dans ses accès rompt des chaînes, & il entend aussi la vigueur acquise, comme celle d'un Athlete. Voilà pourquoi il accorde que les forts sont puissants, & il nie que les puissants soient forts ; car la force vient de la nature, & la puissance naît de l'habitude ou du mouvement des esprits ; mais au fond ce n'est qu'une pure chicane dans laquelle même le Sophiste se contredit, comme on le verra tout à l'heure.

je n'ai accordé ni n'accorde que les puissants soient forts ; je dis seulement que les forts sont puissants ; car il s'en faut bien que la puissance & la force ne soient la même chose. La puissance vient de la science , & quelquefois de la colere & de la fureur : au-lieu que la force vient toujours de la nature & de la bonne nourriture qu'on donne au corps. C'est ainsi que j'ai dit que l'audace & la valeur n'étoient pas la même chose , & qu'il y avoit des occasions où les vaillants étoient audacieux , mais qu'on ne pouvoit pas inférer de-là que tous les audacieux fussent vaillants ; car l'audace vient aux hommes de l'étude & de l'art , & quelquefois de la colere & de la fureur , tout comme la puissance (a) ; mais pour la valeur , elle vient de la nature & de la bonne nourriture qu'on donne à l'ame.

Mais ne dites-vous pas , mon cher Protagoras , que certaines gens vivent

(a) Il veut dire que les hommes sont plus audacieux à mesure qu'ils sont plus exercés , plus aguerris , ou plus emportés. Il compare l'audace à la puissance , & la valeur à la force. Mais , il ne voit pas qu'en avouant que la valeur vient de la bonne nourriture qu'on donne à l'ame , il retombe dans le principe de Socrate , que la valeur n'est que la science. Socrate va le mener par un autre chemin.

254      P R O T A G O R A S ,  
bien (b), c'est-à-dire agréablement, &  
que d'autres vivent mal, c'est-à-dire  
desagréablement ?

Sans doute.

Et dites-vous qu'un homme vit bien,  
quand il passe sa vie dans les douleurs  
& dans les angoisses ?

Non, assurément.

Mais quand un homme meurt après  
avoir passé agréablement sa vie, ne  
trouvez-vous pas qu'il a bien vécu.

Oui, je le trouve.

A votre compte donc, vivre agréa-  
blement, c'est une bonne chose, &  
c'en est une fort mauvaise que de vi-  
vre desagréablement ?

C'est selon qu'on se plaît à ce qui  
est beau & honnête, dit-il (a).

Quoi, Protagoras, dis-je, seriez-  
vous de l'opinion du peuple, & ap-  
pelleriez-vous, comme lui, certaines

(a) Pour bien connoître ce que c'est que la valeur,  
il faut bien établir auparavant ce que c'est que la  
douleur & la volupté, & c'est ce que Socrate va faire  
d'une manière admirable & digne d'un grand Philo-  
sophe.

(a) Protagoras a honte de ce qu'il vient d'avouer ;  
car il en voit la conséquence ; c'est pourquoi il se dédit  
tout d'un coup, & il reconnoît qu'un homme qui  
passe sa vie dans des choses honnêtes & qui s'y plaît,  
quoiqu'elles soient douloureuses, vit agréablement.  
Socrate profite de cet aveu, & va pousser ce principe  
qui terrassera le Sophistes dans un moment.

choses agréables, mauvaises, & certaines autres qui sont désagréables, les appelleriez-vous bonnes (a) ?

Assurément.

Comment dites-vous ? ces choses agréables sont-elles mauvaises par le même endroit qui les rend agréables, indépendamment de tout ce qui peut arriver ? Et les choses désagréables sont-elles bonnes de la même manière, indépendamment des suites.

Oui, c'est comme cela (b).

Elles ne sont donc pas mauvaises en tant que désagréables (c) ?

En vérité, Socrate, m'a-t-il dit, je ne sçais pas si je dois faire mes réponses aussi simples & aussi générales que vos demandes, & assurer absolument que toutes les choses agréables sont bonnes, & que toutes les choses dés-

(b) Car le peuple est persuadé qu'il y a des choses agréables qui sont mauvaises, & des choses désagréables qui sont bonnes. Mais il ne les trouve bonnes ou mauvaises, que par les suites qu'elles ont ; car à les considérer en elles-mêmes, il trouve les agréables, bonnes ; & les désagréables, mauvaises.

(a) Ce Sophiste avoue ici une chose dont il n'est nullement persuadé, aussi se retracte-t-il dans la réponse suivante, car il voit bien que cet aveu l'engageoit trop. Il ne sçait comment se tirer d'embaras.

(b) C'est une suite nécessaire de ce que ce Sophiste vient d'avouer ; car si les choses désagréables sont bonnes indépendamment des suites, elles ne peuvent être mauvaises en ce qu'elles sont désagréables.

256 P R O T A G O R A S ;  
agréables sont mauvaises. Il me semble que non-seulement pour cette dispute , mais encore pour toutes les autres que je pourrai avoir dans toute ma vie , il est plus sûr de répondre qu'il y a certaines choses agréables qui ne sont pas bonnes ; que parmi les désagréables il y en a certaines qui ne sont pas mauvaises ; & qu'il y en a une troisième espèce qui tiennent le milieu , & qui ne sont ni bonnes ni mauvaises.

Mais n'appellez vous pas agréables les choses qui sont jointes avec le plaisir , & qui sont plaisir.

Très-assurément.

Je vous demande donc si elles ne sont pas bonnes entant qu'elles sont agréables , c'est-à-dire , si le plaisir qu'elles causent , n'est pas quelque chose de bon ?

A cela , Socrate , m'a-t-il dit , je vous réponds ce que vous répondez tous les jours aux autres , c'est ce qu'il faut examiner , & si cela s'accorde avec la raison , & qu'il se trouve que l'agréable & le bon , ne soient qu'une même chose , il faut en tomber d'accord ; sinon voilà le champ ouvert à la dispute.



Qu'aimez-vous donc mieux, Protagoras, lui ai-je dit, voulez-vous me guider dans cette recherche, ou voulez-vous que je vous guide ?

Il est plus juste que vous me conduisiez, car c'est vous qui avez commencé.

Je le veux, dis-je, & voici peut-être un moyen qui mettra la chose dans son jour. Comme un maître d'exercice, ou un médecin, voyant un homme, dont il veut connoître la constitution pour juger de sa santé, ou de la force & de la bonne disposition de son corps, ne se contente pas de regarder ses mains & son visage, mais il lui dit : Deshabillez-vous, je vous prie, & découvrez-moi votre poitrine & votre dos, afin que je puisse juger de votre état avec plus de certitude. J'ai envie de tenir avec vous la même conduite pour notre recherche. Après avoir connu vos sentiments sur le bon & sur l'agréable, il faut que je vous dise encore, comme ce maître de palestre : Mon cher Protagoras, découvrez-vous davantage, & dites-moi ce que vous pensez sur la science. Pensez-vous sur cela comme le peuple, ou êtes-vous d'un autre sentiment ?

Car c'est de la science que dépend uniquement la connoissance des choses agréables ou désagréables.

Jugement  
que le peuple  
fait de la  
science.

Car voici le jugement que le peuple fait de la science : il trouve que c'est une chose qui n'est ni forte, ni capable de conduire, ni digne de commander : il ne peut s'imaginer qu'elle ait aucune de ces qualités, & il se persuade que lorsque la science se rencontre dans un homme, ce n'est pas elle qui le mène & qui le conduit, mais toute autre chose ; que tantôt c'est la colère, tantôt la volupté, quelquefois la tristesse, d'autres fois l'amour, & le plus souvent la crainte. En un mot, le peuple prend la science pour une vile esclave, toujours gourmandée, maîtrisée & entraînée par les autres passions ; & jugez-vous comme lui ? ou pensez-vous au contraire, que la science est une belle chose, qu'elle est capable de commander à l'homme, & qu'elle put le mettre en tel état qu'il ne sera jamais vaincu par aucune passion, & que toutes les puissances de la terre ne sçauroient le forcer à faire que ce que la science lui commandera ; car elle suffit seule pour le délivrer ?

Beau portrait de la science, dont le caractère a été expliqué dans l'argument.

Non-seulement je pense de la science tout ce que vous en dites, Socrate, m'a répondu Protagoras, mais j'ajoute qu'il me feroit plus mal qu'à un autre

Vanité du  
Sophiste.

de ne pas soutenir qu'elle est plus forte que toutes les choses humaines (a).

Vous avez raison, Protagoras, cela est vrai. Vous sçavez pourtant bien que le peuple ne nous en croit pas sur cette matiere, & qu'il nous souvient que la plupart des hommes ont beau connoître ce qui est le plus juste & le meilleur, ils ne le font pas, quoique cela dépendît d'eux, & qu'ils font souvent tout le contraire. Ceux à qui j'ai demandé la cause d'une si étrange conduite, m'ont tous dit que ces gens-là sont vaincus par la volupté ou par la tristesse, ou surmontés & entraînés par quelque autre passion. Je veux croire que ceux que j'ai consultés, se trompent en cela comme en beaucoup d'autres choses. Mais, voyons, tâchez de leur enseigner ici avec moi, & de leur faire connoître clairement ce que c'est & en quoi consiste ce malheureux penchant, qui fait qu'ils sont vaincus par les voluptés, & qu'ils ne font pas ce qui est le

(a) Oui, mais Socrate parle d'une science bien différente de celle qu'entend le Sophiste, & dont il se pique, car il parle de la science de Dieu, de la connoissance de la vérité, qui seule peut délivrer l'homme; au-lieu que le Sophiste parle de la science humaine, plus capable de perdre l'homme que de le sauver.

meilleur, puisqu'ils le connoissent ; car peut-être que si nous leur disions, Nos amis, vous vous trompez, & vous êtes dans un faux principe, ils nous demanderoient à leur tour : Socrate, & vous Protagoras, quoi ! ce n'est pas une passion que d'être vaincu par les voluptés ? Dites-nous donc ce que c'est, d'où il vient, & en quoi il consiste ?

Comment, Socrate, m'a dit mon homme, sommes-nous obligés de nous arrêter aux opinions du peuple, qui dit à l'aventure tout ce qui lui vient dans l'esprit ?

Il me semble pourtant, lui ai-je répondu, que cela sert en quelque façon à nous faire trouver le rapport que la valeur peut avoir avec les autres parties de la vertu. Si vous voulez donc vous tenir à ce que vous avez d'abord accepté, qui est que je vous menerois par le chemin qui me paroîtroit le meilleur & le plus court, suivez moi, sinon, tout comme il vous plaira, je m'en défile.

Au contraire, m'a-t-il dit, Socrate, je vous prie, de continuer comme vous avez commencé.

Reprenant donc la parole : Si ces

mêmes gens, dis-je, mon cher Protagoras, s'opiniâtroient à nous demander, Comment appelez-vous cet état que nous appellons nous autres, être vaincu par les voluptés? que répondrions-nous? Pour moi, voici comme je m'y prendrois pour leur répondre. Je leur dirois d'abord: Mes amis, écoutez, je vous prie, car Protagoras & moi, nous allons tâcher de satisfaire à votre question. Prétendez-vous qu'il vous arrive alors autre chose que ce qui vous arrive, toutes les fois qu'attirés par le plaisir de la table, ou par celui de l'amour, qui vous paroissent fort agréables, vous succombez à la tentation, quoique vous sçachiez fort bien que ces plaisirs sont fort mauvais & fort dangereux? Ils ne manqueroient pas de répondre que ce n'est que cela. Nous leur demanderions ensuite, pourquoi dites-vous que ces plaisirs sont mauvais? est-ce parce qu'ils vous causent une sorte de volupté dans le moment que vous en jouissez, & qu'ils sont tous deux agréables? ou est-ce parce que dans la suite ils engendrent des maladies, qu'ils précipitent dans la pauvreté, & qu'ils attirent mille & mille malheurs aussi funestes? ou

*Plus de plaisir  
de la vie  
de gain and  
indépendance  
supplément*

quand même ils ne feroient suivis d'aucun de ces maux, les appelleriez-vous toujours mauvais, parce qu'ils font qu'on se réjouit (a), & que de se réjouir dans le vice, c'est de tous les états le plus déplorable & la peine du péché? Pensons-nous, Protagoras, qu'ils nous répondissent autre chose, sinon qu'ils ne sont pas mauvais par la volupté qu'ils causent sur l'heure, mais par les maladies & par les autres accidents qu'ils traînent après eux?

Je suis persuadé, dit Protagoras, que voilà ce qu'ils répondroient presque tous (b).

Tout ce qui détruit notre santé, ajoutai-je, ou qui cause notre ruine, ne nous fait-il pas du chagrin, je pense qu'ils en conviendroient?

(a) Car voilà ce qu'il faudroit dire pour avouer, comme a déjà fait Protagoras, que les choses agréables sont mauvaises indépendamment des suites. C'est ici un principe tout divin, Socrate ne s'y arrête pas, parce qu'il le trouve trop sublime pour le peuple; & qu'il sçait bien que ce n'est pas son sentiment.

(a) Et par conséquent Protagoras a parlé contre son propre sentiment, lorsqu'il a répondu, p. 255, que certaines choses agréables étoient mauvaises par le même endroit qui les rendoit agréables, & indépendamment de tout ce qui pouvoit arriver, & que certaines choses désagréables étoient bonnes de la même manière indépendamment des suites. Il faut remarquer cet art merveilleux avec lequel Socrate fait dédire Protagoras & le jette dans des contradictions si sensibles, sans jamais le choquer.

Sans doute , dit Protagoras.

Il vous paroît donc , mes amis , continuerois-je , il vous paroît , comme nous le difons Protagoras & moi , que ces plaisirs ne font mauvais que parce qu'ils finissent par les chagrins , & qu'ils privent les hommes d'autres plaisirs dont ils desirent la jouissance ? Ils ne manqueroient pas d'en tomber d'accord.

Protagoras en convient.

Mais , continuai-je , si nous prenions le contrepied & que nous leur demandassions , Mes amis , vous dites que les choses désagréables sont bonnes , comment l'entendez-vous ? voulez-vous parler par exemple , des exercices du corps , de la guerre & des cures que les médecins font par les fers , par les purgations & par la plus exacte diete ? dites-vous que ces choses-là sont bonnes , mais qu'elles sont désagréables ? Ils en conviendroient.

Sans difficulté.

Pourquoi les appelez-vous bonnes ? Est-ce parce que sur l'heure même elles causent les dernières douleurs & des peines infinies ? ou parce que dans la suite elles operent la santé & la bonne habitude du corps , qu'elles

264      P R O T A G O R A S ,  
font le salut des villes, & qu'elles élèvent à l'empire, & comblent de gloire & de richesses certains Etats ? Ils ne balanceroient pas sans doute à prendre le dernier parti : & Protagoras en est tombé d'accord.

Mais toutes ces choses que je viens de nommer, continuerois-je, sont-elles bonnes par d'autres raisons, que parce qu'elles se terminent par la volupté, & qu'elles chassent & éloignent les chagrins & la tristesse ? Car auriez-vous quelque autre fin qui vous obligéât à appeller ces choses-là bonnes, que l'éloignement des chagrins & l'attente des voluptés ? je ne sçau-rois le croire.

Ni moi non plus, a dit Protagoras.

Vous cherchez-donc la volupté comme un bien, & vous fuyez le chagrin comme un mal ?

Sans contredit.

Et par conséquent, vous prenez le chagrin pour un mal, & la volupté pour un bien ? le plaisir même, vous l'appellez un mal lorsqu'il vous prive de certains plaisirs plus grands que celui qu'il vous procure, ou qu'il vous cause des chagrins plus sensibles que routes ses voluptés ; car si vous aviez quelque



quelque autre raison d'appeller le plaisir un mal , & que vous trouvassiez qu'il eût quelque autre fin , vous ne feriez pas difficulté de nous le dire ; mais je suis sûr que vous ne le trouverez point.

Je suis sûr aussi qu'ils ne le sauraient trouver , a dit Protagoras.

N'en est-il pas de même de la douleur ? N'appellez vous pas la douleur un bien , lorsqu'elle vous délivre de certains chagrins plus grands que ceux qu'elle cause , ou qu'elle vous procure des voluptés plus piquantes que ses chagrins ? car si pour appeller ainsi la douleur un bien , vous vous proposiez d'autre fin que celle que je dis , vous nous le diriez sans doute , mais vous n'en avez point.

Cela est très - vrai , Socrate , a dit Protagoras.

Que si vous me demandiez à votre tour , continuerois-je , pourquoi je tourne la chose en tant de façons , je vous dirois : Mes amis , pardonnez-moi ces longueurs , c'est ma manière de tâter ainsi les sujets par tous les côtés ; car premièrement , il n'est pas facile de vous démontrer ce que c'est que vous appelez être vaincu par les voluptés ; &

Le seul  
moyen de faire  
des démonstrations  
sûres est de tâter les  
sujets par tous  
leurs côtés.

d'ailleurs il n'y a pas d'autre moyen de faire des démonstrations certaines & sensibles. Mais il est encore temps pour vous de nous déclarer si vous trouvez que le bien soit autre chose que la volupté, & le mal autre chose que la douleur & la tristesse. Dites-moi, ne seriez vous pas très-contens de passer votre vie agréablement & sans chagrin ? si vous en êtes contents, & que vous ne puissiez trouver que le bien & le mal soient autre chose que ce que je dis, écoutez la suite.

Cela posé, je vous soutiens qu'il n'y a rien de plus ridicule que de dire, comme vous faites, qu'un homme connoissant le mal pour mal, & pouvant s'empêcher de s'y abandonner, ne laisse pas de le commettre, parce qu'il est entraîné par les voluptés; & qu'il n'est pas moins absurde d'avancer aussi, comme vous faites d'un autre côté, qu'un homme connoissant le bien, refuse pourtant de le faire, à cause de quelque volupté présente qui l'en éloigne. Le ridicule que je trouve dans ces deux propositions vous paroîtra visiblement, si nous ne nous servons pas de plusieurs noms, qui ne font que nous embrouiller, *l'agréable,*

*le désagréable, le bien, le mal.* Puisque nous ne parlons que de deux choses, ne nous servons que de deux noms : appellons-les d'abord *le bien & le mal*, nous les appellerons après *l'agréable & le désagréable*. Cela étant accordé, disons qu'*un homme connoissant le mal, & sçachant que c'est un mal, ne laisse pas de le commettre.* On ne manquera pas de nous demander *pourquoi il le commet ?* nous répondrons : *Parce qu'il est vaincu.* Et par quoi est-il vaincu, dira-t-on ? nous ne pouvons plus répondre que c'est *par l'agréable*, c'est à-dire, *par la volupté*, car c'est un mot qu'on a banni, & au-lieu de celui-là, nous sommes convenus que nous nous servirions du mot de *bien*. Il faut donc que nous nous servions de ce seul terme, & que nous répondions *que cet homme commet le mal vaincu & surmonté : Par quoi ?* Il faut trancher le mot, *vaincu & surmonté par le bien*. Pour peu que notre questionneur ait de penchant à la raillerie & qu'il soit homme à nous pousser, vous voyez le beau champ que nous lui ouvrons. D'abord il rira de toute sa force, & nous dira : En vérité, voilà une chose fort plaisante, qu'un homme connoissant le

mal, ſçachant que c'eſt un mal, & pouvant s'empêcher de le faire, ne laiſſe pas de le commettre, parce qu'il eſt vaincu par le bien. Parmi vous, continuera-t-il, le bien eſt-il incapable de ſurmonter le mal? ou en eſt-il capable? nous répondrons ſans doute qu'il en eſt incapable, car autrement celui que nous diſons être vaincu par la volupté, n'auroit pas péché. Mais par quelle raiſon les biens ſont-ils incapables de ſurmonter les maux? ou pourquoi les maux ont-ils la force de ſurmonter les biens? n'eſt-ce pas parce que les uns ſont plus grands & les autres plus petits? ou que les uns ſont en plus grand nombre & les autres en plus petit nombre? car nous n'aurons que ces raiſons à leur alléguer.

Il eſt donc évident par là, ajouteroit-il, que ſelon vous, *être vaincu par le bien, c'eſt choiſir les plus grands maux à la place des moindres biens.* Voilà qui eſt fini de ce côté-là. Changeons préſentement ces noms en appellant ce bien & ce mal, *agréable & déſagréable*; & diſons, *qu'un homme fait, juſqu'ici nous avons dit le mal, diſons préſentement les choſes déſagréables. Un homme fait donc les choſes déſagréables ſça-*

Car ſi le bien avoit été capable de ſurmonter le mal, il l'auroit fait, & par conféquent le mal n'auroit pas été commis.

*chant qu'elles sont désagréables : il les fait , vaincu & surmonté par celles qui sont agréables , & qui sont pourtant incapables de vaincre & de surmonter ; & qu'est-ce qui rend les voluptés incapables de surmonter les douleurs ? n'est-ce pas l'excès , ou le défaut des unes par rapport aux autres ? c'est-à-dire quand les unes sont plus grandes ou plus petites que les autres , plus piquantes ou moins piquantes que les autres ?*

Que si quelqu'un vient nous objecter qu'il y a grande différence entre une volupté présente & une volupté ou une douleur qu'on attend (a) : je demande sur cela , mais différent-elles par autre chose que par la volupté ou par la douleur ? Elles ne sçauroient différer que par là (b). Or je dis qu'un

(a) Voilà le dernier retranchement de ceux qui soutiennent que l'on commet le mal volontairement , parce qu'on est entraîné par la volupté ; car , disent-ils , on préfère une volupté présente à une volupté à venir , & cette volupté l'emporte encore sur une douleur qu'on ne fait que prévoir. C'est ce que Socrate va refuter d'une manière fort simple , & avec beaucoup de force.

(b) C'est la réponse que Socrate fait à l'objection précédente. Les voluptés & les douleurs ne diffèrent entr'elles que par le nombre ou par le degré de douleur & de volupté. Il est donc ridicule de penser qu'un homme soit assez ennemi de lui-même pour préférer volontairement un petit plaisir présent à un grand plaisir dont il est assuré , & pour courir à une volupté

homme qui sçait bien se servir d'une balance, & qui met d'un côté les choses agréables & de l'autre les désagréables, tant celles qui sont présentes, que celles qu'on peut prévoir, dit fort bien lesquelles sont en plus grand nombre; car si vous pesez les agréables avec les agréables, il faut toujours choisir les plus nombreuses & les plus grandes; si vous pesez les désagréables avec les désagréables, il faut retenir les moins nombreuses & les plus petites: & si vous pesez les agréables avec les désagréables, & que les dernières soient surmontées par les premières, soit que les présentes soient surmontées par les absentes, ou les absentes par les présentes (a), il faut toujours choisir le plus grand nombre,

après laquelle il voit une douleur certaine: car on est convenu que tout homme cherche le bien & fuit le mal. Il n'est question que de prendre une balance & de peser les biens & les maux, puisqu'on les connoît. On ne le fait pas, & c'est une marque sûre qu'on ne les connoît point; & par conséquent c'est le défaut de science, c'est-à-dire, l'ignorance qui nous précipite dans le mal. Cela est hors de doute.

(a) C'est à-dire, soit que les douleurs présentes soient en moins grand nombre que les voluptés qu'on attend, ou que les douleurs qu'on attend soient moins nombreuses que les voluptés présentes, il faut toujours choisir le plus grand nombre; en un mot, il faut courir au bien lorsqu'il est plus grand que le mal, soit que ce mal soit présent ou absent. Grand principe.

c'est-à-dire les premières, les agréables : & si les dernières, je veux dire les désagréables, emportent la balance, il faut bien se garder de faire un si mauvais choix : n'est-ce pas-là toute la finesse ? Oui sans doute, me diroient-ils. Protagoras en est aussi convenu.

Puisque cela est ainsi, dirois-je, répondez-moi, je vous prie : Un objet ne vous paroît-il pas plus grand de près que de loin, & plus gros de même ? une voix ne se fait-elle pas mieux entendre quand elle est près de vous, que quand elle en est éloignée ?

Sans contredit.

Si notre bonheur consistoit donc à choisir & à faire toujours ce qui est plus grand, & à rejeter ce qui est plus petit, que ferions-nous, & à quoi aurions-nous recours pour nous assurer la félicité de toute notre vie ? aurions-nous recours à l'art de mesurer, ou nous contenterions-nous des apparences & du simple coup d'œil ? mais nous sçavons que la vue nous a souvent trompés, & que lorsque nous avons jugé sur son rapport, elle nous a fait souvent recommencer la même chose, & nous a obligés à changer d'avis lorsqu'il a été question de mettre la

Si notre bonheur dépendoit de la grandeur des sujets, il n'y a personne qui ne mesurât avec toute l'exacritude possible.

main à l'œuvre, & de choisir entre les différentes grandeurs : au-lieu que l'art de mesurer a toujours fait évanouir ces fausses apparences, & qu'en faisant paroître la vérité il a rendu la tranquillité à l'ame, qui s'est reposée sur ce vrai, & il a assuré le bonheur de notre vie. Que diroient à cela nos raisonneurs ? Diroient-ils que notre salut dépend de l'art de mesurer, ou de quelque autre art ?

De l'art de mesurer sans doute.

Si notre salut dépendoit des nombres, il n'y a personne qui n'apprit à compter.

Et si notre salut dépendoit du choix du pair & de l'impair, toutes les fois qu'il faudroit choisir le plus ou le moins, & comparer le plus avec le plus, le moins avec le moins, & l'un avec l'autre, soit qu'ils fussent près ou loin, de quel art est-ce que dépendroit notre salut ? N'est-ce pas de l'art de l'arithmétique ? car il ne s'agiroit plus de l'art de mesurer, qui ne fait connoître que les grandeurs ; il faudroit connoître le pair & l'impair, & il n'y a que la science de l'arithmétique qui puisse le faire connoître. N'est-il pas vrai que nos gens en tomberoient d'accord ?

Assurément, dit Protagoras.

Voilà qui est donc bien, mes



amis. Mais puisqu'il nous a paru que notre salut dépendoit du bon choix que nous ferions entre la volupté & la douleur (a), c'est-à-dire entre ce qui dans ces deux genres est plus grand ou plus petit, plus nombreux ou moins nombreux, plus près ou plus loin; n'est-il pas vrai que l'art de mesurer est l'art d'examiner les grandeurs, & de comparer leurs différents rapports?

Cela ne se peut autrement.

Il faut donc que l'art de mesurer soit un art & une science (b); ils ne sçauroient en disconvenir. Nous examinerons une autre fois quel est l'art qui est en même temps art & science; présentement que l'art de mesurer soit une science, nous en convenons, & cela suffit pour la démonstration que nous devons vous faire Protagoras & moi sur la question que vous nous avez faite; car dans le moment que

(a) Notre salut dépend du bon choix entre la volupté & la douleur. On n'est malheureux que parce qu'on se trompe dans ce choix. Nos malheurs ne viennent donc que de notre ignorance, car personne ne veut être malheureux.

(b) Il est art, parce qu'il a des règles & une méthode; & il est science, parce qu'il a pour objet des choses nécessaires & immatérielles, & qu'il fait ses démonstrations par des arguments infaillibles fondés sur des principes nécessaires, incontestables & très-certains.

nous convenions tous deux qu'il n'y a rien de si fort que la science, & que par-tout où elle se trouve elle est toujours victorieuse de la volupté & de toutes les autres passions, vous nous avez contredits, en nous assurant que la volupté est souvent victorieuse, & qu'elle triomphe de l'homme, lors même qu'il en connoît le poison; & comme nous ne sommes pas convenus de votre principe, alors, si vous vous en souvenez, vous nous avez demandé: Protagoras, & vous, Socrate, si ce n'est pas là être vaincu par la volupté, dites-nous donc ce que c'est, & comment vous appelez ce penchant qui nous entraîne. Si nous vous eussions répondu sur l'heure même, que nous appellions cela *ignorance*, vous vous seriez moqués de nous. Moquez-vous-en présentement, & vous vous moquerez de vous-mêmes; car vous-mêmes vous avez avoué que ceux qui se trompent dans le choix des voluptés & des douleurs, c'est-à-dire des biens & des maux, ne se trompent que faute de science; & ensuite vous êtes encore convenus que ce n'est pas seulement faute de science, mais faute de cette science qui enseigne à mesurer. Or,

toute action où l'on se trompe par le défaut de science, vous sçavez bien vous-mêmes que c'est une ignorance; & par conséquent c'est une très-grande ignorance, que d'être vaincu par la volupté. Protagoras, Prodicus & Hippias, se vantent de guérir cette ignorance, & vous, parce que vous êtes persuadés que ce malheureux penchant est tout autre chose que l'ignorance, vous ne vous adressez point, & vous n'envoyez point vos enfants à ces Sophistes qui sont de si excellents maîtres, comme tenant pour certain que la vertu ne peut être enseignée, & vous épargnez l'argent qu'il faudroit leur donner; & c'est cette belle opinion qui cause tous les malheurs de la république & ceux des particuliers.

Voilà ce que nous répondrions à ces honnêtes gens-là. Mais je m'adresse présentement à vous, Prodicus & Hippias, & je vous demande aussi-bien qu'à Protagoras, si ce que je viens de dire vous paroît vrai ou faux?

Ils sont tombés tous d'accord que c'étoient des vérités très-sensibles.

Vous convenez donc, leur ai-je dit, que l'agréable est ce qu'on appelle *bien*, & le désagréable ce qu'on appelle

276      P R O T A G O R A S ,  
*mal* ; car pour cette distinction de  
noms , que Prodicus a voulu introdui-  
re , je lui baise les mains. En effet ,  
Prodicus , appelez *le bon* , agréable ,  
délectable , délicieux , charmant , &  
inventez encore d'autres noms si cela  
vous fait plaisir ; cela m'est égal. Ré-  
pondez seulement à ce que je vous de-  
mande.

Prodicus en est convenu , en sou-  
riant , & les autres de même.

Toute action  
qui tend à  
nous faire vi-  
vre sans dou-  
leur est belle,  
& par consé-  
quent bonne  
& utile.

Que pensez vous donc de ceci , mes  
amis , leur ai-je dit , toutes les actions  
qui tendent à vivre agréablement &  
sans douleur , ne sont-elles pas belles ?  
Et une action qui est belle , n'est-  
elle pas en même-temps bonne &  
utile ?

On en est convenu.

S'il est vrai que l'agréable soit bon ,  
& que ce soit le bien , il n'est donc  
pas possible qu'un homme sçachant  
qu'il y a des choses meilleures que  
celles qu'il fait , & connoissant qu'il  
peut les faire , fasse pourtant les mau-  
vaises & laisse là les bonnes. Etre vain-  
cu par les voluptés , ce n'est donc autre  
chose qu'être dans l'ignorance ; &  
vaincre les voluptés , ce n'est autre  
chose qu'avoir la science.

Ils en font demeurés d'accord.

Mais, leur ai-je dit, qu'appellez-vous être dans l'ignorance? N'est-ce pas avoir une fausse opinion, & se tromper dans des choses très-essentielles & très-importantes?

Ce que c'est  
qu'être dans  
l'ignorance.

Sans contredit.

Il s'enfuit donc de ce principe, que personne ne se porte volontairement au mal, ni à ce qu'il prend pour un mal; & il n'est point du tout dans la nature de l'homme de courir au mal, comme mal, au-lieu de courir au bien (a); & quand on est forcé de choisir entre deux maux, vous ne trouverez personne qui choisisse le plus grand, s'il dépend de lui de prendre le moindre.

Cela nous a paru à tous une vérité constante.

Qu'appellez-vous donc la terreur & la crainte, leur ai-je dit? parlez, Prodicus. N'est-ce pas l'attente d'un mal, que vous l'appelliez terreur ou crainte?

Protagoras & Hippias sont tombés d'accord que la terreur & la crainte

(a) Car c'est une vérité constante, notre volonté ne se porte jamais qu'à ce qui lui plaît le plus, & il n'y a que le bien qui lui plaise ou ce qu'elle prend pour bien.

n'étoient précisément que cela, & Prodicus l'a avoué de la crainte, mais il l'a nié de la terreur. Mais cela ne m'importe, mon cher Prodicus, lui ai-je répondu. Le seul point important, c'est de sçavoir si le principe que je viens de poser est vrai. Si cela est, toutes vos distinctions sont inutiles. En effet, qui est l'homme qui voudra courir à ce qu'il craint, lorsqu'il pourra aller au devant de ce qu'il ne craint pas? cela est impossible, de votre aveu même; car dès-là qu'un homme craint une chose, il avoue qu'il la croit mauvaise, & il n'y a personne qui cherche & qui reçoive volontairement ce qui est mauvais.

Ils en sont convenus.

Ces fondemens posés, ai-je continué, il faut présentement, Prodicus & Hippias, que Prodicus justifie & prouve la vérité de ce qu'il a avancé d'abord; ou plutôt je lui fais quartier sur ce qu'il a avancé d'abord; car il a dit que des cinq parties de la vertu, il n'y en avoit pas une qui fût semblable à l'autre, & qu'elles avoient chacune leurs qualités, leur caractère différent. Je ne veux pas le presser sur cela; mais qu'il nous prouve ce qu'il

a dit ensuite, que de ces cinq parties il y en avoit quatre qui étoient à peu près semblables, & une qui étoit entièrement différente des quatre autres, c'est-à-dire la valeur.

Il a ajouté que je reconnoîtrois cette vérité à cette marque sensible; c'est, m'a-t-il dit, Socrate, que vous verrez des hommes très-impies, très-injustes, très-débauchés & très-ignorants, qui sont pourtant d'une valeur héroïque, & vous comprendrez par-là que la valeur est extrêmement différente des quatre autres parties de la vertu.

Je vous avoue que d'abord j'ai été fort surpris de cette réponse; & ma surprise a encore augmenté depuis que j'ai examiné la chose avec vous. Je lui ai demandé s'il n'appelloit pas vaillants, les hommes fermes & assurés. Il m'a dit qu'il donnoit ce nom à ces audacieux qui vont tête baissée; car vous vous souvenez bien, Protagoras, que c'est ce que vous m'avez répondu.

Je m'en souviens, m'a-t-il dit.

Dites nous donc en quoi les vaillants sont audacieux; est-ce dans les choses qu'entreprennent les timides?

Non, sans doute.

Dans les autres ? dans celles qu'entreprennent les braves ?

Assurément.

Les poltrons ne se portent-ils pas aux choses qui paroissent sûres , & les vaillants à celles qui paroissent terribles ?

C'est ainsi que les hommes le disent , Socrate , m'a répondu Protagoras.

Vous dites vrai , Protagoras ; mais ce n'est pas-là ce que je vous demande , c'est votre sentiment que je veux sçavoir. En quoi dites-vous que les vaillants sont audacieux ? Est-ce dans les choses qui sont terribles , & qu'ils trouvent eux-mêmes terribles ?

Ne vous souvenez-vous pas , Socrate , que vous avez déjà fait voir clairement que cela étoit impossible.

Vous avez raison , Protagoras , je l'avois oublié. C'est donc une chose démontrée , que personne ne se porte aux choses qu'il trouve terribles , puisque c'est très certainement une ignorance que de se laisser vaincre par ses passions.

Il en est convenu.

Mais d'un autre côté , les uns &

Cat il a fait voir que la terreur est l'attente d'un mal , & que personne ne court volontairement au mal.



les autres, les braves & les poltrons se portent aux choses qui paroissent sûres & sans péril (a), & par-là, les poltrons entreprennent les mêmes choses que les braves.

Il y a bien de la différence, Socrate; les poltrons font tout le contraire des braves; sans aller plus loin, les uns cherchent la guerre, & les autres la fuient.

Mais trouvent-ils que ce soit une belle chose d'aller à la guerre?

Oui, très-belle assurément.

Si elle est belle, elle est bonne aussi; car nous sommes convenus que toutes les actions qui sont belles, sont bonnes.

Cela est très-vrai, m'a-t-il dit, & j'ai toujours été de ce sentiment.

(a) C'est une suite nécessaire de ce que Protagoras vient d'avouer, que les braves ne se portent point aux choses terribles, par ce que c'est un mal. Ils se portent donc aux choses qui sont sûres & qui paroissent sans péril; & par conséquent ils font la même chose que les poltrons, & tendent au même but. Cela est certain: mais voici la différence qu'il y a entre les poltrons & les braves, c'est que les braves agissant toujours par science ne se trompent jamais dans le parti qu'ils choisissent, car ils connoissent certainement ce qui est terrible & ce qui ne l'est pas; au lieu que les poltrons agissant par ignorance, & mettant la sûreté où est le danger, & le danger où est la sûreté, se trompent toujours. Combien de grandes vérités éclaircies par ce principe!

J'en suis bien aise. Mais lesquels sont-ce donc qui ne veulent pas aller à la guerre, qu'ils trouvent si belle & si bonne?

Ce sont les poltrons, m'a-t-il dit.

Cependant, ai-je dit, d'aller à la guerre, c'est une belle & bonne chose : n'est-elle pas agréable aussi ?

C'est une suite des principes que nous avons reçus.

Ils ne le con-  
noissent  
point, ils  
sont donc  
dans l'igno-  
rance.

Les poltrons refusent-ils d'aller à ce qui est plus beau, meilleur & plus agréable, quoiqu'ils le connoissent pour tel qu'il est ?

Mais, Socrate, si nous avouons cela, nous renversons tous nos premiers principes.

Comment, dis-je, le brave ne se porte-t-il pas à tout ce qui lui paroît le plus beau, le meilleur & le plus agréable ?

On ne sçauroit en disconvenir.

Les braves  
craignent où  
il faut crain-  
dre, & ne  
craignent  
pas où il ne  
le faut pas.

Il est donc constant que les braves n'ont point une crainte honteuse quand ils craignent, ni une assurance honteuse quand ils sont fermes & assurés.

C'est la vérité.

Si elles ne sont pas honteuses, elles sont donc belles & honnêtes, n'est-ce pas ? & si elles sont honnêtes, elles sont bonnes ?

Oui.

Et les poltrons, les téméraires & les furieux, ne font-ils pas tout le contraire? n'ont-ils pas des craintes indignes, & des confiances honteuses?

Les poltrons & les fous craignent mal à-propos, & se confient de même.

Je l'avoue.

Et ces craintes indignes, & ces confiances honteuses, d'où viennent-elles? n'est-ce pas de l'ignorance?

Cela est certain.

Mais quoi! ce qui fait que les lâches sont lâches, comment l'appellez-vous? l'appellez-vous valeur ou lâcheté?

Je l'appelle lâcheté, sans doute.

Les lâches vous paroissent donc lâches, à cause de l'ignorance où ils font des choses terribles?

Très-assurément.

C'est donc cette ignorance qui les rend lâches?

J'en conviens.

Vous êtes convenu que ce qui fait les lâches, c'est la lâcheté?

Assurément.

Selon vous, la lâcheté est l'ignorance des choses terribles & de celles qui ne le sont point? Il a fait signe qu'il en tomboit d'accord. Cepen-

284      P R O T A G O R A S ;  
dant , la valeur est opposée à la lâcheté ? Il a fait le même signe d'approbation.

Et par conséquent la science des choses terribles & de celles qui ne le sont point , est opposée à l'ignorance de ces mêmes choses ? Autre signe de consentement.

L'ignorance , c'est la lâcheté ?

Il a passé celui-là avec un peu de peine.

Et la science des choses terribles & de celles qui ne le sont point , c'est la valeur , puisqu'elle est contraire à l'ignorance de ces mêmes choses ?

Oh , sur cela , plus de signe , & pas un seul mot.

Et moi : Comment , dis-je , Protagoras , vous ne voulez ni accorder ce que je vous demande , ni le nier.

Achievez seulement , m'a-t-il dit.

Je ne vous fais plus qu'une seule petite question. Je vous demande si vous trouvez encore , comme vous le trouviez tantôt , qu'il y ait des hommes très-ignorants , & cependant très-braves ?

Il a fait voir que cela est impossible.

Puisque vous êtes si pressant , m'a-t-il dit , & que vous voulez à toute force que je réponde encore , je veux bien

vous faire ce plaisir. Je vous dis donc, Socrate, que ce que vous me demandez là me paroît impossible, selon les principes que nous avons établis.

Je vous assure, Protagoras, lui ai-je dit, que je ne vous fais toutes ces questions à autre dessein que de bien examiner toutes les parties de la vertu, & de bien connoître ce que c'est que la vertu elle-même : car je suis persuadé que tout cela étant bien connu, nous trouverons assurément ce que nous cherchons, & sur quoi nous avons tant discouru, moi en disant que la vertu ne peut être enseignée, & vous en soutenant qu'elle le peut; & sur cette fin de notre dispute, s'il m'étoit permis de la personifier, je dirois qu'elle nous fait de grands reproches, & qu'elle se moque de nous, en nous disant : Vous êtes de plaisants disputeurs, Socrate & Protagoras ! vous, Socrate, après avoir soutenu que la vertu ne peut être enseignée, vous vous hâtez présentement de vous contredire, en tâchant de faire voir que tout est science, la justice, la tempérance, la valeur, &c. ce qui va justement à faire conclure que la vertu peut être enseignée : car si la science

est différente de la vertu, comme Protagoras tâche de le prouver, il est évident que la vertu ne peut être enseignée, au lieu que si elle passe pour science, comme vous voulez qu'on en convienne, on ne comprendra jamais qu'elle ne puisse pas être enseignée (a); & Protagoras de l'autre côté, après avoir soutenu qu'on peut l'enseigner, se jette aussi dans la contra-

(a) Cela est fondé sur ce préjugé très commun, que toute science peut être enseignée. Socrate fait sentir que c'est une erreur, puisqu'en soutenant que la vertu est une science, il assure en même-temps, & prouve d'une manière très solide que les hommes ne peuvent l'enseigner; & il n'est pas mal-aise de suivre ses vues; il veut faire entendre qu'il n'y a que Dieu de qui on puisse l'apprendre; car il est le Dieu des sciences, *Deus scientiarum*, comme il est appelé dans l'Ecriture sainte; c'est pourquoi David lui dit, *Seigneur enseignez-moi la science*, & il nous assure que c'est lui qui l'enseigne aux hommes, *qui docet hominem scientiam*. Si cela est vrai de la science, il est vrai aussi de la valeur, puisque Socrate a déjà prouvé que la valeur & la science ne sont que la même chose. Platon n'étoit pas le premier païen qui eût eu l'idée de ces grandes vérités; plus de trois cents ans avant lui, Homere avoit dit en faisant parler Agamemnon à Achile: *Si tu es si vaillant, d'où te vient ta valeur? n'est-ce pas Dieu qui te l'a donnée*; & près de trois cents ans avant Homere, David avoit dit: *C'est Dieu qui dresse mes mains au combat. Qui docet manus meas ad praelium*. Mais, dira-t-on, pourquoi Socrate n'explique-t-il pas sa pensée? c'est parce qu'un Philosophe doit établir ce que c'est que la vertu, avant que d'expliquer d'où elle vient, & qui sont les maîtres qui l'enseignent; car la vertu étant connue, son auteur l'est aussi par conséquent, & la preuve est faite.

I. Rois, 2.

Pf. 118, 66.

Pf. 93, 10.

Dans le liv.  
de l'Iliade.

Pf. 17, 35;  
& 143, 1.

diction , en tâchant de persuader qu'elle est tout autre chose que la science , & c'est dire formellement qu'on ne peut l'enseigner.

*Mais quittons la fiction.* Pour moi , Protagoras , j'ai bien de la douleur de voir tous nos principes si horriblement confondus & bouleversés , & je souhaiterois passionément que nous pussions les démêler & les éclaircir ; qu'après avoir repris toutes les parties de la vertu , nous montrassions clairement ce qu'elle est elle-même , & qu'enfin remettant sur le bureau notre principale question , nous examinassions si la vertu peut ou ne peut pas être enseignée , afin que nous scussions à quoi nous en tenir : car je crains fort que votre Epiméthée nous ait trompés dans notre examen , comme vous dites qu'il nous a trompés & oubliés dans la distribution qu'il a faite. Aussi je vous dirai franchement que dans votre fable Prométhée m'a plu beaucoup plus que ce brouillon d'Epiméthée ; & c'est en suivant son exemple (a) , que je prends toutes fortes de

(a) Il faut suivre Prométhée & non pas Epiméthée , c'est-à-dire , se gouverner par l'esprit de Dieu , & non par celui du monde , qui est entièrement opposé à Dieu.

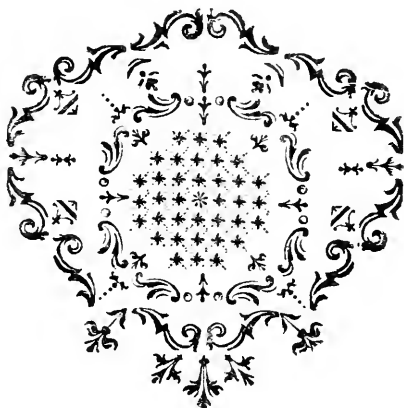
soins & de précautions pour bien régler toute ma vie , m'occupant uniquement de ces recherches ; & si vous vouliez , comme je vous le disois tantôt , j'approfondirois avec vous toutes ces matieres très-volontiers.

Socrate , m'a dit alors Protagoras , je loue extrêmement vos bonnes intentions , & votre maniere de traiter les sujets. Je puis me vanter que je n'ai point de vices , mais sur-tout je suis très-éloigné de celui de l'envie ; homme au monde n'y est si peu porté que moi : & sur votre sujet , j'ai dit à qui a voulu m'entendre , que de tous ceux que je fréquente , vous êtes celui que j'admire le plus , & que parmi tous ceux de votre âge , il n'y en a point que je ne mette infiniment au-dessous de vous ; & j'ajoute que je ne ferai nullement surpris qu'on vous voie un jour du nombre de ces grands personnages qui se sont rendus célèbres par la sagesse : mais nous parlerons une autre fois de ces matieres , & ce fera toutes les fois qu'il vous plaira. Présentement , l'heure me presse de m'en aller pour quelque autre affaire.

Il faut donc remettre la partie , Protagoras , lui ai-je dit , puisque vous  
le



le voulez ; aussi bien il y a long-temps que je devrois être parti pour aller où l'on m'attend ; mais j'ai resté pour faire plaisir au beau Callias qui m'en a prié. Cela dit , chacun s'est retiré de son côté. †





## A R G U M E N T

D E S

R I V A U X.

**C**E Dialogue n'est qu'un récit d'un entretien que Platon feint que Socrate avoit eu avec quelques jeunes gens, dans l'école d'un Grammairien ; ou peut-être que Platon nous l'a conservé tel que Socrate l'avoit eu en effet, & tel qu'il l'avoit conté à ses disciples. Il a pour titre : Les Rivaux ; car c'est ainsi qu'il est cité par les anciens : il est moral, & il traite de la Philosophie. Socrate y combat deux erreurs dont les jeunes gens de son temps étoient entetés : les uns, sur un passage de Solon mal entendu, s'imaginoient que la Philosophie consistoit à sçavoir tou-

ἠντιπασαι,  
& non pas,  
ἐπασαι.

tes les sciences ; & les autres croyoient que pour mériter le nom de Philosophe , il suffisoit d'avoir une simple teinture des sciences & des arts , seulement pour en pouvoir parler avec les maîtres , & pour acquérir la réputation d'un homme universel , qui pouvoit juger de tout. Socrate combat très-solidement ces deux principes. Il terrasse le dernier , en faisant voir qu'il n'y a rien de plus ridicule que de s'imaginer le Philosophe comme un homme superficiel , inférieur en tout aux maîtres dans chaque science , & par conséquent inutile à tout ; & il réfute le premier , en insinuant que comme la trop grande quantité d'aliments nuit au corps , de même le trop grand amas de sciences & de connoissances nuit à l'ame , dont la santé , comme celle du corps , vient de la juste mesure des aliments qu'on lui donne. Le plus sçavant n'est pas

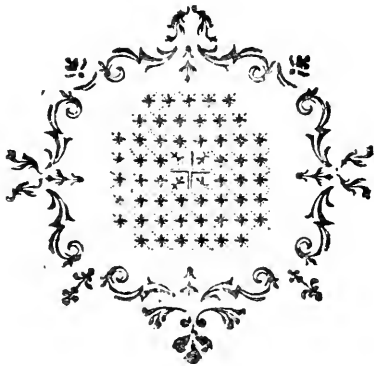
*celui qui sçait le plus de choses ,  
mais celui qui sçait bien les cho-  
ses nécessaires : ce qui me fait sou-  
venir d'un mot d'un des plus  
M.leFevre. scavants hommes de ce siecle , &  
dont tout le monde connoît les  
écrits : il disoit qu'il seroit aussi  
ignorant que beaucoup d'autres  
s'il avoit lu autant qu'eux.*

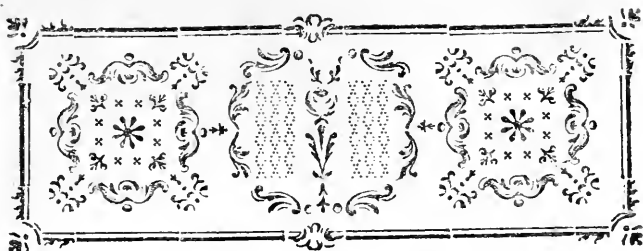
*Il y a un million de choses  
inutiles pour conduire à la véri-  
table Philosophie , & qui nous  
retardent au-lieu de nous avan-  
cer. La Philosophie est quelque  
chose de plus grand que les arts ,  
& de plus admirable que ce qu'on  
appelle ordinairement les scien-  
ces ; car elle n'est autre chose que  
la connoissance des choses divines  
& humaines , qui nous dispose à  
nous soumettre aux premières , &  
à conduire & gouverner les au-  
tres suivant les regles de la pru-  
dence & de la justice , de maniere  
que nous soyons utiles à notre  
prochain & à nous-mêmes , en*

*combattant le vice , & en faisant croître & fleurir la vertu. C'est par elle qu'un ami donne de bons conseils à son ami ; par elle un Magistrat rend bien la justice ; par elle un pere de famille conduit sa maison ; & par elle enfin , un Roi gouverne ses peuples. Voilà les vérités que Socrate enseigne dans cette petite conversation , qui est très-précieuse. On diroit qu'il est disciple de Salomon , & qu'il avoit entendu ce que la Sagesse dit par sa bouche : A moi appartiennent le conseil , l'équité , la prudence & la force ; c'est par moi que les Rois regnent , & que les Législateurs établissent des Loix ; c'est par moi que les Princes commandent , & que les Puissants de la terre décernent la justice.*

*Une vérité encore très-importante que Socrate enseigne ici , c'est que les plus sçavants ne sont pas*

*toujours ceux qui sont le mieux disposés à la véritable sagesse. Le plus ignorant en est souvent plus près que celui qui a vieilli sur les livres, & qui a tout vu & tout lu : on en voit tous les jours des exemples.*





# LES RIVAUX.

---

S O C R A T E .

J'ENTRAI l'autre jour dans l'école de Denis , qui enseigne les Belles-Lettres. J'y trouvai quelques jeunes gens des mieux faits & des meilleures familles de la ville , avec leurs amants. J'y en remarquai sur-tout deux qui dispu-toient ensemble , mais je ne pus entendre le sujet de leur dispute ; il me parut que c'étoit sur quelques points de la doctrine d'Anaxagore ou d'Ænopidas ; car ils traçoient des cercles , & tout penchés , ils imitoient certaines conversions , certains mouvements des cieux , avec une attention merveilleuse. Curieux de sçavoir ce que c'étoit , je m'adressai à un jeune homme auprès de qui j'étois assis ; &

Socrate  
marque toujours la corruption qui régnoit à Athènes.

Cet auteur  
n'est inconnu.

il se trouva justement que c'étoit l'amant de ceux qui dispuoient ensemble. Je lui demandai donc , en le poussant un peu du coude : D'où vient cette grande attention ? le sujet de la dispute est-il si grand & si beau , qu'il demande une application si sérieuse ?

Bon , me répondit-il , si grand & si beau ? ils jasant sur les choses du ciel , & ne font que dire des sottises avec leur Philosophie.

Surpris de cette réponse : Comment , lui dis-je , mon ami , trouvez-vous que ce soit une sottise de philosopher ? d'où vient que vous parlez d'une manière si dure ? Un autre jeune homme , qui étoit assis près de lui , qui étoit son rival , & qui avoit entendu ma demande & sa réponse , me dit : En vérité , Socrate , vous ne trouverez pas votre compte à vous adresser à cet homme-là , & à lui demander s'il croit que la Philosophie soit une sottise ; ne sçavez-vous pas qu'il a passé toute sa vie à manger , à dormir & à s'exercer ? pouvez-vous attendre d'autre réponse de lui , sinon qu'il n'y a rien de plus honteux ni de plus sot que la Philosophie ? Ce-



lui qui me parloit ainsi s'étoit toujours appliqué aux sciences, au lieu que l'autre, qu'il traitoit si mal, ne s'étoit adonné qu'aux exercices.

Je jugeai à propos de laisser là cet athlète, qui avoit négligé l'esprit pour n'exercer que le corps, & de m'attacher à son rival, qui se piquoit d'être plus habile. Pour tâcher donc de tirer de lui ce que je voulois : Ce que j'ai demandé d'abord, lui dis je, je vous l'ai demandé en commun; & si vous vous sentez en état de me répondre mieux que lui, je ne m'adresse qu'à vous. Répondez moi, croyez vous que ce soit une belle chose de philosopher? ou croyez vous le contraire? Les deux tenants de la dispute, qui nous avoient entendus, cessèrent de disputer, & s'approchant, ils se mirent à nous écouter avec un profond silence. Je ne sçais pas ce que cette approche fit à nos deux rivaux; pour moi, j'en fus étonné, car c'est mon ordinaire, je ne sçaurois voir de jeunes gens bien faits sans être dans l'admiration (a).

(a) C'étoit une admiration qui produisoit en lui le desir de pouvoir contribuer à les rendre aussi

Celui à qui je parlois ne me parut pas moins touché que moi, cependant il ne laissa pas de me répondre avec quelque sorte de confiance & d'amour-propre : Pour moi, Socrate, si je pensois que ce fût une honte de philosopher, je ne me croirois pas un homme ; & quiconque a cette pensée, j'en ai toute aussi mauvaise opinion. Par-là, il donnoit sur son rival ; c'est pourquoi il haussa la voix pour être entendu de celui qu'il aimoit.

C'est donc une belle chose de philosopher, répondis je. Oui, assurément, dit-il. Mais, repris-je, vous paroît-il possible de décider si une chose est belle ou laide, si on ne la connoît auparavant ? sçavez-vous ce que c'est que philosopher ? Sans doute, me dit il, je le sçais. Qu'est ce donc, lui demandai je ?

Ce n'est autre chose, me répondit-il, que ce que Solon a dit : *En me faisant vieux, j'apprends une infinité de choses* ; car il me semble que celui qui veut être philosophe, doit ap-

vertueux qu'ils étoient bien faits. On peut voir ce que Maxime de Tyr a dit sur ce passage.

prendre tous les jours de sa vie quelque chose , & dans sa jeunesse & dans sa vieillesse , afin qu'il sçache tout ce qu'on peut sçavoir.

D'abord , il me parut dire quelque chose ; mais après y avoir un peu pensé , je lui demandai s'il tenoit que la Philosophie ne fût autre chose qu'une polymathie , c'est-à-dire un amas , un assemblage de toutes les sciences ? Il me dit que ce n'étoit que cela. Mais pensez vous , dis-je , que la Philosophie soit seulement belle , ou croyez-vous aussi qu'elle soit bonne ? Je la crois très-bonne , me répondit-il. Cela vous paroît-il particulier à la Philosophie , repris-je , ou trouvez-vous la même chose des autres arts ? Par exemple , l'amour des exercices vous paroît-il aussi bon que beau ? ou ne le trouvez-vous ni beau ni bon ? C'est selon , me répondit-il en plâtant ; pour vous , cet amour est fort beau & fort bon ; & pour lui , il parloit de son rival , il n'est ni l'un ni l'autre. Et croyez-vous , dis-je , que l'amour des exercices consiste à vouloir faire tous les exercices ? Sans doute , me répondit-il ,

comme *l'amour de la sagesse*, c'est-à-dire la Philosophie, consiste à vouloir tout sçavoir. Mais, lui demandai-je, pensez-vous que ceux qui s'appliquent aux exercices, aient d'autre but que de se bien porter? Non, sans doute, me dit-il, ils ne se proposent d'autre fin. Et par conséquent, lui dis-je, c'est le grand nombre d'exercices qui fait qu'on se porte bien?

Seroit-il possible, me répondit-il, qu'on se portât bien, en ne s'appliquant qu'à un petit nombre d'exercices?

Sur cela, je trouvai à propos de pousser un peu mon athlète, afin qu'avec l'expérience qu'il avoit dans la gymnastique, il vînt à mon secours; lui adressant donc la parole: Pourquoi vous taisez-vous, lui dis-je, mon cher, pendant que vous entendez votre rival parler de votre métier? croyez-vous aussi comme lui que ce soit le grand nombre d'exercices qui fasse bien porter? ou au-contraire, croyez vous que ce soit d'en user avec choix, & de n'en faire ni trop ni trop peu?

Pour moi, Socrate, me répondit-il, je suis encore persuadé, comme je l'ai toujours été, qu'il n'y a rien de plus vrai que ce qu'on dit en commun proverbe, que les exercices modérés font la bonne santé: n'en voilà-t-il pas une belle preuve? Ce pauvre homme, avec son application à l'étude, & son envie de tout sçavoir, voyez comme il est; il en a perdu le boire & le manger, & ne dort point: il est roide comme un pieu, & sec comme une alumette.

A ces paroles, les deux jeunes hommes se prirent à rire, & le Philosophe rougit.

Voyant son embarras, je me tournai de son côté: Que prétendez vous donc, lui dis-je? n'avouez-vous pas présentement que ce n'est ni le grand ni le petit nombre d'exercices qui font qu'on se porte bien; mais les exercices modérés, & d'y garder un juste milieu. Voulez-vous résister à deux?

S'il n'y avoit que lui, me dit-il, je lui tiendrois bien tête, & je me sens assez fort pour lui prouver ce que j'ai avancé, quand il seroit encore moins vraisemblable; car voilà vraiment un dangereux ennemi! mais avec vous, Socrate, je ne veux pas dispu-

ter contre mon sentiment. J'avoue donc que ce n'est pas le grand nombre d'exercices, mais les exercices modérés qui font la bonne santé.

N'est-ce pas la même chose des aliments, lui dis-je ? Il en tomba d'accord ; & sur toutes les autres choses qui regardent le corps, je lui fis avouer de même que c'étoit le juste milieu qui étoit utile, & point du tout le trop ni le trop peu. Et sur ce qui regarde l'ame, lui dis-je ensuite, est-ce la quantité d'aliments qu'on lui donne qui lui est utile, ou n'est-ce que la juste mesure ?

C'est la juste mesure, me dit-il.

Mais les sciences, repris-je, ne font-elles pas du nombre de ces aliments de l'ame. Il l'avoua. Et par conséquent, lui dis-je, ce n'est pas le grand nombre de sciences qui nourrit bien l'ame, mais la juste mesure qui s'éloigne également du trop ou du trop peu ? Il en tomba d'accord.

A qui pourrions-nous donc raisonnablement nous adresser, continuai-je, pour bien sçavoir quelle est cette juste mesure d'aliments & d'exercices qui est utile au corps ? Nous convinmes tous trois que c'étoit à un mé-

decin ou à un maître de palestre. Et sur les semences, pour connoître cette juste mesure, à qui nous adresserons-nous? à un laboureur, sans doute. Et sur les sciences, ajoutai-je, qui consulterons-nous pour sçavoir le milieu qu'il faut garder en les semant ou en les plantant dans l'ame? Sur cela, nous nous trouvâmes tous trois également pleins de doutes & d'incertitudes. Puisque nous ne sçaurions nous tirer de là, leur dis-je en riant, voulez-vous que nous appellions à notre aide ces deux beaux jeunes garçons? ou aurions-nous honte de les appeler, comme Homere dit des amants de Pénélope, qui, ne pouvant tendre l'arc, ne vouloient pas qu'aucun autre pût le faire (a)?

Quand je vis qu'ils désespéroient de trouver ce que nous cherchions, je pris un autre chemin. Quelles sciences, leur dis-je, établissons-nous que doit apprendre un Philosophe? car nous sommes convenus qu'il ne

(a) Dans le vingt-unieme liv. de l'Odissee v. 285, les amants de Pénélope témoignent ouvertement la peur qu'ils avoient que le gueux, qui n'étoit pas encore reconnu pour Ulysse, ne tendit l'arc dont Pénélope devoit être le prix.

doit pas les apprendre toutes, ni même le plus grand nombre.

Le sçavant, prenant la parole, dit que c'étoient les plus belles, les plus convenables, & celles qui lui devoient faire le plus d'honneur; & que rien ne pouvoit lui en faire davantage que de paroître entendu dans tous les arts, ou du-moins dans la plupart & dans les plus considérables, & qu'ainsi il falloit qu'un philosophe eût appris tous les arts qui étoient dignes d'un honnête homme, tant ceux qui dépendent de l'intelligence, que ceux qui dépendent de la main.

Vous voulez dire, repris-je, par exemple, l'art de la menuiserie: on aura un très-habile menuisier pour cinq ou six mines. Voilà un art qui dépend de la main; & l'art de l'architecte dépend de l'intelligence. Mais vous n'aurez pas un architecte pour dix mille drachmes; car il y en a très-peu parmi les Grecs. Ne sont ce pas là ces fortes d'arts dont vous voulez parler?

Comme il m'eût répondu qu'oui, je lui demandai s'il ne lui paroïssoit pas impossible qu'un homme apprît

Pour quinze ou vingt pistoles.

Pour mille écus.

Architectes rares en Grèce du temps de Platon.



parfaitement deux arts , bien loin qu'il pût en apprendre un grand nombre , & des plus difficiles ?

Un homme ne peut réussir parfaitement dans deux arts.

Sur cela il me répondit : Ne vous imaginez pas , Socrate , que je veuille dire qu'il faut qu'un philosophe sçache ces arts aussi parfaitement que les maîtres qui les pratiquent ; il suffit qu'il les sçache en honnête homme , en galant homme , pour entendre mieux que le commun des hommes ce que disent ces maîtres , & aussi pour pouvoir dire son avis ; afin que sur tout ce qui se dit , ou qui se fait à propos de ces arts , il fasse paroître qu'il a un goût très-fin & très-délicat.

Et moi , comme doutant encore de ce qu'il vouloit dire : Voyez , je vous prie , lui dis-je , si j'entre bien dans l'idée que vous avez du philosophe ; vous prétendez que le philosophe soit auprès des artisans ce qu'un Pentathle , un athlete qui fait cinq sortes d'exercices (a) , est dans la palestres auprès d'un coureur ou d'un lutteur ; car il est vaincu par tous ces athletes dans

(a) Ce passage est parfaitement beau , & il a fourni à Longin l'idée de la comparaison qu'il a faite de Démosthène avec Hypéride , & que j'ai expliquée dans les remarques sur ce Rhéteur , chap. 28. p. 173.

l'exercice qui est propre à chacun , & ne tient après eux que le second rang , au-lieu qu'il est au-dessus de tous les autres athletes qui entrent en lice contre lui. Voilà peut-être l'effet que vous prétendez que la philosophie produit sur ceux qui s'attachent à elle ; ils sont véritablement au-dessous des maîtres dans la connoissance de chaque art , mais aussi ils sont fort supérieurs à tous les autres hommes qui se mêlent d'en juger. De sorte que , selon vous , il faut concevoir un philosophe comme un homme qui , dans chaque chose , est au-dessous du maître qui la professe. Voilà , je crois , l'idée que vous voulez donner du philosophe.

Fort bien , Socrate , me dit-il , vous avez admirablement compris ma pensée , & il n'y a rien de plus juste que votre comparaison ; car le philosophe est véritablement un homme qui ne s'attache pas en esclave à une seule chose , de maniere que pour la porter à sa dernière perfection , il néglige toutes les autres , comme font tous les artisans ; mais il s'applique médiocrement à toutes.

Après cette réponse , comme je souhaitois de sçavoir encore plus claire-

ment ce qu'il vouloit dire, je lui demandai s'il croyoit que les gens habiles fussent utiles ou inutiles ?

Je les crois fort utiles, Socrate, me répondit-il.

Si les habiles sont fort utiles, repris-je, les mal-habiles sont fort inutiles ?

Il en tomba d'accord.

Mais les philosophes, lui dis-je, sont-ils utiles, ou ne le sont-ils pas ?

Ils sont, non-seulement utiles, me répondit-il, mais très utiles.

Voyons-donc si vous dites vrai, repris-je, & examinons comment il se peut faire que ces philosophes soient si utiles, eux qui ne tiennent en quoi que ce soit que le second rang; car, par ce que vous venez de dire, il est clair comme le jour que le philosophe est inférieur aux artisans dans tous les arts qu'ils professent.

Il en convint.

Oh! voyons, repris-je, dites-moi, si vous étiez malade, ou que vous eussiez quelque ami qui le fût & dont vous fussiez fort en peine, pour rétablir votre santé ou celle de votre ami, appelleriez-vous le philosophe, cet homme inférieur, ou feriez-vous venir le médecin ?

Pour moi je les ferois venir tous deux , me répondit-il.

Ah ! ne me dites pas cela , repris-je , il faut ôpter : lequel appelleriez-vous le plutôt ?

Si vous le prenez par là , me dit-il , il n'y a personne qui balançât , je pense , & qui ne fît beaucoup plutôt venir le médecin.

Et si vous étiez au milieu de la mer , battue d'une furieuse tempête , à qui abandonneriez-vous la conduite de votre vaisseau ? au philosophe , ou au pilote ?

Au pilote , sans doute , me dit-il.

Ainsi donc , & dans la tempête & dans la maladie , & dans toutes les autres choses , pendant qu'on aura l'artisan , le maître que chacune de ces choses regarde , le philosophe ne demeurera-t-il pas fort inutile ? ne sera-ce pas un personnage muet ?

Il me le semble , répondit-il.

Et par conséquent , repris-je , le philosophe est un homme très-inutile ; car dans chaque chose nous avons des artisans , & nous sommes tombés d'accord qu'il n'y a que les habiles qui soient utiles , & que les autres ne le sont point. Il fut forcé d'en convenir.

Oserai-je encore vous demander quelque chose, lui dis-je, & n'y aura-t-il point de la grossièreté & de l'impolitesse à vous faire tant de questions ?

Demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, me répondit-il.

Je ne cherche autre chose qu'à convenir de nouveau de tout ce que nous avons dit. Il me semble que nous sommes convenus d'un côté que la philosophie est une belle chose, qu'il y a des philosophes, que les philosophes sont habiles, que les gens habiles sont utiles, & que les mal-habiles sont inutiles ; & que de l'autre côté nous sommes tombés d'accord que les philosophes sont inutiles pendant qu'on a des gens de chaque profession, & l'on en a toujours. N'est-ce pas cela dont nous sommes convenus ?

C'est cela même, me répondit-il.

Et par conséquent, dis-je, puisque la philosophie n'est, selon vous, que la science de tous les arts, pendant que les arts fleuriront parmi les hommes, les philosophes n'y brilleront pas, & y feront assez inutiles. Mais croyez-moi, les philosophes ne sont pas ce que nous nous imaginons, & philosopher n'est point se mêler de tous

les arts & passer sa vie dans toutes les boutiques à travailler tout courbé comme un esclave. Ce n'est pas non plus apprendre beaucoup de choses. Sur ma parole, c'est quelque chose de plus sublime & de plus grand ; car cette application, c'est une honte, & ceux qui s'en mêlent, ne sont appelés que des ouvriers mécaniques, de vils artisans. Pour mieux connoître si je dis vrai, répondez - moi encore, je vous en prie. Qui sont ceux qui sçavent bien dresser les chevaux ? ne sont ce pas ceux qui les rendent meilleurs ?

Oui.

Et les chiens, de même ?

Oui.

Ainsi un même art les dresse & les rend meilleurs.

Oui.

Mais cet art qui les dresse & les rend meilleurs, est-ce le même qui connoît ceux qui sont bons & ceux qui sont méchants, ou en est-ce un autre ?

Non, me dit-il, c'est le même.

Direz-vous la même chose des hommes, repris-je ? l'art qui les rend meilleurs est-il le même que celui qui les réduit, & qui connoît ceux

qui sont méchants & ceux qui sont bons ?

C'est le même, dit-il.

L'art qui juge de plusieurs, juge aussi d'un, & celui qui juge d'un, juge aussi de plusieurs ?

Oui.

Il en est de même, dis-je, des chevaux & de tous les autres animaux ? il en convint. Mais repris-je, comment appelez-vous la science ou l'art qui châtie & réduit les mauvais garnemens qui se trouvent dans les villes & qui violent les loix ? n'est-ce pas la judicature ? & cet art de la judicature, n'est-ce pas ce que vous appelez la justice ?

Sans doute, me répondit-il.

Ainsi, lui dis-je, cet art, qui sert aux juges à réprimer les méchants, leur sert aussi à leur faire connoître ceux qui sont méchants & ceux qui sont bons ?

Affurément.

Et le juge qui en connoît un, en pourra connoître plusieurs : & celui qui n'en pourra pas connoître plusieurs, n'en pourra pas non plus connoître un ? n'est-ce pas ?

Je l'avoue, dit-il.

N'est-il pas vrai aussi, lui dis-je, qu'un cheval qui ne connoît pas les chevaux qui sont bons ou mauvais, ne connoît pas non plus ce qu'il est lui-même ? j'en dis autant de tous les autres animaux.

Il en tomba d'accord.

Quoi donc, ajoutai-je, un homme qui ne connoît pas les hommes, & qui ne sçait s'ils sont bons ou méchants, n'ignore-t-il pas ce qu'il est lui-même, quoiqu'il soit homme ?

Cela est très-vrai, me dit-il.

Ne se pas connoître soi-même, est-ce être sage ou être fou ?

C'est être fou.

Et par conséquent, continuai-je, se connoître soi-même, c'est être sage. Ainsi le précepte qui est écrit à la porte du temple de Delphes, nous exhorte à nous appliquer à la sagesse & à la justice. C'est ce même art qui nous apprend à châtier & à punir les méchants ; par les regles de la justice nous sçavons les punir, & par les regles de la sagesse, nous sçavons les connoître, & nous connoître aussi nous-mêmes.

Cela me paroît très-vrai, me dit-il.

Et par conséquent, dis-je, la justice & la sagesse ne sont que la même chose ;

&

Connois-  
toi toi-mê-  
me.



& ce qui rend les villes bien policées & bien peuplées , c'est la punition des méchants , c'est ce qui fait la bonne politique ?

Il en convint.

Quand un homme , dis-je , gouverne bien une ville ou un Etat , quel nom donne-t-on à cet homme ? ne l'appelle-t-on pas roi ?

Sans doute.

Il gouverne donc par l'art royal , par l'art des rois ? & cet art n'est-ce pas le même que ceux dont nous venons de parler ?

Il me le semble.

Quand un particulier gouverne bien sa maison , quel nom lui donne-t-on ? ne l'appelle-t-on pas un bon économiste , un bon maître ?

Oui.

Par quel art gouverne-t-il si bien sa maison ? n'est-ce pas par l'art de la justice ?

Assurément.

Il me semble donc que roi , politique , économiste , maître , juste & sage , ne font qu'une même chose : & que la royauté , la politique , la despotique , l'économie , la sagesse & la justice , ne font qu'un seul & même art ?

Il le trouva comme moi.

Quoi donc , continuai-je , il sera honteux à un philosophe , quand un médecin parlera devant lui de maladies , ou que quelque autre parlera de son art , il lui sera honteux de ne pas entendre ce qu'ils diront , & de ne pouvoir dire son avis ? Et quand un roi , un magistrat , un politique , un économe , parleront de leur art , il ne fera pas honteux à ce philosophe de ne pouvoir ni les entendre , ni rien dire de son chef ?

Comment ne feroit-il pas beaucoup plus honteux , me dit-il , Socrate , de ne pouvoir rien dire sur des choses si grandes & si importantes !

Mais , repris-je , établiions-nous que sur ces mêmes choses le philosophe doit être comme le Pantathle , dont nous venons de parler , c'est à-dire être toujours au-dessous des maîtres , & ne tenir que le second rang , de manière qu'il soit toujours inutile pendant qu'il y aura de ces maîtres ? ou dirons-nous plutôt qu'il doit être maître lui-même , afin qu'il ne tienne pas le second rang , & qu'il ne donne pas sa maison à conduire à un autre , mais qu'il la conduise lui-même dans les regles de

la sagesse & de la justice, s'il veut qu'elle soit bien réglée & qu'elle aille bien ?

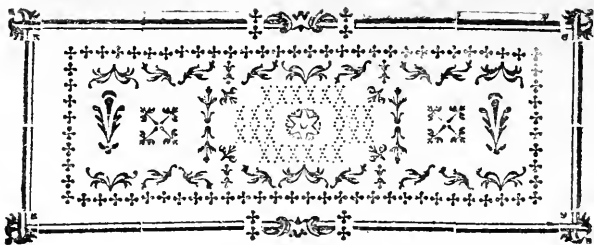
Il en convint avec moi.

Enfin, lui dis-je, si ses amis s'abandonnent à sa conduite, ou que sa ville l'appelle aux charges de magistrature, ou qu'elle lui ordonne d'être arbitre dans des affaires publiques ou particulières, ne sera-ce pas une honte pour lui de ne tenir que le second ou le troisième rang, au-lieu d'être à la tête ?

Il me le semble, dit-il.

Il s'en faut donc beaucoup, mon cher, que la philosophie ne soit l'amour de toutes les sciences ou l'application à tous les arts. A ces mots, le sçavant tout confus, ne sçut que répondre, & l'ignorant assura que j'avois raison. Tous les autres se rendirent de même à ces preuves.





L E

GRAND HIPPIAS ,

O U

D U B E A U ,

*Traduit par M. DE MAUCROIX.*

---

S O C R A T E , H I P P I A S .

S O C R A T E .

O Sage & excellent Hippias , combien il y a que vous n'êtes venu à Athenes !

H I P P I A S .

En vérité , Socrate , je n'en ai pas eu le loisir : dès qu'en Elide ils ont

LE GRAND HIPPIAS, &c. 317  
quelque différend avec leurs voisins, ils me députent, ne croyant pas pouvoir confier leurs intérêts à un plus éloquent négociateur que moi. Aussi dans plusieurs villes, & principalement à Lacédémone, j'ai souvent traité de beaucoup d'affaires importantes : c'est ce qui est cause que je ne viens guere en ces quartiers-ci.

S O C R A T E.

Voilà, Hippias, ce qui s'appelle être habile homme, faire bien les affaires de son pays & les siennes; car vous tirez de grands profits des jeunes gens, quoiqu'ils gagnent sans comparaison plus avec vous, que vous ne faites avec eux; c'est ainsi que l'on acquiert de l'estime & de la considération dans le monde. Mais dites moi, je vous prie, Hippias, pourquoi tous ces anciens, dont on vante tant la sagesse, comme Pittacus, Bias, Thalès, & d'autres plus modernes, jusqu'au temps d'Anaxagore, pourquoi, dis-je, tous ces prétendus sages, ou la plus grande partie d'entr'eux n'ont-ils pas voulu se mêler du gouvernement?

H I P P I A S .

Quelle autre raison , Socrate , vous en pourrois-je alléguer que leur foiblesse ? ils n'avoient pas assez d'esprit pour travailler à leur fortune & au bien de l'Etat.

S O C R A T E .

Comme les arts se sont perfectionnés avec le temps , & que nos ouvriers surpassent de beaucoup ceux des siècles passés , faites-moi la grace de me dire si vous croyez que votre art se soit aussi rendu plus parfait ; en sorte que si l'on vous comparoit ces anciens qui faisoient profession de la sagesse , ils ne paroîtroient que des ignorants au prix de vous ?

H I P P I A S .

Cela est sans doute.

S O C R A T E .

De façon que si Bias revenoit au monde , il ne passeroit que pour un impertinent ; non plus que Dédale , à ce que disent nos sculpteurs , s'il

mettoit présentement au jour les ouvrages qui lui acquirent autrefois tant de réputation.

## H I P P I A S.

Ce que vous dites, Socrate, est véritable ; je ne laisse pourtant pas de préférer les anciens aux modernes, pour éviter la jalousie des vivants & l'indignation des morts.

## S O C R A T E.

C'est fort bien pensé & raisonné à vous, Hippias, & je suis de votre sentiment ; car il est vrai que votre science s'est beaucoup accrue, & qu'elle embrasse présentement les affaires particulières & les générales. Quand Gorgias le sophiste vint en cette ville en qualité d'ambassadeur des Léontins, ses compatriotes l'ayant jugé le plus habile homme qui fût parmi eux pour une négociation, & pour haranguer devant le peuple ; ne fit-il pas des leçons en particulier à nos jeunes gens, dont il tira des sommes très-considérables ? Notre ami Prodicus aussi, après avoir exercé plusieurs charges publiques, fut dernièrement député à Athenes par les habitants de

320 LE GRAND HIPPIAS,  
l'isle de Cos ; il harangua dans le conseil avec un applaudissement général ; mais il n'est pas croyable combien lui valurent les leçons particulières qu'il faisoit à notre jeunesse. Pour les anciens, jamais pas un ne voulut mettre sa science à prix, ni faire valoir les connoissances qu'il avoit acquises ; tant ils étoient simples, & sçavoient peu le mérite de l'argent : au-lieu que l'un & l'autre de ces deux grands hommes dont j'ai parlé, s'est fait plus riche dans sa profession, que pas un autre artisan dans la sienne ; Protagoras avant eux avoit fait la même chose.

#### H I P P I A S.

Vraiment Socrate, vous n'en sçavez guere ; si je vous avois dit combien j'ai gagné, vous en seriez tout étonné. Dans la Sicile seule, où Protagoras s'étoit établi, j'amassai en moins de rien, plus de quatre mille livres, bien que je fusse plus jeune qu'il n'étoit, & qu'il eût acquis une grande réputation. D'une seule bourgade j'emportai deux cents écus ; à mon retour je donnai tout cet argent à mon pere, & lui & tous nos citoyens admirerent



mon industrie ; & certainement je crois avoir gagné plus de bien moi seul , que deux autres Sophistes ensemble quels qu'ils soient.

## S O C R A T E .

Vous m'apprenez-là une chose incroyable ; elle témoigne bien votre sagesse , & combien les hommes d'à présent sont plus excellents que ceux du temps passé. Votre discours fait bien connoître la sottise de ces sages qui ont précédé Anaxagore , à qui il en prit autrement qu'à vous ; car son pere lui ayant laissé beaucoup de bien en mourant , il philosofa d'une si ridicule maniere , que par sa négligence il perdit tout son patrimoine ; on en dit autant de tous les autres : ainsi vous ne pouviez vous servir d'un meilleur argument pour prouver que les sages modernes valent mieux que les anciens. Le peuple est aussi de cet avis , car on dit communément que le sage doit être premièrement sage pour soi-même ; or , la fin de cette philosophie est de s'enrichir , & quiconque gagnera le plus , celui-là fera plus sage que pas un. Mais laissons cela , & dites-moi , je vous prie , en quelle ville

322 LE GRAND HIPPIAS,  
vous avez le plus gagné; car vous avez  
été par-tout; est-ce à Lacédémone,  
où vous m'avez dit que vous avez été  
plusieurs fois?

H I P P I A S.

Non certainement.

S O C R A T E.

Ouai, mais encore y avez-vous fait  
quelque chose?

H I P P I A S.

Rien du tout.

S O C R A T E.

Vraiment ce que vous dites-là m'é-  
tonne; mais dites moi, votre doctrine  
ne rend-elle pas plus vertueux ceux  
qui l'apprennent, & qui conversent  
avec vous?

H I P P I A S.

Sans doute.

S O C R A T E.

Est-ce que vous avez trouvé moins  
de disposition à la vertu dans les jeunes

Lacédémoniens, qu'aux enfants de cette bourgade de Sicile ?

H I P P I A S.

Il y a bien à dire que ceux-ci en aient autant.

S O C R A T E.

Mais peut-être qu'en Sicile les enfants se portent avec plus d'ardeur à la vertu qu'à Lacédémone ?

H I P P I A S.

Rien moins, les enfants de Lacédémone sont passionnés pour la vertu.

S O C R A T E.

Est-ce faute d'argent qu'ils ont été contraints de se passer de vos instructions ?

H I P P I A S.

Non, ils sont fort riches.

S O C R A T E.

Puisqu'ils aiment la sagesse, qu'ils ont du bien, & que vous pouvez leur être utile, d'où vient que vous n'êtes pas revenu chargé d'argent de Lacédémone ? voulez-vous que nous disions

324 LE GRAND HIPPIAS,  
que les Lacédémoniens instruisent  
mieux leurs enfants que vous n'êtes ca-  
pable de le faire ?

H I P P I A S.

Non certainement.

S O C R A T E.

Est-ce que vous n'avez pu persua-  
der aux jeunes Lacédémoniens , que  
vos enseignements valaient mieux que  
ceux de leurs législateurs , ou que vous  
n'avez pu faire comprendre à leurs  
peres , qu'il étoit plus à propos qu'ils  
se fissent à vous qu'à eux-mêmes , de  
l'instruction de leur jeunesse ? car on  
ne croira jamais que par envie ils se  
soient opposés à l'avantage de leurs en-  
fants,

H I P P I A S.

Non , je ne crois pas que ce soit  
par envie.

S O C R A T E.

Lacédémone n'est-elle pas pourvue  
de bonnes loix ?

H I P P I A S.

Assurément.

S O C R A T E.

Mais dans les villes bien réglées la vertu est en grande estime ?

H I P P I A S.

Il est vrai.

S O C R A T E.

Or , vous êtes l'homme du monde le plus capable d'enseigner la vertu.

H I P P I A S.

Je le fais , sans doute.

S O C R A T E.

Ne feroit-ce pas principalement en Thessalie , & dans tout autre pays où l'on se plaît à dresser les chevaux , qu'un excellent écuyer feroit le plus estimé , & gagneroit davantage ?

H I P P I A S.

Il y a de l'apparence.

S O C R A T E.

Comment se peut-il donc faire qu'un homme capable de former admirablement les mœurs de la jeunesse , n'ait

326 LE GRAND HIPPIAS,  
gagné ni bien ni réputation à Lacédémone, & dans les autres villes de la Grece où l'on fait cas de la vertu ? croirons-nous que les habitants de cette bourgade, qui est en Sicile, font plus grands amateurs de la vertu que les Lacédémoniens ? Si vous le voulez, pourtant, nous le croirons.

H I P P I A S.

Ce n'est point cela, Socrate ; mais la coutume des Lacédémoniens n'est pas de changer leurs loix, ni de souffrir que l'on donne une éducation étrangere à leurs enfants.

S O C R A T E.

Que dites-vous-là ? est-ce la coutume de Lacédémone de faire plutôt le mal que le bien ?

H I P P I A S.

Je ne dis pas cela.

S O C R A T E.

Ne feroient-ils pas mieux de bien instruire leurs enfants que de les mal instruire ?

## H I P P I A S .

Ils feroient mieux certainement ; mais leurs loix rejettent toute discipline étrangere ; fans cela , jamais précepteur n'y eût tant gagné que moi ; car il n'est pas croyable avec quel plaisir ils m'écoutent , & les louanges qu'ils me donnent : mais comme je vous ai dit , leur loi les retient.

## S O C R A T E .

Tenez-vous que la loi soit le salut ou la ruine d'une ville ?

## H I P P I A S .

Je crois que la loi ne tend qu'au bien public ; elle y est pourtant contraire , quand elle n'est pas fondée en raison.

## S O C R A T E .

Quand les Législateurs font une loi , ne croient ils pas faire du bien à l'Etat ? car fans les loix , la société humaine ne peut subsister.

## H I P P I A S .

Cela est fans difficulté.

S O C R A T E.

Toutes les fois donc qu'un Législateur s'éloigne du bien public , il s'éloigne de la loi , c'est-à-dire du légitime ; n'est-ce pas votre sentiment ?

H I P P I A S.

A le prendre à la rigueur , la chose va comme vous le dites ; mais les hommes ne l'appellent pas ainsi.

S O C R A T E.

Sont - ce les habiles ou les ignorants ?

H I P P I A S.

Le commun.

S O C R A T E.

Appellez-vous le commun ceux qui connoissent la vérité ?

H I P P I A S.

Non , certainement.

S O C R A T E.

Or , ceux qui connoissent la vérité , disent que ce qui est utile aux hom-



mes , est plus légitime que ce qui leur est inutile ; n'en tombez-vous pas d'accord ?

H I P P I A S.

Je l'avoue.

S O C R A T E.

Les choses ne sont-elles pas comme les gens habiles & éclairés se l'imaginent ?

H I P P I A S.

Oui.

S O C R A T E.

Les Lacédémoniens feroient mieux à ce que vous dites de préférer vos enseignements , quoiqu'étrangers à ceux de leur pays ?

H I P P I A S.

Je le dis avec vérité.

S O C R A T E.

Vous dites aussi que plus les choses sont utiles , plus elles sont légitimes ?

H I P P I A S.

Oui.

S O C R A T E.

Selon vous, il est donc plus légitime de confier l'éducation des jeunes Lacédémoniens à Hippias qu'à leurs peres, puisque ces enfants en tireroient plus d'utilité.

H I P P I A S.

Il est vrai, Socrate.

S O C R A T E.

Les Lacédémoniens contreviennent donc à la loi, de ne vous pas donner des appointements pour l'instruction de leur jeunesse.

H I P P I A S.

J'en tombe d'accord, & n'ai garde de vous contredire.

S O C R A T E.

Nous avons donc enfin découvert que les loix des Lacédémoniens sont defectueuses en des choses de grande importance, quoique ces loix pas-

font pour être les plus sages de toute la Grece. Mais, Hippias, quand est-ce que les Lacédémoniens vous louent principalement, & de quoi les entretenez-vous, lorsqu'ils prennent tant de plaisir à vous entendre? est-ce quand vous leur parlez des astres & des révolutions célestes, dont vous avez une parfaite connoissance?

H I P P I A S.

Ce n'est point là ce qui leur plaît.

S O C R A T E.

Aiment-ils qu'on leur parle de géométrie?

H I P P I A S.

Rien moins, la plupart d'entr'eux ne sçavent pas compter.

S O C R A T E.

Ils n'ont donc garde de prendre plaisir à vous ouïr disputer de l'arithmétique?

H I P P I A S.

Vraiment non.

S O C R A T E.

Vous les entretenez donc de la force & de la vertu des lettres & des syllabes , du nombre & de l'harmonie , en quoi vous êtes le premier homme de l'univers.

H I P P I A S.

Rêvez-vous , avec votre nombre & votre harmonie ?

S O C R A T E.

Apprenez-moi donc pourquoi les Lacédémoniens vous louent & vous écoutent si volontiers , puisque je n'ai pas l'esprit de le trouver.

H I P P I A S.

Ils m'entendent avec plaisir , quand je leur récite l'origine des hommes , des héros & des villes ; enfin , quand je leur débite l'histoire ancienne ; c'est aussi pour l'amour d'eux que je me suis appliqué avec soin à toute cette antiquité.

S O C R A T E.

C'est un grand bonheur pour vous , que les Lacédémoniens n'aiment point

qu'on leur fasse le récit de nos Magistrats depuis Solon ; tous ces noms vous auroient bien donné de la peine à retenir.

## H I P P I A S.

Pas tant que vous croiriez ; sçavez-vous bien que je récite cinquante noms tout de suite , quoiqu'on ne me les ait dits qu'une fois.

## S O C R A T E.

Dites-vous vrai ? je ne m'étois pas apperçu que vous eussiez tant de mémoire ; je confesse maintenant que les Lacédémoniens ont raison de se plaire à vous entendre : vous sçavez beaucoup , & ils se servent de vous comme les enfants se servent de vieilles pour leur raconter des fables.

## H I P P I A S.

A la vérité , ils applaudirent dernièrement d'une étrange sorte à un beau discours que je leur fis touchant l'éducation de la jeunesse : cette harangue est principalement recommandable pour l'élégance de la diction ; en voici le commencement & le dessein :

334 LE GRAND HIPPIAS ,  
Après la prise de Troïe , Pyrrhus de-  
manda à Nestor à quoi un jeune hom-  
me devoit s'appliquer pour parvenir  
à une grande réputation ? Nestor lui  
répond & lui donne plusieurs beaux  
préceptes. Je récitai publiquement  
cette harangue à Lacédémone , &  
dans trois jours , à la priere d'Eudi-  
cus , le fils d'Apamante , je la récite-  
rai encore dans l'école de Phidstrate ,  
avec quelques autres traités dignes de  
la curiosité des honnêtes gens : vous  
ferez bien de vous y trouver , & d'y  
amener de vos amis qui soient capa-  
bles de juger de pareilles choses.

S O C R A T E .

Cela se fera , s'il plaît à Dieu ; mais  
je vous prie de me donner quelques  
éclaircissements là dessus. Vous m'a-  
vez fait souvenir de je ne sçais quoi  
qui s'est passé ; car comme je louois  
l'autre jour certains endroits d'une ha-  
rangue que je trouvois beaux , & que  
j'en blâmois d'autres qui ne me sem-  
bloient pas bien , un homme me de-  
manda assez incivilement : Qui vous  
a appris , Socrate , ce que c'est que  
le beau & le laid ? Me diriez-vous  
bien ce que c'est que le beau ? Je

demeurai tout interdit à cette demande , & ma stupidité ne me permit pas de lui répondre rien à propos. Après que je me fus retiré de la compagnie , je me fâchai contre moi-même , je me reprochai ma bêtise , & je me promis bien que la première fois que je rencontrerois quelqu'un de vous autres sages , je m'en ferois instruire à fond , afin qu'étant bien préparé sur cette matière , je pusse revenir trouver mon homme , & là dessus lui présenter le combat tout de nouveau. C'est pourquoi je ne pouvois faire une rencontre plus heureuse que la vôtre. Apprenez-moi donc , je vous prie , ce que c'est que le beau , mais expliquez-le-moi si bien qu'on ne se moque pas de moi une seconde fois ; car vous sçavez tout cela parfaitement , & ce n'est que la moindre de vos connoissances.

H I P P I A S.

Il est vrai que ce n'est point là grand'chose , cela ne vaut pas la peine d'en parler.

S O C R A T E.

Tant mieux , je l'apprendrai plus

336 LE GRAND HIPPIAS ,  
facilement , & personne ne me pouf-  
fera plus là-deffus.

H I P P I A S .

Personne , autrement je ne ferois pas  
un fort habile homme ; & je passerois  
pour un sot.

S O C R A T E .

C'est très-bien dit , pourvu que nous  
puiffions convaincre cet homme ; mais  
ne vous importunerai-je point d'imiter  
fa maniere , & de vous interroger ,  
afin d'imprimer votre doctrine plus  
avant dans mon esprit ; car je fuis  
fort fur les interrogations : fi cela ne  
vous déplaît donc pas , je vous inter-  
rogerai pour m'instruire mieux de ce  
que je veux fçavoir.

H I P P I A S .

Faites comme il vous plaira. Cette  
demande , comme je vous ai déjà dit ,  
n'est pas de grande importance , & je  
vous apprendrois à répondre fur des  
choses bien plus difficiles.

S O C R A T E .

O Hippias , que vous parlez bien  
à



à mon gré ! puisque vous le trouvez bon , je m'en vais donc jouer le personnage de cet homme , & vous interroger.

S'il se fût trouvé au récit de votre excellent discours sur la belle éducation des enfans ; dès que vous eussiez cessé de parler , il vous eût interrogé sur le beau ; car je connois sa maniere : & il s'y fût pris de cette sorte : Notre ami le député d'Elide , dites-moi , je vous prie , tous ceux qui sont justes ne le sont-ils pas par la justice ? Ayez la bonté de répondre , comme si c'étoit lui qui vous interrogeât.

H I P P I A S.

Oui, c'est par le moyen de la justice qu'ils sont justes.

S O C R A T E.

La justice n'est-elle pas quelque chose ?

H I P P I A S.

Assurément.

S O C R A T E

Tous les sages ne sont-ils pas sages

338. LE GRAND HIPPIAS ,  
par la sagesse ? & tout ce qui est bon  
ne l'est-il pas par la bonté ?

H I P P I A S .

Et qui en doute ?

S O C R A T E .

La sagesse & la bonté , c'est quel-  
que chose ?

H I P P I A S .

Il le faut bien.

S O C R A T E .

Tout ce qui est beau ne l'est-il pas  
par la beauté ?

H I P P I A S .

Par la beauté.

S O C R A T E .

La beauté , est-ce quelque chose ?

H I P P I A S .

Affurément.

S O C R A T E .

Aussi-tôt que vous lui aurez avoué  
cette proposition , notre homme ajou-

tera : Dites-moi ce que c'est que la beauté.

H I P P I A S .

Sa curiosité se borne-t-elle à sçavoir ce qui est beau.

S O C R A T E .

Il demande ce que c'est que le beau.

H I P P I A S .

Quelle différence mettez-vous entre l'un & l'autre ?

S O C R A T E .

N'y en mettez-vous pas ?

H I P P I A S .

Non certainement.

S O C R A T E .

Il faut donc qu'il n'y en ait point , car vous sçavez cela beaucoup mieux que moi : cependant prenez la peine de considérer la chose un peu plus attentivement. Notre interrogateur ne demande pas ce qui est beau , mais ce que c'est que le beau.

H I P P I A S.

Je vous entends maintenant , & je m'en vais si bien satisfaire à sa question , qu'il n'aura rien à me repartir. En un mot , Socrate , ce beau qu'il demande , c'est une belle fille.

S O C R A T E.

O quelle réponse ! elle est merveilleuse , elle est incomparable ! Quand j'aurai donc apporté cette définition du beau à mon homme , il n'aura plus rien à me dire ?

H I P P I A S.

Eh ! que vous diroit-il , si vous ne lui répondez rien qui ne soit appuyé sur le sens commun , & dont tous vos auditeurs ne doivent tomber d'accord ?

S O C R A T E.

A la bonne heure ; mais quand j'y songe , il ne manquera pas de me dire : Répondez - moi , Socrate , les choses que vous dites être belles , si le beau est quelque chose , seront belles parce beau-là ? Soutiendrai - je , si une

belle fille est ce beau que nous cherchons ; que toutes les belles choses soient belles par l'application de la beauté d'une belle fille.

## H I P P I A S.

Penſez-vous qu'il oſe vous pouſſer plus loin ? comme ſi ce que vous avez dit être beau ne l'étoit pas ; ſ'il le faiſoit , ne le traiteroit-on pas de ridicule.

## S O C R A T E.

Il l'oſera , aſſurément ; mais ſi cette hardieſſe le rendra ridicule ou non , c'eſt ce que je ne ſçais pas , l'effet le fera connoître ; cependant , voici ce qu'il m'oppoſera : Que vous êtes plaiſant , Socrate , me dira-t-il ; une belle cavalle , n'eſt - ce pas auſſi une belle choſe ? l'oracle même lui donne cette qualité. Que répondrons-nous à cela , Hippias ? il le faudra bien avouer ; car irions-nous ſoutenir que ce qui eſt beau ne le ſoit pas.

## H I P P I A S.

C'eſt la vérité , & les Dieux ont déclaré que leurs cavalles ſont très-belles ?

S O C R A T E.

Il poursuivra : Ne dirons-nous pas qu'une belle lyre est quelque chose de beau ?

H I P P I A S.

Sans doute.

S O C R A T E.

Il n'en demeurera pas-là , & je le juge par sa façon ordinaire. Répondez-moi , dira-t-il , une belle marmite n'est-ce pas une belle chose ?

H I P P I A S.

Ah ! Socrate , il n'est pas possible qu'un homme soit assez grossier pour employer des termes si bas dans une matière si relevée.

S O C R A T E.

Tout ce qu'il vous plaira , Hippias ; il est ainsi fait , il ne faut point chercher en lui de politesse ; c'est un mal-propre qui ne se soucie que de la vérité. Cependant , il lui faut répondre , & moi-même tout le premier , je dirai ce que je pense. Si une mar-

mitte étoit faite par un potier qui fût fort habile, qu'elle fût bien ronde, bien polie, comme l'on en voit quelquefois qui sont si bien verniffées, il faudroit tomber d'accord qu'une telle marmite seroit belle, car comment le nier ?

H I P P I A S.

Cela ne se peut.

S O C R A T E.

Donc, me dira-t-il, une belle marmite, est-ce proprement une belle chose ? répondez-moi.

H I P P I A S.

Je crois que oui : un vase bien travaillé est beau ; mais si vous le comparez avec une cavalle, avec une belle fille, ou avec d'autres belles choses, il ne passera plus pour beau.

S O C R A T E.

Je comprends maintenant, Hippias, ce qu'il faut objecter à l'homme que vous sçavez. Je lui dirai : Ignorez-vous, mon ami, le mot d'Héraclite, que le plus beau singe est laid, quand on le compare avec un animal d'une

344 LE GRAND HIPPIAS ,  
différente espece ? je vous réponds  
aussi , suivant l'avis du sage Hippias ,  
que la plus belle marmite est laide ,  
si vous en faites comparaison avec une  
fille : n'est-ce pas-là ce qu'il lui faut  
dire ?

H I P P I A S .

Très-bien , Socrate .

S O C R A T E .

Encore un peu de patience , je vous  
prie ; car il ajoutera : Eh quoi ! si  
vous compariez les filles aux Déeses ,  
n'en arriveroit-il pas comme de la mar-  
mite comparée à une fille ? la plus  
belle de toutes les filles ne seroit-elle  
pas laide au prix d'une divinité ? ce  
même Héraclite que vous venez de  
citer , ne dit-il pas que le plus sage ,  
que le plus beau , le plus parfait en-  
fin de tous les hommes , n'est qu'un  
finge auprès de Dieu ? Il faut donc  
tomber d'accord que la plus grande  
beauté humaine n'est rien au prix de  
la divine .

H I P P I A S .

Peut-on en douter ?



## S O C R A T E .

Si nous lui accordons cela, il se mettra à rire, & me dira : Vous souvient-il, Socrate, de ce que je vous ai demandé ? il m'en souvient fort bien lui dirai-je, vous m'avez demandé ce que c'étoit que le beau. Il est vrai, ajoutera-t-il, & au-lieu de satisfaire à ma demande vous m'apportez ce qui n'est pas plutôt beau que laid. Lui avouerai-je cela ? & que me conseillez-vous de lui répondre ?

## H I P P I A S .

Il faut bien le lui avouer ; & que la beauté humaine n'est rien en comparaison de la divine, tout cela est vrai.

## S O C R A T E .

Si dès le commencement, me dira-t-il, je vous eusse demandé ce qui est tout ensemble beau & laid, & que vous m'eussiez répondu comme vous faites, ne m'auriez-vous pas bien répondu ? Enfin, ce beau, dont la présence orne toutes choses & les rend belles, vous semble-t-il que ce soit une fille, une cavalle, ou une lyre ?

## HIPPIAS.

S'il vous fait cette question, il est facile de lui indiquer ce beau, qui fait la beauté & l'ornement de toutes les belles choses; mais assurément cet homme-là est un impertinent & ne se connoît point en beauté: que si vous lui répondez que ce beau qu'il cherche n'est autre chose que l'or, il demeurera interdit & vous lui fermerez la bouche; car il n'y a point de doute que l'or appliqué à quelque chose ne la rende belle, de laide qu'elle étoit auparavant.

## SOCRATE.

Vous ne connoissez pas cet homme-là, Hippias, ni son opiniâtreté; il ne laisse rien passer sans y prendre bien garde.

## HIPPIAS.

Qu'importe cela? ne faut-il pas toujours qu'il se rende à la vérité? s'il la combat mal à propos, il se fera traiter d'impertinent.

## SOCRATE.

Or tant s'en faut qu'il se contente

de cette réponse, que je m'attends à des injures : Hé ! grosse bête, me dira-t-il, prenez-vous Phidias pour un ignorant ? il me semble qu'il faudra dire que non.

H I P P I A S.

Fort bien.

S O C R A T E.

Fort bien. Après que je lui aurai avoué que je tiens Phidias pour un très-habile sculpteur, il poursuivra : Pensez vous que Phidias n'ait pas sçu ce que c'est que le beau aussi bien que vous ? Pourquoi me faire cette demande, lui dirai-je ? Parce, ajoutera-t-il, qu'il n'a point fait d'or les yeux, le visage, les mains, ni les pieds de sa Minerve, mais il les a faits d'ivoire ; cependant selon vous il falloit qu'ils fussent d'or pour être entièrement beaux ; c'est donc une faute grossiere que Phidias a faite par ignorance, & pour n'avoir pas sçu que l'or rend beaux tous les sujets où on l'applique. Que dire à cela ?

H I P P I A S.

Il n'y a rien de si aisé que d'y ré-

348 LE GRAND HIPPIAS,  
pondre ; nous dirons que Phidias n'a  
point failli , & que l'ivoire est aussi  
une belle chose.

S O C R A T E .

Pourquoi donc , continuera-t-il ,  
cet homme ne fit-il pas d'ivoire , mais  
de pierre les prunelles de cette fameu-  
se statue : car il choisit une pierre qui  
approchoit le plus de la blancheur de  
l'ivoire ; dirons nous , Hippias , qu'une  
belle pierre est aussi une belle chose ?

H I P P I A S .

Pourquoi non ? quand elle convient  
au lieu où elle est placée.

S O C R A T E .

Et quand elle n'y conviendra point ,  
dirons-nous le contraire , ou ne le  
dirons-nous pas ?

H I P P I A S .

Comment ferions-nous pour le nier ?

S O C R A T E .

L'ivoire & l'or , me dira-t-il ensuite ,  
habile homme que vous êtes , quand  
ils siéent bien , ne font-ils point paroî-  
tre beaux les sujets où ils se rencon-

rent, & laids quand ils ne s'étoient pas bien ?

H I P P I A S.

Il faut avouer que ce qui convient à une chose la rend belle.

S O C R A T E.

Il continuera : Mettrons-nous dans cette belle marmite , pleine de bonnes herbes , de laquelle nous parlions tantôt , une cuiller de figuier ou une d'or ?

H I P P I A S.

Ah de quel homme me parlez-vous là ? je vous prie de me dire son nom.

S O C R A T E.

Quand je vous l'aurois dit , vous ne le connoîtriez pas.

H I P P I A S.

Quel qu'il soit je le connois pour un ignorant.

S O C R A T E.

Il est vrai qu'il fatigue un peu les gens avec ses demandes ; mais enfin que lui dirons-nous ? des deux cuil-

350 LE GRAND HIPPIAS ,  
lers de figuier ou d'or , laquelle con-  
vient le mieux à sa marmite ? je crois  
que c'est celle de figuier , car elle don-  
ne bon goût aux herbes , & ne casse  
point la marmite , qui seroit un très-  
grand mal ; le brouet se répandroit ,  
le feu s'éteindroit , les conviés feroient  
mauvaise chere ; la cuiller d'or cause-  
roit tout ce désastre ; c'est pourquoi il  
me semble qu'en cette rencontre la cuil-  
ler de figuier est préférable à la cuiller  
d'or , si ce n'est que vous soyez d'un  
autre avis.

H I P P I A S .

Non , la cuiller de figuier convient  
mieux à la marmite ; mais pour vous  
en dire la vérité , je ne m'amuserois  
point à raisonner avec un homme com-  
me celui-là.

S O C R A T E .

Vous auriez raison ; il n'y auroit pas  
d'apparence qu'un sage que toute la  
Grece admire , si bien vêtu & si bien  
chauffé , écoutât des termes si bas &  
si abjets : pour moi il n'y a pas de  
danger que je le voie ; mais je vous  
prie de m'instruire , & d'avoir la bonté  
de répondre , car il ne manquera pas

de pourſuivre ; ſi la cuiller de figuier convient mieux que celle d'or , elle eſt donc plus belle ?

H I P P I A S.

On ne le ſçauroit nier , puisſque vous avez avoué que ce qui convient eſt plus beau que ce qui ne convient pas.

S O C R A T E.

Faudra-t-il avouer que la cuiller de figuier eſt plus belle que la cuiller d'or ?

H I P P I A S.

Voulez-vous , Socrate , qu'une fois pour toutes je vous apprenne une définition du beau , qui mettra fin à tous ces longs & ennuyeux diſcours ?

S O C R A T E.

Vous me ferez plaisir ; mais dites-moi auparavant , des deux cuillers de figuier ou d'or , celle qui vous ſemble la plus convenable & la plus belle ?

H I P P I A S.

Eh bien , dites , ſi vous voulez , que c'eſt celle de figuier.

S O C R A T E.

Enſeignez-moi maintenant cette au-

352 LE GRAND HIPPIAS ,  
tre définition du beau , dont vous venez de me parler ; car pour celle de l'or , nous avons trouvé qu'il n'est pas plus beau que le figuier ; enfin donc à votre avis qu'est-ce que le beau ?

H I P P I A S .

Je vais vous le dire ; mais il me semble que vous demandez une beauté telle qu'elle ne puisse jamais paroître autrement , nulle part , ni à personne.

S O C R A T E .

C'est cela même , & vous avez compris ma pensée.

H I P P I A S .

Ecoutez donc , & si je me trompe cette fois , je vous avoue que je n'y connois rien.

S O C R A T E .

Dites promptement au nom des Dieux.

H I P P I A S .

Je dis donc qu'en quelque lieu que ce soit , devant qui que ce soit , c'est toujours une très-belle chose de se



bien porter, d'être riche, honoré des Grecs, de vivre long-temps, & enfin de recevoir de sa postérité les devoirs funebres, avec la même piété & la même magnificence que vous les aurez rendus à vos parents.

## S O C R A T E.

Ah Hippias, la merveilleuse, l'incomparable réponse ! qu'elle est digne de vous ! j'admire avec quelle bonté vous faites ce que vous pouvez pour me secourir ; cependant notre homme nous échappera encore, & je prévois qu'il se moquera de nous plus que jamais.

## H I P P I A S.

S'il s'en moque, il n'en fera que plus impertinent ; rire, quand on n'a rien de bon à repliquer, c'est se rendre soi-même ridicule, & s'exposer à la risée publique.

## S O C R A T E.

Peut-être avez vous raison, peut-être aussi que cette réponse est telle qu'il ne se contentera pas de se moquer.

H I P P I A S.

Comment ?

S O C R A T E.

Si par hafard il a un bâton , il pourroit bien m'en donner par les oreilles , fi je ne me fauvois en diligence , encore tâcheroit-il de m'attraper.

H I P P I A S.

Pourquoi cela , cet homme est-il votre maître ? & ne l'appelleriez-vous pas en justice pour avoir réparation de cette injure ? les loix font-elles muettes en cette ville ? & eût-il permis aux bourgeois d'Athenes de se maltraiter les uns les autres ?

S O C R A T E.

Non pas.

H I P P I A S.

Il feroit donc puni s'il vous frappoit mal à propos ?

S O C R A T E.

Il me femble que ce ne feroit point mal à propos ; il auroit raifon fi je lui faifois cette réponse.

H I P P I A S.

Il auroit raison en effet , puisque vous raisonnez de la sorte.

S O C R A T E.

Voulez-vous que je vous dise pourquoi je me tiendrois digne du bâton ? car sans doute vous ne voudriez pas me battre sans m'écouter & sans entrer en quelques raisons.

H I P P I A S.

Ce seroit vous tenir trop de rigueur : mais quelles sont-elles ces raisons ?

S O C R A T E.

Je m'en vais vous les expliquer , & l'imiterai comme je faisois tout incontinent. Je vous épargnerai toutefois ces termes rudes & mal séants , dont il se sert quand il me parle : voici donc ce qu'il me dira. Trouvez-vous , Socrate , qu'un homme ne mérite pas d'être bâtonné , quand il ne prend pas garde à la proposition qu'on lui fait ? Comment ? répondrai-je. Ne vous souvient-il pas , dira-t-il , que je vous ai demandé ce que c'est que le beau ,

356 LE GRAND HIPPIAS,  
qui rend belles toutes les choses où il  
est , une pierre , du bois , un homme ,  
Dieu , une action , une science ? or afin  
que vous l'entendiez , c'est ce beau-là  
dont je suis en quête , & cependant  
vous ne m'avez non plus entendu , que  
si vous eussiez été une pierre , je dis  
une pierre de meule , car vous n'avez  
ni esprit ni oreilles. Trouveriez vous  
bon , Hippias , si étant comme fou-  
droyé de ces paroles je lui répondois  
ainsi ?

H I P P I A S .

Et comment ?

S O C R A T E .

Le voici. Le sage Hippias m'a pour-  
tant dit que c'étoit là le beau , encore  
que je lui eusse demandé comme vous  
ce qui semble beau à tout le monde ,  
& qui l'est effectivement toujours. Ne  
trouverez-vous point mauvais que je  
lui reparte de la sorte ?

H I P P I A S .

Je sçais bien que ce que j'ai dit qui  
étoit beau est beau en effet , & qu'il pa-  
roîtra toujours tel au jugement de  
tous les hommes.

S O C R A T E .

Ce n'est pas assez qu'il paroisse beau, mais le fera-t-il , ajoutera notre incommode , car ce qui est beau est toujours beau.

H I P P I A S .

Je l'avoue.

S O C R A T E .

Mais ce qui est beau maintenant l'étoit-il autrefois ? dira-t-il encore.

H I P P I A S .

Il l'étoit.

S O C R A T E .

Aussi-tôt il reprendra : Eh quoi ! notre ambassadeur d'Elide foutient-il que ç'a été une belle chose à Achille d'être enterré après ses peres , & à son aïeul Eaque aussi , & à tous les autres enfants des Dieux , & enfin aux Dieux mêmes ?

H I P P I A S .

Quelle forte d'homme est-ce là , Socrate ? ah laissez-le là , ces demandes sont impies.

S O C R A T E .

Peut-être que si un autre vous les faisoit, vous y trouveriez moins d'impiété.

H I P P I A S .

Peut-être.

S O C R A T E .

Ne feroit-ce point vous-même, Socrate, me dira-t-il, qui avancez qu'il est toujours beau, & à tous de recevoir de ses enfants les honneurs de la sépulture, & de les rendre à son pere & à sa mere? quand vous dites à tous, Hercule & les autres dont nous avons parlé font de ce nombre.

H I P P I A S .

Je n'ai pas entendu parler des Dieux.

S O C R A T E .

Ni des Héros non plus, ce me semble.

H I P P I A S .

Non, ni des enfants des Dieux.

S O C R A T E .

Mais bien des enfans des hommes ?

H I P P I A S .

De ceux-là seulement ?

S O C R A T E .

Donc par votre aveu ce seroit une chose impie & honteuse à Tantale , à Dardanus , à Zethes , & aux autres Héros de rendre les devoirs funebres à leurs peres : Pour Pélops & les autres dont les peres ont été des hommes , ce seroit une belle chose.

H I P P I A S .

C'est ce qu'il me semble.

S O C R A T E .

Il vous semble donc maintenant , repartira-t-il , ce qu'il ne vous sembloit pas tantôt , que quelquefois c'est une chose indécente d'ensevelir ses parents & d'être enseveli par ses enfans , & qu'il est même impossible que cela soit beau pour tous : ainsi nous voilà ridiculement retombés dans l'inconvénient de la fille & de la marmite ;

360 LE GRAND HIPPIAS ,  
car nous trouvons que ce que vous  
avez dit de la sépulture est beau aux  
uns & ne l'est pas aux autres ; c'est  
pourquoi il me querellera de nouveau  
& dira : D'aujourd'hui , Socrate , ne  
me définirez-vous ce que c'est que ce  
beau que je vous demande ? & cer-  
tainement il aura raison de me querel-  
ler , puisque je lui aurai répondu si  
mal. Voilà les différens que pour l'or-  
dinaire nous avons ensemble : quelque-  
fois aussi l'on diroit qu'il prend pitié  
de mon ignorance , car il me prévient  
& me demande , Ne vous sembleroit-  
il pas que le beau seroit ce que je m'en  
vais vous dire ?

H I P P I A S .

Quoi ?

S O C R A T E .

Je vous l'expliquerai incontinent.  
Socrate , me dira-t-il , ne faites plus de  
pareilles réponses , elles sont imperti-  
nentes & faciles à réfuter ; mais voyons  
si le beau ne seroit pas je ne sçais quoi  
que nous avons touché , quand nous  
disions que l'or est beau quand il con-  
vient , & qu'il ne l'est pas quand il ne  
convient point , & que toutes les cho-  
ses



ses font belles, quand elles ont ce qui leur convient. Voyez, Hippias, si ce n'est point là le beau; car pour moi je trouve que ce l'est, & je n'ai rien à opposer à cette définition: tenez-vous donc que le convenable soit le beau?

H I P P I A S.

C'est mon avis.

S O C R A T E.

Mais prenons garde de nous tromper.

H I P P I A S.

Prenons y garde.

S O C R A T E.

Le convenable est donc, ou ce qui rend les choses belles, ou ce qui les fait paroître belles, ou ce n'est ni l'un ni l'autre.

H I P P I A S.

Vous dites bien.

S O C R A T E.

Est-ce ce qui les fait paroître belles? comme si un homme difforme se

362 LE GRAND HIPPIAS,  
rendoit beau par la magnificence de  
ses habits : mais si le convenable fai-  
soit paroître les choses plus belles  
qu'elles ne sont , ce seroit une trom-  
perie , & ce n'est pas ce que nous cher-  
chons ; car nous avons demandé ce  
qui fait que les belles choses sont bel-  
les , de même que nous disons que tout  
ce qui est grand est grand par la gran-  
deur ; car c'est par la grandeur que  
les choses sont grandes ; & quand elles  
ne le paroîtroient pas , si pourtant il  
s'y trouve de la grandeur , il faut né-  
cessairement qu'elles soient grandes.  
Nous avons demandé ce que c'étoit  
que le beau qui rend toutes les choses  
belles , soit qu'elles le paroissent ou  
qu'elles ne le paroissent pas ; le conve-  
nable n'est point ce beau là , car il fait  
paroître les choses plus belles qu'elles  
ne sont , comme vous le disiez , & ne  
permet pas qu'on les trouve telles  
qu'elles sont ; or , il faut définir ce qui  
rend les choses belles , comme je viens  
de le dire , soit qu'elles le paroissent  
ou qu'elles ne le paroissent pas ; car  
c'est où tend notre recherche du beau.

H I P P I A S.

Mais le convenable , Socrate , quand

il se trouve quelque part, fait que les choses paroissent belles & qu'elles le sont.

S O C R A T E.

Il n'est donc pas possible que les choses qui sont belles ne paroissent telles, puisque ce qui fait paroître beau s'y rencontre.

H I P P I A S.

Cela ne se peut.

S O C R A T E.

Eh quoi, Hippias, confesserons-nous que toutes les belles loix, que toutes les belles connoissances, sont belles & paroissent telles au jugement de tous les hommes? ne dirons nous pas plutôt que leur beauté est ignorée, & que c'est l'origine des disputes & des dissensions publiques & particulières?

H I P P I A S.

J'aime mieux dire qu'elle est ignorée.

S O C R A T E.

Elle ne le seroit pourtant pas, si comme ces choses sont belles, elles le

564 LE GRAND HIPPIAS ,  
paroissoient aussi. Or si le convenable  
étoit le beau, elles paroîtroient belles,  
car le beau force les choses , non-seu-  
lement à être belles, mais à le paroître  
; c'est pourquoi, si le convenable  
est ce qui fait que les choses sont bel-  
les, c'est le beau que nous cherchons ;  
mais d'un autre côté il n'est pas ce qui  
fait paroître beau. Que si le convena-  
ble fait seulement paroître les cho-  
ses belles, ce n'est pas non plus le  
beau que nous demandons, car celui-  
là fait que les choses sont effectivement  
belles : or une même chose ne peut  
pas être cause de la vérité & de l'ap-  
parence ; résolvons-nous donc à soute-  
nir que le convenable est cause que  
les choses sont belles, ou qu'il fait  
qu'elles le paroissent seulement.

H I P P I A S.

Je tiens pour moi que le convena-  
ble fait seulement que les choses pa-  
roissent belles.

S O C R A T E.

Vraiment nous voila bien éloignés  
de la connoissance du beau, puisque  
nous trouvons que le beau & le con-

venable font deux choses très-différentes.

H I P P I A S.

Je vous assure que cela ne va pas bien.

S O C R A T E.

Cependant, notre cher, prenons courage, je n'ai pas perdu toute espérance de découvrir ce que c'est que le beau.

H I P P I A S.

Pourquoi en désespérer, ce n'est pas une chose si difficile, & je suis bien assuré que si je me donnois la peine d'y rêver seul un peu en particulier, je vous en apporterois une définition si exacte, que l'exactitude même n'y pourroit trouver à redire.

S O C R A T E.

Parlez bas, Hippias, de crainte que votre vanité n'irrite ce beau que nous cherchons tant : vous voyez combien il nous a déjà donné de peine ; une verve n'a qu'à le prendre ; il nous laissera là, & il nous échappera encore comme il a fait. Ce n'est pas que j'aye

366 LE GRAND HIPPIAS ,  
rien à dire contre l'espérance que vous  
me donnez ; car je suis très-affuré que  
vous ne ferez pas plutôt seul , qu'in-  
continent vous trouverez ce que nous  
cherchons ; mais , je vous prie , tâchez  
de le trouver tout à l'heure ; & si vous  
me le permettez , comme vous avez  
fait jusqu'ici , je serai de la partie ,  
nous le chercherons ensemble : si nous  
en venons à bout ce sera un grand bon-  
heur pour moi , sinon il faudra que  
je prenne patience ; car pour vous ,  
un moment d'application vous suffit :  
que si nous pouvions trouver la chose  
dès à présent , ce seroit une affaire  
faite , & je ne vous importunerois plus.  
Voyez donc si ce que je m'en vais  
vous proposer ne seroit pas le beau ,  
mais prenez bien garde que je ne m'é-  
gare.

Posons donc que le beau est pro-  
prement ce qui est utile ; ce qui me  
le fait croire , c'est que l'on appelle  
beaux yeux , non pas ceux qui ne peu-  
vent voir , mais ceux qui sont utiles  
pour la vue.

H I P P I A S .

Il est vrai.

S O C R A T E .

C'est ainsi que nous difons que les corps font beaux ; les uns , parce qu'ils font propres à la courfe , les autres à la lutte : il en eft de même des animaux , d'un cheval , d'un coq , des vafes , des chariots , des vaiffeaux , des instruments qui fervent à la mufique & aux autres arts ; des loix même & des exercices . Nous appellons tout cela beau , pour la même raifon , & ayant égard à l'utilité que l'on en reçoit ; au contraire tout ce qui eft inutile eft laid , n'est-ce point là auffi votre opinion ?

H I P P I A S .

Oui certainement.

S O C R A T E .

Nous difons donc hardiment , que par préférence à toutes chofes , le beau c'est ce qui eft utile .

H I P P I A S .

C'est très-bien dit.

S O C R A T E .

Mais ce qui eft capable de faire une  
Q iv

368 LE GRAND HIPPIAS,  
chose, est utile à cette chose là, ce qui  
ne la peut faire est inutile?

H I P P I A S.

Je l'avoue.

S O C R A T E.

Le beau c'est donc la puissance, ce  
qui n'est pas beau c'est l'impuissance.

H I P P I A S.

Il n'y a rien de mieux pensé que ce  
que vous dites : beaucoup d'exemples  
confirment cette vérité, & principale-  
ment l'état politique ; car c'est une  
belle chose que de pouvoir beaucoup  
dans son pays, & c'en est une très-vi-  
laine que d'y vivre sans autorité.

S O C R A T E

Fort bien ; ne seroit-ce pas aussi  
pour cette raison que la science est la  
plus belle chose du monde, & que  
l'ignorance est la plus laide ?

H I P P I A S.

Qu'en croyez-vous vous-même ;  
Socrate ?



S O C R A T E.

Donnez-vous un peu de patience ,  
Hippias , je crains que la chose n'aille  
pas comme nous difons.

H I P P I A S.

Que craignez-vous ? pourroit-on  
trouver à redire à ce que vous avez  
avancé ?

S O C R A T E.

J'en en sçais rien ; mais examinez un  
peu ceci avec moi : un homme fait-il  
ce qu'il ne sçait , ni ne peut faire ?

H I P P I A S.

Non assurément , il ne fera pas ce  
qu'il ne peut faire.

S O C R A T E.

Ceux qui font le mal , s'il ne l'a-  
voient pu faire l'auroient-ils fait ?

H I P P I A S.

Sans doute que non.

S O C R A T E.

Ce que l'on peut , c'est par la puis-

370 LE GRAND HIPPIAS,  
fance ; ce n'est point par l'impuissance ?

H I P P I A S.

Non.

S O C R A T E.

Ce que l'on fait , on le peut faire ?

H I P P I A S.

D'accord.

S O C R A T E.

Mais dès leur naissance & durant  
tout le cours de leur vie , les hommes  
font plus de mal que de bien.

H I P P I A S.

Vous dites la vérité.

S O C R A T E.

Eh quoi donc cette puissance utile  
au mal , l'appellerons-nous belle , ou  
lui donnerons-nous un autre nom ?

H I P P I A S.

Il le faut bien.

S O C R A T E.

Il semble donc que l'utile & la puis-  
sance ne soient pas le beau ?

H I P P I A S .

Non , s'ils ne servent à produire le bon.

S O C R A T E .

Quoi qu'il en soit, il demeure pour constant , que le puissant & l'utile , à parler proprement , ne sont pas le beau que nous tâchons de découvrir ; cependant il me semble que notre intention étoit de dire , que nous appellions le beau cette utilité & cette puissance qui tendent au bien.

H I P P I A S .

Je n'ai jamais eu d'autre pensée.

S O C R A T E .

Servent-elles , ou ne servent-elles pas ?

H I P P I A S .

Elles servent.

S O C R A T E .

En effet , on dit que les loix , que la sagesse , que les hommes sont beaux , parce qu'ils servent , & que l'on en tire du profit.

H I P P I A S.

Vous avez raison.

S O C R A T E.

Nous trouvons donc que le beau ;  
c'est ce qui sert ?

H I P P I A S.

Il n'y a rien de si certain.

S O C R A T E.

Ce qui sert produit le bien ?

H I P P I A S.

Cela même.

S O C R A T E.

Ce qui produit, n'est-ce pas la cause ?

H I P P I A S.

Oui.

S O C R A T E.

Donc le beau est la cause du bien ?

H I P P I A S.

Il l'est assurément.

S O C R A T E.

Mais la cause n'est pas cela même ; dont elle est la cause ; car une chose ne peut pas se produire elle-même : par exemple , vous tombez d'accord qu'il y a une cause efficiente ?

H I P P I A S.

Comment le nier ?

S O C R A T E.

La cause efficiente produit un effet qui n'est pas la cause efficiente ?

H I P P I A S.

Il est vrai.

S O C R A T E.

La cause efficiente & l'effet sont deux choses différentes ?

H I P P I A S.

Ce sont deux choses différentes.

S O C R A T E.

Donc la cause n'est pas cause d'elle-même , mais de celle dont elle est la cause.

H I P P I A S.

Cela est infaillible.

S O C R A T E.

Si le beau est cause du bon , le bon est donc produit par le beau ; & c'est pourquoi nos souhaits se portent avec tant de violence vers la sagesse , & les autres belles choses , parce qu'elles produisent le bien qui est la cause de nos desirs ; de sorte que par notre raisonnement il paroît que le beau à l'égard du bon tient comme lieu de pere.

H I P P I A S.

C'est bien dit.

S O C R A T E.

Est-ce encore bien dit , que le pere n'est pas le fils , ni le fils le pere ?

H I P P I A S.

Fort bien.

S O C R A T E.

En vérité le beau n'est donc pas le bon , ni le bon n'est pas le beau ;

croyez-vous qu'on pût tirer cette conclusion de ce que nous avons dit ?

H I P P I A S.

Moi ! non certainement.

S O C R A T E.

Irons-nous donc soutenir que le beau n'est pas le bon , & que le bon n'est pas le beau ?

H I P P I A S.

Je m'en garderai bien.

S O C R A T E.

Je m'en garderai bien aussi , & nous n'avons encore rien dit qui me semble moins raisonnable.

H I P P I A S.

Ni à moi non plus.

S O C R A T E.

Il n'est donc plus question de prétendre que le beau soit l'utile , ni qu'il soit ce qui produit un bien ; cette opinion même paroît plus ridicule , que celle de la fille & des autres choses que nous prétendions tantôt être le beau.

H I P P I A S.

Je suis de votre avis , Socrate.

S O C R A T E.

Tout de bon , Hippias , je ne sçais plus où j'en suis ; je ne trouve partout que difficultés & que doutes ; ne vous vient-il rien à l'esprit ?

H I P P I A S.

Non pas pour le présent , mais comme je vous ai dit , pour peu que j'y pense , je suis assuré de le trouver.

S O C R A T E.

L'extrême desir que j'ai d'apprendre de vous ne me permet pas de différer davantage ; voici ce qui se présente à mon imagination , prenez la peine de l'examiner.

Le beau ne seroit-il point ce qui donne du plaisir ? par ce mot ici je n'entends point toutes sortes de plaisirs , mais ceux de la vue & de l'ouïe. Comment pourroit-on nier cette vérité , puisque la beauté des hommes , de la peinture , des ornements , rejouit ; & que d'ailleurs les beaux chants , les



belles voix, enfin toute la musique, que les entretiens, & que les discours nous donnent aussi du plaisir? de sorte que si nous répondons à notre opiniâtre, que le beau c'est le plaisir que nous sentons par l'ouïe & par la vue, ne nous délivrerons-nous pas de ses importunités? que vous en semble?

H I P P I A S.

Il me semble que c'est cette fois que vous avez découvert le beau.

S O C R A T E.

Mais les belles loix, les beaux établissemens font-ils beaux, parce qu'ils plaisent aux yeux & aux oreilles, ou par quelque autre beauté que celle-là?

H I P P I A S.

Cela pourroit bien être, mais cette beauté est ignorée des hommes.

S O C R A T E.

Ce n'est pas au-moins de celui que j'apprends le plus, toutes les fois qu'il m'échappe de parler mal à propos, & de faire sottement parade de mon ignorance.

H I P P I A S.

De qui entendez-vous parler ?

S O C R A T E.

De Socrate, le fils de Sophroniscus, qui ne me permettroit pas d'avancer légèrement cette proposition, ni de croire que je sçais une chose que je ne sçais pas.

H I P P I A S.

Pour ce qui est des loix, à ne vous en point mentir, c'étoit bien aussi mon sentiment.

S O C R A T E.

Un peu de patience, Hippias, il me semble que nous voilà dans la même difficulté où nous étions, quand nous croyons avoir découvert la nature du beau.

H I P P I A S.

Comment cela ?

S O C R A T E.

Je vous en dirai mon avis, si pourtant j'ai un avis à dire. Il se pour-

roit peut-être faire que l'œil & l'oreille auroient part à la beauté des loix & des établissemens ; mais ne parlons plus des loix , & examinons le plaisir que l'on reçoit par la vue & par l'ouïe , si ce plaisir , dis-je , est le beau dont nous sommes tant en peine. Que si la personne dont je vous ai tantôt parlé ou quelque autre , nous demande : D'où vient Hippias , & vous Socrate , que vous donnez le nom de beau à ce qui plaît aux yeux & aux oreilles ? & que vous refusez ce même nom à ce qui flatte les autres sens ? comme au vin , aux viandes & au plaisir de l'amour ? est-ce que vous ne les trouvez pas agréables , & que vous croyez que la véritable volupté consiste seulement dans les plaisirs de la vue & de l'ouïe ? que répondrons-nous Hippias ?

H I P P I A S.

Nous répondrons que les autres sens ont aussi leurs plaisirs.

S O C R A T E.

Mais ne voyez-vous pas qu'il nous dira : Puisque ce sont des plaisirs comme les autres , pourquoi donc ne les appelez-vous pas beaux ? nous dirons

380 LE GRAND HIPPIAS ,  
que c'est à cause que l'on se moqueroit  
de nous, si nous disions que la bonne  
chere est une belle chose , au-lieu de  
dire , qu'elle est agréable ; que l'odeur  
des parfums est belle , plutôt que de  
dire qu'elle est agréable ; ne voyons-  
nous pas aussi qu'encore que les plaisirs  
de l'amour soient fort doux , ils sont  
toutefois honteux , & que chacun s'en  
cache ? Après que nous nous serons servis  
de cette réponse , il nous dira : Je  
vois bien ce que c'est , la honte vous  
empêche d'appeller beaux tous ces  
plaisirs , parce que le consentement  
universel y répugne : mais moi je ne  
vous demandois pas ce que les hom-  
mes pensent du beau , mais ce qui est  
beau effectivement : alors nous lui  
dirions que nous avons établi pour le  
beau cette partie des plaisirs qui flatte  
la vue & l'ouïe ; avez-vous quelque  
autre chose à répondre , Hippias ?

H I P P I A S .

Je m'en tiens à ce que nous avons  
dit , & je n'ai rien à y ajouter.

S O C R A T E .

C'est fort bien répondu , nous dira-  
t-il ; mais s'il n'y a de beaux que les

plaisirs de l'ouïe & de la vue, les plaisirs des autres sens ne sont donc pas beaux? l'avouons-nous?

H I P P I A S.

Pourquoi non?

S O C R A T E.

Il poursuivra : Ce qui plaît par la vue, plaît-il par la vue & par l'ouïe? & ce qui plaît par l'ouïe, plaît-il par l'ouïe & par la vue? Nous répondrons à cela, que ce qui plaît par un de ces sens ne plaît pas par tous les deux; car c'est ce qu'il semble que vous demandiez. Pour nous, nous soutiendrons que l'un & l'autre de ces deux plaisirs séparément est agréable par lui-même, & que tous deux ensemble sont agréables : Est-ce cela qu'il faut que nous répondions?

H I P P I A S.

Cela même.

S O C R A T E.

Il continuera : Le plaisir differe-t-il du plaisir en qualité de plaisir? je ne vous demande pas de deux voluptés,

382 LE GRAND HIPPIAS ,  
laquelle est la plus grande , ni si une  
volupté est plus ou moins volupté que  
l'autre ; mais de plusieurs voluptés ,  
si l'une est différente de l'autre , parce  
que l'une est volupté & que l'autre ne  
l'est pas , nous dirons que non ?

H I P P I A S .

Il n'y a que cela à répondre.

S O C R A T E .

N'est-ce pas pour quelque autre  
raison que parce qu'elles sont vo-  
luptés , que vous avez séparé les vo-  
luptés de la vue & de l'ouïe , de toutes  
les autres voluptés ? ne faut-il pas que  
vous y ayez remarqué je ne sçais quoi  
qui ne se trouve pas dans les autres ,  
& qui vous oblige à les nommer belles ?  
car le plaisir de la vue n'est pas nom-  
mé beau , parce que c'est par la vue  
qu'on en jouit ; si c'en étoit la raison ,  
le plaisir de l'ouïe ne pourroit être ap-  
pellé beau , puisque l'on n'en jouit  
point par la vue ; n'avouons-nous  
pas qu'il dit la vérité ?

H I P P I A S .

Oui.

S O C R A T E.

Tout de même le plaisir de l'oreille n'est pas beau, parce que l'on en jouit par l'oreille; autrement le plaisir de la vue ne pourroit être appelé beau, puisque l'on n'en jouit point par l'oreille; n'avouons-nous pas, Hippias, qu'un homme qui parle ainsi, parle raisonnablement?

H I P P I A S.

Cela est sans difficulté.

S O C R A T E.

Mais les plaisirs de la vue sont beaux.

H I P P I A S.

Sans doute qu'ils sont beaux.

S O C R A T E.

Il faut donc que tous deux aient quelque chose de commun qui les rende beaux, qui leur appartienne à tous deux en commun & à chacun en particulier; autrement ils ne seroient pas beaux tous deux ensemble, & beau chacun en particulier; qu'en dites-vous?

H I P P I A S.

Moi, je m'en tiens à votre réponse.

S O C R A T E.

Car si ces plaisirs avoient je ne sçais quoi tous deux ensemble, qu'ils n'eussent ni l'un ni l'autre séparément, ce ne seroit point par ce je ne sçais quoi là qu'ils seroient beaux séparément.

H I P P I A S.

Cela est indubitable, Socrate; car comment seroit-il possible que tous deux ils eussent ce que ni l'un ni l'autre n'auroit ?

S O C R A T E.

Vous le croyez ainsi ?

H I P P I A S.

Vraiment je serois bien ridicule si je disois autrement.

S O C R A T E.

A la bonne heure; cependant je ne sçais, mais il me semble que j'entrevois là dedans quelque chose qui est tel à  
peu



peu près, que ce que vous diriez être une chose impossible, mais je crois que je me trompe.

H I P P I A S.

N'en doutez point, Socrate, vous vous trompez assurément.

S O C R A T E.

Il me passe par l'esprit beaucoup de ces sortes de doutes, auxquels je n'ai garde d'acquiescer, puisque vous les condamnez, vous qui avez plus gagné d'argent par l'étude de la sagesse, que pas un homme de votre siècle. Pour moi qui n'ai jamais rien gagné, j'ai peur que vous ne vous moquiez de moi, & que vous ne preniez plaisir à me tromper; beaucoup de raisons me le persuadent.

H I P P I A S.

Expliquez-moi ces raisons, & après vous verrez mieux que personne, si je me moque ou si je ne me moque pas; mais assurément vous trouverez que vos raisons seront mal fondées: car comment se pourroit-il faire que nous sentissions tous deux ensemble, ce

386 LE GRAND HIPPIAS ,  
que ni vous ni moi nous ne senti-  
rions séparément ?

S O C R A T E .

Que voulez-vous dire , Hippias ? je ne l'entends point ; ce n'est pas peut-être que ce que vous dites ne signifie quelque chose , néanmoins je ne le comprends pas trop bien : mais voulez-vous me permettre de vous expliquer plus clairement ma pensée ? je tiens que ce que je ne fus jamais , & ce que ni vous ni moi nous ne sommes séparément , nous le pouvons être tous deux ensemble , & que nous sommes tous deux ensemble , ce que ni vous ni moi ne sommes séparément.

H I P P I A S .

Il semble que vous vous plaisiez à trouver des paradoxes ; car enfin ce que vous avancez là est encore plus incroyable que ce que vous disiez un peu auparavant : mais écoutez-moi , si nous étions tous deux justes , ne le serions nous pas l'un & l'autre ? si nous étions tous deux injustes , tout de même ? & ainsi de la santé ; si l'un & l'autre de nous étoit malade , blessé ou

estropié, ne le ferions-nous pas tous deux ensemble? Passons plus loin; si nous étions tous deux d'or, d'argent ou d'ivoire; si nous étions tous deux sages, nobles, jeunes ou vieux, se pourroit-il faire que nous ne le fussions pas l'un & l'autre séparément?

S O C R A T E.

Il ne se peut rien de mieux.

H I P P I A S.

Votre mal, Socrate, & celui de tous ceux avec qui vous avez coutume de disputer, c'est que vous ne considérez pas les choses en général; dès que vous trouvez je ne sçais quoi de beau, vous battez des mains, & toutes vos disputes se réduisent à des minuties. Delà vient que vous ignorez ces grands corps qui ont une essence universelle; & vous les comprenez si peu, que vous croyez qu'il y a des affections qui se trouvent dans deux choses à les prendre toutes deux à la fois, & qui ne s'y trouvent plus quand on vient à les séparer; & au-contraire dont nous serions affectés séparément, & dont nous ne le sommes pas, étant pris tous deux ensemble.

388 LE GRAND HIPPIAS,  
ble; vous croyez, dis-je, cela, tant vous  
avez peu de lumiere, de raison & de  
jugement.

S O C R A T E.

L'on n'est pas ce que l'on voudroit  
bien être, comme dit le proverbe;  
mais au-moins vous nous assistez tou-  
jours de vos bons avis: il faut que je  
vous explique jusqu'où alloit notre stu-  
pidité sur cette matiere avant que de  
les avoir reçus: me permettez-vous  
de vous le dire?

H I P P I A S.

Vous ne m'apprendrez rien de nou-  
veau, car j'ai une connoissance par-  
faite de tout ce qui peut servir de  
sujet à une dispute; cependant dites  
ce que vous voudrez.

S O C R A T E.

Vous me faites grand plaisir; j'avois  
donc si peu d'intelligence avant que  
vos paroles m'eussent ouvert l'esprit,  
que je croyois que l'un & l'autre de  
nous étoit un, & que tous deux pris  
conjointement nous n'étions pas ce  
qu'étoit l'un de nous à part, c'est-à-

dire que nous étions deux & non pas un. Mon impertinence ne vous fait-elle pas pitié ? mais vous venez de m'apprendre , que si vous & moi nous sommes deux , il faut nécessairement que chacun de nous soit deux , & que si chacun de nous est un , que tous deux nous sommes un aussi. La raison de l'essence ne permet pas que la chose aille autrement , à ce que dit Hippias ; mais il faut que chacun soit ce que tous deux sont , & que tous deux soient ce que chacun est. Je suis donc convaincu , j'en demeure là ; je voudrois bien toutefois que vous me disiez auparavant , si vous & moi nous ne sommes qu'un , ou si je suis deux & vous deux.

H I P P I A S.

Que dites vous-là ?

S O C R A T E.

Je dis ce que je dis , car je n'ose m'expliquer clairement avec vous ; vous vous mettez en colere contre moi , à cause que vous croyez tout sçavoir ; mais dites moi , chacun de nous n'est-il pas un ?

R iij

H I P P I A S.

Assurément.

S O C R A T E.

S'il est un, il est donc impair : car ne tenez vous pas qu'un est impair ?

H I P P I A S.

Oui.

S O C R A T E.

Tous deux ensemble sommes-nous impairs ?

H I P P I A S.

Non.

S O C R A T E.

Mais pairs ?

H I P P I A S.

Pairs.

S O C R A T E.

Mais parce que tous deux ensemble nous sommes pairs, chacun de nous séparément est-il pair ?

H I P P I A S.

Non.

S O C R A T E.

Ce n'est donc pas une nécessité, comme vous le disiez tout-à-l'heure, que ce que sont tous les deux ensemble, chacun le soit en particulier, ni que ce que chacun est en particulier, tous les deux ensemble le soient.

H I P P I A S.

Cela est bon pour les choses dont vous venez de parler, mais non pas pour celles que je vous ai rapportées.

S O C R A T E.

C'est assez Hippias, il me suffit que ces choses aillent tantôt d'une façon & tantôt de l'autre.

S'il vous souvient du commencement de notre dispute, je disois que les plaisirs de la vue & de l'ouïe n'étoient pas beaux par une beauté qu'ils eussent chacun en particulier, & qu'ils n'eussent pas tous deux ensemble, ou qu'ils avoient tous deux ensemble, &

392 LE GRAND HIPPIAS ,  
qu'ils n'avoient pas chacun en particulier ; mais qu'il falloit que cette beauté se communiquât à l'un & à l'autre séparément , & à tous les deux ensemble , & que c'étoit ce qui les rendoit tous deux beaux ensemble , & beau chacun en particulier. Vous en êtes tombé d'accord , & de là j'ai tiré une conséquence , que si les plaisirs de la vue & de l'ouïe sont beaux , il faut que ce soit par une beauté qui soit commune à ces deux sens , & non pas par une beauté qui soit particulière à chacun d'eux , & c'est encore mon opinion ; mais faites-moi la grace de me dire encore une fois : si les plaisirs de la vue & de l'ouïe sont tous deux beaux ensemble , & beaux chacun en particulier ; ne faut-il pas que la beauté qui les rend beaux s'attache à tous les deux ensemble , & à chacun en particulier ?

H I P P I A S .

Il le faut sans doute.

S O C R A T E .

Ces deux plaisirs sont-ils beaux ;



parce que chacun en particulier & tous deux ensemble ce sont des plaisirs. Par cette raison les plaisirs des autres sens ne seroient pas moins beaux, que ceux de la vue & de l'ouïe, puisque ces premiers plaisirs ne seroient pas moins plaisirs que ces derniers ; vous en souvient-il ?

H I P P I A S.

Il m'en souvient fort bien.

S O C R A T E.

Mais nous avons dit qu'ils étoient beaux, parce que l'on en jouit par le ministere des yeux & des oreilles.

H I P P I A S.

Nous avons dit cela.

S O C R A T E.

Prenez garde si je ne m'é gare point. Nous avons dit encore, si j'ai bonne mémoire, que le beau c'étoit le plaisir, non pas de tous les sens, mais seulement de l'ouïe & de la vue.

H I P P I A S.

Cela est vrai.

S O C R A T E.

N'est-il pas vrai que cette beauté est pour ces deux plaisirs ensemble, & non pas pour chacun en particulier; car chacun en particulier n'est pas beau par l'ouïe & par la vue tout ensemble; mais tous deux ensemble ils sont beaux par la vue & par l'ouïe, & en particulier ils sont beaux, ou par l'ouïe ou par la vue: cela n'est-il pas ainsi?

H I P P I A S.

Je l'avoue.

S O C R A T E.

Ce qui ne se peut donc pas attribuer à l'un & à l'autre de ces plaisirs séparément, ce n'est pas ce qui les rend beaux séparément. Or cette beauté ne s'attribue point à l'un & à l'autre séparément, & par conséquent on peut bien appeler beaux ces deux plaisirs ensemble, mais on ne peut pas dire que chacun soit beau en particulier: cela ne suit-il pas nécessairement?

H I P P I A S.

On le diroit.

S O C R A T E .

Durons-nous donc que tous deux ensemble ils sont beaux , & que chacun en particulier ne l'est pas ?

H I P P I A S .

Pourquoi non ?

S O C R A T E .

Voici , notre cher , ce qui semble qui nous en empêche. C'est que nous avons découvert de certaines qualités que l'on attribue à tous les deux , quand on les attribue à l'un & à l'autre , & que l'on attribue à l'un & à l'autre , quand on les attribue à tous les deux , & au-contre. Les exemples que vous nous avez rapportés étoient , ce me semble , de cette nature.

H I P P I A S .

Ils l'étoient.

S O C R A T E .

Ceux que j'ai rapportés n'en étoient pas , comme ce que je disois du pair & de l'impair , n'est-ce pas ?

R. vj

## HIPPIAS.

Oui.

## SOCRATE.

Placerons-nous le beau au rang des exemples que vous avez allégués ? comme si vous êtes robuste & moi aussi , nous ferons tous deux robustes ; si vous êtes juste & moi aussi , nous ferons justes tous deux : & si nous sommes justes & robustes tous deux , nous le ferons l'un & l'autre. Ou bien le beau tient-il de la nature du pair & de l'impair ; en sorte que l'on ne puisse dire de tous les deux , ce que l'on dit de l'un & de l'autre , & que l'on puisse dire de l'un & de l'autre , ce que l'on ne peut pas dire de tous les deux ? En quel rang mettez-vous le beau ? car pour moi je trouve peu de vraisemblance que nous soyons beaux tous deux ensemble , & que ni l'un ni l'autre ne le soit en particulier , ou au contraire que l'un & l'autre de nous soit beau en particulier , & que nous ne le soyons pas tous deux ensemble : le beau tient-il de vos exemples ou des miens ?

H I P P I A S.

Assurément il tient des miens.

S O C R A T E.

Votre choix est judicieux, Hippias, & nous sauve d'une plus longue discussion. Mais si le beau tient de vos exemples, il est certain que le plaisir que nous sentons par les yeux & par les oreilles n'est point le beau, parce qu'il rend beaux ces deux sens ensemble, & non pas chacun d'eux en particulier : or cela ne se peut comme nous en sommes tombés d'accord.

H I P P I A S.

Il est vrai que nous en sommes tombés d'accord.

S O C R A T E.

Il est donc impossible que le plaisir de la vue & de l'ouïe, soit le beau, puisqu'il ne le peut être sans une impossibilité.

H I P P I A S.

Je n'ai rien à dire là contre.

S O C R A T E.

Voici encore notre importun. Mais, me dira-t-il, puisque vous vous êtes trompés, recommencez à me dire quel est ce beau que vous attribuez aux plaisirs de la vue & de l'ouïe, & qui les rend dignes, selon vous, du nom de beaux. À mon avis nous ne sçaurions lui rien répondre de plus à propos, sinon que ces plaisirs-là sont beaux, parce que tous deux ensemble, & que l'un & l'autre séparément ce sont les plus innocents de tous les plaisirs : sçavez-vous quelque autre différence que celle-là ?

H I P P I A S.

Non ; car il est vrai que ces plaisirs là sont très-innocents.

S O C R A T E.

Il poursuivra : Vous dites donc que le beau c'est un plaisir utile ? je l'avouerai.

H I P P I A S.

Et moi aussi.

## S O C R A T E.

Lui aussi-tôt : L'utile n'est-ce pas présentement ce qui produit le bien ? or l'effet & la cause efficiente ce sont deux, comme nous avons vu : nous voilà donc encore dans notre premier embarras ; car le bien ne seroit pas le beau, & le beau ne seroit pas le bien, puisque ce seroient deux choses différentes. A moins que d'avoir perdu la raison, il faudra lui avouer qu'il dit la vérité ; & c'est un crime que de s'opposer à une vérité connue.

## H I P P I A S.

Qu'est-ce que tous ces misérables raisonnements, que des minuties & de petites subtilités, comme je le disois tantôt ? Voulez-vous sçavoir ce que c'est que la véritable beauté, & dont on doit faire cas ? c'est de sçavoir parler avec force & élégance, dans le Sénat, dans le Conseil, & d'assurer contre l'envie & la violence sa vie, sa fortune, & celle de ses amis, qui est la plus glorieuse de toutes les récompenses ; c'est à cela qu'il se faut appliquer sérieusement, & non point à ces

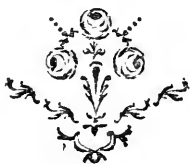
400 LE GRAND HIPPIAS,  
bagatelles qui donnent mauvaise opi-  
nion de votre esprit.

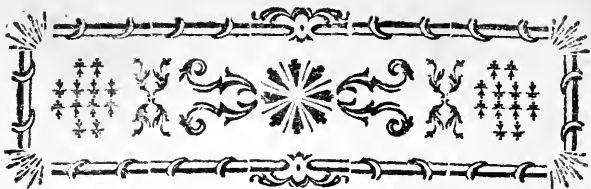
S O C R A T E.

Que je vous trouve heureux, Hip-  
pias, de sçavoir si bien à quoi il se faut  
employer ? c'est aussi dans ces belles  
occupations que vous avez passé une  
bonne partie de votre vie, comme  
vous nous l'avez dit. Pour moi une  
malheureuse destinée me fait errer en  
des incertitudes continuelles ; & quand  
je pense vous découvrir ces difficultés  
à vous autres sages, vous me dites des  
paroles de mépris. Vous me reprochez,  
comme vous venez de faire présente-  
ment, que je ne m'occupe qu'à des  
niaiseries & à des sottises : si je vous  
crois & que j'aïlle dire comme vous,  
que de haranguer dans le sénat ou de-  
vant des juges, c'est une belle chose,  
aussi-tôt quelqu'un de nos amis, & prin-  
cipalement celui qui me répond con-  
tinuellement vient m'attaquer ; & tous  
les jours j'ai les oreilles battues de ses  
reproches. C'est mon parent, & nous  
demeurons ensemble. Quand nous  
sommes donc au logis, & qu'il m'en-  
tend parler de la sorte, il me deman-  
de si je n'ai pas honte de raisonner sur



les beaux enseignements, moi qui n'ai nulle connoissance du beau, & dont sur ce sujet l'ignorance a paru si manifeste ; car comment pouvez-vous juger, me dit-il, si une harangue, si une action, ou quelque autre chose est belle, puisque vous ignorez ce que c'est que le beau ? si vous ne changez, croyez-vous que la mort ne soit pas plus supportable qu'une telle vie ? il m'arrive donc ce que je vous disois tout-à-l'heure, qu'il me traite de ridicule & que vous en faites autant. Mais je prendrai patience, pourvu que je puisse tirer quelque utilité de vos reproches ; le commerce que j'ai eu avec vous m'a déjà valu l'intelligence du proverbe qui dit, que les belles choses sont difficiles.





# L'EUTHYDÉMUS,

*Traduit par M. DE MAUCROIX.*

---

CRITON , SOCRATE ,  
EUTHYDÉMUS ,  
DIONYSODORE ,  
CLINIAS , CTÉSIPPUS.

CRITON.

SOCRATE, qui étoit donc cet homme avec qui vous disputiez hier dans le Lycée ? je m'approchai tant que je pus pour vous ouïr, mais la presse étoit si grande autour de vous, qu'il me fut impossible de vous entendre ; je me haussai sur le bout des pieds, & il me sembla que celui avec qui vous parliez étoit un étranger ; qui est-il ?

## S O C R A T E.

De qui entendez-vous parler , Criton ? car il n'y avoit pas pour un étranger , ils étoient deux.

## C R I T O N.

Celui dont je demande le nom , étoit assis le troisieme à votre main droite ; le fils d'Axiochus étoit entre vous deux ; je trouve qu'il s'est fait bien grand ; il est , à-peu-près , de l'âge de mon fils Critobule , mais plus formé que lui : sans mentir , il est beau & de bonne grace.

## S O C R A T E.

Celui dont vous me demandez le nom s'appelle Euthydémus ; son frère , qui se nomme Dionysodore , étoit à ma gauche ; il étoit aussi de la dispute.

## C R I T O N.

Je ne connois ni l'un ni l'autre de ces messieurs.

## S O C R A T E.

Ce sont de nouveaux Sophistes,

## C R I T O N.

De quel pays font-ils , & de quelle science font-ils profession ?

## S O C R A T E.

Ils font de l'isle de Cos , & s'étoient établis à Thurium , mais ils se font enfuis de là , & rodent ici autour depuis quelques années. Pour ce qui est de leur science , je vous assure , Criton , qu'ils sçavent tout ; ce font des athletes parfaits , non pas comme les freres Acarnaniens , qui n'excelloient qu'aux exercices du corps ; ceux ci excellent en tout , ils sçavent se servir de toutes sortes d'armes , & pour de l'argent ils apprennent à toutes sortes de personnes à les manier : bien plus , ils font invincibles en matiere de chicane , & enseignent à plaider & à composer des plaidoyers. Autrefois , ils avoient bien quelque connoissance des beaux arts , mais maintenant , c'est tout autre chose ; ils se font rendus si redoutables aux disputes , qu'on ne peut leur résister , & quoi que vous disiez , soit vrai , soit faux , ils réfutent tout également. Aussi , Criton , j'ai résolu de les prendre pour

mes maîtres ; car ils promettent de rendre qui que ce soit aussi sçavant qu'eux en très peu de temps.

## C R I T O N.

Mais, Socrate, retournerez-vous au college à l'âge où vous êtes ?

## S O C R A T E.

Affurément ; & ce qui me donne du courage , c'est que ces étrangers n'étoient guere plus jeunes que moi quand ils se sont adonnés à cette science pointilleuse ; car il n'y a qu'un an ou deux qu'ils l'ignoroient ; tout ce que je crains , c'est qu'ils ne s'imaginent, aussi-bien que Conus, mon maître de musique, qu'un écolier de mon âge, ne leur fasse honte ; tous mes compagnons se moquent aussi de moi, & appellent notre maître le pédagogue des vieillards. De crainte donc qu'on ne les raille sur mon sujet, je tâche à persuader à des vieillards comme moi de se mettre sous leur discipline, & si vous me voulez croire, vous & vos enfants, vous prendrez de leurs leçons ; l'espérance d'enseigner cette jeunesse les obligera à nous recevoir.

## C R I T O N .

J'y consens , Socrate ; mais dites-moi auparavant ce qu'enseignent ces étrangers , afin que je sçache ce qu'ils nous apprendront.

## S O C R A T E .

Je ne vous dirai pas , pour m'exempter de satisfaire votre curiosité , que je ne le puis , & que je ne les entendis pas ; car je leur prêtai une très-grande attention , & n'ai rien oublié de tout ce qu'ils dirent : je m'en vais donc vous en faire un récit fidele depuis le commencement jusqu'à la fin. Je m'étois assis seul dans ce lieu du Lycée où vous me vîtes , & j'allois sortir , quand ce démon que vous sçavez m'avertit de demeurer encore. Je demurai donc , & peu après , Euthydémus & Dionysodore entrèrent ; ils étoient suivis de beaucoup de jeunes gens que je pris pour leurs écoliers. Ils se promenerent un peu au soleil , & à peine avoient ils fait deux ou trois tours que Clinias entra ; c'est ce jeune garçon que vous trouvez . & avec raison , assez grand pour son âge ; il étoit accompagné de quantité de

ses amis & de quelques personnes encore , entr'autres de Ctésippus , jeune homme bien fait & qui ne manque pas d'esprit , mais un peu emporté ; c'est un appanage de la jeunesse. Clinias m'ayant apperçu s'approcha , de moi , & comme vous l'avez remarqué , se vint asseoir à ma droite : Dionysodore & Euthydémus l'ayant considéré , tinrent ensemble une espece de conseil , & de temps en temps , ils jettoient les yeux sur nous ; car je les observois avec soin : enfin , ils s'approcherent de nous & s'assirent , Euthydémus , auprès de Clinias , & Dionysodore à ma gauche ; les autres prirent place comme ils purent. Je leur fis un compliment sur le long-temps qu'il y avoit que je ne les avois vus ; & me tournant du côté de Clinias : Ces messieurs , lui dis-je , ne se mêlent point de bagatelles , ils ont une parfaite connoissance de l'art militaire ; ce sont les premiers hommes du monde pour bien ranger une armée en bataille , & lui faire faire l'exercice ; ils vous apprendront aussi à vous démêler de toutes les subtilités du barreau. Euthydémus & Dionysodore eurent grande pitié de m'en-

tendre parler ainsi , & se regardant l'un & l'autre , ils se prirent à rire. Euthydémus s'adressant à moi : Nous ne considérons ces fortes de choses , Socrate , que comme des amusements. Etonné de ce discours : Il faut , dis-je , que votre principal emploi soit bien considérable , puisque de telles choses ne vous tiennent lieu que d'amusements ; mais faites-nous la grace de nous apprendre , messieurs , de quoi vous faites profession.

## E U T H Y D É M U S .

Nous sommes persuadés qu'il n'y a personne qui enseigne la vertu si facilement ni si promptement que nous.

## S O C R A T E .

Que dites-vous-là ? eh ! comment avez-vous fait une si heureuse découverte ? je croyois que vous n'excellez qu'en l'art militaire , & je ne vous louois que par cet endroit ; car il me souvient que quand vous vîntes ici la première fois , vous ne vous vantiez que de cette science ; mais si vous possédez encore celle d'apprendre la vertu aux hommes , foyez-moi propices , je vous regarde comme des Dieux ,  
&



& vous demande pardon d'avoir parlé de vous autrement que je ne devois ; mais prenez garde, Euthydémus, & vous, Dionysodore, à ne nous pas tromper, & ne trouvez pas étrange, si la grandeur de vos promesses me rend un peu incrédule.

E U T H Y D É M U S.

Nous ne vous avons rien dit qui ne soit vrai.

S O C R A T E.

Si cela est, je vous tiens plus heureux que le Roi de Perse, avec tous ses Etats : mais dites-moi, avez-vous dessein d'enseigner votre science, ou avez-vous quelqu'autre pensée ?

E U T H Y D É M U S.

Nous ne sommes venus ici que pour l'enseigner à ceux qui voudront l'apprendre.

S O C R A T E.

Puisque cela est ainsi, vous ne manquerez point d'écoliers ; je vous réponds de moi tout le premier, de Clinias, de Ctésippus, enfin de tous ces

jeunes gens que vous voyez autour de nous. Ctésippus s'étoit assis d'abord au-deffous de Clinias ; mais comme Euthydémus se penchoit en me parlant , il cachoit Clinias à Ctésippus ; cela l'obligea à se lever & à se mettre vis-à-vis de nous , pour voir son ami & pour entendre la dispute ; tous les amis de Clinias & les partisans d'Euthydémus & de Dionysodore en avoient fait autant , & nous environnoient ; les montrant tous du doigt , j'assurai Euthydémus qu'il n'y en avoit pas là un qui n'eût la volonté de le prendre pour son maître. Ctésippus s'y engagea brusquement , tous les autres en firent de même , & prièrent Euthydémus de leur vouloir découvrir le secret de son art divin. Alors m'adressant à Euthydémus & à Dionysodore : Il faut , leur dis-je , satisfaire ces jeunes gens , & je joints mes prières aux leurs. Or , il y a beaucoup de choses , Criton , qui seroient trop longues à vous expliquer ; mais dites-moi , leur dis-je , vous est-il aussi facile de rendre vertueux un homme qui doute en même-temps que l'on puisse apprendre la vertu , & que vous soyez capable de l'enseigner , qu'un

L' E U T H Y D É M U S. 411  
homme qui est persuadé de l'un & de  
l'autre ?

E U T H Y D É M U S.

Tout cela est également facile.

S O C R A T E.

Il n'y a donc personne qui puisse  
exhorter les hommes à la vertu si bien  
que vous.

E U T H Y D É M U S.

Nous le croyons.

S O C R A T E.

Vous nous ferez voir tout cela avec  
le temps ; mais présentement , ayez  
la bonté de faire ce que nous souhai-  
rons de vous ; persuadez à ce jeune  
garçon de se donner tout entier à la  
philosophie ; car nous y prenons tous  
beaucoup d'intérêt , & nous souhaitons  
avec passion qu'il soit honnête hom-  
me & digne de sa naissance ; il est  
fils d'Axiochus , petit-fils de l'ancien  
Alcibiade , & cousin germain d'Alci-  
biade d'aujourd'hui ; il s'appelle Cli-  
nias : comme il est jeune , nous crai-  
gnons que quelqu'un ne s'empare le

premier de son esprit , & ne lui fasse prendre un mauvais pli ; de forte que vous ne pouvez venir ici plus à propos ; que si rien ne vous empêche , vous pouvez éprouver Clinias , & l'entretenir en notre présence.

Ayant parlé de la sorte , Euthydémus , d'un air fier & impérieux : J'y consens , dit-il , pourvu que ce jeune garçon veuille répondre. Il y est , dis-je , tout accoutumé ; ses compagnons & lui disputent & s'interrogent assez souvent ; ainsi , ne croyez pas que Clinias fasse difficulté de vous répondre.

Mais comment pourrai-je , Criton , vous raconter ce qui suit ; car ce n'est pas peu de chose que de vous faire un récit fidele de la prodigieuse sagesse de ces étrangers ; c'est pourquoi , avant que de m'engager dans cette narration , il faut qu'à l'exemple des poëtes , j'invoque les Muses & la déesse Mémoire. Euthydémus commença donc ainsi , ce me semble : Ceux qui apprennent , Clinias , sont-ils sçavants ou ignorants ? le jeune garçon , comme si cette question eût été bien difficile , rougit , & tout interdit , jeta les yeux sur moi. Voyant le trouble où il étoit ,

je lui dis : Courage, Clinias, répondez hardiment ce qu'il vous semble, ce n'est que pour votre bien ; cependant, Dionysodore se penchant de mon côté, & riant, me vint dire tout bas à l'oreille : Socrate, quoi qu'il réponde, il est pris. Dans ce temps-là, Clinias répondit ; ainsi, je n'eus pas le loisir de lui dire qu'il prît garde à ce qu'il diroit : il répondit que c'étoient les sçavants qui apprennent. Croyez-vous qu'il y ait des maîtres, lui demanda Euthydémus, ou qu'il n'y en ait point ? Il avoua qu'il y en avoit. Les précepteurs ne sont-ils pas précepteurs de ceux qui apprennent ? le joueur de luth, le grammairien n'étoient ils pas vos maîtres, & vous & vos compagnons n'étiez vous pas leurs disciples ? Il en tomba d'accord. Mais quand vous appreniez, vous ne sçaviez pas encore les choses que vous appreniez ? Non, sans doute. Vous n'étiez donc pas sçavants quand vous ignoriez ces choses-là ? Il le faut bien. Puisque vous n'étiez pas sçavants, vous étiez donc ignorants ? Il est vrai. Vous donc qui apprenez les choses que vous ne sçavez pas, vous les apprenez étant ignorants ? Clinias en

convint. Ce font donc les ignorants qui apprennent, Clinias, & non pas les ſçavants, comme vous le diſiez tout-à-l'heure.

Alors, tous les partiſans d'Euthydémus & de Dionyſodore, comme de concert, éclaterent en de grands ris, mêlés d'applaudiffemens. Dionyſodore, ſans donner le temps à Clinias de respirer, reprit le diſcours. Mais Clinias, lui dit-il, quand votre maître récite quelque choſe, qui font ceux qui apprennent ce qu'il récite ? font-ce les ſçavants ou les ignorants ? Les ſçavants. Ce font donc les ſçavants qui apprennent, ce ne font pas les ignorants ; ainſi vous n'avez pas bien répondu à Euthydémus. Auſſi tôt, voilà de nouveaux éclats de rire & de nouveaux applaudiffemens par les admirateurs de la ſageſſe d'Euthydémus & de Dionyſodore. Nous autres, tout étonnés, nous demeurions dans le ſilence. Euthydémus voyant notre étonnement, pour nous donner encore une plus grande idée de ſa ſageſſe, attaque de nouveau le jeune garçon, & lui demande, donnant à la même choſe un autre tour : Ceux qui apprennent, apprennent-ils

ce qu'ils sçavent, ou ce qu'ils ne sçavent pas? Aussi-tôt Dionysodore me dit encore à l'oreille : Il va être pris comme la première fois. Est-il possible, lui répondis-je ! cette première interrogation m'a paru merveilleuse. Toutes nos interrogations sont de même nature, ajouta-t-il, on ne s'en peut démêler. Et voilà, lui dis-je, ce qui vous donne tant d'autorité parmi vos disciples. Clinias répondit donc à Euthydémus, que ceux qui apprennent, apprennent ce qu'ils ne sçavoient pas. Euthydémus se servit contre Clinias de ses interrogations ordinaires : Sçavez-vous les lettres, dit-il.

C L I N I A S.

Oui.

E U T H Y D É M U S.

Mais les sçavez-vous toutes?

C L I N I A S.

Toutes.

E U T H Y D É M U S.

Quand quelqu'un récite quelque chose, ne récite-t-il pas des lettres?

C L I N I A S.

Affurément.

E U T H Y D É M U S.

Il récite donc ce que vous sçavez ,  
puisque vous sçavez toutes les lettres ?

C L I N I A S.

J'en tombe d'accord.

E U T H Y D É M U S.

Eh quoi , n'apprenez-vous pas ce  
qu'on vous récite ?

C L I N I A S.

Oui.

E U T H Y D É M U S.

Ignorez-vous les lettres quand vous  
apprenez ?

C L I N I A S.

Non , je sçais les lettres quand j'ap-  
prends.

E U T H Y D É M U S.

Vous apprenez donc ce que vous sça-



vez, puisque vous sçavez toutes les lettres ?

Il fut contraint de l'avouer. Vous n'avez donc pas bien répondu, ajouta Euthydémus. A peine avoit-il cessé de parler, que Dionysodore reprenant la balle, la rejeta contre Clinias, comme le but où ils visoient. Ah Clinias, dit-il, Euthydémus n'en use pas de bonne foi avec vous; mais dites-moi, apprendre, n'est-ce pas acquérir la connoissance d'une chose qu'un autre enseigne? Il l'accorda. Et sçavoir, n'est-ce pas avoir acquis la connoissance d'une chose? Ignorer une chose, n'est-ce point n'en avoir pas acquis la connoissance? Il l'avoua. Qui sont ceux qui acquierent une chose? sont-ce ceux qui l'ont, ou bien ceux qui ne l'ont pas? Ce sont ceux qui ne l'ont pas. Ne m'avez-vous pas accordé que les ignorants sont du nombre de ceux qui n'ont pas? Il est vrai. Ceux qui apprennent sont donc du nombre de ceux qui acquierent, & non pas du nombre de ceux qui ont. Sans doute. Ce sont donc, Clinias, les ignorants qui apprennent, & non les sçavants, comme vous disiez.

Euthydémus se préparoit à porter

une troisieme atteinte à Clinias ; mais le voyant presque accablé de tous ces discours , je pris pitié de lui , & pour le consoler , je lui dis : Ne vous étonnez point , Clinias , de cette maniere de discourir à laquelle vous n'êtes pas accoutumé ; peut-être ne voyez-vous pas le dessein de ces étrangers : ils en veulent user pour vous , comme les Corybantes , quand ils initient quelqu'un dans leurs mysteres : si vous y avez été admis , vous pouvez vous souvenir qu'ils commencent par des jeux , par des danses ; de même ces messieurs dansent & badinent autour de vous , pour vous introduire après dans leur sainte société. Imaginez-vous donc que ce sont ici les préludes de la sacrée confrairie des Sophistes ; car premièrement , comme Prodicus l'a fort prudemment ordonné , il faut sçavoir la propriété des mots , ce que ces messieurs vous ont enseigné ; car vous ignoriez qu'apprendre signifie acquérir la connoissance d'une chose que l'on n'avoit pas auparavant , & signifie aussi faire réflexion sur cette chose dont on a acquis la connoissance ; ce que l'on devoit plutôt appeller *entendre* qu'*apprendre* , bien qu'on

lui donne quelquefois ce dernier nom. Or, vous ne sçaviez pas, comme ces messieurs l'ont fait voir, qu'un même nom s'attribue à des choses contraires, au sçavant & à l'ignorant; de même dans la seconde question qu'ils vous ont faite, ils vous ont demandé si l'on apprend ce que l'on sçait ou ce que l'on ne sçait pas. Toutes ces choses sont des jeux de college, & c'est pour cela que j'ai dit que ces messieurs jouoient avec vous; je l'appelle un jeu, parce que quand on sçauroit un grand nombre de pareilles choses, quand même on les sçauroit toutes, on n'en seroit guere plus habile. A la vérité, l'on pourroit surprendre les gens par ces équivoques, comme ceux qui tendent la jambe pour vous faire tomber, ou qui dérobent votre chaise quand vous voulez vous asseoir, & rient de toute leur force, lorsqu'ils vous voient à terre. Que tout ce que ces messieurs vous ont dit jusqu'ici, Clinias, passe donc pour un jeu; le sérieux viendra après, & je les prierai ensuite de me tenir la promesse qu'ils m'ont faite; car ils m'ont fait espérer qu'ils m'enseigneroient un

moyen pour exciter les hommes à la vertu : ils ont trouvé à propos de commencer par une plaisanterie , à la bonne heure ; mais demeurez-en-là , venez maintenant au point , & remplissez le cœur de ce jeune garçon , de l'amour de la vertu & de la sagesse. Permettez-moi toutefois de vous expliquer auparavant mon intention , & les choses sur quoi je souhaite de vous entendre : cependant , ne vous moquez pas de mes façons d'agir grossières & ridicules ; le desir que j'ai de profiter de vos enseignements m'empêche de me ménager devant vous : encore une fois , vous & vos disciples , ayez la patience de m'écouter sans rire ; & vous , fils d'Axiochus , répondez-moi : Y a-t-il quelqu'un qui ne souhaite d'être heureux ? mais cette demande n'est-elle pas même ridicule ? en effet , ne semble-t-il pas qu'il faille avoir perdu l'esprit pour faire une pareille question ? car qui ne souhaite de vivre heureusement ? Personne , me répondit Clinias. Eh bien , lui dis-je , puisque chacun veut être heureux , comment le pourra-t-il devenir ? ne fera-ce pas s'il possède beaucoup de biens ? il faut manquer de sens commun pour dou-

L' E U T H Y D É M U S. 421  
ter d'une chose si évidente, car cela est  
certain.

C L I N I A S.

J'en tombe d'accord.

S O C R A T E.

Puisque cela est ainsi, qu'est-ce que  
les hommes appellent bien? est-il si  
difficile de le deviner? par exemple,  
me dira-t-on que ce ne soit pas un  
bien d'être riche?

C L I N I A S.

Affurément.

S O C R A T E.

La beauté, la santé, & autres sem-  
blables perfections du corps, ne sont-  
elles pas des biens?

C L I N I A S.

Qui en doute?

S O C R A T E.

Que dirons-nous de la noblesse, du  
crédit, des honneurs? ne les mettrons-  
nous pas encore au nombre des biens?

C L I N I A S .

Sans doute.

S O C R A T E .

Outre ceux-là , ne trouverions-nous pas encore d'autres biens ? par exemple , la tempérance , la justice , la valeur , ne mériteroient-elles pas le nom de biens ? quelqu'un pourroit-il le leur disputer ?

C L I N I A S .

Il auroit grand tort.

S O C R A T E .

Et la sagesse , où la placerons-nous ? lui donnerons-nous rang parmi les biens , ou ne lui donnerons-nous pas.

C L I N I A S .

Assurément , c'est un bien.

S O C R A T E .

Prenez garde qu'il ne nous échappe quelque bien qui soit digne de considération.

## C L I N I A S .

Il me semble que nous n'en avons point oublié.

Y ayant un peu rêvé : Par Jupiter , m'écriai-je , nous avons bien failli de laisser en arriere le plus grand de tous les biens. Qui est-il , demanda Clinias ? C'est , lui dis-je , la félicité , que les plus ignorants même reconnoissent pour le souverain bien. Vous dites vrai , répartit Clinias. Après toutefois que j'eus fait réflexion sur ce que je venois de dire : Il s'en est peu fallu , dis-je , Clinias , que , vous & moi , nous n'ayons apprêté à rire à ces étrangers. Comment , répliqua Clinias ? Parce que nous avons déjà parlé de la félicité , & en parlons encore : n'est-il pas ridicule de répéter deux fois la même chose ? Pourquoi dites-vous cela , reprit Clinias ? C'est , répondis-je , que la félicité & la sagesse sont la même chose ; les enfants en tombent d'accord. Le jeune Clinias , à cause de son peu d'expérience , étoit tout surpris de ce que je venois de lui dire ; je m'en apperçus , & pour le tirer d'embarras , j'ajoutai : N'est-il pas vrai

qu'en matière de musique, les plus habiles musiciens sont ceux qui atteignent le mieux leur art ?

C L I N I A S.

Oui.

S O C R A T E.

N'en est-il pas de même à l'égard de la grammaire ? Pour la mer, les plus expérimentés navigateurs ne se garantissent-ils pas mieux des périls, & n'arrivent-ils pas plus sûrement au port que les autres ?

C L I N I A S.

Sans difficulté.

S O C R A T E.

Si vous vouliez aller à la guerre, n'aimeriez-vous pas mieux vous fier à la conduite d'un bon capitaine que d'un mauvais ?

C L I N I A S.

Qui en doute ?

S O C R A T E.

Mais si vous étiez malade, appel-



leriez-vous un habile médecin, ou un  
médecin ignorant ?

C L I N I A S.

Un habile médecin.

S O C R A T E.

C'est-à-dire que vous attendriez plus  
de secours d'un bon médecin, que  
d'un médecin qui ne sçauroit pas son  
métier.

C L I N I A S.

On ne doute point de cela.

S O C R A T E.

C'est donc la sagesse ou l'habileté  
qui fait que les hommes sont heureux ;  
car la sagesse ne se trompe jamais, &  
arrive toujours à sa fin ; autrement elle  
ne seroit point sagesse. Enfin, nous  
voilà tombés d'accord (& je ne sçais  
comment), qu'où la sagesse se ren-  
contre, la félicité n'est pas nécessaire.  
Après que l'on eut accordé ce que je  
venois de dire, je poursuivis : Mais  
que penserons-nous des choses qui  
sont accordées ? car nous avons dit

que pourvu que nous ayons beaucoup de biens, nous vivrons heureusement.

C L I N I A S .

Il est vrai.

S O C R A T E

Pour vivre heureusement , faut-il què les biens nous servent à quelque chose , ou qu'ils ne nous servent à rien ?

C L I N I A S .

Il faut qu'ils nous servent à quelque chose.

S O C R A T E .

Mais nous servent-ils à quelque chose , si nous nous contentons de les posséder , & que nous n'en fassions aucun usage ? par exemple , que serviroit d'avoir quantité de viandes bien apprêtées, & d'excellent vin , à celui qui ne voudroit ni manger ni boire ?

C L I N I A S .

Ce seroit une provision bien inutile pour cet homme là.

S O C R A T E.

Supposons qu'un artisan ait tous les instruments & les choses nécessaires pour exercer son métier, & qu'il ne les emploie point; quel avantage en tire-t-il ?

C L I N I A S.

Aucun.

S O C R A T E.

Qu'un homme possède de grandes richesses, & qu'il n'ose y toucher, la possession seule de tant de biens le rendra-t-elle heureux ?

C L I N I A S.

Je ne le crois pas.

S O C R A T E.

Il semble donc que pour être heureux, ce ne soit pas assez d'être maître de tous ces biens, mais qu'il faut encore en user.

C L I N I A S.

C'est bien aussi mon sentiment.

S O C R A T E .

Croyez-vous que la possession & l'usage des biens fussent pour l'entière félicité ?

C L I N I A S .

Que faudroit-il davantage ?

S O C R A T E .

N'importe-t-il pas quel usage on en fasse , bon ou mauvais ?

C L I N I A S .

Il en faut faire un bon usage.

S O C R A T E .

Vous avez fort sagement répondu ; car il vaudroit mieux manquer d'un bien que d'en abuser ; le dernier est un mal ; le premier n'est ni mal ni bien : n'est ce pas votre sentiment ?

C L I N I A S .

Oui.

S O C R A T E .

Mais pour bien tailler le bois, a-t-on

besoin d'un autre art que de celui de charpenterie ? n'est-ce pas l'orfèvrerie qui apprend à bien façonner l'argent ?

C L I N I A S.

Affurément.

S O C R A T E.

Ne dirons-nous pas aussi qu'il y a une science qui apprend à se bien servir de la beauté, de la santé, des richesses ?

C L I N I A S.

Sans doute, nous le dirons.

S O C R A T E.

C'est donc la science qui apprend aux hommes à bien user des choses, & à les bien faire.

C L I N I A S.

Il est vrai.

S O C R A T E.

Mais peut-on posséder utilement une chose sans la prudence & la sagesse ? lequel estimez-vous le plus, ou

430 L'EUTHYDÉMUS.  
d'un homme riche , & qui se mêle  
de beaucoup de choses , mais qui n'a  
pas de conduite ; ou d'un homme qui  
n'a guere de bien , qui s'empresse peu ,  
mais qui ne manque pas de bon sens ?  
prêtez de l'attention à ce que je vais  
vous dire : N'est-il pas vrai que celui  
qui agit le moins , fait aussi le moins de  
fautes ? que celui qui fait le moins  
de fautes , fait le moins de mal ? que  
celui qui fait le moins de mal , est  
aussi le moins malheureux ? Clinias en  
tomba d'accord. Je poursuivis : Mais  
qui agit le moins ? le riche ou le pau-  
vre ?

C L I N I A S.

Le pauvre.

S O C R A T E.

Le fort ou le foible ?

C L I N I A S.

Le foible.

S O C R A T E.

Le magistrat ou l'homme particu-  
lier ?

C L I N I A S.

Le particulier.

S O C R A T E.

Le vaillant , ou le timide ?

C L I N I A S.

Le timide.

S O C R A T E.

L'actif , ou le négligent ?

C L I N I A S.

Le négligent.

S O C R A T E.

L'homme aligre , ou le pefant ?

C L I N I A S.

Le pefant.

S O C R A T E.

Celui qui voit & qui entend , ou bien l'aveugle & le fourd ?

C L I N I A S.

L'aveugle & le fourd.

Après que nous fûmes convenus de toutes ces choses , j'ajoutai : De tout ce discours , Clinias , concluons que toutes ces sortes de biens que nous avons nommés tels , ne le sont pas en eux-mêmes ; au-contre , si l'ignorance s'y joint , qu'ils sont pires que les choses qui leur sont opposées ; parce qu'ils fournissent une plus ample matiere pour le crime , à celui qui les possède : que si tous ces avantages de corps , d'esprit , de fortune , sont accompagnés de prudence & de sagesse , ils sont préférables aux défauts qui leur sont contraires ; mais d'eux-mêmes , ils ne doivent passer ni pour bons ni pour mauvais.

C L I N I A S .

Il me semble que vous avez raison.

S O C R A T E .

Que conclurons-nous donc de tout ceci ? qu'excepté deux choses , tout le reste n'est ni bon ni mauvais ; mais que la sagesse est un bien , & l'ignorance un mal. Clinias l'avoua , & je poursuivis.

Passons au reste : puisque chacun veut être heureux , & que pour l'être  
il



il faut user des choses, & en bien user, & que nous tirons ces deux avantages de la science, ne faut-il pas tout négliger pour l'acquérir, & se rendre le plus sage que l'on pourra ?

C L I N I A S.

Cela est hors de doute.

S O C R A T E.

Il faut donc que chacun soit persuadé que nos peres, nos tuteurs, nos amis, & tous ceux qui nous veulent du bien, soit étrangers ou domestiques, ne sçauroient nous faire un plus beau présent que la sagesse, & qu'il n'est pas honteux d'acheter un si grand bien par toutes sortes de services & de soumissions honnêtes; n'est-ce pas votre sentiment ?

C L I N I A S.

N'en doutez pas, vous parlez avec trop de raison.

S O C R A T E.

Il ne reste donc plus qu'à examiner si la sagesse se peut enseigner, ou si c'est un présent du hasard & de la

fortune ; car nous n'avons pas encore touché ce point. Assurément, répond un de ces étrangers , la sagesse se peut enseigner. O ! le plus excellent de tous les hommes , m'écriai-je , que vous m'avez fait de plaisir , de résoudre si promptement ma difficulté ! mais puisque vous m'assurez que la sagesse se peut enseigner , & que c'est la seule chose qui rend les hommes heureux , n'est-ce pas votre opinion qu'il se faut adonner entièrement à la philosophie ? & vous-même n'avez-vous pas dessein de vous y appliquer sérieusement ? Nous le ferons aussi , répondirent-ils , autant qu'il se pourra. Content de cette réponse , j'ajoutai : Voilà enfin , Dionysodore , un modèle grossier & mal poli de mes pensées , que j'ai eu bien de la peine à vous tracer ; mais qu'un de vous deux ait la bonté de le rédiger en meilleur ordre : que si vous n'en voulez pas prendre la peine , au-moins suppléez ce qui manque à mon discours en faveur de ce jeune garçon , & enseignez-lui s'il faut qu'il apprenne toutes sortes de sciences , ou s'il n'en a besoin que d'une seule , pour être homme de bien & heureux , & quelle

est cette science ; car comme je vous l'ai déjà dit , nous souhaitons passionnément son avantage.

Après avoir parlé de la sorte , Criton , j'attendois avec impatience les raisons dont ils se serviroient pour exciter Clinias à l'étude de la vertu & de la sagesse. Dionysodore , le plus vieux des deux , prit la parole le premier ; nous jetâmes les yeux sur lui , persuadés qu'il alloit nous tenir un discours merveilleux , en quoi nous ne fûmes pas trompés ; car il est vrai qu'il nous dit des choses admirables & qui méritent bien de vous être racontées ; après cela , peut-on ne pas aimer la vertu ? Dites-moi , Socrate , & vous tous , qui souhaitez que ce jeune homme soit vertueux , est-ce tout de bon que vous le souhaitez , ou n'en faites-vous que le semblant ? Il me vint alors en l'esprit que ces étrangers pourroient bien avoir cru , quand nous les avions priés d'interroger Clinias , que ce n'étoit pas tout de bon , & qu'ils n'avoient fait aussi que badiner ; c'est pourquoi je répondis à Dionysodore : Assurément , c'est tout de bon. Prenez garde , Socrate , ajouta Dionysodore , que vous ne

436 L' E U T H Y D É M U S.  
niez bientôt ce que vous affirmez présentement.

S O C R A T E.

Je suis bien sûr que je ne le ferai pas.

D I O N Y S O D O R E.

Que dites-vous donc ? ne souhaitez-vous pas que ce jeune homme devienne sage ?

S O C R A T E.

Cela même.

D Y O N Y S O D O R E.

Maintenant, Clinias est-il sage, ou ne l'est-il pas ?

S O C R A T E.

Il dit qu'il ne l'est pas encore, car c'est un garçon sans vanité.

D I O N Y S O D O R E.

Vous voulez donc que Clinias soit sage, & non pas ignorant ?

S O C R A T E.

Oui.

## DIONYSODORE.

Vous voulez donc qu'il soit ce qu'il n'est pas , & qu'il ne soit pas ce qu'il est ?

## SOCRATE.

Ce raisonnement m'ayant étonné , & Dionysodore s'étant apperçu de mon étonnement , il ajouta : Puisque vous voulez que Clinias ne soit pas ce qu'il est , vous voudriez qu'il ne fût pas vivant : vraiment voilà de beaux amis , qui souhaitent la mort des personnes qui leur sont chères. Là-dessus , Ctésippus prit chaudement l'intérêt de son amour , & lui repartit en colere : Tout beau , notre ami de Turium , je ne sçais qui me tient que je ne vous dise que vous mentez & que vous nous imputez faussement de souhaiter la mort de Clinias. Euthydémus l'arrêtant-là , lui dit : Mais vous semble-t-il que quelqu'un puisse mentir ?

## CTÉSIPPUS.

Belle demande.

EUTHYDÉMUS.

Mais celui qui ment, dit-il la chose dont il est question, ou ne la dit-il pas?

CTÉSIPPUS.

Eh bien, oui, il la dit.

EUTHYDÉMUS.

S'il dit la chose, il ne dit rien autre chose que ce qu'il dit.

CTÉSIPPUS.

Il le faut bien.

EUTHYDÉMUS.

Ce qu'il dit, n'est-ce pas quelque chose, & qui differe de toutes les autres?

CTÉSIPPUS.

Il est certain.

EUTHYDÉMUS.

Celui donc qui la dit, dit une chose qui est?

C T É S I P P U S.

J'en tombe d'accord.

E U T H Y D É M U S.

Mais celui qui dit ce qui est, dit la vérité ; ainsi, puisque Dionysodore vous a dit ce qui est, il a parlé véritablement, & ne vous a point menti.

C T É S I P P U S.

Je l'avoue, mais Dionysodore, en parlant comme il a fait, n'a pas dit ce qui est.

E U T H Y D É M U S

Les choses qui n'existent point, ne sont point ?

C T É S I P P U S.

D'accord.

E U T H Y D É M U S.

Les choses qui ne sont pas, n'existent nullement.

C T É S I P P U S.

Nullement.

EUTHYDÉMUS.

Se peut-il faire qu'un homme agisse sur ce qui n'est pas, & qu'il emploie ce qui n'est en aucune façon ?

CTÉSIPPUS.

Cela ne se peut.

EUTHYDÉMUS.

Quand les orateurs haranguent devant le peuple, ne font-ils rien ?

CTÉSIPPUS.

Ils font quelque chose.

EUTHYDÉMUS.

S'ils font quelque chose, ils agissent donc ?

CTÉSIPPUS.

C'est une conséquence nécessaire.

EUTHYDÉMUS.

Haranguer, c'est donc agir, c'est donc faire ?

CTÉSIPPUS.

Sans doute.



## E U T H Y D É M U S .

Personne ne dit donc ce qui n'est pas ; car il en feroit quelque chose , & vous venez de m'avouer qu'il est impossible de faire quelque chose de rien ; ainsi , par votre propre confession , personne ne peut dire des fausetés ; & si Dionysodore a parlé , il a dit des choses vraies & qui sont effectivement . Il est vrai , répondit Ctésippus , que Dionysodore a dit ce qui est ; mais il ne l'a pas dit comme il est . Que dites-vous , Ctésippus , repartit Dionysodore ? y a-t-il des gens qui disent les choses comme elles sont ? Il y en a , répondit Ctésippus , & ce sont des gens de bien & d'honneur , des gens véritables . Mais , reprit Dionysodore , le bien n'est-il pas bien , & le mal n'est-il pas mal ?

## C T É S I P P U S .

Je l'avoue .

## E U T H Y D É M U S .

Ne dites-vous pas que les honnêtes gens disent les choses comme elles sont ?

CTÉSIPPUS.

Je le dis.

EUTHYDÉMUS.

Les honnêtes gens disent donc mal le mal , puisqu'ils disent les choses comme elles sont ? Assurément , reprit Ctésippus , & ils parlent mal des malhonnêtes gens : c'est pourquoï , croyez-moi , prenez garde que vous ne soyez de ce nombre , de peur qu'ils ne disent mal de vous. Mais , interrompit Euthydémus , des grands hommes , ils en parlent grandement ; & des brusques , brusquement ? Et des ridicules , ridiculement , reprit Ctésippus ; aussi disent-ils que leurs discours sont ridicules. Oh , oh , repartit Dionysodore , vous vous mettez sur les injures. Je n'ai garde , répondit Ctésippus , je vous considère trop ; mais je vous avertis en ami , de ne pas me faire accroire que je souhaite la perte des personnes qui me sont infiniment chères.

Comme je vis qu'ils s'échauffoient , je dis en riant à Ctésippus : Prenez en bonne part , Ctésippus , tout ce qui

vient de ces étrangers, & ne disputez pas contre eux du nom, pourvu qu'ils veuillent nous faire part de leur science; car s'ils sçavent refondre, pour ainsi dire, & perdre les hommes, en sorte que d'un méchant & d'un fou ils en fassent un homme de bien & un sage, n'importe qu'ils soient auteurs de cette science admirable, ou qu'ils l'ayent apprise d'un autre. Il n'y a point à douter qu'ils ne la sçachent; n'ont-ils pas publié qu'ils ont inventé un art qui change les méchants en gens de bien? cela étant, qu'ils perdent Clinias, pourvu qu'ils en fassent un honnête homme, & qu'il nous perde nous-mêmes à ce prix: que si vous autres jeunes gens vous craignez de vous exposer à cette expérience, qu'ils la fassent sur moi; il y a moins de perte à un vieillard qu'à un jeune homme; je m'abandonne donc à Dionysodore, comme à une autre Médée; qu'il me taille, qu'il me coupe, qu'il me mette à telle fausse qu'il lui plaira, pourvu qu'il me rende homme de bien, je suis content. J'en dis autant que vous, repartit Crésippus; qu'ils m'écorchent même, s'il leur plaît, pourvu qu'ils

emplissent ma peau, non pas de vent, comme celle de Marfyas, mais d'une vertu solide. Dionysodore croit que je suis en colere contre lui, cela n'est pas; il est vrai que je ne tombe point d'accord de ce qu'il m'a imputé: mais ne croyez pas pour cela, Dionysodore, que je vous aye dit des injures; il y a bien de la différence entre injurier & contredire. Là-dessus, Dionysodore prit la parole & lui dit: Mais croyez-vous que ce soit quelque chose que de contredire?

C T É S I P P U S.

Si je le crois! mais vous, ne le croyez-vous pas?

D I O N Y S O D O R E.

Je vous défie de me prouver que vous ayez jamais vu deux hommes se contredire.

C T É S I P P U S.

Dites-vous vrai? Mais voyons si je ne vous prouverai pas que Ctésippeus a contredit Dionysodore.

D I O N Y S O D O R E.

Vous me le promettez donc?

C T É S I P P U S .

Assurément.

D I O N Y S O D O R E .

N'y a-t-il pas des raisons de toutes choses ?

C T É S I P P U S .

Oui.

D I O N Y S O D O R E .

Montrent-elles comme les choses font, ou comme elles ne font pas ?

C T É S I P P U S .

Comme elles font.

D I O N Y S O D O R E .

S'il vous en souvient, nous vous avons prouvé que personne ne dit ce qui n'est pas ; car comment dire un rien ?

C T É S I P P U S .

Eh bien, cela empêche-t-il que nous ne puissions nous contredire ?

## DIONYSODORE.

Nous contredirions-nous , si nous ayons tous deux la même pensée d'une chose ? ou plutôt ne dirions-nous pas tous deux la même chose ?

## CTÉSIPPUS.

Assurément.

## DIONYSODORE.

Mais nous contredisons-nous, quand l'un ni l'autre , nous ne disons point la chose comme elle est , ou plutôt n'est-ce pas ne sçavoir ni l'un ni l'autre ce que nous disons ? Ctésippus l'avoua. Dionysodore continua : Mais quand je dis ce qu'une chose est , & que vous dites une autre chose ; ou plutôt quand je dis ce qu'une chose est , & que vous dites ce qu'elle n'est point du tout , nous contredisons-nous ? si cela étoit , celui qui ne dit rien contrediroit celui qui dit quelque chose. A cela , Ctésippus demeura muet. Pour moi , étonné de ce que j'entendois : Comment dites-vous cela , Dionysodore , lui dis-je ? ce n'est pas d'aujourd'hui que j'admire un pa-

reil discours ; les disciples de Protagoras, & même de plus anciens qu'eux, s'en servent ordinairement ; il est merveilleux, & ne nuit pas plus aux autres qu'à soi-même ; j'espere que vous m'en apprendrez aujourd'hui le secret ; car votre dessein, n'est ce pas de faire voir qu'il est impossible de dire des choses fausses, & qu'il faut nécessairement que celui qui parle dise la vérité, ou qu'il ne dise rien ? Dionysodore l'avoua. J'ajoutai : Je vois bien qu'on ne peut dire des choses fausses, mais n'en peut-on pas croire ?

D I O N Y S O D O R E.

Ni en croire non plus.

S O C R A T E.

Il n'y a donc point d'opinion fausse ?

D I O N Y S O D O R E.

Il n'y en a point.

S O C R A T E.

C'est-à-dire qu'il n'y a point d'ignorance ni d'ignorants : car si on pouvoit se tromper, ce seroit ignorance.

DIONYSODORE.

Assurément.

SOCRATE.

Mais cela ne se peut ?

DIONYSODORE.

Non certainement.

SOCRATE.

De grace, Dionysodore, dites-moi si c'est pour vous divertir que vous parlez de la sorte; afin de nous tenir ensuite quelque discours merveilleux, ou si effectivement vous croyez qu'il n'y ait point d'ignorants au monde.

DIONYSODORE.

Mais montrez-moi que je me trompe.

SOCRATE.

Comment vous tromperiez-vous? vous dites qu'on ne se peut tromper. Euthydémus prit la parole là-dessus, & me dit: Dionysodore ne vous a pas ordonné aussi de lui montrer son erreur; car comment ordonner ce qui



n'est pas ? Je lui répondis : Toutes ces belles choses m'échappent , & je ne puis les retenir , peut-être que je vous ferai une priere incivile , mais pardonnez-la moi , s'il vous plaît : Si personne ne se peut tromper , ni avoir une opinion fausse , s'il n'y a point d'ignorants , il faut que chacun arrive nécessairement à la fin qu'il se propose ; & celui qui agit ne pourra être empêché par une erreur d'atteindre à son but ; est-ce ainsi que vous l'entendez ?

E U T H Y D É M U S .

Cela même.

S O C R A T E .

J'ai là-dessus une question fâcheuse à vous faire : Si personne ne se peut tromper dans ses actions , dans ses paroles , ni dans ses pensées , que nous venez-vous donc enseigner ? car ne vous vantiez-vous pas , il y a quelque temps , de sçavoir enseigner la vertu mieux que personne , à tous ceux qui voudroient l'apprendre ? Vous êtes un plaisant homme , Socrate , reprit Dionysodore , vous nous alléguez de

450 L' EUTHYDÉMUS.  
vieilles histoires, & vous oubliez à répondre à ce que nous difons présentement.

S O C R A T E.

Ce n'est pas fans raison, ce font des choses difficiles, & qui ont été dites par d'habiles gens; sur-tout, je trouve qu'il n'est pas aisé de répondre à vos dernières objections; car quand vous me reprochez, Dionysodore, que je ne fçauois vous répondre, que prétendez-vous? n'est-ce pas que je n'ai rien à opposer à la force de vos arguments? vos paroles veulent-elles dire autre chose, sinon que je n'ai rien à opposer à vos arguments? Mais vous-même, reprit Dionysodore, voulez-vous dire autre chose, sinon qu'il est difficile de me répondre? répondez, Socrate.

S O C R A T E.

Mais, Dionysodore, répondez vous-même auparavant.

D I O N Y S O D O R E.

Comment, vous ne voulez pas répondre?

S O C R A T E.

Moi répondre le premier ! cela n'est pas juste.

D I O N Y S O D O R E.

Cela est très-juste.

S O C R A T E.

Eh ! par quelle raison ? est-ce qu'étant un homme merveilleux en l'art de parler , vous sçavez parfaitement aussi quand il faut répondre , & quand il ne le faut pas ; ainsi vous ne me répondez point , parce que vous ne trouvez pas qu'il soit à propos de me répondre.

E U T H Y D É M U S.

C'est badiner cela , ce n'est pas répondre ; mais croyez - moi , faites ce que je vous dis , & puisque vous tombez d'accord que je suis plus habile que vous , répondez-moi.

S O C R A T E.

Il faut donc vous obéir , c'est une nécessité : vous êtes le maître , interrogez quand il vous plaira.

E U T H Y D É M U S.

Les choses douées d'intelligence sont-elles animées , ou ne le sont-elles pas ?

S O C R A T E.

Elles sont animées.

E U T H Y D É M U S.

Connoissez - vous des paroles animées ?

S O C R A T E.

Non certainement.

E U T H Y D É M U S.

Pourquoi donc demandiez - vous tout-à-l'heure ce que mes paroles vouloient dire ?

S O C R A T E.

Que sçais-je , c'est que je suis un impertinent ; peut-être aussi que je ne me suis pas trompé , & que j'ai eu raison d'attribuer l'intelligence aux paroles ; que vous en semble ? ai - je bien ou mal dit ! car si je ne me suis pas trompé , vous avez beau être ha-

bile , vous ne ſçauriez me reprendre ; ſi je me ſuis trompé , vous avez donc tort de dire qu'il eſt impoſſible de ſe tromper ; je ne vous allegue pas maintenant de vieilles hiſtoires , mais tout cela revient à un ; ce ſont des diſcours qui , en quelque temps que ce ſoit , en détruiſant les autres , ſe détruiſent eux-mêmes ; & c'eſt contre quoi il me ſemble que vous ne vous êtes pas aſſez précautionné , quelque ſubtilité d'ailleurs que l'on admire dans vos paroles. Là-deſſus , Ctéſippus ſ'écria : Nos amis de Turium , de Cos , ou de telle autre ville qu'il vous plaira , il ſemble que vous vous divertifiez à rêver tout éveillés. Voyant de quel ton il le prenoit , j'eus peur qu'ils n'en vinſſent aux injures ; je tâchai de l'appaifer , & lui dis : Je vous répéterai , Ctéſippus , ce que j'ai dit à Clinias : vous ne connoiſſez pas la merveilleuſe ſcience de ces étrangers ; ils nous la cachent ſous des preſtiges ; mais ne nous rebutons point , imitons Ménélas , & ne leur donnons pas de relâche , juſqu'à ce qu'ils nous ayent découvert leur ſecret ; car ſi de bonne foi ils veulent s'ouvrir à nous , je ne doute pas qu'ils ne nous enſeignent d'excel-

454 L' E U T H Y D É M U S.  
lentes choses : employons donc les vœux & les prières pour obtenir d'eux un si grand bienfait ; mais je veux auparavant leur expliquer ce que je souhaite , & pour cela , je m'en vais reprendre le discours où il avoit été interrompu , & je les conjurerai de prendre pitié de moi , & de m'instruire d'aussi bonne foi , que de bonne foi je demande d'être instruit. Où en étions-nous donc demeurés , Clinias ? n'est-ce pas où nous étions tombés d'accord qu'il falloit nous employer à la Philosophie ?

C L I N I A S.

Là même.

S O C R A T E.

Qu'est-ce que la philosophie ? n'est-ce pas l'acquisition de la science ?

C L I N I A S.

Affurément.

S O C R A T E.

Mais quelle science est il à propos d'acquérir ? n'est-ce pas celle qui nous est profitable ?

C L I N I A S.

C'est celle-là même.

S O C R A T E.

Mais si nous sçavions le pays où croît l'or, cette connoissance nous apporteroit-elle de l'utilité?

C L I N I A S.

Je vous en réponds.

S O C R A T E.

Ne vous souvenez-vous pas que nous étions tombés d'accord que toutes les richesses, que tout l'or de l'univers étoit inutile, si nous n'en sçavions bien user?

C L I N I A S.

Je m'en souviens, vous avez raison.

S O C R A T E.

Et que nulle science n'est utile, si elle n'apprend à se servir de ce qu'elle fait? Par exemple, que la médecine ne nous serviroit de rien, quand elle nous rendroit immortels, si elle ne

456 L' E U T H Y D É M U S  
nous apprenoit à nous servir de l'im-  
mortalité ; on n'en peut douter , pour  
peu que l'on ajoute foi aux choses  
que nous avons dites. Nous avons  
donc besoin , Clinias , d'une science  
qui sçache user de ce qu'elle sçait  
faire ?

C L I N I A S .

Je l'avoue.

S O C R A T E .

Il y a bien de la différence entre  
un faiseur & un joueur de lyre ; la  
maniere de faire une lyre & celle de  
s'en servir n'est pas la même , n'est-il  
pas vrai ?

C L I N I A S .

Sans doute.

S O C R A T E .

Qu'avons-nous besoin de cet art qui  
apprend à faire des flûtes , puisqu'il  
ne sçait pas les employer ?

C L I N I A S .

Vous avez raison.

S O C R A T E .



S O C R A T E .

Mais pour être heureux , ne ferions-nous pas bien d'acquérir l'art de composer des harangues ?

C L I N I A S .

Je ne le crois pas.

S O C R A T E .

Pourquoi ?

C L I N I A S .

Parce que j'ai vu de ces harangueurs se servir aussi mal de leurs harangues , que les faiseurs d'instruments font de leur lyre ; ils les font pour les autres qui sçavent les employer , & non pas les faire : c'est la même chose pour les harangues , l'art de les composer & celui de s'en servir ne sont pas les mêmes.

S O C R A T E .

Après ce que vous venez de dire , on ne peut pas croire que l'éloquence soit capable de faire le bonheur d'un homme. Je m'imaginois pourtant que

458 L' E U T H Y D É M U S.

c'étoit la science que nous cherchons ; car pour vous dire la vérité , Clinias , toutes les fois que je parle aux orateurs , je les trouve admirables , & leur art me paroît divin ; je le prends même pour une espece d'enchantement ; car de même que par la vertu de l'enchantement , on adoucit la fureur des viperes & des autres bêtes venimeuses , & des maladies , l'éloquence a aussi la force de calmer le cœur des Juges , des auditeurs & des assemblées ; n'est-ce pas votre sentiment ?

C L I N I A S.

Je n'en ai point d'autres.

S O C R A T E.

Où nous tournerons-nous donc , & quelle science faut-il que nous apprenions ?

C L I N I A S.

J'en suis bien en peine.

S O C R A T E.

Attendez , je crois l'avoir trouvée.

C L I N I A S .

Quelle est-elle ?

S O C R A T E .

L'art militaire , c'est ce qu'il faut acquérir pour être heureux.

C L I N I A S .

J'ai peur que vous ne vous trompiez.

S O C R A T E .

Pourquoi ?

C L I N I A S .

Ce n'est qu'une chasse aux hommes.

S O C R A T E .

Et pour cela ?

C L I N I A S .

Le chasseur ne fait que découvrir & poursuivre sa proie ; l'a-t-il prise , il n'en sçait que faire , il la met entre les mains des Cuifiniers pour l'accommoder. Les géometres , les astronomes , les logiciens , font tous des chaf-

460 L' E U T H Y D É M U S.  
seurs ; ils ne font point les figures ,  
ils les trouvent toutes faites ; & ne  
sçachant pas s'en servir , les plus sages  
d'entr'eux les donnent aux Dialecti-  
ciens , afin qu'ils les mettent en usage.

S O C R A T E.

En vérité , Clinias , voilà parler  
admirablement , il ne se peut rien de  
plus judicieux , que ce que vous ve-  
nez de dire.

C L I N I A S.

A la bonne heure ; mais enfin les  
généraux d'armée , après qu'ils se sont  
rendus maîtres d'une place ou d'un  
pays , il faut qu'ils les abandonnent  
aux politiques ; car pour eux , ils s'ar-  
rêtent à la victoire ; comme les ten-  
deurs , qui , après avoir pris des oi-  
seaux dans leurs filets , les donnent à  
d'autres pour les nourrir. Si donc ,  
pour vous rendre heureux , vous avez  
besoin d'un art qui sçache user de ce  
qu'il a fait ou qu'il a pris à la chas-  
se , cherchez-en un autre que l'art mi-  
litaire ?

C R I T O N.

Vous moquez-vous , Socrate ? se-

L' E U T H Y D É M U S . 461  
roit-il possible que Clinias eût dit tout  
ce que je viens d'entendre !

S O C R A T E .

Vous en doutez ?

C R I T O N .

Oui vraiment , j'en doute ; car s'il  
a parlé de la sorte , il n'a que faire de  
la doctrine d'Euthydémus , ni de tel  
autre homme que ce puisse être.

S O C R A T E .

Il se pourroit faire que Ctésippus  
eût dit toutes ces choses ; car il ne  
m'en souvient pas bien : au-moins  
suis-je assuré que ni Euthydémus ni  
Dionysodore ne les ont dites , ni au-  
cun de leurs partisans ; mais pour les  
avoir entendues , j'en suis certain.

C R I T O N .

Qui que ce soit qui en soit l'au-  
teur , c'est un habile homme : mais  
enfin , trouvâtes vous cette science que  
vous cherchiez , ou ne la trouvâtes-  
vous pas ?

S O C R A T E .

Vous me demandez si nous la trou-  
V iij

vâmes ? ce fut une plaifante chofe ; il nous en prit comme aux enfans qui courent après les alouettes ; quand nous pensions en tenir une , elle nous échappoit ; & pour ne pas vous rapporter toutes celles que nous examinâmes , nous considérâmes l'art de régner , & s'il étoit capable de rendre les hommes heureux ? mais comme fi nous fuflions tombés dans un labyrinthe , croyant être à la fin , nous nous trouvions au commencement.

C R I T O N.

Comment cela ?

S O C R A T E.

Je vous le dirai ; la politique & l'art de régner nous parurent la même chofe.

C R I T O N.

Eh bien.

S O C R A T E.

Voyant que l'art militaire & tous les autres foumettent leurs ouvrages à la politique , comme à la feule fcience qui en fçache faire un bon ufage ;

nous crûmes que c'étoit la science que nous cherchions ; qu'elle étoit la cause du bon gouvernement, qu'elle régloit tout , qu'elle procuroit l'utilité publique.

C R I T O N.

Vous trompiez vous ?

S O C R A T E.

Vous en jugerez vous-même , ayez la patience d'entendre le reste. Nous continuâmes nos recherches ; cet art de régner , à qui tous les autres sont soumis , fait-il quelque chose , ou ne fait-il rien ? Chacun avoua qu'il faisoit quelque chose , & je pense , Criton , que c'est bien aussi votre sentiment.

C R I T O N.

Sans difficulté.

S O C R A T E.

Quel est donc son ouvrage ? si je vous demandois : Que produit la médecine ? vous me répondriez la santé ; l'agriculture , l'aliment.

C R I T O N.

Il est vrai.

S O C R A T E.

Et la science de régner que produit-elle ? peut-être demanderiez-vous du temps pour y songer.

C R I T O N.

Je l'avoue.

S O C R A T E.

J'en fais bien de même ; mais au moins vous sçavez que si c'est la science que nous cherchons , elle doit être profitable.

C R I T O N.

Je le crois.

S O C R A T E.

C'est-à-dire qu'il faut qu'elle nous apporte du bien.

C R I T O N.

Cela est nécessaire.

S O C R A T E.

Or , nous sommes tombés d'accord , Clinias & moi , que le bien étoit une science.



C R I T O N.

Vous en êtes tombés d'accord.

S O C R A T E.

Le principal ouvrage de la politique est de procurer la richesse, la liberté & l'union des sujets; cependant nous avons trouvé que toutes ces choses n'étoient ni des biens ni des maux: il faut donc que la politique pour être utile aux hommes & les rendre heureux, il faut, dis-je, qu'elle les rende sages, & leur apprenne une science.

C R I T O N.

Vous nous avez raconté que vous en étiez convenu avec Clinias.

S O C R A T E.

Mais l'art de régner, ou la politique, rend-elle les hommes bons & sçavants?

C R I T O N.

Qui l'en empêcheroit?

V v

S O C R A T E.

Mais les rend-elle tous bons , & en toutes choses , & leur apporte-t-elle une science universelle , comme l'orfèvrerie , la charpenterie , & les autres

C R I T O N.

Non assurément.

S O C R A T E.

De quelle science nous fait-elle donc présent , & de quoi nous profite-t-elle ? il ne faut pas qu'elle ne sçache faire que des choses qui ne sont ni bonnes ni mauvaises ; il ne faut pas d'ailleurs qu'elle nous apprenne d'autre science qu'elle-même ; disons donc quelle elle est , & à quoi elle est bonne : dirons-nous que c'est une science avec quoi nous pouvons rendre les hommes vertueux.

C R I T O N.

Je le veux bien.

S O C R A T E.

Mais à quoi feront bons les gens

vertueux ? ne dirons-nous pas qu'ils en feront d'autres qui leur ressembleront, & ceux-là d'autres encore ? Mais qui fera les gens de bien ? Nous avons fait voir que ce n'étoit pas l'ouvrage de la politique ; ainsi , nous voilà plus éloignés que jamais de trouver cet art qui conduit les hommes à la félicité.

## C R I T O N .

Tout de bon , Socrate , je vous trouve dans un grand embarras.

## S O C R A T E .

Aussi étant comme abymé en des difficultés si profondes , je tendis les mains à Euthydémus & à Dionysodore , & je les priai humblement , comme Castor & Pollux , fils de Jupiter , de prendre enfin pitié de Clinias & de moi , d'appaiser cette tempête , & de nous enseigner sérieusement cette science dont nous avons besoin pour passer heureusement le reste de notre vie.

## C R I T O N .

Eh bien , Euthydémus vous la montrera-t-il ?

S O C R A T E.

Comment ! s'il nous la montra ? vraiment oui, & d'une manière admirable ; voici comme il s'y prit. Voulez-vous, Socrate, me dit-il, que je vous enseigne cette science, dont la recherche vous donne tant de peine, ou que je vous fasse voir que vous la possédez déjà ?

S O C R A T E.

O ! homme de Dieu, cela dépend-il de vous ?

É U T H Y D É M U S.

Absolument.

S O C R A T E.

Faites-moi donc voir que je la possède, cela me fera plus commode que de retourner au collège à l'âge où je suis.

É U T H Y D É M U S.

Oh bien, répondez-moi : Y a-t-il quelque chose que vous sçachiez ?

S O C R A T E.

Oui, je sçais beaucoup de choses, mais de peu de conséquence.

E U T H Y D É M U S.

Cela suffit ; croyez-vous qu'entre les choses qui sont, il y en ait quelqu'une qui ne soit pas ce qu'elle est ?

S O C R A T E.

Cela ne se peut.

E U T H Y D É M U S.

Ne dites-vous pas que vous sçavez quelque chose ?

S O C R A T E.

Oui.

E U T H Y D É M U S.

N'êtes-vous pas sçavant si vous sçavez ?

S O C R A T E.

Je suis sçavant de ce que je sçais.

E U T H Y D É M U S.

Cela n'importe, pour sçavoir quel-

470 L' E U T H Y D É M U S.  
que chose , il n'est pas nécessaire que  
vous sçachiez tout.

S O C R A T E

Il s'en faut bien, j'en ignore beau-  
coup plus que je n'en sçais.

E U T H Y D É M U S.

Mais si vous ignorez quelque chose ,  
vous êtes donc ignorant ?

S O C R A T E.

Oui de la chose que j'ignore.

E U T H Y D É M U S.

Mais cependant vous êtes ignorant ,  
& vous nous assuriez tout - à - l'heure  
que vous étiez sçavant ; ainsi vous êtes  
ce que vous êtes , & vous ne l'êtes pas.

S O C R A T E.

Je le veux bien , Euthydémus ; car  
vous dites d'or : mais comment prou-  
vez-vous que je possède cette science  
que nous souhaitons ? n'est - ce pas à  
cause qu'il est impossible qu'un chose  
soit , & ne soit pas ; de sorte que si  
je sçais une chose , il faut que je sça-  
che tout , parce que je ne sçaurois être  
sçavant & ignorant tout - à - la - fois :

que si je sçais tout , il faut que je possède aussi cette science ; n'est-ce pas ainsi que vous raisonnez ? & voilà ce que vous appelez la véritable sagesse.

E U T H Y D É M U S.

Vous vous convainquez vous-même , Socrate.

S O C R A T E.

Mais la même chose ne vous est-elle pas arrivée ? pour moi je ne suis pas résolu de me plaindre jamais d'une aventure qui me fera commune avec Euthydémus & avec le cher Dionysodore ; car dites-moi , n'y a-t-il pas des choses que vous sçavez , & d'autres que vous ne sçavez pas ? Non , me répondit , Dionysodore. Comment , repartis-je vous ne sçauriez rien ?

D I O N Y S O D O R E.

Je ne vous dis pas cela ; oui nous sçavons quelque chose..

S O C R A T E.

Si vous sçavez quelque chose , vous sçavez donc tout.

D I O N Y S O D O R E .

Nous ſçavons tout , & vous auffi vous ſçavez tout , ſi vous ſçavez quelque choſe.

S O C R A T E .

Ah bons Dieux , quelle merveille ; & quel bonheur ! mais les autres hommes ſçavent-ils auffi tout , ou ne ſçavent-ils rien ? il me ſemble qu'il ne faudroit pas dire , qu'il y a des choſes qu'ils ſçavent , & d'autres qu'ils ignorent , de peur qu'ils ne ſoient ſçavants & ignorants tout-à-la-fois. Que dirons-nous donc ?

D I O N Y S O D O R E .

Ce que nous dirons , nous dirons que tous les hommes ſçavent tout , pourvu qu'ils ſçachent une ſeule choſe.

S O C R A T E .

Ah ! c'eſt à ce coup que je connois ; Dionyſodore , que vous avez eu égard à ma priere , & qu'enfin vous parlez ſérieuſement : mais eſt-il bien vrai que vous ſçachiez toutes choſes ?



feriez - vous charpentiers , maçons ,  
tanneurs ?

D I O N Y S O D O R E .

Nous sommes tout.

S O C R A T E .

Seriez-vous aussi cordonniers ?

D I O N Y S O D O R E .

Nous sommes aussi cordonniers ;  
& nous ferions des fouliers en un be-  
soin.

S O C R A T E .

Vous n'ignorez donc pas le nombre  
des astres , ni des grains de sables  
qui sont dans la mer ?

D I O N Y S O D O R E .

Tout cela est de notre connoissan-  
ce , croyez - vous que nous ne l'a-  
vions pas ?

Ctésippus prit là-dessus la parole :  
O , Dionysodore , dit-il , faites - moi  
voir par quelque expérience que vous  
dites la vérité.

DIONYSODORE.

Quelle expérience demandez-vous ?

CTÉSIPPUS.

Diriez-vous combien Euthydémus a de dents, & diroit-il combien vous en avez ?

DIONYSODORE.

Nous n'entrons point dans ces détails, qu'il vous suffise que nous sçavons tout.

CTÉSIPPUS.

Ce n'est pas assez, il faut que vous contentiez notre curiosité ; mais si vous dites précisément l'un & l'autre, combien vous avez de dents, & que le nombre soit juste, car je les veux compter ; nous ne douterons plus de vos paroles & nous vous croirons comme des oracles. Eux soupçonant que Ctésippus se moquoit, ne lui répondirent que généralement, & qu'ils sçavoient toutes choses. Pour Ctésippus il se donnoit beau jeu, & leur faisoit des questions tout-à-fait grotesques, feignant de ne pas croire

qu'ils en pussent tant sçavoir ; à quoi ils persistoient de répondre généreusement qu'ils sçavoient tout ; comme les sangliers qui s'enferment eux-mêmes dans l'épieu. Cela fit que je me hasardai aussi à demander à Euthydémus, si Dionysodore sçavoit sauter ? Euthydémus m'assura qu'oui , & fort bien : mais sauterait-il sur des épées nues, la tête en bas ? ferait-il le saut périlleux ? se donnerait-il la double estrapade ; je trouve l'exercice un peu fort pour un homme de son âge ; aurait-il assez de sagesse pour cela ?

E U T H Y D É M U S.

Il n'y a rien qu'il ignore.

S O C R A T E.

Mais n'est-ce que depuis peu que vous possédez tant de belles connoissances, ou si vous les possédez de tout temps.

E U T H Y D É M U S.

De tout temps.

S O C R A T E.

Quoi dès votre tendre enfance,

476 L' E U T H Y D É M U S .

aussi-tôt que vous fûtes nés ? Dès que nous fûmes nés , répondirent-ils l'un & l'autre : cela me parut tout-à-fait incroyable ; alors Euthidémus s'adressant à moi ; vous ne nous croyez pas , dit-il , Socrate ?

S O C R A T E .

Non certainement ; cela n'empêche pas toutefois que vous ne me paroissiez habiles.

E U T H Y D É M U S .

Si vous me voulez répondre , je vous ferai avouer à vous-même ces admirables vérités.

S O C R A T E .

Vous m'obligerez extrêmement , si vous pouvez m'en convaincre ; car ayant ignoré jusques-ici que je fusse si sçavant , quel meilleur office me pourriez vous rendre , que de me faire connoître que je n'ignore rien , & que de tout temps , j'ai sçu toutes choses.

E U T H Y D É M U S .

Répondez-moi donc.

S O C R A T E.

J'y confens.

E U T H Y D É M U S

Sçavez-vous quelque chose, ou ne sçavez-vous rien ?

S O C R A T E.

Je sçais quelque chose.

E U T H Y D É M U S.

Êtes-vous sçavant par le moyen de la chose, qui fait que vous sçavez, ou par quelqu'autre ?

S O C R A T E.

Je sçais par le moyen de ce qui fait que je sçais ; vous voulez dire de mon ame, n'est-ce pas ?

E U T H Y D É M U S.

Où avez-vous appris à interroger ; quand on vous interroge ?

S O C R A T E.

J'ai tort, mais que faut-il que je fasse ? commandez & j'obéirai ; car je

478 L' E U T H Y D É M U S.  
ne sçais du-tout sur quoi vous m'interrogez : cependant vous voulez que je réponde & que je n'interroge pas , soit fait.

E U T H Y D É M U S.

Entendez - vous en quelque forte ce que je dis ?

S O C R A T E.

Oui.

E U T H Y D É M U S.

Répondez - donc à ce que vous entendez.

S O C R A T E.

Mais si en m'interrogeant vous avez une chose dans l'esprit , & que j'en aie une autre en vous répondant , & qu'ainsi je réponde tout de travers , serez-vous satisfait ?

E U T H Y D É M U S.

C'est assez pour moi , mais non pas pour vous.

S O C R A T E.

Je ne répondrai donc point que je

L'EUTHYDÉMUS. 479  
ne sçache ce que l'on me demande ?

EUTHYDÉMUS.

Vous n'avez garde de répondre selon votre pensée, parce que vous ne faites que badiner, & qu'on ne peut lier de conversation avec vous. Je connus à ce discours qu'il ne trouvoit pas bon que l'on expliquât l'ambiguïté de ses paroles ; car il me vouloit envelopper dans ses équivoques, comme dans un filet. Il me souvint aussitôt de Connus, qui se fâche tous les jours contre moi, quand je ne fais pas ce qu'il veut ; & puis il me laisse là comme un ignorant, qui ne mérite pas que l'on pense à lui. Mais enfin, comme j'avois résolu de m'abandonner à la doctrine des étrangers, je crus que je devois leur obéir ; de peur qu'ils ne me rejetassent comme un impertinent & un opiniâtre. Je dis donc à Euthydémus : Si vous le trouvez bon de la sorte, faisons ce qu'il vous plaira ; vous avez beaucoup plus de connoissance que moi des loix de la dispute ; vous y êtes maître, & je n'y suis qu'écolier : reprenez vos interrogations dès le commencement.

E U T H Y D É M U S .

Répondez-donc ; ce que vous sçavez , le sçavez - vous par le moyen de quelque chose , ou de rien ?

S O C R A T E .

Je le sçais par le moyen de mon ame.

E U T H Y D É M U S .

Voici un homme qui répond plus que l'on ne veut ; je ne vous demande pas par quoi vous sçavez ? mais si vous sçavez par quelque chose ?

S O C R A T E .

Mon ignorance m'a fait répondre plus que vous ne demandiez ; mais pardonnez-moi , je m'en vais répondre plus exactement ; ce que je sçais , je le sçais toujours par le moyen de quelque chose.

E U T H Y D É M U S .

Le sçavez - vous toujours par le moyen de cette chose ? ou tantôt par son moyen , & tantôt par le moyen d'une autre ?

S O C R A T E .



S O C R A T E.

Quand je sçais, c'est toujours par le moyen de cette chose-là que je sçais.

E U T H Y D É M U S.

Ne vous voila-t-il pas encore, ne répondrez-vous jamais juste ?

S O C R A T E.

Mais c'est de peur que ce *toujours* ne nous trompe, que j'ai ainsi répondu.

E U T H Y D É M U S.

Ne dites pas *nous* ; mais *vous*. Répondez : Est-ce toujours par le moyen de cette chose que vous sçavez ?

S O C R A T E.

Toujours, puisqu'il faut ôter ce *quand* ?

E U T H Y D É M U S.

N'est-ce pas toujours par son moyen que vous sçavez ? & comme vous sçavez toujours, y a-t-il quelque chose que vous sçachiez par son moyen ? &

482 L' E U T H Y D É M U S .

d'autres que vous sçachiez par le moyen de quelqu'autre chose ? ou bien est-ce par son moyen que vous sçavez tout ?

S O C R A T E .

C'est par son moyen que je sçais tout ce que je sçais.

E U T H Y D É M U S .

Vous ne vous en tiendrez jamais ; vous voilà retombé dans votre première erreur.

S O C R A T E .

Eh bien , ôtons encore ce *ce que je sçais*.

E U T H Y D É M U S .

N'ôtez rien , si vous ne voulez ; ce n'est pas ce que je vous demande ; mais répondez - moi . Pourriez - vous tout sçavoir , si vous ne sçaviez tout ?

S O C R A T E .

Cela est impossible.

E U T H Y D É M U S .

Ajoutez maintenant tout ce qu'il

vous plaira , vous m'avez avoué que vous sçavez tout.

S O C R A T E.

On diroit en effet que je sçais tout, puisque vous avez rejeté comme inutile *ce tout ce que je sçais.*

E U T H Y D É M U S.

N'avez-vous pas encore avoué , que vous sçaviez toujours par le moyen de cette chose , qui fait que vous sçavez ? soit quand vous sçavez , ou de quelque autre maniere que vous le vouliez prendre ; vous êtes donc tombé d'accord que vous avez sçu toujours , & que vous sçavez tout. Il est donc certain qu'étant enfant , quand vous êtes né , & avant que de naître , & avant la naissance même du monde , vous avez sçu toutes choses ; puisque vous dites que vous avez sçu toujours ; & si je le veux , vous sçaurez tout , & même toujours.

S O C R A T E.

Incomparable Euthydémus , je vous prie de le vouloir , mais je crains que vous n'en ayez pas la force ; à moins

que votre frere n'y consente, aussi-bien que vous ; mais s'il le faisoit, cela pourroit être. Cependant obligez-moi de m'éclaircir sur un doute ; je n'ai garde de combattre vos sentiments , puisqu'en m'assurant que je sçais tout , vous me le faites quasi croire : mais aussi vous êtes d'une sagesse à étonner tout le monde : Apprenez - moi donc , Euthydémus , comment il faut que je m'explique pour dire *que je sçais que les gens de bien sont injustes ?* sçais-je cela , ou bien ne le sçais-je pas ?

E U T H Y D É M U S .

Vous le sçavez.

S O C R A T E .

Comment ? que les gens de bien ne font pas injustes ? il y a long-temps que j'en suis persuadé ; ce n'est pas aussi ce que je demande , mais où j'ai appris *que les gens de bien sont injustes ?*

D I O N Y S O D O R E .

Vous ne l'avez point appris.

S O C R A T E .

Je ne le sçais donc pas.

Là-dessus , Euthydémus , regardant Dionysodore d'un œuil chagrin , Vous nous gêtez tout , dit-il , ne voyez-vous pas que vous le faites sçavant & ignorant tout-à-la-fois ? Dionysodore rougit à ce reproche ; & moi m'adressant à Euthydémus , je lui dis , Comment seroit-il possible que votre frere eût mal répondu , lui qui sçait toutes choses ? Il est vrai que je suis frere d'Euthydémus , reprit Dionysodore ; & comme il vouloit continuer , je l'interrompis ; donnez-vous un peu de patience , Dionysodore , lui dis-je , jusqu'à ce qu'Euthydémus m'ait fait voir , que je sçais que les gens de bien sont injustes ; & ne foyez point jaloux qu'il m'apprenne cette belle vérité.

## D Y O N Y S O D O R E .

Vous fuyez , Socrate , & vous ne voulez pas répondre.

## S O C R A T E .

N'ai-je pas raison , si je suis plus foible que chacun de vous , comment me défendrois-je contre vous deux ? je ne suis pas si fort qu'Hercule , qui

n'auroit pu résister à l'hydre sophistique , & au sophiste Cancer , sans le secours de son neveu Iolaüs , qui lui vint bien à-propos : mais si Patrocle mon neveu venoit , les choses n'iroient pas de la sorte. Répondez - moi , dit Dionysodore , puisque vous parlez ainsi ; Iolaüs est-il plutôt neveu d'Hercule , que le vôtre ? Il faut bien vous répondre , lui dis - je , vous ne me laisserez jamais en repos , tant vous craignez que le sage Euthydémus ne m'apprenne ce que je veux sçavoir de lui.

D I O N Y S O D O R E .

Répondez-moi donc.

S O C R A T E .

Oui , je vous répons qu'Iolaüs étoit neveu d'Hercule , & qu'il me semble qu'il n'étoit pas le mien ; car mon frere Patrocle n'étoit pas son pere , mais Iphiclès , frere d'Hercule.

D I O N Y S O D O R E .

Patrocle est donc votre frere ?

S O C R A T E .

Oui , frere de mere , & non pas de pere.

D I O N Y S O D O R E .

Il est donc votre frere , & il ne l'est pas ?

S O C R A T E .

Il est vrai , il n'est pas mon frere de pere , car son pere s'appelloit Chérédémus ; & le mien , Sophroniscus .

D I O N Y S O D O R E .

Mais Chérédémus étoit pere , & Sophroniscus aussi ?

S O C R A T E .

Sans doute , Chérédémus étoit pere de Patrocle ; & Sophroniscus , étoit le mien .

D I O N Y S O D O R E .

Chérédémus étoit autre chose qu'un pere ?

S O C R A T E .

Il étoit autre chose que mon pere ?

D I O N Y S O D O R E .

Étoit-il un pere , étant autre chose qu'un pere ? êtes-vous une pierre ?

S O C R A T E .

Je crains bien que vous ne concluez que je le suis ; il me semble pourtant que je ne le suis pas.

D I O N Y S O D O R E .

Vous êtes donc autre chose qu'une pierre ?

S O C R A T E .

Eh oui.

D I O N Y S O D O R E .

Puisque vous êtes autre chose qu'une pierre, vous n'êtes donc pas une pierre ? si vous êtes autre chose que de l'or, vous n'êtes donc pas de l'or ?

S O C R A T E .

Assurément.

D I O N Y S O D O R E .

De meme, puisque Chérodémus étoit autre chose qu'un pere, il n'étoit point pere ?

S O C R A T E .

On le diroit.

Euthydémus entrant dans la dispute ajouta, Chérodémus n'est pas



L' E U T H Y D É M U S. 489  
pere ; & puisque Sophroniscus , est  
autre chose qu'un pere ; il n'est donc  
point pere ? ainsi je vous apprends ,  
Socrate , que vous n'avez point de  
pere. Ctésippus se mêlant au discours ;  
mais votre pere , Messieurs , étoit il  
autre chose que votre pere ?

E U T H Y D É M U S.

Il s'en faut bien.

C T É S I P P U S.

Etoit-il le même ?

E U T H Y D É M U S.

Il étoit le même.

C T É S I P P U S.

Je ne vous passerois pas celui-là :  
mais mon pere , est-il pere aussi des  
autres hommes ?

E U T H Y D É M U S.

De tous les hommes ; voudriez-  
vous qu'un homme fût pere , & qu'il  
ne le fût pas ?

C T É S I P P U S.

Si vous m'eussiez laissé faire , je  
l'eusse dit.

EUTHYDÉMUS.

Que l'or ne fût pas de l'or , qu'un homme ne fût pas un homme.

CTÉSIPPUS.

Vous m'apprenez-là une chose admirable , que votre pere est pere de tous les hommes.

EUTHYDÉMUS.

Il l'est toutefois.

CTÉSIPPUS.

Mais n'est-il pere que des hommes ? ne l'est-il pas aussi de tous les autres animaux ?

EUTHYDÉMUS.

Il l'est aussi de tous les autres animaux.

CTÉSIPPUS.

Et votre mere, est-elle aussi la mere de tous les autres animaux ?

EUTHYDÉMUS.

Elle l'est aussi.

C T É S I P P U S.

Votre mere est donc la mere de tous les cancre marins de l'univers ?

E U T H Y D É M U S.

Et la vôtre aussi.

C T É S I P P U S.

Les goujons, les chiens, les cochons sont donc vos freres ?

E U T H Y D É M U S.

Et les vôtres aussi.

C T É S I P P U S.

Quoi, un chien fera votre pere ?

E U T H Y D É M U S.

Il le fera, & le vôtre encore.

Si vous vouliez me répondre, dit Dionysodore, je vous le ferois bien avouer.

C T É S I P P U S.

Je le veux bien.

492 L' EUTHYDÉMUS.

DIONYSODORE.

Avez-vous une chienne?

CTÉSIPPUS.

Oui, & fort méchante.

DIONYSODORE.

A-t-elle des petits?

CTÉSIPPUS.

Elle en a plusieurs.

DIONYSODORE.

N'est-ce pas un chien qui est leur  
pere?

CTÉSIPPUS.

Qui feroit-ce donc?

DIONYSODORE.

Ce chien est-il à vous?

CTÉSIPPUS.

Oui.

DIONYSODORE.

Il est pere, & vôtre; il est donc vo-

tre pere ; ainsi vous voilà frere de ses petits chiens. Dionysodore poursuivant sa pointe , de peur d'être interrompu par Ctésippus , lui dit : Répondez-moi encore deux mots ; battez-vous votre chien ? Ctésippus lui reparaît en riant : Oui , de par Dieu , je le bats , & voudrois bien vous pouvoir battre aussi.

DIONYSODORE.

Vous battez donc votre pere ?

CTÉSIPPUS.

Les coups de bâton que je lui donne auroient été bien mieux employés à votre pere , qui a mis au monde des enfants si sages. Mais Euthydémus , votre pere , qui est pere aussi de tous les chiens de la terre , a-t-il tiré de grands avantages de votre merveilleuse sagesse ?

EUTHYDÉMUS.

Ni lui ni vous , Ctésippus , ni pas un homme , vous n'avez pas besoin de beaucoup de bien. Croyez-vous que ce soit un bien à un malade que de prendre une potion pour rétablir sa

494 L' E U T H Y D É M U S.  
fanté ? ou bien , un homme qui va au  
combat doit-il porter des armes , ou  
n'en point porter ?

C T É S I P P U S.

Je le crois , & je m'attends que  
vous en allez tirer une belle consé-  
quence.

E U T H Y D É M U S.

Vous en jugerez ; mais cependant  
répondez-moi : Puisque vous avouez  
qu'il est bon à un malade de prendre  
une portion quand il en a besoin , ferait-  
il bien d'en avaler une fort grande  
quantité , & tout le jus que l'on tire-  
roit d'une charretée d'herbes ?

C T É S I P P U S.

Pourvu que le malade fût aussi grand  
que la statue de Delphes , il ne ferait  
pas mal.

E U T H Y D É M U S.

Mais puisqu'il est bon de s'armer ,  
faut-il porter une grande quantité de  
cuirasses , de javelots & de boucliers ?

C T É S I P P U S.

J'en suis persuadé ; mais pour vous , Euthydémus , vous ne le croyez pas , puisque vous vous contentez de porter un javelot. Si toutefois vous aviez à armer quelque Gérion ou quelque Briarée , ne vous en faudroit-il pas davantage ?

Euthydémus en demeura là ; mais Dionysodore reprit : Vous semble-t-il que ce soit un bien que d'avoir de l'or ?

C T É S I P P U S.

Qui est le fou qui en doute ?

D I O N Y S O D O R E.

Avoir toujours de l'argent , & partout ?

C T É S I P P U S.

Le plus grand bien du monde.

D I O N Y S O D O R E.

Vous avouez donc que l'or est un bien ?

C T É S I P P U S.

Je l'ai déjà avoué.

DIONYSODORE.

Il faut donc avoir toujours de l'argent , & par-tout ?

CTÉSIPPUS.

Oui.

DIONYSODORE.

Celui-là seroit donc très-heureux ; qui auroit trois talents dans le corps , un talent dans la tête , quelque piece d'or dans les yeux ?

CTÉSIPPUS.

On dit , Euthydémus , que parmi les Scythes , ceux-là sont estimés les plus heureux , & même les plus gens de bien , qui ont le plus d'or dans leur tête ; je parle comme vous , qui disiez tout-à-l'heure qu'un chien étoit mon pere ; ce qu'il y a de plus merveilleux , c'est qu'ils boivent dans leurs têtes dorées , ils tiennent leurs fronts & leurs crânes dans leurs mains. Euthydémus reprit le discours : Un scythe ou un autre homme , Ctésippus , voit-il ce qu'il peut voir , ou ce qu'il ne peut pas voir ?



C T É S I P P U S.

Il voit ce qu'il peut voir.

E U T H Y D É M U S.

Et vous, Ctésippus ?

C T É S I P P U S.

Et moi tout de même.

E U T H Y D É M U S.

Ne voyez-vous pas nos habits ?

C T É S I P P U S.

Je les vois.

E U T H Y D É M U S.

Ils peuvent donc voir ?

C T É S I P P U S.

Courage.

E U T H Y D É M U S.

Qu'est-ce ?

C T É S I P P U S.

Rien, c'est que j'ai peur que vous

498 L' EUTHYDÉMUS.

ne croyiez pas vous-même que vos habits voient , tant vous êtes incrédule.

En vérité , Euthydémus , l'on diroit que vous rêvez tout éveillé ; il semble que vous parliez , & vous ne dites rien. Là-dessus , Dionysodore rentrant en lice : N'est-ce pas , dit-il , une chose impossible que de parler & de se taire ?

C T É S I P P U S.

Entièrement impossible.

D I O N Y S O D O R E.

Et de se taire & de parler ?

C T É S I P P U S.

Moins possible encore.

D I O N Y S O D O R E.

Quand vous dites une pierre , vous dites ce qui se tait ? de même quand vous dites du bois ou du fer ?

C T É S I P P U S.

Pour ce qui est du fer , je n'ai garde de vous l'accorder ; car quand on le touche , on dit qu'il raisonne & qu'il parle ; ainsi , pour ce coup , n'en dé-

L' E U T H Y D É M U S. 499

plaise à votre sagesse , vous n'avez pas bien rencontré ; mais prouvez-nous le reste , que l'on peut se taire & parler.

E U T H Y D É M U S.

Quand vous vous taisez , ne taisez-vous pas toutes choses ?

C T É S I P P U S.

Sans doute.

E U T H Y D É M U S.

Vous taisez donc les choses qui parlent ; car les choses qui parlent font du nombre de toutes les choses. Mais, repartit Ctésippus , toutes les choses se taisent-elles ?

E U T H Y D É M U S.

Non certainement.

C T É S I P P U S.

Toutes les choses parlent-elles ?

E U T H Y D É M U S.

Celles qui parlent.

## C T É S I P P U S.

Ce n'est pas ce que je vous demande, mais si toutes les choses se taisent, ou si elles parlent? Ni l'un ni l'autre, & tous les deux ensemble, repartit Dionysodore, se précipitant dans la dispute; & vous ne sçauriez qu'opposer à cette réponse. Crésippus, selon sa coutume, fit un grand éclat de rire; ô! Euthydémus, s'écria-t-il, votre frere ne sçait plus où il en est; il est battu de tous côtés. Clinias prenant plaisir au discours de Crésippus, lui sourit, & Crésippus ne se sentant pas de joie, en parut plus grand de moitié.

Pour moi, je trouvai que, tout en badinant, Crésippus s'étoit servi contre eux-mêmes de leurs propres artifices, & les avoit jetés dans ce mauvais pas; car du reste, il faut tomber d'accord que la sagesse d'Euthydémus & de Dionysodore est sans pareille. Là-dessus, je m'adressai à Clinias, & je lui dis: Vous riez en des choses si sérieuses & si belles. Dionysodore m'attaqua aussitôt: Avez-vous vu, me dit-il, Socrate, quel-

L' E U T H Y D É M U S. 501  
que belle chose? Oui, lui répondis-  
je, & plusieurs même. Sont-elles dif-  
férentes du beau, ajouta-t-il, ou n'est-  
ce que la même chose? Cette de-  
mande me surprit : Je suis, dis-je,  
justement puni de ma folie; quelle si  
grande demangeaison avois-je aussi de  
parler? A tout hasard, pourtant, je  
répondis : Elles sont différentes du  
beau; chacune s'en approche toute-  
fois.

E U T H Y D É M U S.

Mais si un bœuf s'approchoit de  
vous, seriez-vous un bœuf? & parce  
que je suis auprès de vous, êtes-vous  
Dionysodore?

S O C R A T E.

Tout doucement, s'il vous plaît.

E U T H Y D É M U S.

Comment, un autre peut-il être  
joint à un autre, & que cet autre ne  
soit pas l'autre? En doutez-vous, dis-  
je? Comme la sagesse de ces étran-  
gers me plaisoit infiniment, je tâchois  
aussi de l'imiter. Pourquoi moi & tout  
le reste des hommes, me répondit  
Dionysodore, ne douterions-nous pas

502 L' E U T H Y D É M U S.  
d'une chose qui n'est point ? Que di-  
tes-vous , lui répondis - je , le beau  
n'est-il pas le beau , & le laid n'est-il  
pas le laid ?

D I O N Y S O D O R E .

Oui , si je le veux.

S O C R A T E .

Mais ne le voulez-vous pas ?

D I O N Y S O D O R E .

Oui.

S O C R A T E .

Le même n'est-il pas le même , &  
le différent , le différent , en sorte  
pourtant que le différent ne soit pas  
le même ? Pour moi , je n'eusse pas  
soupçonné un enfant de douter que  
ce qui n'est pas le même ne soit pas  
le même ; mais Dionysodore vous avez  
passé cela de dessein ; & comme maî-  
tres en l'art de disputer , vous nous  
prescrivez les regles de la dispute ,  
semblable aux artisans à qui il con-  
vient de faire tout ce qui concerne leur  
métier.

DIONYSODORE.

Scavez-vous ce qu'il convient de faire à chaque artisan ? Vous scavez à qui il convient de travailler sur l'argent ?

SOCRATE.

A l'orfevre.

DIONYSODORE.

Sur la terre ?

SOCRATE.

Au potier.

DIONYSODORE.

A qui il convient d'égorger, d'écorcher, de faire bouillir & rôtir la chair ?

SOCRATE.

Au cuisinier.

DIONYSODORE.

Celui qui fait ce qu'il convient, fait bien ?

S O C R A T E .

Fort bien.

D I O N Y S O D O R E .

Tuer , écorcher , convient au cuisinier ? ne l'avez-vous pas accordé ?

S O C R A T E

Hélas oui.

D I O N Y S O D O R E .

Il est donc vrai que celui qui égorgera , qui écorchera le cuisinier , fera ce qui convient ? bien plus , que qui frappera du marteau sur l'orfèvre , qui paîtrira le potier , fera encore ce qui est convenable.

S O C R A T E .

Oh Dieux ! cette fois - là , je me rends ; voilà ce que l'on appelle pouffer les choses jusqu'où elles peuvent aller : quelle sagesse ! eh ! messieurs , ne m'en ferez-vous jamais un peu de part.

D I O N Y S O D O R E .

Mais quand vous l'auriez , Socrate , la connoîtriez vous ?

S O C R A T E ,



S O C R A T E.

Si vous le trouvez bon , je pense que oui.

D I O N Y S O D O R E.

Vous pensez donc connoître ce qui est à vous ?

S O C R A T E.

Assurément , pourvu que vous ne me fassiez pas voir le contraire ; car c'est par vous qu'il faut commencer , & finir par Euthydémus.

D I O N Y S O D O R E.

Croyez-vous, que les choses dont vous êtes le maître , dont vous pouvez user comme il vous plaît , que vous pouvez donner , vendre , sacrifier aux Dieux , comme des bœufs & des brebis , croyez-vous que ces choses-là soient à vous ? & que celles dont vous ne pouvez disposer de la sorte ne vous appartiennent pas ?

S O C R A T E.

Moi qui m'attendois à quelque suite magnifique de ce beau prélude ;

506 L' E U T H Y D É M U S.  
je me hâtai de lui répondre , que je  
croyois que ces choses - là étoient à  
moi.

D I O N Y S O D O R E .

N'appellez-vous pas animal , ce qui  
a une ame ?

S O C R A T E .

Oui.

D I O N Y S O D O R E .

Vous avouez que les animaux dont  
vous pouvez faire ce que je viens de  
dire , sont à vous ?

S O C R A T E .

Je l'avoue. Dionysodore s'arrêta-là ,  
& feignit de rêver à quelque raisonne-  
ment profond , puis il reprit tout - à-  
coup.

Dites-moi , Socrate , n'avez - vous  
point un Jupiter domestique & pater-  
nel ? me doutant qu'il en vouloit ve-  
nir où effectivement il en vint , je  
cherchai un détour pour éviter le filet  
dont il prétendoit m'enveloper ; & je  
lui dis , je n'en ai point , Dionyso-  
dore. Vraiment , me repliqua-t-il , il

faut que vous foyez bien misérable ; êtes-vous Athénien ? quoi vous n'avez ni Dieux ni sacrifices paternels , ni toutes ces autres belles choses ? Doucement , Dionysodore , lui répondis-je , ayez meilleure opinion de moi , & ne m'enseignez pas si rudement ; j'ai des autels , j'ai des sacrifices domestiques & paternels ; enfin en ce genre rien ne me manque de tout ce que possèdent les autres Athéniens. Eh bien , repliqua-t-il , ces autres Athéniens ont un Jupiter ? Ni les Ioniens , lui dis-je , ni tous ceux qui tirent leur origine d'Athenes ne connoissent ce parentage ; nous avons bien un Apollon pere , à cause de la naissance d'Ion ; du reste , nous n'appelons point Jupiter , *pere* , mais *le protecteur d'Athenes* , *le gardien de notre tribu* : Minerve aussi en est gardienne. Je n'en demande pas davantage , reprit Dionysodore , vous avez donc un Apollon , un Jupiter & une Minerve ? Il est vrai. Ne sont-ce pas vos Dieux ? Ce sont nos patrons , nos maîtres. Mais ce sont vos Dieux ? ne venez-vous pas de l'avouer ? Eh bien oui , je l'avoue , quelle conséquence

508 L' E U T H Y D É M U S.  
en tirez-vous ? Ces Dieux ne font-ils  
pas des animaux ?

S O C R A T E.

Comment le nier ?

D I O N Y S O D O R E.

Vous disiez que vous étiez le maître des animaux , qui étoient à vous , & que vous pouviez les vendre , les sacrifier. Je ne puis nier que je n'aie avoué ce que vous dites. Aussi-tôt Dionysodore conclut ; puisque vous dites que Jupiter & les autres Dieux sont à vous , vous est-il permis de les donner , de les vendre à votre fantaisie comme les autres animaux qui vous appartiennent ? Accablé du poids de ce discours , je me tus. Crésippus voulut accourir à mon secours. Ah bon Dieu ! s'écria-t-il , l'admirable raisonnement : aussi-tôt Dionysodore l'investit. Comment , *ah bon Dieu !* Bon , est-il Dieu , ou Dieu est-il bon ? Encore , dit Crésippus , à ce coup je quitte la partie , ces gens ci sont invisibles , il ne fait pas bon avoir rien à démêler avec eux

Là-dessus , ami Criton , il n'y eut

pas un des assistants qui pût s'empêcher d'admirer ces incomparables raisonnemens ; & Dionysodore & Euthydémus se prirent à rire & à éclater d'une force, qu'il y avoit lieu de craindre que cela ne leur fît mal. A la vérité leurs disciples battoient bien des mains à ce qu'ils disoient auparavant ; mais ici les colonnes du Lycée sembloient même leur applaudir ; pour moi j'avouai ingénument, que je n'avois jamais vu de si grands personnages que ceux-là, & en qualité d'admirateur de leur sagesse, je leur donnai toutes les louanges, dont je me pus aviser. O hommes ! dis-je, à qui la nature a été prodigue de ses bienfaits, avec quelle facilité, avec quelle promptitude avez-vous achevé une affaire si difficile ? Dans vos discours, Euthydémus, & vous Dionysodore, il y a beaucoup de choses remarquables ; celles-ci entr'autres, que vous ne vous souciez ni du peuple, ni même des honnêtes gens ; vous ne considérez que ceux qui vous ressemblent ; car je sçais certainement qu'il n'y a que vos semblables qui estiment votre science, & je pouvois assurer que le reste des hommes la méprise à un

point, qu'ils auroient moins de honte de tomber dans ces embûches, que d'y faire tomber les autres. J'y trouve encore cette humanité, que quand vous dites qu'il n'y a rien de bon ni de mauvais, de blanc ni de noir, que rien ne diffère d'une autre chose; il est vrai, comme vous vous en glorifiez, & avec raison, que vous fermez la bouche aux autres; mais par un excès de bonté vous vous la fermez aussi à vous-mêmes, & cela console en quelque façon ceux que vos raisonnements mettent en désordre. Mais comme vous ne faites rien sans une adresse merveilleuse, ce que j'estime le plus, c'est qu'en moins de rien on peut être instruit de vos maximes; car j'ai pris garde qu'en un instant Ctésippus a sçu vous imiter; c'est une belle chose de pouvoir apprendre en si peu de temps le mystère de votre art: cependant je ne vous conseille pas de le communiquer à beaucoup de personnes; & même si vous me vouliez croire, vous n'en parleriez pas en de grandes assemblées; on vous déroberoit votre secret; & l'on ne vous en auroit point d'obligation. Entretenez-vous-en avec

vos amis , & ne l'enseignez que pour de l'argent ; même si vous vouliez bien faire , vous avertiriez vos écoliers d'en user de la sorte , & de n'en parler qu'entr'eux ou avec vous ; car vous sçavez que la rareté met le prix aux choses. L'eau , comme dit Pindare , est excellente , mais pour être trop commune , elle n'est point estimée. Au-reste faites - nous la grace , à Clinias & à moi , de nous recevoir au nombre de vos disciples. Après quelques discours semblables , Criton , nous nous séparâmes. Voyez - donc si vous voulez prendre avec nous des leçons de ces Messieurs : ils se font fort d'apprendre leur art pour de l'argent à tout ce qui se présentera , vieillards & autres ; & même ce qu'il est bon que vous sçachiez , ils assurent que leur sagesse s'accorde parfaitement avec le desir d'acquérir du bien.

## C R I T O N.

Véritablement , Socrate , je n'ai point d'aversion pour la science , & j'y ferois volontiers quelque progrès ; mais je crains d'être du nombre de ceux qui ne ressemblent pas à Euthy-

démus , & qui auroient moins de honte de tomber dans ses embûches , que d'y faire tomber les autres. Je n'ai garde d'entreprendre de vous donner des avis , il ne fera pas pourtant hors de propos de vous faire le récit de ce que j'entendis hier dire à quelqu'un qui venoit de votre assemblée. Comme je me promenois , je rencontraï un de ces Messieurs qui passent pour des grands-hommes d'affaires : O , Criton , me dit-il , avez-vous entendu ces Philosophes modernes ? Non , lui dis-je , la foule ne m'a pas permis d'en approcher. Ils valent pourtant bien la peine d'être écoutés , me répondit-il ; ce sont les premiers hommes du monde en leur genre. Mais que vous en semble , lui répartis-je : Ce qui m'en semble , répondit-il , il me semble que l'on n'entend jamais dire que des bagatelles à ces fortes de gens là , & qu'ils emploient tout leur esprit en des badineries ; ce sont les mêmes paroles : toutefois , lui dis-je , la Philosophie est si estimable : Pourquoi estimable ? elle n'apporte ni honneur ni profit : si vous vous étiez trouvé à cette conférence , vous auriez eu honte



pour votre ami, qui est si ridicule que de vouloir prendre ces Sophistes pour ses maîtres ; cependant tout leur fait n'est qu'un jeu sur les paroles ; pour du bon sens, l'on diroit qu'ils y ont renoncé ; ils passent toutefois en ces sortes de subtilités, tous ceux qui en font profession : mais à vous dire la vérité, Criton, cette étude est très-frivole, & ceux qui s'y adonnent font de grand loisir. Je ne trouve pas toutefois, Socrate, que ni lui ni qui que ce soit, ait raison de blâmer cet art ; mais peut-être qu'il n'auroit pas eu tort de reprendre ceux qui disputent publiquement avec ces étrangers.

## S O C R A T E.

Je vous assure pourtant, Criton, que ces gens-là sont admirables : mais qui est cet homme qui vous rencontra, & qui veut un si grand mal à la Philosophie ? est-ce un de ceux qui suivent le barreau, ou de ceux qui composent des harangues que les autres prononcent ?

## C R I T O N.

Non ce n'est point un Avocat, &

je ne crois pas qu'il ait jamais plaidé : on tient qu'il sçait fort bien le Palais, & qu'il compose d'excellents plaidoyers pour les autres.

S O C R A T E .

J'entends bien maintenant , c'est un de ceux que Prodicus plaçoit sur les frontieres de la Politique & de la Philosophie ; ils se regardent comme de très-habiles gens , & croient bien passer pour tels dans l'esprit de la plupart des hommes ; mais ils s'imaginent que les Philosophes empêchent que leur réputation ne soit universelle, & croient que s'ils pouvoient les décrier , alors ils jouiroient sans contredit d'une gloire pleine & entiere ; ils ne doutent pas , comme je vous ai dit , de leur mérite ; mais lorsqu'Euthydémus & ses partisans leur font tête , cela ne laisse pas de les mortifier en quelque sorte. A la vérité ils s'estiment avec raison ; ils ont quelque teinture de la Politique & de la Philosophie ; ils en sçavent à-peu-près ce qu'il en faut sçavoir , & sans entrer dans le tumulte des affaires , ils goûtent tranquillement les doux fruits de la sagesse.

C R I T O N.

Mais n'estimez-vous pas ces politiques Philosophes ?

S O C R A T E.

Non certainement.

C R I T O N.

Cependant leurs discours paroissent si beaux.

S O C R A T E.

Il est vrai , ils ont de l'apparence , mais ils manquent de solidité : il n'y a pas moyen de leur persuader , que tout ce qui se trouve entre le bien & le mal , & qui en est mêlé , est pire à cause du mal , & meilleur à cause du bien ; que deux biens joints ensemble & qui ne tendent pas au même but , s'empêchent réciproquement de parvenir à la fin que chacun d'eux se propose ; que par la même raison le mélange de deux maux contraires , en corrige la malignité : de sorte que si la philosophie est une bonne chose , & la politique aussi , & que toutes deux aient des fins différentes , ceux

qui participent de l'une & de l'autre, & qui sont entre les deux, ne sont pas si bons que les philosophes, & sont pires que les politiques : que si la philosophie est un bien, & la politique est un mal, ils se sentiront de de la bonté de l'un, & de la malice de l'autre ; que si ce sont deux maux, tels que nous avons dit, alors ils auront raison & non autrement : mais je ne crois pas qu'ils prétendent que la philosophie & la politique soient des maux ; ni que l'un soit un mal, & l'autre un bien : ces demi-politiques & ces demi-philosophes ne peuvent donc prendre rang, qu'après les philosophes & les politiques ; & cependant ils se placent au-dessus d'eux : mais il faut avoir de l'indulgence pour leur foiblesse, sans leur accorder toutefois le rang qu'ils ne méritent pas de tenir ; car il faut aimer tous ceux qui s'efforcent de se distinguer des autres.

## C R I T O N.

Au-reste, Socrate, comme je vous ai déjà dit plusieurs fois, je suis en peine de l'éducation de mes enfants ; le plus jeune n'est pas encore en âge

de rien apprendre ; mais Critobule l'aîné est déjà grand & a besoin d'un précepteur qui lui forme l'esprit. Toutes les fois que je vous entretiens sur ce sujet , je demeure persuadé que c'est une grande folie de négliger leur éducation & de ne songer qu'à les marier richement & à des filles de qualité ; d'un autre côté , quand je considère ceux qui font profession d'élever la jeunesse , pour vous dire la vérité , ils m'épouvantent ; tant je trouve leurs mœurs opposées à leurs préceptes ; ainsi je ne vois pas pourquoi je doive pousser mon fils à l'étude de la philosophie.

S O C R A T E .

O ami , Criton , ne sçavez - vous pas que le monde est plein de gens qui ignorent le métier dont ils font profession ? qu'il y en a aussi , mais peu , qui le sçavent parfaitement , & qui méritent qu'on en fasse cas. N'estimeriez-vous point la marchandise , la rhétorique , l'art militaire ?

C R I T O N .

Affurément je les estime.

S O C R A T E .

Cependant combien y a-t-il de mar-

518 L' EUTHYDÉMUS.  
chands pleins de sottise, de misérables orateurs & de mauvais capitaines.

C R I T O N.

Tout de bon, vous dites la vérité.

S O C R A T E.

Eh bien, pour cela détournerez-vous vos enfants de toutes ces occupations ?

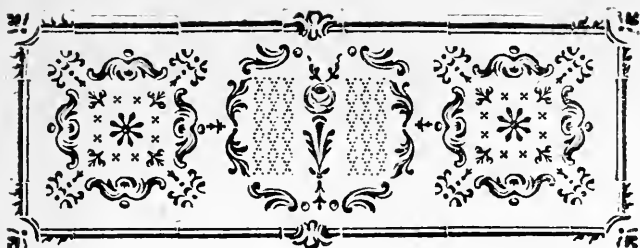
C R I T O N.

Il me semble que je ferois mal.

S O C R A T E.

Ne le faites donc pas, n'examinez point si ceux qui font profession de la philosophie, sont bons ou mauvais; mais regardez la philosophie en elle-même; si vous la jugez mauvaise, détournez-en non seulement vos enfants, mais tout le reste de hommes; si vous la trouvez telle qu'elle m'a toujours paru, & vous & vos enfants appliquez-vous y de toutes vos forces.





# LE BANQUET

D E

P L A T O N,

*Traduit, un tiers par feu M. RACINE,  
de l'Académie Française, & le reste  
par Madame DE ROCHECHOUART,  
Abbesse de Malnou.*

---

SUR L'AMOUR.

---

A P O L L O D O R E.

**J**E crois que je n'aurai pas de peine à vous faire le récit que vous me demandez ; car hier, comme je revenois de ma maison de Phalere, un homme

de ma connoissance, qui venoit derriere moi, m'apperçut & m'appella de loin. Hé quoi, s'écria-t-il en badiant, Apollodore ne veut pas m'attendre ! Je m'arrêtai & je l'attendis. Je vous ai cherché long-temps, me dit-il, pour vous demander ce qui s'étoit passé chez Agathon le jour que Socrate & Alcibiade y souperent. On dit que toute la conversation roula sur l'amour, & je mourois d'envie d'entendre ce qui s'étoit dit de part & d'autre sur cette matiere. J'en ai bien sçu quelque chose par le moyen d'un homme à qui Phénix avoit raconté une partie de leurs discours; mais cet homme ne me disoit rien de certain. Il m'apprit seulement que vous sçaviez le détail de cet entretien. Conte-le moi donc, je vous prie; aussi-bien, à qui peut-on mieux s'adresser qu'à vous, pour entendre le discours de votre ami ? Mais dites-moi, avant toute chose, si vous étiez présent à cette conversation. — Il paroît bien, lui répondis-je, que votre homme ne vous a rien dit de certain, puisque vous parlez de cette conversation comme d'une chose arrivée depuis peu, & comme si j'avois pu y être présent.



— Je le croyois , me dit-il. — Comment , lui dis-je , Glaucon ? ne sçavez-vous pas qu'il y a plusieurs années qu'Agathon n'a mis le pied dans Athènes ? Pour moi , il n'y a pas encore trois ans que je fréquente Socrate , & que je m'attache à étudier toutes ses paroles , toutes ses actions. Avant ce temps-là , j'errois de côté & d'autre , & croyant mener une vie raisonnable , j'étois le plus malheureux de tous les hommes. Je m'imaginois alors , comme vous faites maintenant , qu'un honnête homme devoit songer à toute autre chose qu'à ce qui s'appelle Philosophie. — Ne m'insultez point , répliqua-t-il ; dites - moi plutôt quand se tint la conversation dont il s'agit. — Nous étions bien jeunes vous & moi , lui dis-je : ce fut dans le temps qu'Agathon remporta le prix de sa première tragédie ; tout se passa chez lui le lendemain du sacrifice qu'il avoit fait avec ses acteurs , pour rendre grace aux Dieux du prix qu'il avoit gagné. — Vous parlez de loin , me dit-il : mais de qui sçavez - vous ce qui fut dit dans cette assemblée ? est-ce de Socrate ? — Non , lui dis-je ; je tiens ce que j'en sçais de celui-là

même qui l'a conté à Phénix ; je veux dire d'Aristodeme du bourg de Cydathene , ce petit homme qui va toujours nuds pieds. Il se trouva lui-même chez Agathon : c'étoit alors un des hommes qui étoient le plus attachés à Socrate. J'ai quelquefois interrogé Socrate sur des choses que cet Aristodeme m'avoit récitées, & Socrate avouoit qu'il m'avoit dit la vérité. — Que tardez-vous-donc , me dit Glaucon , que vous me fassiez ce récit ? Pouvons-nous mieux employer le chemin qui nous reste d'ici à Athenes ? — Je le contentai , & nous discourumes de ces choses le long du chemin. C'est ce qui fait que , comme je vous disois tout à l'heure , j'en ai encore la mémoire fraîche ; & il ne tiendra qu'à vous de les entendre. Aussi-bien , outre le profit que je trouve à parler ou à entendre parler de Philosophie , c'est qu'il n'y a rien au monde où je prenne tant de plaisir. Tout au contraire des autres discours. Je me meurs d'ennui quand je vous entends , vous autres riches , parler de vos intérêts & de vos affaires. Je déplore en moi-même l'aveuglement où vous êtes. Vous croyez faire mer-

veilles , & vous ne faites rien d'utile. Peut-être vous de votre côté vous me plaignez , & me regardez en pitié. Peut-être même avez-vous raison de penser cela de moi. Et moi non-seulement je pense que vous êtes à plaindre , mais je suis très-convaincu que j'ai raison de le penser.

## L'AMI D'APOLLODORE.

Vous êtes toujours vous-même , cher Apollodore. Vous ne cessez point de dire du mal de vous & de tous les autres. Vous êtes persuadé qu'à commencer par vous, tous les hommes, excepté Socrate, sont des misérables. Je ne sçais pas pour quel sujet on vous a donné le nom de *Furieux*; mais je sçais bien qu'il y a quelque chose de cela dans tous vos discours. Vous êtes toujours en fureur contre vous, & contre tout le reste des hommes, excepté contre Socrate.

## A P O L L O D O R E.

Il vous semble donc qu'il faut être un furieux & un insensé pour parler ainsi de moi & de tous tant que vous êtes?

## L'AMI D'APOLLODORE.

Une autre fois nous traiterons cette question. Souvenez-vous maintenant de votre promesse ; & redites-nous les discours qui furent tenus chez Agathon.

## A P O L L O D O R E .

Les voici. Ou plutôt il vaut mieux vous faire cette narration de la même manière qu'Aristodeme me l'a faite.

Je rencontrai Socrate , me disoit-il , qui sortoit du bain , & qui étoit chauffé plus proprement qu'à son ordinaire. Je lui demandai où il alloit si propre & si beau. Je vais souper chez Agathon , me repondit-il. J'évitai de me trouver hier à la fête de son sacrifice , parce que je craignois la foule ; mais je lui promis en récompense que je serois du lendemain , qui est aujourd'hui. Voilà pourquoi vous me voyez si paré. Je me suis fait beau pour aller chez un beau garçon. Mais vous , Aristodeme , feriez-vous d'humeur à y venir aussi , quoique vous ne soyez point prié ? Je ferai , lui dis-je , ce que vous voudrez. Venez , dit-il ,

& montrons , quoi qu'en dise le proverbe , qu'un galant homme peut aller souper chez un galant homme sans en être prié. J'accuserois volontiers Homere d'avoir péché contre ce proverbe , lorsqu'après nous avoir représenté Agamemnon comme un grand homme de guerre , & Ménélas comme un médiocre guerrier , il feint que Ménélas vient au festin d'Agamemnon sans être invité : c'est à-dire , qu'il fait venir un homme de peu de valeur chez un brave homme qui ne l'attend pas. J'ai bien peur , dis-je à Socrate , que je ne sois le Ménélas du festin où vous allez. C'est à vous de voir comment vous vous défendrez. Car pour moi je dirai franchement que c'est vous qui m'avez prié. Nous sommes deux , répondit Socrate , & nous étudierons en chemin ce que nous aurons à dire. Allons seulement. Nous allâmes vers le logis d'Agathon en nous entretenant de la sorte. Mais à peine eûmes-nous avancé quelques pas , que Socrate devint tout pensif , & demeura en la même place sans bouger. Je m'arrêtois pour l'attendre , mais il me dit d'aller toujours devant , & qu'il me suivroit. Je trouvai la

porte ouverte : & il m'arriva même une assez plaisante aventure. Un esclave d'Agathon me mena sur-le-champ dans la salle où étoit la compagnie qui étoit déjà à table , & qui attendoit que l'on servît. Agathon s'écria en me voyant : ô Aristodeme , foyez le bien venu , si vous venez pour souper. Que si c'est pour affaire ; je vous prie , remettons les affaires à un autre jour. Je vous cherchai hier par-tout pour vous prier d'être des nôtres. Mais que fait Socrate ? Alors je me retournai croyant certainement que Socrate me suivoit. Je fus bien surpris de ne voir personne. Je dis que j'étois venu avec lui , & qu'il m'avoit même invité. Vous avez bien fait de venir , reprit Agathon. Mais où est-il ? Il marchoit sur mes pas , lui répondis-je , & je ne conçois point ce qu'il peut être devenu. Petit garçon , dit Agathon , courez-vîte voir où est Socrate , dites lui que nous l'attendons : & vous Aristodeme , placez - vous à côté d'Eryximaque. — Un esclave eut ordre de me laver les pieds : & cependant celui qui étoit parti revint annoncer qu'il avoit trouvé Socrate sur la porte de la maison voisine ,

mais qu'il n'avoit point voulu venir, quelque chose qu'on lui eût pu dire. Vous me dites-là une chose étrange, dit Agathon. Retournez & ne le quittez point qu'il ne soit entré. Non, non, dis je alors, ne le détournez point. Il lui arrive assez souvent de s'arrêter ainsi, en quelque endroit qu'il se trouve. Vous le verrez bientôt, si je ne me trompe. Il n'y a qu'à le laisser faire. — Puisque c'est là votre avis, dit Agathon, je m'y rends. Et vous, mes enfans, apportez-nous donc à manger. Donnez-nous ce que vous avez. On vous abandonne l'ordonnance du repas. C'est un soin que je n'ai jamais pris. Ne regardez ici votre maître que comme s'il étoit du nombre des conviés. Faites tout de votre mieux, & tirez-vous-en à votre honneur. — On servit. Nous commençâmes à souper, & Socrate ne venoit point. Agathon perdoit patience, & vouloit à tout moment qu'on l'appellât. Mais j'empêchois toujours qu'on ne le fît. Enfin il entra comme on avoit à moitié soupé. Agathon qui étoit seul sur un lit au bout de la table, le pria de se mettre auprès de lui. Venez, dit-il, Socrate, venez,

que je m'approche de vous le plus que je pourai , pour tâcher d'avoir ma part des sages pensées que vous venez de trouver ici près. Car je m'affure que vous avez trouvé ce que vous cherchiez. Autrement vous y feriez encore. — Quand Socrate se fut assis : Plût à Dieu , dit-il , que la sagesse , bel Agathon , fût quelque chose qui se pût verser d'un esprit dans un autre , comme l'eau se verse d'un vaisseau plein dans un vaisseau vuide ! Ce seroit à moi de m'estimer heureux d'être auprès de vous , dans l'espérance que je pourois me remplir de l'excellente sagesse dont vous êtes bien plein. Car pour la mienne , c'est une espece de sagesse bien obscure & bien douteuse. Ce n'est qu'un songe. La vôtre au contraire est une sagesse magnifique , & qui brille aux yeux de tout le monde. Témoin la gloire que vous avez acquise à votre âge , & les applaudissements de plus de trente mille Grecs , qui ont été depuis peu les admirateurs de votre sagesse. — Vous êtes toujours moqueur , reprit Agathon , & vous n'épargnez point vos meilleurs amis. Nous examinerons tantôt quelle est la meilleure de votre sagesse



sagesse ou de la mienne ; & Bacchus fera notre juge.. Présentement ne songez qu'à souper. — Pendant que Socrate soupoit, les autres conviés acheverent de manger. On en vint aux libations ordinaires , on chanta un hymne en l'honneur du Dieu Bacchus , & après toutes ces petites cérémonies on parla de boire. Pausanias prit la parole. Voyons, nous dit-il, comment nous trouverons le secret de nous réjouir. Pour moi je déclare que je suis encore incommodé de la débauche d'hier. Je voudrois bien qu'on m'épargnât aujourd'hui. Je ne doute pas que plusieurs de la compagnie , sur-tout ceux qui étoient du festin d'hier , ne demandent grace aussi-bien que moi. Voyons de quelle manière nous passerons gaiement la nuit. — Vous me faites plaisir, dit Aristophane , de vouloir que nous nous ménagions : car je suis un de ceux qui se font le moins épargnés la nuit passéé. — Que je vous aime de cette humeur, dit le médecin Eryximaque ! Il reste à savoir dans quelle intention se trouve Agathon. — Tant mieux pour moi, dit Agathon, si vous autres braves vous êtes rendus. Tant

mieux pour Phédre & pour les autres petits buveurs , qui ne font pas plus vaillants que nous. Je ne parle pas de Socrate. Il est toujours prêt à faire ce qu'on veut. — Mais , reprit Eryximaque , puisque vous êtes d'avis de ne point pousser la débauche , j'en ferai moins importun , si je vous remontre le danger qu'il y a de s'enivrer. C'est un dogme constant dans la médecine que rien n'est plus pernicieux à l'homme que l'excès du vin. Je l'éviterai toujours tant que je pourrai , & jamais je ne le conseillerai aux autres , sur-tout quand ils se sentiront encore la tête pesante du jour de devant. — Vous savez , lui dit Phédre en l'interrompant , que je suis volontiers de votre avis , sur-tout quand vous parlez médecine ; mais vous voyez heureusement que tout le monde est raisonnable aujourd'hui. — Il n'y eut personne qui ne fût de ce sentiment. On résolut de ne point s'incommoder , & de ne boire que pour son plaisir. — Puisqu'ainsi est , dit Eryximaque , qu'on ne forcera personne , & que nous boirons à notre soif , je suis d'avis premièrement que l'on renvoie cette joueuse de flûte. Qu'elle s'en

aille jouer là dehors tant qu'elle voudra, si elle n'aime mieux entrer où sont les Dames, & leur donner cet amusement. Quant à nous, si vous m'en croyez, nous lierons ensemble quelque agréable conversation. Je vous en proposerai même la matière, si vous le voulez. — Tout le monde ayant témoigné qu'il feroit plaisir à la compagnie, Eryximaque continua ainsi. Je commencerai par ces vers de la Ménélippe d'Euripide : *Les paroles que vous entendez, ce ne sont point les miennes, ce sont celles de Phédre.* Car Phédre m'a souvent dit avec une espèce d'indignation : O Eryximaque, n'est-ce pas une chose étrange, que de tant de Poètes qui ont fait des hymnes & des cantiques en l'honneur de la plupart des dieux, aucun n'ait fait un vers à la louange de l'Amour, qui est pourtant un si grand dieu ? Il n'y a pas jusqu'aux Sophistes, qui composent tous les jours de grands discours à la louange d'Hercule & des autres demi-dieux. Passe pour cela. J'ai même vu un livre qui portoit pour titre, *l'Eloge du Sel*, où le savant auteur exagéroit les merveilleuses qualités du sel, & les grands services

532 L E B A N Q U E T  
qu'il rend à l'homme. En un mot vous  
verrez qu'il n'y a presque rien au  
monde, qui n'ait eu son panégyrique.  
Comment se peut-il donc faire que  
parmi cette profusion d'éloges on ait  
oublié l'Amour, & que personne n'ait  
entrepris de louer un dieu qui mérite  
tant d'être loué? Pour moi, continua  
Eryximaque, j'approuve l'indignation  
de Phédre. Il ne tiendra pas à moi  
que l'Amour n'ait son éloge comme  
les autres. Il me semble même qu'il  
fiérait très-bien à une si agréable com-  
pagnie de ne se point séparer sans  
avoir honoré l'Amour. Si cela vous  
plaît, il ne faut point chercher d'au-  
tre sujet de conversation. Chacun pro-  
noncera son discours à la louange de  
l'Amour. On fera le tour à commen-  
cer par la droite. Ainsi Phédre par-  
lera le premier, puisque c'est son rang,  
& puisqu'aussi-bien il est le pre-  
mier auteur de la pensée que je vous  
propose. — Je ne doute pas, dit So-  
crate, que l'avis d'Eryximaque ne passe  
ici tout d'une voix. Je fais bien au-  
moins que je ne m'y opposerai pas,  
moi qui fais profession de ne savoir  
que l'Amour. Je m'assure qu'Agathon  
ne s'y opposera pas non plus, ni Pau-

fanias , ni encore moins Aristophane , lui qui est tout dévoué à Bacchus & à Vénus. Je puis également répondre du reste de la compagnie. Quoiqu'à dire vrai la partie ne soit pas égale pour nous autres qui sommes assis les derniers. En tout cas , si ceux qui nous précèdent font bien leur devoir , & épuisent la matiere , nous en ferons quittes pour leur donner notre approbation. Que Phédre commence donc à la bonne heure , & qu'il loue l'Amour. — Le sentiment de Socrate fut généralement suivi. De vous rendre ici mot à mot tous les discours que l'on prononça , c'est ce que vous ne devez pas attendre de moi : Aristodeme de qui je les tiens n'ayant pu me les rapporter si parfaitement ; & moi-même ayant laissé échapper quelque chose du récit qu'il m'en a fait : mais je vous redirai l'essentiel. Voici donc à peu près , selon lui , quel fut le discours de Phédre.





## D I S C O U R S

## D E P H É D R E.

C'EST un grand dieu que l'Amour, & véritablement digne d'être honoré des dieux & des hommes. Il est admirable par beaucoup d'endroits, mais sur-tout à cause de son ancienneté : car il n'y a point de dieu plus ancien que lui. En voici la preuve. On ne fait point quel est son pere ni sa mere : ou plutôt il n'en a point. Jamais Poëte ni aucun autre homme ne les a nommés. Hésiode , après avoir d'abord parlé du cahos , ajoute :

La terre au large sein, le fondement des  
cieux ;  
Après elle l'Amour, le plus charmant des  
Dieux.

Hésiode par conséquent fait succéder au cahos la terre & l'Amour. Parménide a écrit que l'amour est sorti du cahos :

L'amour fut le premier enfanté dans son sein.

Acusilas a suivi le sentiment d'Hésiode. Ainsi d'un commun consentement il n'y a point de dieu qui soit plus ancien que l'Amour. — Mais c'est même de tous les dieux celui qui fait le plus de bien aux hommes. Car quel plus grand avantage peut arriver à une jeune personne, que d'être aimé d'un homme vertueux; & à un homme vertueux, que d'aimer une jeune personne qui a de l'inclination pour la vertu? Il n'y a ni naissance, ni honneurs, ni richesses qui soient capables, comme un honnête amour, d'inspirer à l'homme ce qui est le plus nécessaire pour la conduite de sa vie: je veux dire la honte du mal, & une véritable émulation pour le bien. Sans ces deux choses il est impossible que ni un particulier, ni même une ville, fasse jamais rien de beau ni de grand. J'ose même dire que si un homme qui aime, avoit, ou commis une mauvaise action, ou enduré un outrage sans le repousser, il n'y auroit ni pere, ni parent, ni personne au monde devant qui il eût autant de honte de paroître, que devant ce qu'il aime. Il en est de même de celui qui est aimé. Il n'est jamais si confus, que lorsqu'il est surpris

en quelque faute par celui dont il est aimé. Disons donc que si par quelque enchantement une ville ou une armée pouvoit n'être composée que d'amants, il n'y auroit point de félicité pareille à celle d'un peuple qui auroit tout ensemble & cette horreur pour le vice, & cet amour pour la vertu. Des hommes ainsi unis, quoiqu'en petit nombre, pouroient, s'il faut ainsi dire, vaincre le monde entier. Car il n'y a point d'honnête homme qui osât jamais se montrer devant ce qu'il aime après avoir abandonné son rang ou jeté ses armes, & qui n'aimât mieux mourir mille fois que de laisser ce qu'il aime dans le péril. Ou plutôt il n'y a point d'homme si timide, qui ne devînt alors comme le plus brave, & que l'amour ne transportât hors de lui-même. On lit dans Homère que les dieux inspiroient l'audace à quelques-uns de ses Héros. C'est ce qu'on peut dire de l'Amour plus justement que d'aucun des dieux. Il n'y a que parmi les amants que l'on fait mourir l'un pour l'autre. — Non-seulement des hommes, mais des femmes même ont donné leur vie pour sauver ce qu'elles aimoient. La Grece parlera éternelle-



ment d'Alceste fille de Pélio : elle donna sa vie pour son époux qu'elle aimoit ; & il ne se trouva qu'elle qui osât mourir pour lui , quoiqu'il eût son pere & sa mere. L'amour de l'amante surpassa de si loin leur amitié , qu'elle les déclara , pour ainsi dire , des étrangers à l'égard de leur fils. Ils sembloit qu'ils ne lui fussent proches que de nom. Aussi quoiqu'il se soit fait dans le monde un grand nombre de belles actions , celle d'Alceste a paru si belle aux dieux & aux hommes , qu'elle a mérité une récompense qui n'a été accordée qu'à un très-petit nombre de personnes. Les dieux charmés de son courage , l'ont rappelée à la vie. Tant il est vrai qu'un amour noble & généreux se fait estimer des dieux-mêmes.

Ils n'ont pas ainsi traité Orphée. Ils l'ont renvoyé des enfers sans lui accorder ce qu'il demandoit. Au-lieu de lui rendre sa femme qu'il venoit chercher , ils ne lui en ont montré que le fantôme ; car il manqua de courage comme un musicien qu'il étoit. Au-lieu d'imiter Alceste , & de mourir pour ce qu'il aimoit , il usa d'adresse , & chercha l'invention de descendre vivant

538 L E B A N Q U E T  
aux enfers. Les dieux indignés de sa lâcheté ont permis enfin qu'il pérît par la main des femmes.

Combien au contraire ont-ils honoré le vaillant Achille ? Thétis sa mere lui avoit prédit que s'il tuoit Hector , il mourroit aussi-tôt après ; mais que s'il vouloit ne le point combattre , & s'en retourner dans la maison de son pere , il parviendroit à une longue vieillesse. Cependant Achille ne balançoit point. Il préféra la vengeance de Patrocle à sa propre vie. Il voulut non-seulement mourir pour son ami , mais même mourir sur le corps de son ami. Aussi les dieux l'ont honoré par-dessus tous les autres hommes , & lui ont su bon gré d'avoir sacrifié sa vie pour celui dont il étoit aimé. Car Eschylé se moque de nous quand il nous dit que c'étoit Patrocle qui étoit l'aimé. Achille étoit le plus beau des Grecs , & par conséquent plus beau que Patrocle. Il étoit tout jeune , & plus jeune que Patrocle , comme dit Homere. Mais véritablement si les dieux approuvent ce que l'on fait pour ce qu'on aime , ils estiment , ils admirent , ils récompensent tout autrement ce que l'on fait pour la personne dont

on est aimé. En effet celui qui aime est quelque chose de plus divin que celui qui est aimé. Car il est possédé d'un dieu. Et delà vient qu'Achille a été encore mieux traité qu'Alceste puisque les dieux l'ont envoyé après sa mort dans les Isles des bienheureux. — Je conclus que de tous les dieux, l'Amour est le plus ancien, le plus auguste & le plus capable de rendre l'homme vertueux durant sa vie, & heureux après sa mort. — Phédre finit de la sorte. Aristodeme passa par dessus quelques autres, dont il avoit oublié les discours, & il vint à Pausanias, qui parla ainsi.





## D I S C O U R S

## D E P A U S A N I A S .

**J**E n'approuve point , ô Phédre , la simple proposition qu'on a faite de louer l'Amour. Cela seroit bon , s'il n'y avoit qu'un Amour. Mais , comme il y en a plus d'un , je voudrois qu'on eût marqué avant toutes choses , quel est celui qu'on doit louer. C'est ce que je vais essayer de faire. Je dirai quel est cet Amour qui mérite qu'on le loue , & je le louerai le plus dignement que je pourai. — Il est constant que Vénus ne va point sans l'Amour. S'il n'y avoit qu'une Vénus , il n'y auroit qu'un Amour. Mais puisqu'il y a deux Vénus , il faut nécessairement qu'il y ait aussi deux Amours. Qui doute qu'il n'y ait deux Vénus ? L'une ancienne , fille du ciel , & qui n'a point de mere : nous la nommons Vénus Uranie. L'autre plus moderne , fille de Jupiter & de Dioné : nous l'appellons Vénus Populaire. Il s'ensuit que des deux Amours

qui sont les ministres de ces deux Vénus, il faut nommer l'un Céleste & l'autre Populaire. Or tous les dieux, à la vérité, sont dignes d'être honorés; mais distinguons bien les fonctions de ces deux Amours.

Toute action est de foi indifférente : comme ce que nous faisons présentement, boire, manger, discourir. Aucune de ces actions n'est ni bonne ni mauvaise par elle-même, mais elle peut devenir l'un ou l'autre par la manière dont on la fait. Elle devient honnête, si on la fait selon les règles de l'honnêteté; & vicieuse, si on la fait contre ces règles. Il en est de même d'aimer. Tout amour en général n'est point louable ni vertueux; mais seulement celui qui fait que nous aimons vertueusement. — L'Amour de la Vénus populaire inspire des passions basses & populaires. C'est proprement l'amour qui regne parmi les gens du commun. Ils aiment sans choix, plutôt les femmes que les hommes, plutôt le corps que l'esprit. Et même entre les esprits ils s'accoutument mieux des moins raisonnables, car ils n'aspirent qu'à la jouissance. Pourvu qu'ils y parviennent, il ne leur importe pas quels moyens.

De-là vient qu'ils s'attachent à tout ce qui se présente, bon ou mauvais. Car ils suivent la Vénus populaire, qui, parce qu'elle est née du mâle & de la femelle, joint aux bonnes qualités de l'un, les imperfections de l'autre. — Pour la Vénus Uranie, elle n'a point eu de mere, & par conséquent il n'y a rien de foible en elle. De plus, elle est ancienne, & n'a point l'insolence de la jeunesse. Or l'Amour céleste est parfait comme elle. Ceux qui sont possédés de cet Amour, ont les inclinations généreuses. Ils cherchent une autre volupté que celle des sens. Il faut une belle ame, un beau naturel pour leur plaire & pour les toucher. On reconnoît dans leur choix la noblesse de l'amour qui les inspire. Ils s'attachent non point à une trop grande jeunesse, mais à des personnes qui sont capables de se gouverner. Car ils ne s'engagent point dans la pensée de mettre à profit l'imprudence d'une personne qu'ils auront surprise dans sa première innocence, pour la laisser aussi-tôt après, & pour courir à quelqu'autre; mais ils se lient dans le dessein de ne se plus séparer, & de passer toute leur vie avec ce qu'ils aiment. — Il seroit

effectivement à souhaiter qu'il y eût une loi, par laquelle il fût défendu d'aimer des personnes qui n'ont pas encore toute leur raison, afin qu'on ne donnât point son temps à une chose si incertaine. Car qui fait ce que deviendra un jour cette grande jeunesse ? Quel pli prendront & le corps & l'esprit ? de quel côté ils tourneront, vers le vice ou vers la vertu ? Les gens sages s'imposent eux-mêmes une loi si juste. Mais il faudroit la faire observer rigoureusement par les amants populaires, dont nous parlions ; & leur défendre ces sortes d'engagements, comme on leur défend l'adultère. Ce sont eux qui ont deshonoré l'Amour. Ils ont fait dire qu'il étoit honteux de bien traiter un amant. Leur indiscretion & leur injustice ont seules donné lieu à une semblable opinion, qui, à la prendre en général, est très-fausse, puisque rien de ce qui se fait par des principes de sagesse & d'honneur, ne sauroit être honteux.

Il n'est pas difficile de connoître l'opinion que les hommes ont de l'Amour dans tous les pays de la terre ; car la loi est claire & simple. Il n'y a que les seules villes d'Athènes & de

Lacédémone , où la loi est difficile à entendre , & où elle est sujette à explication. Dans l'Elide , par exemple , & dans la Béotie , où les esprits sont pesants , & où l'éloquence n'est pas ordinaire , il est dit simplement qu'il est permis d'aimer qui nous aime. Personne ne va parmi eux à l'encontre de cette ordonnance , ni jeune ni vieux. Il faut croire qu'ils ont ainsi autorisé l'Amour pour en applanir les difficultés , & afin qu'on n'ait pas besoin pour se faire aimer , de recourir à des artifices que la nature leur a refusés. Les choses vont autrement dans l'Ionie , & dans tous les pays soumis à la domination des Barbares. Car là on déclare infâme toute personne qui souffre un amant. On traite sur un même pied l'amour , la philosophie & tous les exercices dignes d'un honnête homme. D'où vient cela ? C'est que les tyrans n'aiment point à voir qu'il s'éleve de grands courages , ou qu'il se lie dans leurs Etats des amitiés violentes. Or c'est ce que l'Amour fait faire parfaitement. Les Tyrans d'Athenes en firent autrefois l'expérience. L'amitié violente d'Armodius & d'Aristogiton renversa la tyrannie dont Athenes étoit



opprimée. Il est donc visible que dans les Etats où il est honteux d'aimer qui nous aime, cette trop grande sévérité vient de l'injustice de ceux qui gouvernent, & de la lâcheté de ceux qui sont gouvernés; mais que dans les pays au contraire où il est honnête de rendre amour pour amour, cette indulgence est un effet de la grossièreté des peuples qui ont craint les difficultés. — Tout cela est bien plus sagement ordonné parmi nous. Mais, comme j'ai dit, il faut bien examiner l'ordonnance pour la concevoir. Car d'un côté, on dit qu'il est plus honnête d'aimer aux yeux de tout le monde, que d'aimer en cachette: sur-tout quand on aime des personnes qui ont eux-mêmes de l'honneur & de la vertu, & encore plus quand la beauté du corps ne se rencontre point dans ce qu'on aime. Tout le monde s'intéresse pour la prospérité d'un homme qui aime. On l'encourage; ce qu'on ne feroit point si l'on croyoit qu'il ne fût pas honnête d'aimer. On l'estime quand il a réussi dans son amour. On le méprise quand il n'a pas réussi. On permet à son amant de se servir de mille moyens pour parvenir à son but. Et

il n'y a pas un seul de ces moyens qui ne fût capable de le perdre dans l'esprit de tous les honnêtes gens, s'il s'en feroit pour toute autre chose que pour se faire aimer. Car si un homme, dans le dessein de s'enrichir ou d'obtenir une charge, ou de se faire quelque autre établissement de cette nature, osoit avoir pour un grand Seigneur la moindre des complaisances qu'un amant a pour ce qu'il aime, s'il employoit les mêmes supplications, s'il avoit la même assiduité, s'il faisoit les mêmes serments, s'il couchoit à sa porte, s'il descendoit à mille bassesses, où un esclave auroit honte de descendre, il n'auroit ni un ennemi ni un ami qui le laissât en repos. Les uns lui reprocheroient publiquement sa turpitude, ses bassesses. Les autres en rougiroient, & s'efforceroient de l'en corriger. Cependant tout cela sied merveilleusement à un homme qui aime. Tout lui est permis. Non-seulement ses bassesses ne le deshonnorent pas; mais on l'en estime comme un homme qui fait très-bien son devoir. Et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'on veut que les amants soient les seuls parjures que les dieux ne punif-

sent point. Car on dit que les serments n'engagent point en amour. Tant il est vrai que les hommes & les dieux donnent tout pouvoir à un amant. Il n'y a donc personne qui là-dessus ne demeure persuadé, qu'il est très-louable en cette ville, & d'aimer, & de vouloir du bien à ceux qui nous aiment. — Mais ne croira-t-on pas le contraire, si l'on regarde d'un autre côté avec quel soin un pere met auprès de ses enfants une personne qui veille sur eux; & que le plus grand soin de ces personnes est d'empêcher qu'ils ne parlent à ceux qui les aiment? S'il arrive même qu'on les voie entretenir de pareils commerces, tous leurs camarades les accablent de railleries; & les gens plus âgés, ni ne s'opposent à ces railleries, ni ne querellent ceux qui les font. Encore une fois, à examiner cet usage de notre ville, ne croira-t-on pas que nous sommes dans un pays où il y a de la honte à aimer & à se laisser aimer? — Voici comme il faut accorder toutes ces contrariétés. L'amour, comme je disois d'abord, n'est de soi-même ni bon ni mauvais. Il est louable, si l'on aime avec honneur; il est condamnable, si

l'on aime contre les regles de l'honnêteté — Il y a de la honte à se laisser vaincre à l'amour d'un mal-honnête homme : il y a de l'honneur à se rendre à l'amitié d'un homme qui a de la vertu. J'appelle mal-honnête homme cet amant populaire, qui aime le corps plutôt que l'esprit. Son amour ne sçauroit être de durée, car il aime une beauté qui ne dure point. Dès que la fleur de cette beauté est passée, vous le voyez qui s'envole ailleurs, sans se souvenir de ses beaux discours, & de toutes ses belles promesses. Il n'en est pas ainsi de l'amant honnête ; comme il s'est épris d'une belle ame, son amitié est immortelle ; car ce qu'il aime est solide, & ne périt point. — Telle est donc l'intention de la loi, qui est établie parmi nous. Elle veut qu'on examine avant que de s'engager, & qu'on honore ceux qui aiment pour la vertu, tandis qu'on aura en horreur ceux qui ne recherchent que la volupté. Elle encourage les jeunes gens à se donner aux premiers, & à fuir les autres. Elle examine quelle est l'intention de celui qui aime, & quel est le motif de celui qui se laisse aimer. Il s'en-

suit delà qu'il y a de la honte à s'engager légèrement ; car il n'y a que le temps qui découvre le secret des cœurs. Il est encore honteux de céder à un homme riche , ou à un homme qui est dans une grande fortune , soit qu'on se rende par timidité , ou qu'on se laisse éblouir par l'argent , ou par l'espérance d'entrer dans les charges ; car outre que des raisons de cette nature ne peuvent jamais lier une amitié véritable & généreuse , elles portent d'ailleurs sur des fondemens trop peu durables. — Reste un seul motif pour lequel , selon l'esprit de notre loi , on peut accorder son amitié à celui qui la demande : car tout de même que les bassesses & la servitude volontaire d'un homme qui aspire à se faire aimer , ne sont point odieuses , & ne lui sont point reprochées ; aussi y a-t-il une espece de servitude volontaire , qui ne peut jamais être blâmée : c'est celle où l'on s'engage pour la vertu ; tout le monde s'accorde en ce point , que si un homme s'attache à en servir un autre dans l'espérance de devenir honnête homme par son moyen , d'acquérir la sagesse ou quelque autre partie de la

vertu, cette servitude n'est point honteuse, & ne s'appelle point une bassesse. Il faut que l'amour se traite comme la philosophie, & que les loix de l'un soient les mêmes que les loix de l'autre, si l'on veut qu'il soit honnête de favoriser celui qui nous aime ; car si l'amant & l'aimé s'aiment tous deux à ces conditions ; sçavoir, que l'amant en reconnoissance des honnêtes faveurs de celui qu'il aime, sera prêt à lui rendre tous les services qu'il pourra lui rendre avec honneur ; que l'aimé de son côté, pour reconnoître le soin que son amant aura pris de le rendre sage & vertueux, aura pour lui toutes les complaisances que l'honneur lui permettra : & si l'amant est véritablement capable d'inspirer la vertu & la prudence à ce qu'il aime, & que l'aimé ait un véritable desir de se faire instruire : si, dis-je, toutes ces conditions se rencontrent, c'est alors uniquement qu'il est honnête d'aimer qui nous aime. L'amour ne peut point être permis pour quelqu'autre raison que ce soit : alors il n'est point honteux d'être trompé. Par-tout ailleurs il y a de la honte, soit qu'on soit

trompé, soit qu'on ne le soit point; car si, dans l'espérance du gain, on s'abandonne à un amant que l'on croyoit riche, & qu'on reconnoisse que cet amant est pauvre en effet, & qu'il ne peut tenir parole, la honte est égale de part & d'autre. On a découvert ce que l'on étoit, & on a montré que pour le gain on pouvoit tout faire pour tout le monde. Et qu'y a-t-il de plus éloigné de la vertu, que ce sentiment? Au contraire, si après s'être confié à un amant que l'on auroit cru honnête homme dans l'espérance d'acquérir la vertu par le moyen de son amitié, on vient à reconnoître que cet amant n'est point honnête homme, & qu'il est lui-même sans vertu, il n'y a point de déshonneur à être trompé de la sorte; car on a fait voir le fond de son cœur: on a montré que pour la vertu, & dans l'espérance de parvenir à une grande perfection, on étoit capable de tout entreprendre; & il n'y avoit rien de plus glorieux que d'avoir cette passion pour la vertu. Il s'en suit donc qu'il est beau d'aimer pour la vertu. C'est cet amour qui fait la Vénus céleste, & qui est céleste lui-

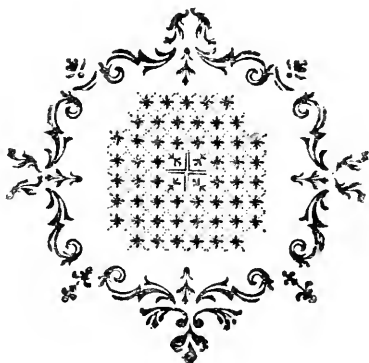
même , utile aux particuliers & aux républiques , & digne de leur principale étude : qui oblige l'amant & l'aimé de veiller sur eux-mêmes , & d'avoir soin de se rendre mutuellement vertueux. Tous les autres amours appartiennent à la Vénus populaire. Voilà ; ô Phédre , tout ce que j'avois à vous dire présentement sur l'amour.

Paufanias ayant fait ici une pause , ( car voilà de ces allusions que nos sophistes enseignent ) c'étoit à Aristophane à parler ; mais il en fut empêché par un hoquet qui lui étoit survenu , apparemment pour avoir trop mangé. Il s'adressa donc à Eryximaque , médecin auprès de qui il étoit , & lui dit : Il faut , ou que vous me délivriez de ce hoquet , ou que vous parliez pour moi jusqu'à ce qu'il ait cessé. — Je ferai l'un & l'autre , répondit Eryximaque ; car je vais parler à votre place , & vous parlerez à la mienne , quand votre incommodité sera finie. Elle le fera bientôt , si vous voulez retenir votre haleine , & vous gargariser la gorge avec de l'eau. Il y a encore un autre remède qui fait cesser infailliblement le hoquet



quet , quelque violent qu'il puisse être , c'est de se procurer l'éternement en se frottant le nez une ou deux fois. — J'aurai exécuté vos ordonnances , dit Aristophane , avant que votre discours soit achevé : Commencez.

*Ici finit la traduction de M. Racine.  
Le reste est de Madame de Rochechouart.*





## D I S C O U R S

## D'ERIXIMAQUE.

**P**AUSANIAS a dit de très-belles choses ; mais , comme il me semble qu'il ne les a pas assez approfondies , & qu'il ne les a que commencées , je crois devoir les achever. J'approuve fort la distinction qu'il a faite des deux amours ; mais je crois découvrir par la médecine , que l'amour ne réside pas seulement dans l'ame des hommes pour la porter à la recherche de la beauté : je suis persuadé qu'il se trouve encore dans plusieurs autres choses , tant dans le corps des animaux , que dans les productions de la terre , & , pour ainsi dire , dans toute la nature. Ce dieu se montre grand & admirable en tout parmi les hommes , & parmi les dieux. Je tire de la médecine la première preuve de cette doctrine , afin d'honorer mon art. Les parties de nos corps qui sont saines , & celles qui sont en mauvaise disposition , consistent

en des choses difsemblables, & diffé-  
rent par conféquent dans leurs de-  
sirs. L'amour donc qui réside dans  
un corps qui jouit de la fanté, est  
autre que celui qui se trouve dans  
un corps malade ; & la maxime que  
Paufanias a établie touchant la com-  
plaisance qui est due à un ami ver-  
tueux, & la réfistance à celui qui est  
animé d'une paffion déréglée ; cette  
maxime, dis - je, doit être prati-  
quée par un fçavant médecin à l'é-  
gard de ce double amour que nous  
établifions dans les corps, en fuis-  
vant la pente des bons tempéraments,  
& en combattant ceux qui font dé-  
pravés. C'est en cela que confifte tout  
l'art de la médecine ; car, pour le  
dire en peu de mots, la médecine  
est une fcience par laquelle on dé-  
couvre l'inclination des corps à re-  
chercher les aliments, & à fe fou-  
lager de la réplétion : & le médecin  
qui fçait le mieux difcerner en cela  
l'amour réglé d'avec le vicieux, doit  
être estimé très-habile. Mais une au-  
tre grande marque de fon fçavoir &  
de fon industrie, est de difpofer  
tellement des inclinations du corps,  
qu'il puiſſe les changer felon le be-

soin ; arracher ce que nous avons appelé amour vicieux ; introduire celui qui est réglé , où il se trouve nécessaire ; établir la concorde entre les qualités qui se combattent , les entretenir dans une mutuelle correspondance. On peut en effet regarder comme ennemies ces qualités , lorsqu'elles sont contraires les unes aux autres , comme le froid l'est au chaud , le sec à l'humidité , l'amer au doux , & les autres de même espece. C'est pour avoir trouvé le moyen de mettre l'union entre ces contraires qu'Esculape , qui est en si grande réputation parmi nous , a été appelé l'inventeur de la médecine , ainsi que chantent les poètes , & que je le crois. J'ose donc assurer que la médecine est gouvernée par le dieu dont nous avons entrepris la louange. Si l'on veut y faire attention , on reconnoitra de même sa puissance dans la gymnastique , dans la musique , dans l'agriculture ; & qu'Héraclite l'a peut-être senti , quoiqu'il ne se soit expliqué qu'avec obscurité , en disant , que ce qui se combat soi-même produit l'accord. Sur quoi il donne l'exemple de l'harmonie qui procede de la lyre. Il est absurde que l'harmo-

nie ne soit pas d'accord, ou qu'elle soit formée de dissonances en tant qu'elles demeurent telles ; mais apparemment Héraclite entendoit que des choses qui étoient contraires, comme le ton grave & l'aigu, il se formoit une harmonie après les avoir mis d'accord par l'art de la musique. Sans cet art de mettre d'accord les contraires, l'harmonie ne se formeroit jamais ; car étant une consonnance & un accord, elle ne peut pas se former des choses opposées, tant qu'elles demeurent opposées. C'est de cette maniere que les longues & les breves, qui different entr'elles, composent la mesure lorsqu'elles sont accordées. Ainsi la musique accorde les sons différents, comme la médecine réconcilie les humeurs qui se font la guerre. Et cet amour ne peut-il pas être appelé un amour mutuel, que cette science produit entre les sons & les mesures, en discernant la maniere dont ils doivent être assemblés ? Le pouvoir de l'amour se reconnoît aisément dans cet assemblage : mais la distinction de ces deux amours ne s'y remarque que dans l'usage de cette science par rapport aux hommes ; ou en inventant,

& c'est ce qui s'appelle composition ; ou en se servant à propos de cette même composition , & c'est ce qui s'appelle discipline. Pour cela il est besoin d'une grande attention , & d'un maître très - habile. — Appliquons ici la maxime qui a déjà été établie , qui est de favoriser les hommes modestes , & ceux qui sont en chemin de le devenir , afin d'entretenir en eux l'amour légitime & céleste de la muse Uranie. Pour celui de Polyhymnie qui est vulgaire , on n'en doit user qu'avec une grande retenue , en sorte que l'agrément qu'on y trouve ne puisse jamais porter au dérèglement. La même circonspection est nécessaire dans notre art , afin d'accorder l'usage des viandes qui flattent le goût , dans une si juste mesure , qu'elles ne puissent pas être nuisibles à la santé. Nous devons donc distinguer soigneusement ces deux amours dans la musique , dans la médecine , & dans toutes les choses humaines & divines , puisqu'il n'y en a aucune où ces deux divinités ne se rencontrent. Elles se trouvent aussi dans la diversité des saisons qui composent l'année ; car toutes les fois que ces qualités dont je parlois tout-

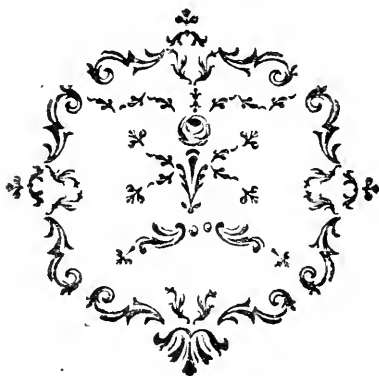
à-l'heure , le froid , le chaud , l'humide & le sec contractent ensemble un amour réglé , & composent une harmonie juste & tempérée , l'année devient fertile & salutaire aux plantes & à tous les animaux , qui au- contraire sont infectés de peste & de toute sorte de maladies , lorsque le mauvais amour domine dans ces mêmes qualités , lequel produit aussi toutes les intempéries qui agitent l'air & qui corrompent les moissons. La connoissance de ces choses , celle du mouvement des cieux , & du partage de l'année , s'appelle astronomie. De plus , les sacrifices , toutes les choses où la divination est employée , en un mot tout ce qui concerne la communication des hommes avec les dieux , n'ont pour but que d'entretenir l'amour réglé qui est le fondement de la piété , puisque les actions impies , telles que les omissions des devoirs envers les parents vivants & morts , & l'abandon du service des dieux , ne viennent que de ne pas cultiver cet amour divin , & de s'être abandonné à son contraire. L'emploi de la divination est d'observer ces amours , par où elle

devient l'instrument du commerce qui est entre Dieu & les hommes. C'est donc la divination qui, en examinant & en conservant ces amours, devient l'instrument de l'amitié qui est entre les dieux & les hommes; car elle discerne ce qu'il y a de juste & d'illicite dans les affections humaines. Ainsi il est vrai de dire en général que l'amour est puissant, & que sa puissance est universelle. Mais ce qui met le comble à cette puissance, & ce qui nous prouve une parfaite félicité, c'est quand il s'applique au bien, & qu'il est réglé par la justice & la tempérance, tant à notre égard qu'à l'égard des dieux; nous faisant vivre en paix les uns avec les autres; & nous conciliant la bienveillance des dieux, dont la nature est si relevée au-dessus de la nôtre. J'ometts peut-être beaucoup de choses qui pourroient contribuer à la louange de l'amour; mais ce n'est pas volontairement. C'est à vous, Aristophane, à faire entrer dans votre éloge ce qui manque à celui-ci. Si c'est pourtant par une autre voie que vous voulez honorer le dieu, vous êtes libre de la prendre. Commencez-donc, puisque votre hoquet est cessé.



Aristophane répondit : Il est cessé en effet ; mais ce n'a pu être que par l'éternuement : & j'admire qu'un mouvement comme celui-là , accompagné de bruits & d'agitations ridicules , puisse convenir à un corps dont l'amour réglé ( pour parler dans vos termes ) fait le tempérament & la liaison. — Prenez garde , Aristophane , à ce que vous faites , dit Eryximaque. Vous êtes sur le point de parler , & votre raillerie pouroit bien m'obliger à observer votre discours avec un esprit de censure , pour peu que vous y donniez de matiere. C'est volontairement que vous vous exposez à ce péril , qu'il vous auroit été libre d'éviter. — Vous avez raison , Eryximaque , répondit Aristophane. Oubliez , je vous prie , ce que je viens de dire , & ne m'examinez point à la rigueur ; car je crains non pas de faire rire , qui est une chose fort convenable à ma muse ; mais de dire des choses qui soient dignes de moquerie. — Vous prétendez échapper , reprit Eryximaque , après avoir le premier lancé vos traits contre moi ? Appliquez-vous à ce que vous allez dire , comme si vous

562 L E B A N Q U E T  
deviez rendre compte de chacune de  
vos paroles. S'il m'en prend envie,  
je vous traiterai peut-être avec plus  
d'indulgence. Aristophane commença  
ainsi.





## DISCOURS

## D'ARISTOPHANE.

**J**E me propose de suivre une autre méthode, que celle de Pausanias & que la vôtre, en traitant de l'amour. Il me semble que jusqu'ici tous les hommes ont ignoré la puissance de ce dieu; car s'ils la connoissoient, ils lui éleveroient des temples, & lui offriroient des sacrifices; ce qui n'est point en pratique, quoique rien ne fût plus convenable: car c'est celui de tous les dieux qui répand le plus de bienfaits sur tous les hommes; il est leur protecteur & leur médecin, & leur fait trouver la félicité après les avoir soulagés de leurs maux. Je vais essayer à vous faire connoître cette puissance. Vous enseignerez aux autres ce que vous apprendrez de moi sur ce sujet. Il faut commencer par connoître quelles étoient autrefois les passions de l'homme, & sa nature qui différoit beaucoup de ce qu'elle est aujourd'hui. Il

y avoit alors trois sortes d'hommes ; les deux sexes qui subsistent encore , & un troisieme composé qui les enfermoit tous deux. Ce dernier a été détruit : il s'appelloit *androgyne* , & ce nom infâme est la seule chose qui en reste. Tous les hommes généralement étoient d'une figure ronde , avoient deux visages opposés l'un à l'autre tenant à une seule tête , qui étoit ronde aussi : quatre bras , quatre pieds , & tout le reste multiplié dans la même proportion. Leur situation étoit droite comme la nôtre : ils n'avoient pas besoin de se tourner pour suivre tous les chemins qu'ils vouloient prendre : & quand ils vouloient rendre leur marche plus prompte ils s'appuyoient de leur bras aussi-bien que de leurs pieds , par un mouvement circulaire semblable à celui d'une certaine danse , où , s'appuyant successivement sur la tête , les pieds , & les mains , on imite le mouvement d'une roue. La différence qui se trouve entre ces trois especes d'hommes vient de la différence de leurs principes. Le sexe masculin est produit par le soleil , le féminin par la terre ; & celui qui est composé de deux , par la lune qui participe de la

terre & du soleil. Ces trois principes leur avoient communiqué leur figure & leur maniere de se mouvoir qui est sphérique. Ces mêmes causes rendoient leurs corps robustes & leurs courages élevés, ce qui leur inspira l'audace de monter au ciel & de combattre contre les dieux, ainsi qu'Homere l'écrit d'Ephialtus & d'Otus. Jupiter examina avec les dieux ce qu'il y avoit à faire pour arrêter cette entreprise. L'affaire n'étoit pas sans difficulté; car une telle insolence ne pouvoit être soufferte: mais d'autre part les dieux ne vouloient pas, en détruisant les hommes, abolir le culte qu'ils ne peuvent recevoir que d'eux. Enfin Jupiter prit une résolution qu'il déclara de cette sorte: J'ai trouvé, dit-il, un moyen de conserver les hommes & de les rendre plus retenus, c'est de diminuer leurs forces: je les séparerai en deux: par-là ils deviendront foibles; & nous aurons encore un autre avantage, qui sera d'augmenter le nombre de ceux qui nous servent: ils marcheront droit, soutenus de deux jambes seulement; & si après la punition leur audace impie subsiste encore, je les séparerai de nouveau, & ils feront

réduits à n'avoir plus qu'un seul pied. Après cette déclaration le dieu fit la séparation qu'il venoit de résoudre , & il la fit de la maniere que l'on fend les œufs , lorsqu'on veut les saler , ou qu'avec un cheveu on les divise en deux parties égales. Il commanda ensuite à Apollon de guérir les plaies , & de placer le visage des hommes du côté que la séparation avoit été faite , afin que la vue de ce châtiment les rendît plus modestes. Apollon obéit , & ramassant les peaux coupées , il les réunit toutes à la maniere d'une bourse que l'on ferme , ainsi que cela paroît encore. Il les polit avec un instrument semblable à celui dont se servent les cordonniers , & laissa seulement quelques plis qui sont comme des cicatrices que l'homme ne peut regarder sans se souvenir de son ancien crime. Cette division étant faite , chaque division cherchoit à rencontrer celle qui lui étoit propre ; & s'étant trouvées toutes les deux , elles se joignoient avec une telle ardeur dans le desir de rentrer dans leur ancienne unité , qu'elles périssoient dans cet embrassement , oubliant toutes les fonctions nécessaires à l'entretien de

la vie. Quand l'une des moitiés périffoit, l'autre qui reſtoit en cherchoit une autre, à laquelle elle ſ'uniffoit de nouveau : & cela arrivoit indifféremment aux deux ſexes. Ainſi le genre humain alloit bientôt être détruit, ſi Jupiter, touché de ce malheur, n'eût fait un changement à la conformation de ces moitiés, par le moyen duquel cette union ne fût plus un obſtacle à la continuation de l'eſpece, non plus qu'aux autres ſoins néceſſaires pour vivre. C'eſt delà qu'a pris naiſſance l'amour mutuel, qui, par l'union étroite qu'il met entre deux perſonnes, qui ſ'aiment, rétablit en quelque forte leur nature dans ſon ancienne perfection. Chacun de nous n'eſt donc pas un homme parfait, mais ſeulement une moitié de ce qu'il étoit originairement ; moitié qui a été ſéparée de ſon tout, de la même manière que nous voyons ſéparer une ſole ou une plie. Ces moitiés cherchent toujours leurs moitiés ; & c'eſt d'où procede la différence des inclinations. Les hommes qui recherchent les femmes, & les femmes qui aiment les hommes, ſortent de ce compoſé des deux ſexes, nommé

androgyné. Les autres, qui n'étoient composés que d'un sexe, cherchent leur semblable. Cette inclination a de bons effets parmi les hommes, parce que, les portant dès leur jeunesse à converser avec ceux qui sont plus avancés en âge, ils se forment à la vertu, & se rendent propres aux emplois de la république. Dans un âge mûr ils ont à leur tour les mêmes attentions pour la jeunesse qui s'attache à eux. Ils sont d'autant plus maîtres de leur consacrer leurs soins, qu'ils n'en font point détournés par les embarras domestiques; car ils aiment le célibat, & ne se soumettent au mariage, que lorsqu'ils y sont invités par la loi. C'est bien à tort que la jeunesse de ce caractère est blâmée, puisqu'au- contraire ce n'est que par grandeur d'ame & par générosité qu'ils recherchent leurs semblables, dans l'espérance d'y trouver les mêmes qualités. — Toutes les fois que quelqu'un rencontre sa moitié, il demeure saisi & agité d'une ardeur véhémente; & la séparation d'un objet si cher, quand même elle ne dureroit qu'un moment, lui est d'une douleur insupportable. Les déli-



ces que de vrais amants trouvent à être ensemble n'ont point une source deshonnête. Ce qu'ils desirent l'un de l'autre n'est pas si commun, & ne peut s'exprimer : ils se le font comprendre par des signes obscurs, que leur mutuelle affection leur rend intelligibles. Et si Vulcain, leur paroissant avec des instruments de son art, leur disoit : « Qu'est-ce que vous demandez réciproquement » ? Et que les voyant hésiter, il continuât à les interroger ainsi : « Ce que vous voulez, n'est-ce pas d'être tellement unis » ensemble, que ni jour ni nuit vous » ne soyez jamais l'un sans l'autre ? Si » c'est-là ce que vous desirez, je vais » vous fondre, & vous mêler de telle » façon, que vous ne ferez plus deux » personnes, mais une seule, non- » seulement pendant cette vie, mais » encore dans le tombeau. Voyez- » donc encore une fois si c'est-là le » sujet de vos desirs, & ce qui peut » vous rendre parfaitement heureux ».

Si, dis-je, Vulcain leur tenoit ce discours, il est certain qu'aucun ne refuseroit son offre, ni ne rechercheroit autre chose pour l'accomplissement de ses desirs, jugeant que

Vulcain a développé ce qui de tout temps étoit caché au fond de leur ame : ce desir d'un mélange si parfait avec la personne aimée qu'on ne composât plus qu'un tout avec elle , n'est rien autre chose qu'une pente naturelle à rétablir notre nature dans sa première perfection ; car , comme je l'ai déjà dit , nous étions autrefois un composé parfait , qui a été divisé pour punir notre injustice , & l'on appelle amour , l'inclination que l'on a & les efforts que l'on fait pour rejoindre ces deux parties. Nous devons donc prendre garde à ne commettre aucune faute contre les dieux , de peur d'être exposés à une seconde division. Tâchons d'obtenir d'eux le bien que nous cherchons par l'inspiration de l'amour auquel on ne sçauroit résister sans résister aux dieux-mêmes : amour qui , si nous nous le rendons favorable , nous fera trouver cette partie de nous-mêmes nécessaire à notre bonheur : grace très-rare , & qui n'est accordée qu'à un petit nombre. — Mais , au - reste , qu'Eryximaque ne s'avise pas de critiquer ces dernières paroles , comme si elles notoient Pau-

fanias & Agathon. Peut-être ont-ils cette origine mâle & généreuse que nous avons louée tantôt. Quoi qu'il en soit, je suis certain que nous ferons tous heureux, tant les hommes que les femmes, si nous suivons les impressions de l'amour, & si nous jouissons de ses faveurs, reconnoissant par-là notre ancienne nature. Cet état étant parfaitement heureux, on ne peut nier que ce qui en approche le plus (qui est de rencontrer un ami capable de remplir le cœur) ne soit ce qu'il y a de meilleur & de plus desirable : & en louant dieu de ce bonheur, c'est amour que nous louons, & auquel il est bien juste que nous rendions grâces ; puisque non-seulement il nous assiste dans le temps présent, en nous donnant ce qui nous convient, mais qu'il nous fait espérer encore que ; si nous sommes fideles au service des dieux, il rendra notre bonheur complet, en remédiant aux défauts de notre nature, & la rétablissant dans sa première perfection. — Voilà, Eryximaque, ce que j'avois à vous dire sur l'amour. J'ai mis au jour des idées différentes des vôtres ; mais je vous conjure encore

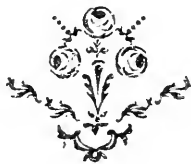
une fois de ne point faire la critique de mon discours, afin de ne rien dérober du temps qui nous reste pour entendre les autres, ou plutôt pour entendre Agathon & Socrate, les deux seuls qui aient à parler.

Je vous obéirai, dit Eryximaque, & d'autant plus volontiers que votre discours m'a charmé, mais à un tel point que, si je ne connoissois combien sont éloquents Socrate & Agathon en matière d'amour, je craindrois fort qu'ils ne demeurassent court: la matière paroissant épuisée par tout ce qui a été dit jusqu'à présent. Je ne laisse pas cependant d'attendre encore beaucoup d'eux. — Vous vous êtes très-bien tiré d'affaire, dit Socrate; mais, si vous étiez à ma place, vous seriez dans la crainte, Eryximaque, & dans la perplexité où je suis présentement: & ma crainte augmentera encore quand Agathon aura parlé avec cette éloquence qui lui est ordinaire. — Vous voulez, ô Socrate, dit Agathon, m'enchanter par vos flatte-ries, afin que je tremble devant vous, en m'imaginant que cette assemblée attend d'aussi grandes choses de moi, que si j'avois à paroître sur un théâtre.

— J'aurois bien peu de mémoire , reprit Socrate , si je vous soupçonnois d'être intimidé par une petite troupe de gens tels que nous : vous que j'ai vu paroître hier sur la scene tragique , environné des comédiens , & qui avez récité vos vers sans aucune crainte devant une si nombreuse assemblée.

— Ah , je vous prie , répondit Agathon , ne croyez pas , Socrate , que je sois tellement enivré du théâtre & de ses applaudissemens , que j'ignore combien le jugement d'un petit nombre de sages est préférable à celui de la multitude. — Je serois bien injuste , reprit Socrate , si je doutois de votre discernement , & si je n'étois persuadé que vous trouvant avec un petit nombre de personnes qui vous paroïtroient sages , vous les préféreriez au vulgaire. Mais peut-être ne sommes-nous pas de ces sages ? Car enfin nous étions hier mêlés avec le vulgaire. Mais supposé que vous vous trouvasiez avec ces mêmes sages , craindriez-vous de faire quelque chose qu'ils pussent désapprouver ? — Oui certainement je le craindrois , répondit Agathon. — Et n'auriez-vous pas la même crainte avec les personnes vulgaires , reprit So-

574    L E   B A N Q U E T  
crate ? — Phédre prit la parole là-dessus , & dit à Agathon : Mon cher , si vous continuez à répondre à Socrate , il ne se mettra pas en peine du reste ; car il est content pourvu qu'il ait quelqu'un avec qui disputer , principalement quand c'est une personne qui a de la beauté. Je prends grand plaisir à entendre discourir Socrate ; mais je ne dois pas souffrir que ce que nous avons entrepris à l'honneur de l'amour demeure imparfait. Que chacun acheve donc dans son rang de louer ce dieu : après cela vous disputerez tant qu'il vous plaira. — Vous avez raison , Phédre , dit Agathon. Rien ne m'empêche de parler , puisqu'en effet je pourai d'autres fois rentrer en dispute avec Socrate. J'établirai donc d'abord le plan de mon discours , & puis je commencerai.





## DISCOURS

## D'AGATHON.

IL me paroît que ceux qui ont parlé jusqu'ici , ont plutôt célébré les bienfaits de l'amour , & le bonheur qu'il procure aux hommes , qu'ils n'ont loué l'amour-même. On a bien dit de quelles faveurs il est la source ; mais on ne l'a pas encore fait connoître lui-même. La bonne méthode de louer est pourtant d'exposer d'abord quelle est la nature du sujet que l'on loue , & de passer ensuite aux effets dont il est la cause. Il faut donc dire premièrement quel est ce dieu , & faire ensuite connoître les faveurs qu'on reçoit de lui. — Je commence par assurer non-seulement qu'il jouit du bonheur attaché à la nature divine , mais encore ( s'il est permis de le dire ) qu'il est le plus heureux de tous les dieux , parce qu'il n'y en a point qui soit si beau ni si excellent que lui. Voulez-vous sçavoir , Phédre , pour-

quoi je le crois le plus beau ? c'est qu'il est le plus jeune. On le voit bien par l'averfion qu'il a pour la vieilleffe, & par fon inclination pour la jeunefse, qui l'accompagne toujours ; car, fuivant l'ancien proverbe, chacun s'attache à fon semblable. Je conviens de plusieurs chofes que Phédre a avancées ; mais je ne fçaurois lui accorder que l'amour foit plus ancien que Saturne & Japet. Je soutiens au - contraire qu'il est le plus jeune des dieux, & qu'il est toujours jeune. Dans tout ce qu'Héfiode & Parménide nous rapportent de l'ancienne histoire des dieux ( fupposé qu'elle foit telle qu'ils nous la racontent ) on ne remarque aucun événement qui ne puiſſe être attribué à la néceſſité plutôt qu'à l'amour. En effet, les dieux n'en ſeroient pas venus entr'eux à des diviſions, à des violences, & à ces mutilations honteuſes qu'on leur attribue, s'ils avoient eu l'amour parmi eux. L'amitié & la paix y auroient régné, ils auroient été tranquilles & unis comme ils l'ont été depuis que l'amour leur a fait ſentir fon pouvoir. Il eſt donc certain qu'il eſt jeune : & de plus il eſt tendre



dre & délicat. — Il faudroit un Homere pour exprimer cette tendresse. Homere dit qu'Até ou la Calamité est une déesse qui ne s'appuie point sur la terre, mais qu'elle marche sur la tête des hommes. Il donne par-là à conjecturer clairement combien elle est délicate. J'aurois besoin d'user de quelque expression semblable pour faire connoître que l'amour est encore plus délicat & plus tendre, puisque la tête même seroit trop rude pour lui, & qu'il s'arrête non-seulement sur des choses délicates, mais même sur celles qui le font le plus, telles que l'ame & l'esprit des hommes & des dieux. Encore fait-il un choix entre ces esprits; car il rejette ceux qu'il trouve grossiers. Mais outre qu'il ne s'attache qu'aux ames les plus délicates, il les pénètre de toutes parts, y entre & en sort sans en être apperçu; ce qui est encore une preuve de sa souplesse & de sa subtilité. — On ne peut pas douter de sa beauté, puisqu'il y a une guerre perpétuelle entre la laideur & l'amour. Il est fleuri & parfumé comme les fleurs mêmes, avec lesquelles il se plaît si fort, qu'il ne s'arrête qu'aux

objets où elles se trouvent, & qu'il s'en éloigne en même - temps qu'elles. On pouroit apporter plusieurs autres preuves de la beauté de ce dieu, si celles-ci n'étoient suffisantes. — Parlons de sa vertu. Il ne peut recevoir aucune offense de la part des hommes ni des dieux : & aussi n'y a-t-il aucun d'eux qui soit offensé par lui ; car s'il souffre, ou s'il fait souffrir les autres, c'est sans aucune contrainte, la violence étant incompatible avec l'amour. Tous ceux qui éprouvent le pouvoir de l'amour, s'y sont soumis volontairement. Or, selon les loix, on ne commet point d'injustice en prenant ce qui est cédé de bon gré. Mais l'amour n'est pas seulement juste, il est encore tempérant ; car la tempérance est une vertu qui domine sur les voluptés ; & y a-t-il une volupté plus puissante que celle dont l'amour est le maître ? Si donc toutes les autres voluptés sont plus faibles que l'amour, il faut que l'amour ait la tempérance en partage. Sa force n'est pas moins aisée à prouver ; elle est telle, que Mars même ne lui résiste pas ; car on ne dit pas que Mars retient l'amour, mais que l'amour de

Vénus retient Mars. Ainsi, surmonter celui qui surmonte les autres, n'est-ce pas être le plus fort de tous? — Après avoir parlé de la justice, de la tempérance & de la force de ce dieu, il reste à faire connoître sa sagesse. Pour honorer donc mon art, comme Eryximaque a voulu honorer le sien, je dirai que l'amour possède si excellemment la poésie, qu'il la communique à qui il lui plaît. En effet, quiconque est inspiré de l'amour devient aussi poète, quand même son esprit seroit naturellement grossier. Et si l'amour fait les poètes, il est indubitable qu'il est poète lui-même; puisqu'on n'enseigne point ce qu'on ne sçait pas, comme on ne donne point ce qu'on n'a pas. Qui doute que la production des animaux ne soit l'ouvrage de l'amour, & une effet de sa sagesse? Mais cette même sagesse ne nous donne-t-elle pas aussi tous les arts: & celui qui a l'amour pour maître n'excelle-t-il pas bientôt en quelque art que ce soit? Au contraire ne voit-on pas languir dans l'obscurité tous ceux que ce dieu n'aime pas? Apollon lui-même est disciple de l'a-

amour, puisque sans lui il n'auroit pas inventé la maniere de tirer de l'arc, la médecine & la divination. Tous les autres dieux inventeurs des arts, comme les Muses, Vulcain & Minerve, en sont de même redevables à l'amour. C'est lui qui a aussi enseigné à Jupiter l'art de gouverner les hommes & les dieux. Ainsi les affaires des uns & des autres sont conduites par l'amour, c'est-à-dire, par l'impression de la beauté; car ce qui lui est contraire ne peut jamais attirer l'amour. — Avant que ce dieu eût paru, il s'est commis plusieurs actions cruelles & indignes parmi les dieux, ainsi que je l'ai remarqué au commencement de ce discours. On appelle ce temps le regne de la nécessité. Mais aussi-tôt que le desir des belles choses eut fait naître ce dieu dans le monde, toutes sortes de biens se répandirent tant dans le ciel que sur la terre. Il me semble donc, Phédre, que j'ai eu raison d'avancer que ce dieu est très-beau & très-bon, & qu'il communique ces mêmes avantages aux autres. — Je puis autoriser mes pensées sur ce sujet de certains vers qui me reviennent dans l'esprit, &

dont voici le sens. » C'est ce dieu qui  
 » procure la paix aux hommes, qui ap-  
 » paife les vents, qui répand la séré-  
 » nité fur la surface de la mer, & qui  
 » fait reposer les humains tranquille-  
 » ment. C'est ce même amour qui  
 » enseigne la politesse, & qui conci-  
 » lie l'amitié entre les hommes, en  
 » les affemblant dans une douce so-  
 » ciété. Il est notre maître & notre  
 » chef, dans les danfes & les sacrifi-  
 » ces qui se célèbrent les jours solen-  
 » nels. Il adoucit les naturels féroces :  
 » toute haine est chassée, & toute  
 » amitié est formée par lui. Il est fa-  
 » vorable, bien-faisant, admiré des  
 » sages, agréable aux dieux, l'objet  
 » des desirs de ceux qui ne le possè-  
 » dent pas encore, un trésor précieux  
 » à ceux qui le possèdent ; le pere  
 » des délices, des doux charmes, des  
 » agréments, des tendres voluptés ;  
 » il s'intéresse aux bons, & méprise  
 » les méchants. C'est de lui qu'on est  
 » fécouru, protégé & gouverné dans  
 » les travaux & dans toutes les ac-  
 » tions de la vie. Enfin il est la gloire  
 » des dieux & des hommes. Il doit  
 » être suivi & célébré avec des hym-  
 » nes par ceux que lui-même a inf-

» truits des divins chants dont il se  
 » sert pour répandre la douceur parmi  
 » les dieux & parmi les hommes ». A  
 ce dieu charmant, ô Phedre, je con-  
 sacre ce discours que j'ai entremêlé  
 de choses badines & sérieuses, selon  
 la portée de mon esprit.

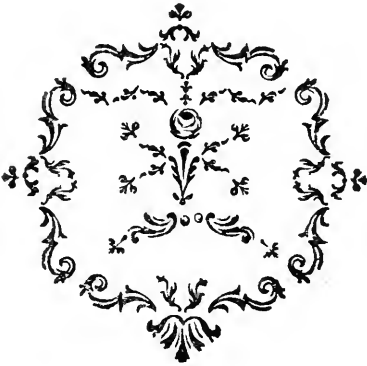
Tous les conviés donnerent un ap-  
 plaudissement général à Agathon, &  
 jugerent qu'il avoit parlé d'une ma-  
 niere digne du dieu & de lui. Après  
 quoi Socrate s'étant tourné vers Ery-  
 ximaque ; N'avois-je pas raison, lui  
 dit-il, de prévoir que l'éloquence d'A-  
 gathon épuiserait la matiere, & ne  
 me laisseroit plus rien à dire ? — Vous  
 avez bien conjecturé, répondit Eryxi-  
 maque, de l'éloquence d'Agathon ;  
 mais très-mal de la vôtre, si vous  
 avez cru pouvoir en manquer. — Qui  
 est ce, répondit Socrate, qui ne se-  
 roit pas intimidé aussi-bien que moi,  
 ayant à parler après un discours si  
 parfait, admirable en toutes ses par-  
 ties, mais principalement sur la fin,  
 où il paroît une élévation & une élé-  
 gance qu'on ne sçauroit considérer sans  
 étonnement ? Je me trouve si éloigné  
 de pouvoir parvenir à cette perfection,  
 que me sentant saisi de honte, j'au-

rois quitté la place, si j'en avois eu la liberté: car je sçais ce que j'ai expérimenté avec Gorgias; & me souvenant de ce que rapporte Homere touchant la tête de la Gorgone, j'ai pensé qu'Agathon lançoit sur moi l'élégance de Gorgias, qui m'alloit en quelque sorte pétrifier en me réduisant à un honteux silence. — J'ai reconnu en même-temps combien j'étois téméraire, lorsque je me suis engagé avec vous, à rapporter en mon rang les louanges de l'amour, & que je m'étois vanté d'être sçavant dans cette matiere, puisque j'ignorois comment il faut louer quelque sujet que ce soit. J'avois été jusqu'ici assez stupide pour croire qu'on ne peut faire entrer dans les louanges que des choses véritables, entre lesquelles il falloit choisir les plus belles, & les placer de la maniere la plus convenable. Fondé sur cette opinion, je me fiois à ma capacité, & croyois pouvoir réussir. Mais enfin j'ai reconnu que cette méthode n'étoit pas bonne, & qu'il falloit attribuer toutes sortes de perfections au sujet que l'on a entrepris de louer,

soit qu'elles lui appartiennent en effet , soit qu'elles ne lui appartiennent pas : la vérité ou la fausseté n'étant en cela de nulle importance. C'est ainsi que vous attribuez toutes choses à l'amour. Vous le faites si grand , & la cause de si grandes choses, qu'il est impossible que les ignorants ne le croient très-beau & très-bon ; car pour les gens éclairés , cette maniere de louer ne leur imposera jamais. Elle m'étoit tout-à-fait inconnue , lorsque je vous ai donné ma parole. C'est donc seulement ma langue & non pas mon esprit qui a pris cet engagement. Aussi me seroit-il impossible de le remplir à votre maniere ; mais j'y satisferai à la mienne , si vous le voulez : & selon ma coutume , je ne m'attacherai qu'à dire des choses vraies , sans me donner ici le ridicule de prétendre disputer d'éloquence avec vous. Voyez , Phédre , si vous serez content d'un éloge qui ne passera pas les bornes de la vérité , & dont le stile sera simple. — J'approuve fort , répondit Phédre , & toute l'assemblée approuve de même que vous parliez comme il vous plaira.



— Permettez - moi , Phédre , reprit Socrate , de faire quelques questions à Agathon , afin qu'étant éclairé par lui , je puisse parler avec plus d'assurance. — Très-volontiers , répondit Phédre. — Après quoi Socrate commença.





## D I S C O U R S

## D E S O C R A T E.

**J**E trouve, mon cher Agathon, que vous vous êtes fait un plan très-juste, en vous proposant de montrer quelle est la nature de l'amour, & ensuite quelles sont ses opérations. Mais après les magnifiques louanges que vous lui avez données, je vous prie de me dire si cet amour est l'amour de quelque chose ou de rien. Car si, en vous parlant d'un pere, je vous demandois de qui donc il est pere, votre réponse, pour être juste, devrait être, qu'il est pere d'un fils ou d'une fille: n'en convenez vous pas? — Oui sans doute, dit Agathon. — Souffrez-donc, ajouta Socrate, que je vous fasse encore quelques interrogations, pour vous découvrir mieux ma pensée. Un frere est-il frere de quelqu'un? — Oui, répondit Agathon. — Est-ce d'un frere ou d'une sœur? — Ce peut être de l'un & de l'autre. — Tâchez

donc, reprit Socrate, de nous montrer si l'amour est l'amour de quelque chose ou de rien. — De quelque chose certainement. — Retenez bien ce que vous avancez là-dessus. Mais, avant que d'aller plus loin, dites-moi encore si l'amour desire la chose dont il est amour. — Il la desire beaucoup. — Mais, reprit Socrate, est-il possesseur de cette chose qu'il desire; ou plutôt, ce qu'il desire n'est-il pas hors de lui? — Vraisemblablement, reprit Agathon, il n'a pas la chose qu'il desire. — Vraisemblablement? Pour moi je trouve que ce n'est pas dire assez. Il faut nécessairement que celui qui desire, manque de la chose qu'il desire. Un homme, par exemple, qui est grand & qui est fort, desire-t-il la grandeur & la force? — Il me paroît, répondit Agathon, que cela ne sçauroit être; car on ne manque pas de ce qu'on possède. — Vous avez raison, reprit Socrate: car s'il arrivoit que celui qui jouit de la force, de la santé, de l'agilité, désirât ces fortes de choses, il faudroit avouer qu'il desire ce qu'il possède. Prenons bien garde à ceci. Vous trouverez que dans le temps qu'on est possesseur

d'une chose, on la possède nécessairement, ou qu'on le veuille, ou qu'on ne le veuille pas. Or, qui est celui qui ayant cette chose, s'aviferoit de la désirer? Peut-être nous objectera-t-on qu'une personne, qui seroit riche & saine, pourroit dire: Je souhaire les richesses & la santé, & par conséquent je desire ce que je possède. Mais ne lui répondrions-nous pas? Votre désir ne peut tomber que sur l'avenir: car puisque vous possédez ces choses présentement, il est certain que vous les avez sans que votre volonté soit la cause de cette possession. Vous voyez donc bien que lorsque vous dites, je desire une chose que j'ai, cela signifie, je desire d'avoir à l'avenir ce que je n'ai pas besoin de désirer présentement, puisque je l'ai. — A ce que vous dites-là, reprit Agathon, je ne vois rien à repliquer. — Tout amour, continua Socrate, a donc pour objet ce que l'on ne possède pas encore: de même que toute personne qui desire, ne desire que ce qu'elle n'a pas encore, ne souhaite d'être que ce qu'elle n'est point, & de posséder que ce qui lui manque. — Il est vrai, dit

Agathon. — Repaissons, ajouta Socrate, tout ce que nous venons de dire. Premièrement l'amour est amour de quelque chose, en second lieu, d'une chose qui lui manque. — J'en conviens, dit Agathon. — Souvenez-vous, reprit Socrate, quelles sont ces choses que vous avez dit être l'objet de l'amour. Si vous voulez, je vous en ferai souvenir. Vous avez dit, ce me semble, que tout ce que les dieux ont fait n'a pour principe que l'amour des belles choses, parce que le contraire du beau ne peut jamais être l'objet de l'amour. N'est-ce pas ce que vous disiez? — Cela même, répondit Agathon. — Selon vos propres paroles l'amour a donc pour objet la beauté, & non pas la laideur? Or, ne sommes-nous pas convenus que l'amour desire les choses qu'il n'a pas? Nous en sommes convenus. L'amour donc est privé de beauté. — Il faut nécessairement le conclure. — Hé bien donc, appelez-vous beau ce qui est privé de beauté? — Non certainement, répondit Agathon. — S'il est ainsi, reprit Socrate, assurez-vous que l'amour est beau? — J'avoue, répondit Agathon, que je n'avois pas bien

compris ce que je disois de sa beauté. — Vous parlez sagement, reprit Socrate : mais continuez un peu à me répondre. Vous paroît-il que les bonnes choses soient belles ? — Il me le paroît. — Si donc l'amour est privé de beauté, & que le beau soit inséparable du bon, il est donc aussi privé de la bonté. — Il en faut demeurer d'accord, Socrate ; car il n'y a pas moyen de vous résister. — O mon cher ami, ce n'est pas à Socrate qu'il est impossible de résister, c'est à la vérité. Mais il est temps que je quitte Agathon, & que j'adresse la parole à tous les conviés. Je vous rapporterai donc ce que j'ai ouï dire à Diotime sur le sujet de l'amour. Elle étoit sçavante sur cette matiere & sur plusieurs autres, & pénéroit même jusque dans l'avenir. Ce fut elle qui prescrivit aux Athéniens les sacrifices qui suspendirent dix ans une peste dont ils étoient menacés. Je tiens d'elle tout ce que je sçais sur l'amour. Je vais essayer à vous rapporter les instructions qu'elle m'a données ; & , pour ne point m'écarter de votre méthode, Agathon, j'expliquerai d'abord ce que c'est que l'a-

mour, & ensuite ses effets. — J'a-  
 vois dit à Diotime presque les mê-  
 mes choses qu'Agathon vient de dire :  
 Que l'amour étoit un dieu puissant,  
 bon & beau : & elle se servoit des  
 mêmes raisons que je viens d'em-  
 ployer contre Agathon, pour me  
 prouver que l'amour n'étoit ni beau,  
 ni bon. Je lui repliquai : Qu'enten-  
 dez-vous, Diotime ? quoi l'amour  
 seroit-il laid & mauvais ? Parlez-moi  
 juste, me répondit-elle. Croyez vous  
 que tout ce qui n'est pas beau soit  
 nécessairement laid ? Je le crois ainsi,  
 lui répondis-je. Et croyez-vous, ajouta-  
 t-elle, qu'on ne puisse manquer de  
 science sans être absolument igno-  
 rant ? N'avez-vous pas pris garde qu'il  
 y a un milieu entre la science & l'i-  
 gnorance, qui est d'opiner avec vrai-  
 semblance, & de tenir à la vérité  
 sans pourtant la connoître avec cer-  
 titude ? Cela ne se peut appeller scien-  
 ce, puisqu'elle doit être fondée sur  
 des raisons certaines ; ce n'est pas  
 une ignorance non-plus ; car ce qui  
 participe au vrai ne peut avec justice  
 recevoir ce nom : ainsi il y a une opi-  
 nion droite qui tient le milieu entre  
 la science & l'ignorance. J'avouai à

Diotime qu'elle disoit vrai. Ne condamnez donc pas , réprit-elle , tout ce qui n'est pas beau à être laid , & tout ce qui n'est pas bon à être mauvais ; & convenez par les raisons que nous venons de dire , que pour avoir reconnu que l'amour n'est ni beau ni bon , vous n'êtes pas dans la nécessité de le croire laid & mauvais. — Mais pourtant , lui répliquai-je , tout le monde est d'accord que l'amour est un grand dieu. Par tout le monde , entendez-vous , Socrate ; les sçavants ou les ignorants ? J'entends tout le monde , lui dis-je , sans exception. Comment , reprit-elle en souriant , pouroit-il passer pour un grand dieu parmi ceux qui ne le reconnoissent pas même pour un dieu ? Qui peuvent être ceux-là , dis-je ? Vous & moi , répondit-elle. Comment , repris-je , pouvez-vous assurer que je vous aie rien dit d'approchant ? Je vous le montrerai aisément , dit-elle. Répondez - moi , je vous prie. N'assurez-vous pas que tous les dieux sont beaux & heureux ? Oseriez-vous priver quelqu'un des dieux de ces attributs ? Non par Jupiter , lui répondis-je. N'appellez - vous pas heu-



reux ceux qui possèdent les belles & les bonnes choses? Ceux-là seulement. Mais dans vos discours précédents vous avez établi que l'amour desiroit les belles & les bonnes choses, & que le desir étoit une marque de privation. Je l'ai établi en effet. Comment donc, reprit Diotime, se peut-il que l'amour soit dieu, étant privé de tous ces biens? Il faut que j'avoue que cela ne se peut, repondis-je. Ne voyez-vous donc pas bien que vous ne pensez pas que l'amour soit un dieu? Quoi, lui répondis-je, est-ce que l'amour est mortel? Je ne dis pas cela. Mais enfin, Diotime, dites-moi qu'est-il donc? C'est, Socrate, ce qu'on appelle un démon, une nature qui tient le milieu entre les dieux & les hommes. Quelle est, lui demandai-je, la puissance d'un démon? D'être l'interprète & l'entremetteur entre les dieux & les hommes, en portant au ciel les vœux que les hommes y adressent, & rapportant aux mêmes hommes les ordonnances des dieux touchant le culte qui leur est dû. Cet être entretient une communication mutuelle entre les parties de l'univers les plus séparées, & doit

être regardé comme le lien qui unit ce grand tout. C'est de ces démons que procedent la divination, les enchantements, la magie, tout ce qui concerne les sacrifices, & les fonctions des prêtres. C'est encore par leur moyen que les songes mystérieux & autres avertissements des dieux nous sont envoyés, la nature divine ne se communiquant point immédiatement aux hommes. Celui qui est sçavant dans toutes ces choses est appelé d'un nom qui signifie heureux & sage : & les autres, qui excellent dans les arts mécaniques, sont appelés mercenaires. L'amour est un de ces démons, qui sont en grand nombre, & de plusieurs sortes. — De quels parents tire-t-il sa naissance, dis-je à Diotime ? Je vais vous le dire, répondit-elle, quoique le récit en soit long. A la naissance de Vénus il se fit un souper où tous les dieux assisterent, & en particulier Porus, fils du Conseil, & dieu de l'Abondance. Le repas fini, la Pauvreté étoit venue en chercher des débris, & se tenant à la porte, d'où elle aperçut Porus endormi dans le jardin de Jupiter, après s'être rempli de

nectar , parce que le vin n'étoit pas encore en usage. Pressée de son indigence , elle desira le commerce de ce dieu , & chercha les moyens de le surprendre. Elle alla donc auprès de lui : & c'est de ces deux principes si opposés que l'amour prit naissance. Il est attaché à Vénus , parce qu'il a été conçu le jour qu'elle est née. Il desire la Beauté , parce que cette déesse est belle. Fils de la Pauvreté , & fils du dieu de l'Abondance , il tient du naturel de l'un & de l'autre. Suivant celui de sa mere il est indigent : & , bien loin d'être beau , & délicat , comme plusieurs le pensent , il est maigre , mal - propre , marche nus pieds & sans habits , est attaché à la terre , malgré ses ailes , sans maison ni demeure fixe , couchant à l'air , aux portes & dans les places publiques. Mais tenant aussi de son pere , il recherche ce qui est beau & bon , il est hardi & industrieux dans cette poursuite , inventant sans cesse des artifices , des expédients nouveaux : il s'étudie à la philosophie & à la prudence : c'est un éloquent sophiste , & le plus grand de tous les enchanteurs. De sa nature il n'est ni mortel

ni immortel, mais il s'éteint par sa propre indigence, & il recommence à vivre par l'abondance qu'il tient de son pere. Il éprouve l'un & l'autre, s'éteindre & se ranimer, quelquefois en un même jour. Il acquiert sans cesse & dissipe de même; ainsi il n'est ni riche ni pauvre. Il tient aussi le milieu entre le sçavoir & l'ignorance; car les dieux étant sages par leur nature, ne peuvent philosopher, & n'ont point à desirer la sagesse. Les gens qui sont dans l'autre extrémité ne philosophent pas non plus; car le caractère de la parfaite ignorance, & son plus pernicieux effet, c'est de persuader à ceux qui n'ont point la sagesse, qu'elle ne leur manque pas, & de leur ôter par-là le desir de la rechercher, parce qu'on ne desire jamais les choses dont on croit être possesseur. — Qui donc, Diotime, sont ceux qui s'appliquent à la philosophie, puisque vous excluez de cette étude les sages & les ignorants? — Un enfant le comprendroit, répondit-elle. Ce sont ceux qui tiennent le milieu entre ces deux contraires, & l'amour est de ce nombre. La sagesse tient rang entre les plus belles

choses qui sont l'objet de la recherche de l'amour. De-là concluons nécessairement que l'amour est philosophe, & qu'ainsi il tient le milieu entre les sages & les ignorants. Il ressemble donc à son pere qui est sage & opulent; & à sa mere qui n'a ni l'une ni l'autre de ces qualités. — Voilà, mon cher Socrate, quelle est la nature des démons. De la maniere dont vous aviez parlé de l'amour, il paroît que vous le conceviez plutôt comme la chose aimée, que comme celle qui aime; & cela supposé, il n'est pas surprenant que vous ayez donné dans l'erreur de croire l'amour très-beau; car ce qui est aimable est en effet beau, délicat & parfait. — Vous raisonnez si bien, Diotime, qu'il faut convenir de ce que vous dites. Mais l'amour étant tel, ajoutai-je, de quelle utilité peut-il être aux hommes? C'est, Socrate, ce que je vais, répondit-elle, m'efforcer de vous apprendre. — Suivant la définition que nous avons donnée de l'amour & de son origine, nous avons établi qu'il s'attache aux belles choses; mais si quelqu'un vous demandoit, pourquoi s'attache-t-il aux belles choses? ou

pour parler avec plus de clarté ; qu'est-ce qu'il en desire principalement ? Que répondrions-nous ? De les posséder. Cette réponse attire une autre question , pour sçavoir ce qui arrive de cette possession. — Je ne vois pas présentement , Diotime , ce que je pourois dire là-dessus. Si l'on change de terme , reprit-elle , & qu'en mettant le bon à la place du beau , on vous demandât , que desire celui qui aime les bonnes choses ? D'en être possesseur. Et qu'arrivera-t-il à celui qui possédera ces bonnes choses ? La réponse , lui dis-je , est plus facile de cette maniere ; il lui arrivera d'être heureux. Il est vrai , répondit Diotime ; car tous ceux qui sont heureux ne le sont que par la possession des bonnes choses. Cela termine la question ; n'étant pas besoin de rechercher pourquoi celui qui veut être heureux desire la félicité. Vous avez raison , lui dis-je. Croyez-vous , Socrate , reprit-elle , que cet amour des bonnes choses , & ce desir de les posséder , soient communs à tous les hommes ? Je le crois , répondis-je. Pourquoi donc , Socrate , ne disons-nous pas que tous les hom-

mes aiment ? Et puisqu'ils aiment toujours & les mêmes choses , pour-quoi donne-t-on le nom d'amants aux uns , sans le donner aux autres ? Je m'en étonne , lui dis-je. Ne vous en étonnez point , Socrate. C'est que ce nom , qui conviendrait à tous les hommes , n'est pourtant attribué qu'à ceux qui ont un amour d'une certaine espece ; & qu'il y a d'autres termes particuliers pour désigner ceux qui aiment d'une autre sorte. — Eclaircissez - moi cela , je vous prie , par quelque exemple. En voici un , reprit-elle. Le mot *faire* , comme vous sçavez , a une vaste signification : il exprime en général ce qui fait passer du non-être à l'être. Tout exercice des arts est action , & tout agent est *facteur* , s'il est permis de se servir de ce terme. Vous avez raison , lui répondis-je. Vous voyez cependant que chaque art & chaque action donne son nom particulier à celui qui la produit , & que le mot général , *faire* , n'a été appliqué qu'à ceux qui composent des vers : *poésie* signifiant *action* , & *poëte* celui qui agit. Il en est de même de l'amour ; car en général le desir du bien & de la féli-

cité qui est commun à tous les hommes, n'est autre chose que ce grand & décevant amour : mais le desir de ces bonnes choses, qui porte à les rechercher dans les richesses, dans les arts & dans les sciences, n'est point appelé amour, non plus que ceux qui s'y attachent ne sont point appelés amants, mais prennent les noms particuliers de ces arts & de ces sciences qu'ils ont acquises. Il n'y a qu'une seule espece d'amour qui garde son nom, & qui fasse appeller amants ceux qui la suivent. Vous parlez très-bien, Diotime. Quelques-uns, reprit-elle, croient que c'est aimer que de rechercher la moitié de soi-même ; & pour moi j'affure que la moitié de soi-même, ni le tout, ne sont point aimables, qu'autant que le bon s'y trouve en quelque maniere. En effet, lorsque les mains & les pieds se trouvent mauvais & nuisibles, ne se résout-on pas à s'en défaire ? On n'aime pas une chose parce qu'elle est à soi, mais parce qu'elle est bonne, si ce n'est que l'on s'approprie tout ce qui paroît bon, & que l'on regarde comme étranger ce que l'on croit mauvais.

Puisqu'en



Puisqu'en un mot les hommes n'aiment que ce qui est bon, il n'y a que le bon qui soit l'objet de l'amour des hommes. N'êtes-vous pas de cet avis, Socrate ? Certainement, Diotime. Il faut donc dire simplement que les hommes aiment ce qui est bon. Il est vrai. Ne faut-il point ajouter, reprit-elle, qu'ils desirent de le posséder ? Il le faut. Et non-seulement qu'ils desirent de le posséder, mais de le posséder toujours ? Toujours. L'amour donc en général est l'inclination qui fait desirer à chacun de posséder toujours ce qui lui paroît bon. Il n'y a rien de plus vrai, répondis-je. — Après avoir connu que l'amour est universel, il faut voir quelle est la manière, l'usage & les conditions qui déterminent à l'appeler amour. Ne pouvez-vous point le dire, Socrate ? Si j'étois capable de donner cet éclaircissement, lui répondis-je, je ne serois pas venu m'instruire auprès de vous, & je ne serois pas aussi surpris que je le suis de votre sçavoir. Je vous l'expliquerai donc. C'est une production causée par le goût pour la beauté tant spirituelle que

corporelle. — Il faudroit un devin ,  
répondis - je , pour développer cette  
énigme : je ne l'entends en aucune fa-  
çon. — Je vais parler plus clairement.  
Tous les hommes, Socrate , ont dès  
leur naissance une disposition à pro-  
duire : elle se manifeste avec l'âge ;  
elle réside dans l'ame aussi-bien que  
dans le corps ; elle ne peut jamais  
avoir la laideur pour objet. Par-là les  
hommes sont perpétués : & cet effet ,  
quoique corporel , est un ouvrage di-  
vin , par lequel un animal qui de soi  
est mortel , devient immortel dans  
son espece. Mais cet ouvrage ne se  
peut accomplir que dans un sujet con-  
venable ; & ce ne peut être par con-  
séquent la laideur , qui n'a nulle con-  
venance avec la nature divine ; au-  
lieu que la beauté s'y accorde par-  
faitement , & n'est beauté que par  
cet accord ; comme la laideur n'est  
laideur que par sa dissonnance avec  
la divinité , s'il est permis de parler  
ainsi. La beauté préside donc à la nais-  
sance des hommes avant les Parques  
& Lucine. D'où il s'enfuit que ce qui  
est disposé à produire , ressent de la  
joie & du soulagement en s'appro-

chant du beau ; & éprouve un effet contraire , qui arrête sa fécondité , lorsque par quelque contrainte il se trouve uni à la laideur. Ainsi plus ces productions sont avancées , plus le sujet qui les renferme cherche avidement la beauté , comme la seule chose qui peut soulager son tourment , & accomplir son ouvrage. Voilà , Socrate , ce que c'est que l'amour , & non pas , comme vous croyez , un simple desir de la beauté. Il est immortel en quelque sorte , puisque c'est par lui que l'animal mortel de lui-même parvient à l'immortalité ; car cette immortalité est un bien , & suivant nos principes , l'amour est le desir par lequel chacun cherche à s'unir indissolublement au bien. — Voilà ce que m'enseignait Diotime dans la conversation que j'eus avec elle touchant l'amour ; continuant à m'instruire , elle me fit cette question. A quelle cause , Socrate , attribuez-vous ce desir & cet amour ? Ne voyez-vous pas avec quelle ardeur & quelle véhémence tous les animaux sont portés aux soins de conserver leur espèce ? combien ils travaillent pour four-

nir la nourriture à leurs petits ? avec quelle audace ils combattent pour les défendre contre des ennemis qu'ils redouteroient en toute occasion, & comme ils s'exposent à la faim & à la mort pour les conserver ? Si cela n'arrivoit que parmi les hommes, on l'attribueroit au raisonnement ; mais pour les bêtes, qui en sont privées, d'où leur peut venir, à votre avis, un si grand amour ? Je ne sçaurois vous le dire, lui répondis-je. Croyez-vous, reprit-elle, être sçavant en amour, quand vous ignorez une pareille chose ? Je connois fort bien, Diotime, que j'ai besoin d'être instruit, & c'est pour cela, comme je vous l'ai déjà dit, que je suis venu à vous. Je vous conjure donc de m'apprendre, non-seulement le point dont il s'agit, mais encore tout ce qui regarde l'amour. — Vous n'avez point sujet de vous étonner, reprit Diotime, si vous croyez sa nature telle que nous l'avons tantôt définie. Suivant les autres principes, dont nous sommes aussi convenus, toutes les choses mortelles tendent de tout leur pouvoir à l'immortalité, laquelle ne

se peut acquérir que par la génération qui substitue le jeune à la place du vieux : & cela n'arrive pas seulement dans les sujets qui se succèdent les uns aux autres ; mais chaque sujet particulier , quoiqu'estimé le même dans toute sa durée , devient différent par la succession des âges : il a l'un à mesure qu'il se dépouille de l'autre , & parvient ainsi jusqu'à la vieillesse. Mais outre ce changement , il s'en fait encore un continuel dans toute la matière qui se renouvelle sans cesse ; en sorte qu'un animal , par exemple , en conservant les mêmes apparences , ne conserve ni le même sang , ni la même chair , ni les mêmes os , parce que les petites parties qui les composent , s'écoulent sans cesse , & qu'il en survient aussi sans cesse de nouvelles , qui prennent leur place. L'ame est sujette à ces vicissitudes aussi bien que les corps ; ses mœurs , ses coutumes , ses opinions , ses desirs , ses goûts , ses douleurs , ses craintes , éprouvent de fréquentes révolutions : & , ce qui est de plus surprenant , ses connoissances mêmes n'en sont pas exemptes ; non - seulement les unes

s'évanouissent pour faire place à d'autres , mais la même ne subsiste pas toujours dans un état semblable ; car méditer n'est autre chose que se rappeler des idées qui ne sont plus présentes , & qui par conséquent sont sorties de l'esprit : & la mémoire à laquelle appartient cette fonction, fait renaître les sciences qui avoient été éteintes par l'oubli. De cette manière l'être mortel se conserve toujours , non pas par une ferme subsistance , comme l'être divin , mais par une succession qui ne souffre aucune perte sans la réparer , & qui introduit toujours des choses nouvelles à la place de celles qui s'échappent. Voilà , Socrate , comme une nature périssable participe à l'immortalité , que la divinité possède par elle-même. Voilà d'où part ce penchant à produire son semblable : seule ressource contre la mortalité attachée à la nature humaine. O sage Diotime , m'écriai-je transporté d'admiration , faut-il croire tout ce que vous venez de me dire ? A quoi elle repartit comme un sçavant sophiste : N'en doutez nullement , Socrate ; car si vous aviez voulu

examiner le desir de gloire , dont tous les hommes sont possédés , vous vous trouveriez stupide de n'avoir pas compris de vous-même les choses que je viens de vous expliquer. Ne voyez-vous pas combien les hommes desirerent de se rendre recommandables à la postérité ; combien ils travaillent pour acquérir une gloire future ? Car c'est encore plus par ce motif , que par amour pour leurs enfants , qu'ils amassent des richesses ; qu'ils affrontent les périls , & qu'ils s'exposent à la mort. Pensez-vous qu'Alceste eût souffert la mort pour son cher Admete : qu'Achille l'eût cherchée pour venger Patrocle : & que votre Codrus s'y fût dévoué pour conserver le royaume à ses enfants , s'ils n'avoient été poussés par l'espérance de la mémoire glorieuse que ces généreuses actions leur devoient acquérir parmi les hommes ? Assurément c'étoit , continua-t-elle , c'étoit par-là qu'ils étoient animés : & plus les personnes sont vertueuses , plus elles ressentent ce desir , qui n'est autre chose que le desir de l'immortalité. Les hommes matériels & grossiers esperent conserver leur

mémoire , & acquérir le bonheur de l'immortalité par le moyen de leurs enfants ; & c'est ce qui leur fait rechercher les femmes. Pour ceux qui font plus de cas de la fécondité de l'ame , que de celle du corps , ils ne s'affectionnent qu'aux productions qui lui conviennent , jè veux dire la prudence & les autres vertus dont les poëtes peuvent être appellés les peres & les inventeurs. La plus excellente de routes ces vertus c'est la prudence , par laquelle les affaires publiques & particulieres sont gouvernées , & qui produit la tempérance & la justice. Celui donc qui a en soi la semence des vertus , & qui par conséquent participe à la nature divine , n'a pas plutôt atteint l'âge de connoître le trésor dont son ame est remplie , qu'il desire de le répandre au-dehors , & qu'il cherche avec ardeur quelqu'un à qui il puisse le communiquer. La beauté est une des principales choses qui attire cette communication ; au lieu que son contraire y est un obstacle , comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois. Si un belle ame docile & généreuse se trouve unie à un beau



corps , ces deux beautés , concourant ensemble , ont des charmes incroyables : & celui qui s'attache à un objet si parfait devient éloquent en sa présence , & se sent porté avec une ardeur infinie à lui enseigner la vertu. Etant parvenu à cette liaison , il enfante , pour ainsi dire , les belles idées qu'il a conçues depuis longtemps , & qui lui sont plus chères , lorsqu'elles lui deviennent communes avec cet ami qu'il ne perd point de vue , même lorsqu'il est absent. En cultivant ensemble ces connoissances , leur amitié devient d'autant plus étroite , que ce sont des enfants de leur esprit , infiniment plus nobles que ceux du corps. Il n'y a personne qui ne dût choisir ces enfants là préférablement aux autres , sur-tout s'il examineroit ceux qu'Homere & Hésiode ont laissés , lesquels , étant immortels , ont aussi acquis une gloire & une mémoire immortelle à ces excellents hommes. Quels sont aussi à votre avis les enfants que Lycurgue a laissés aux Lacédémoniens , qui ont été les libérateurs de leur patrie & de presque toute la Grece ? Solon

n'est-il pas de même honoré parmi vous pour être l'auteur de vos loix ? Et ne révere-t-on pas plusieurs grands hommes dans le reste de la Grece & parmi les Barbares pour les excellents ouvrages qu'ils ont laissés, & qui sont la semence de toute vertu ? C'est à cause de ces enfants de leur esprit qu'on leur a élevé des temples & institué des sacrifices ; honneurs que les enfants qui procedent du corps n'ont jamais attirés à leurs peres. — Peut-être votre esprit pénétrera-t-il aisément dans ce que je vous ai déclaré des mysteres de l'amour ; mais si vous vouliez aller jusqu'à leur source, & pénétrer ce qu'ils renferment de plus sublime, je doute qu'il vous fût facile d'y parvenir. Je ne laisserai pas de vous le déclarer, & de vous aider autant que je pourai dans cette découverte. C'est à vous à seconder mes efforts, & à écouter attentivement ce que je vais vous dire. — Il faut premièrement que celui qui s'achemine vers cet amour céleste, & qui y est conduit par le droit chemin, s'accoutume dès sa tendre jeunesse à contempler les beautés matérielles,

& à en connoître la nature & les rapports : qu'il conçoive que celle qu'il aimera en particulier , n'est qu'une espece des autres beautés corporelles , dont la beauté universelle est le genre , & qu'en suivant cette beauté universelle , il y auroit de l'absurdité à croire que tout ce qui est beau n'en est pas une participation. Cette connoissance empêche que l'on ne s'attache trop ardemment à un objet particulier , & tourne toutes les affections vers cet objet général. On s'éleve ensuite à connoître que la beauté de l'ame est plus excellente que celle du corps , & qu'elle doit lui être préférée ; enforte que , si l'on rencontre un jeune homme qui en soit pourvu , quoique d'ailleurs il ne possède aucune des graces extérieures , on ne doit pas laisser de s'affectionner à lui , & d'employer ses soins & ses instructions à rendre son ame encore plus parfaite. Par-là on s'approche de la beauté invariable qui réside dans les loix & dans les devoirs , en comparaison de laquelle celle du corps , qui est sujette au changement , est méprisable. On l'admire ensuite dans

les sciences ; & alors , bien loin d'être assujetti , comme un esclave aux charmes de quelque jeune personne , on se plonge dans la beauté universelle , comme dans une mer , où par une vue directe on puise les connoissances & les raisons que la philosophie fournit abondamment ; desquelles étant pleinement imbu , on n'est plus occupé que d'une science unique , qui est celle du beau — Appliquez ici , Socrate , toute la pointe de votre esprit. Quiconque a suivi cet ordre que je viens de marquer , & après avoir parcouru ainsi tous les degrés de beauté , est arrivé au terme de l'amour , contemple cette beauté admirable de la nature. Beauté qui est subsistante par elle même , n'étant point sujette à finir , comme elle n'a jamais eu de commencement : qui ne peut recevoir ni accroissement ni diminution ; dont la perfection est entière & invariable ; qui n'est suspendue dans aucun temps , ni affoiblie par le défaut d'aucune partie ; qui ravit insensiblement tous ceux qui la connoissent , sans qu'il soit possible que les goûts soient partagés sur son sujet ,

comme ils le peuvent être sur les objets fragiles & composés, qui sont beaux en quelques parties, & défectueux en d'autres, & qui ne subsistent pas toujours dans le même état. Beauté universelle, qui ne peut être représentée à l'esprit sous aucune image, telle que seroient de beaux yeux ou de belles mains; ni même comme un beau discours, un beau raisonnement, ou quelque science que ce soit. Beauté qui n'est affectée en particulier ni à un animal, ni à la terre, ni au ciel, ni à quelque être séparé; mais qui doit être conçue simplement en elle-même, sans aucun mélange: existant indépendamment de tout, exempte de toute altération: se communiquant aux natures particulières, sans que leur changement ni leur ruine lui apporte ni dommage ni augmentation. Celui qui étant épris d'un amour légitime s'en sert comme d'un moyen pour parvenir à connoître cette souveraine beauté, est arrivé au but où il doit tendre. C'est par cette voie qu'on peut s'instruire dans la doctrine de l'amour, soit qu'on se conduise soi-

614 LE BANQUET  
même, ou qu'on soit guidé par  
autre. On s'attache à des be  
particulieres, pour s'élever co  
par degrés à la beauté univer  
Après l'avoir admirée dans un  
particulier, on la reconnoît  
toutes les beautés corporelles.  
passe ensuite à l'esprit, & l'on  
que c'est cette même beauté qu  
répand dans les loix, dans les  
cours, dans la pratique des deve  
& dans toutes les choses dépenda  
de l'esprit, qui sont trouvées be  
De-là on s'éleve aux sciences pa  
culieres, d'où l'on parvient en  
celle qui a le beau pour objet,  
qui nous rend capables de le c  
templer. C'est dans cette occupat  
que les hommes doivent passer le  
vie; & si jamais vous y parven  
Socrate, dit la sage Diotime, v  
avouerez que l'or & les choses e  
mées les plus précieuses, que mē  
les jeunes gens, dont vous & t  
d'autres paroissez enchantés, &  
vous voudriez ne jamais quitter  
moment, que tout cela n'est rien  
comparaison du beau considéré  
lui-même. O le merveilleux spéc

que cette beauté divine, pure,  
 simple, entière, parfaite, sans mê-  
 lage de corps, ni de couleurs, &  
 inaccessible à toutes les misères qui  
 trompent les biens terrestres! Quelle  
 opinion auriez-vous d'une vie qui  
 soit employée à cette contempla-  
 tion? Ne pensez-vous pas que l'œil  
 n'est capable d'appercevoir le beau,  
 conçoit pas seulement l'image des  
 vertus, mais les vertus mêmes? car les  
 ombres ne conviennent plus à qui a at-  
 teint la réalité. L'homme arrivé à cet état  
 produisant & nourrissant la vertu,  
 vient ami de Dieu, & obtient l'im-  
 mortalité, si quelque personne hu-  
 maine y peut prétendre. Tels furent  
 les discours de Diotime. J'en suis  
 demeure convaincu, & ils me por-  
 tent à persuader aux hommes autant  
 que je puis, qu'un amour légitime  
 est le moyen le plus sûr & le plus  
 facile pour les conduire à l'heureuse  
 immortalité. L'amour est donc infi-  
 mement digne d'être honoré. Je l'ho-  
 nore moi-même & y exhorte les au-  
 tres de tout mon pouvoir. Je viens  
 de lui donner toutes les louanges  
 que mon esprit m'a pu fournir. Voyez,

Phédre, si vous les jugez dignes d'être admises entre les éloges que vous avez exigés; ou si ce que j'ai dit ne vous semble pas éloge, donnez-lui tel autre nom qu'il vous plaira.

*Fin du tome troisieme,*









